

présence du futur

john varley
titan



denoël

JOHN VARLEY

TRILOGIE DE GAÏA

TOME I

TITAN

Traduction de Jean Bonnefoy



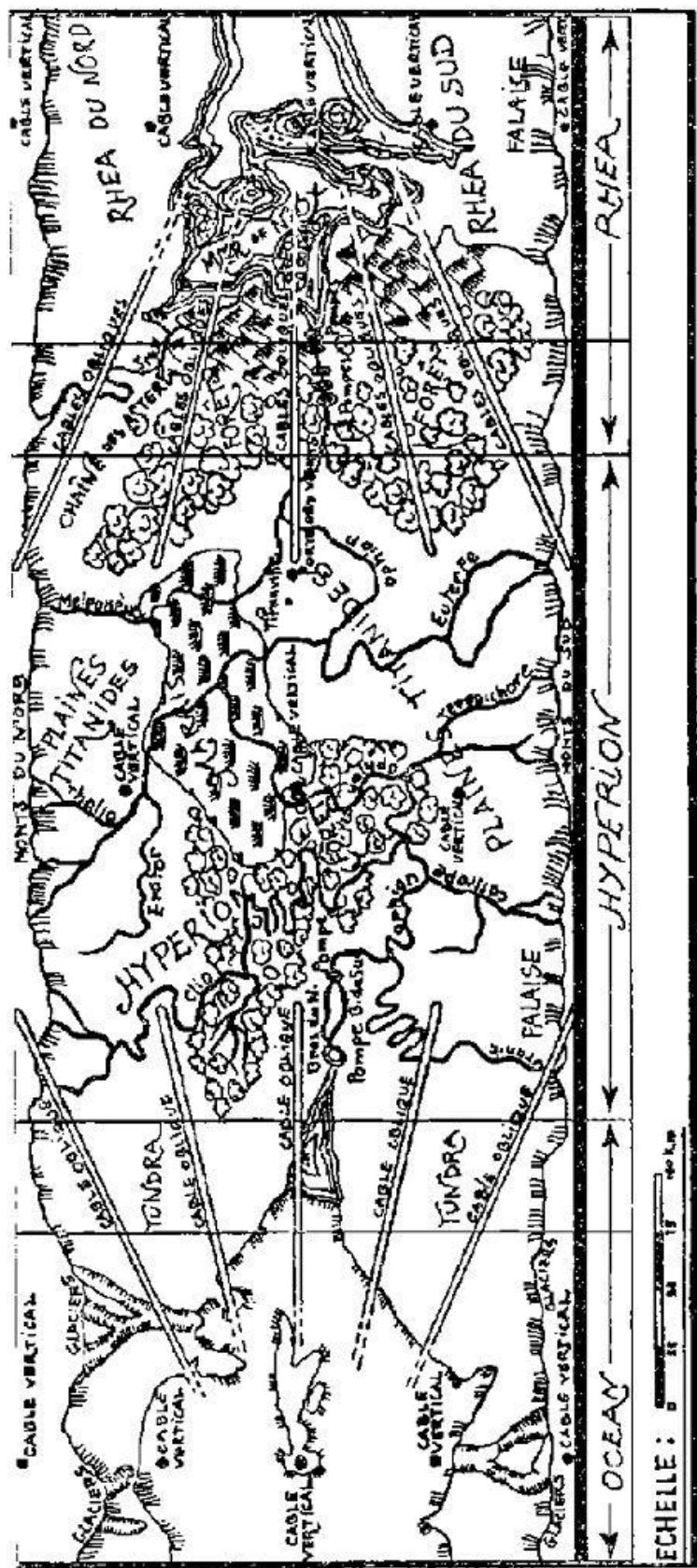
ÉDITIONS DENOËL

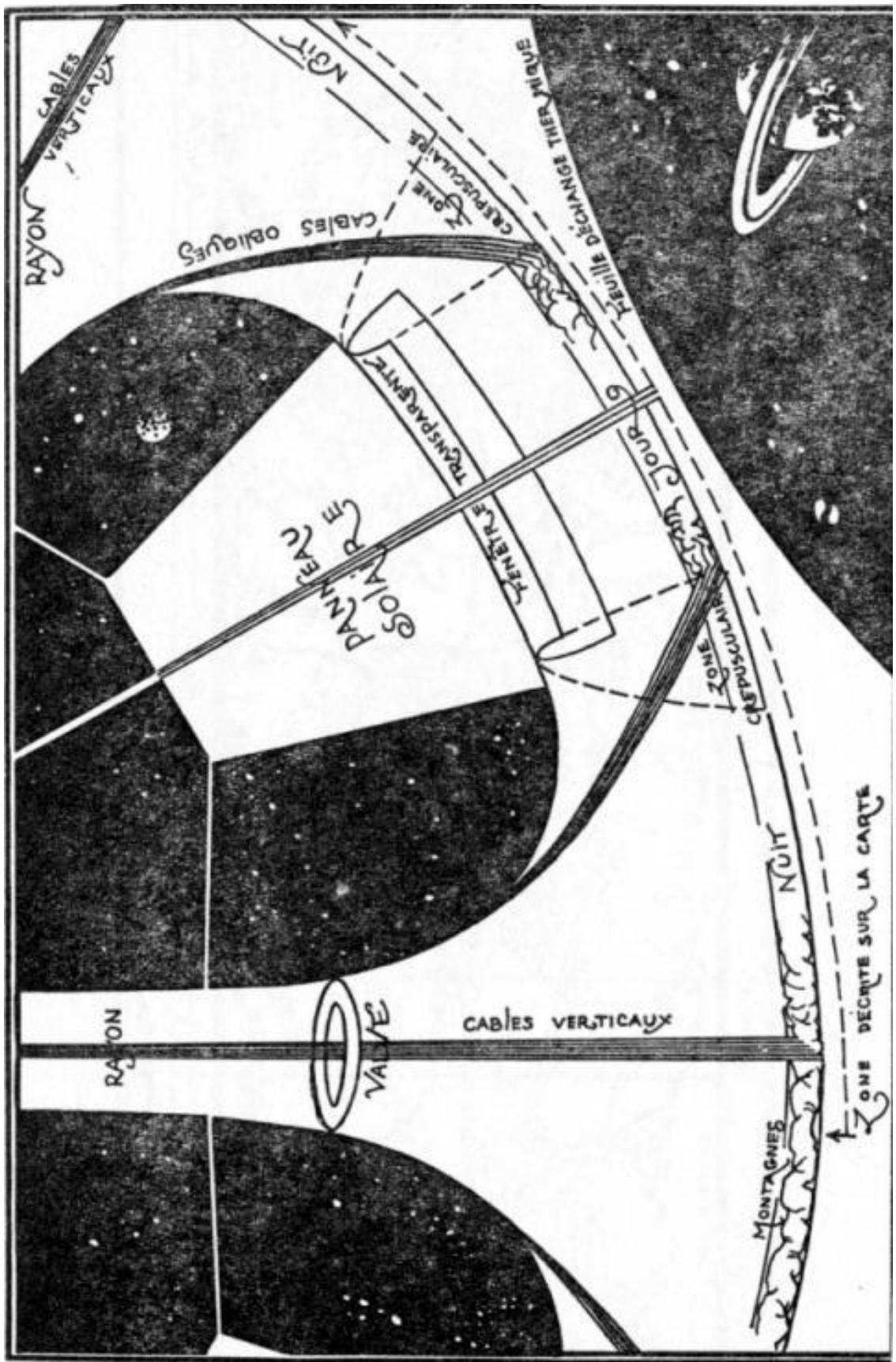
Titre original :
TITAN

Publié par Berkley Publishing Co
© 1979 by John Varley

et pour la Traduction française
© by Éditions Denoël, 1980
19 rue de l'Université, 75007 Paris

TITAN





Pour John E. Varley ainsi que pour Francine et Kerry.

CHAPITRE 1.

« Rocky, tu voudrais pas jeter un coup d'œil ?

— Appelle-moi cap'taine Jones. On verra ça demain.

— C'est plutôt important. »

Cirocco était au lavabo, le visage couvert de savon. Elle saisit une serviette à tâtons pour essuyer la mélasse verdâtre. C'était le seul genre de savon que les recycleurs veuillent bien digérer.

Elle loucha vers les deux photos que lui tendait Gaby.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Simplement le douzième satellite de Saturne. » Gaby n'arrivait pas à cacher entièrement son excitation.

« Sans blague ? » Les sourcils froncés, elle passait d'un cliché à l'autre. « Pour moi, ce n'est qu'un tas de petits points noirs.

— Ben oui. On peut pas voir grand-chose sans comparomètre. C'est juste là. » Elle pointa le petit doigt.

« Allons jeter un œil. »

Cirocco fourragea dans son armoire pour y dénicher une combinaison vert pois qui en valait bien une autre : la plupart des fermetures en velcro s'effilochaient.

Sa cabine était située au pied du carrousel, à mi-chemin des échelles trois et quatre. Elle suivit Gaby sur le plancher incurvé et gravit les échelons à sa suite.

Chaque barreau devenait plus facile à monter et, arrivées au moyeu, elles se retrouvèrent en apesanteur. Elles se propulsèrent hors de l'anneau en lente rotation pour dériver dans le couloir central en direction du module scientifique : le SCIMOD en NASAstique. Plongé dans l'obscurité pour faciliter la lecture des instruments, il était aussi coloré que l'intérieur d'un juke-box. Cirocco aimait ça. Des diodes vertes clignotaient et les baies d'écrans cathodiques crachaient leur bruit blanc au milieu de la neige des parasites. Eugène Springfield et les sœurs Polo flottaient

autour du bac holographique central. Leur visage était baigné par la lueur rouge.

Gaby donna les clichés à l'ordinateur et programma l'intensificateur d'images en indiquant à Cirocco l'écran qu'elle devait regarder. Les images se contrastèrent, se combinèrent, puis alternèrent rapidement. Deux points minuscules se mirent à clignoter, assez proches.

« C'est ça, annonça fièrement Gaby. Déplacement propre minime, mais il n'y a que vingt-trois heures d'écart entre les deux prises de vue. »

Gene les appela.

« Les éléments de l'orbite arrivent », leur dit-il.

Gaby et Cirocco le rejoignirent. Cirocco baissa les yeux et vit son bras enserrer de manière possessive la taille de Gaby ; elle détourna vivement le regard et remarqua que les sœurs Polo, également témoins de la scène, faisaient tout autant leur possible pour l'ignorer. Ils avaient appris à se mêler chacun de leurs affaires.

Vaste et cuivrée, Saturne trônait au milieu du bac holographique. Huit cercles bleus, de taille croissante, la ceinturaient dans le plan équatorial des anneaux. Sur chaque cercle, une sphère, comme une perle solitaire sur un fil, et près de chaque perle se trouvaient un nom et des chiffres : Mnemosyne, Janus, Mimas, Encelade, Téthys, Dioné, Rhéa, Titan et Hypérion. Bien au-delà de ces orbites s'en trouvait une dixième, nettement inclinée. C'était Japet. Phébus, le satellite le plus lointain, restait invisible à cette échelle.

Et voilà qu'un nouveau cercle se dessinait. C'était une ellipse excentrique, presque tangente aux orbites de Rhéa et d'Hypérion, et qui traversait le cercle représentant Titan. Cirocco l'étudia, puis se raidit. Elle leva les yeux et vit des rides profondes se dessiner sur le front de Gaby tandis que ses doigts voletaient sur le clavier. À chaque programme appelé les chiffres sur l'écran se modifiaient.

« Il a frôlé Rhéa de justesse il y a trois millions d'années, remarqua-t-elle. Il est largement au-dessus de l'orbite de Titan, quoique des perturbations doivent intervenir. Il est loin d'être stabilisé.

— Ce qui veut dire ? demanda Cirocco.

— Un astéroïde capturé ? » suggéra Gaby, haussant un sourcil dubitatif.

« Peu probable, vu la proximité du plan équatorial », nota l'une des sœurs Polo. April ou August ? Cirocco se posa la question. Après dix-huit mois passés ensemble, elle n'arrivait toujours pas à les différencier.

« J'avais peur que tu ne le remarques. » Gaby se mordilla une phalange. « Pourtant, s'il s'est formé en même temps que les autres, son orbite devrait être moins excentrique. »

La Polo haussa les épaules. « Il y a moyen de l'expliquer : Un événement catastrophique dans un passé récent. Il doit être facile à déplacer. »

Cirocco fronça les sourcils. « Quelle est sa taille, donc ? »

La Polo – August, elle en était presque sûre – la considéra. Son visage était calme, étrangement impavide. « Je dirais deux à trois kilomètres. Peut-être moins.

— C'est tout ? »

Gene sourit largement. « Donnez-moi les coordonnées, et je nous pose dessus.

— Que veux-tu dire : c'est tout ? demanda Gaby. Il ne pouvait guère être plus grand, pour que les télescopes lunaires ne l'aient pas remarqué. On le saurait, depuis trente ans.

— D'accord. Mais tu m'as sortie de mon bain pour un vulgaire caillou. Il n'y avait vraiment pas de quoi. »

Gaby prit un air suffisant. « Pour toi peut-être pas, mais serait-il dix fois plus petit qu'il me faudrait quand même lui trouver un nom. Découvrir une comète ou un astéroïde, passe encore, mais il n'y a qu'une personne ou deux par siècle pour baptiser une Lune. »

Cirocco lâcha sa prise sur le montant du bac holo et se lança vers l'entrée du corridor. Juste avant de sortir elle jeta un dernier coup d'œil aux deux points minuscules qui continuaient de clignoter sur l'écran, là-haut.

La langue de Bill avait commencé par les orteils de Cirocco et entreprenait maintenant d'explorer son oreille gauche. Elle aimait bien. Le trajet avait été mémorable. Cirocco en avait adoré chaque centimètre ; avec quelques étapes scandaleuses en cours de route. Il titillait maintenant son lobe des lèvres et des dents, et la tirait doucement pour qu'elle se retourne. Elle se laissa faire.

Il poussa du nez et du menton contre son épaule pour accélérer le mouvement. Elle se mit à tourner sur elle-même. Elle avait

l'impression d'être un gros astéroïde doux. Une analogie qui lui plut. La poursuivant, elle observa la lente progression du terminateur autour de son corps, offrant à la lumière les collines et les vallées de sa face antérieure.

Cirocco aimait l'espace, la lecture et le sexe, pas nécessairement dans cet ordre. Elle n'avait jamais pu combiner les trois de manière satisfaisante mais avec deux ce n'était déjà pas si mal.

L'apesanteur rendait possible de nouveaux jeux, tel celui qu'ils venaient de jouer, « sans les mains ». On avait le droit d'employer les pieds, la bouche, les genoux, ou les épaules pour se mettre en position. Il fallait agir avec douceur et prudence mais en pinçant et mordillant on pouvait tout faire et c'était loin d'être inintéressant.

Les uns et les autres se rendaient de temps en temps aux hydroponiques. Le *Seigneur des Anneaux* possédait sept cabines particulières qui leur étaient aussi nécessaires que l'oxygène. Mais même celle de Cirocco paraissait bondée dès que deux personnes l'occupaient ; de plus elle était au fond du carrousel. Quand on avait fait rien qu'une fois l'amour en apesanteur, le lit paraissait aussi étriqué que le siège arrière d'une Chevrolet.

« Si tu te tournais un peu plus de ce côté ? demanda Bill.

— Peux-tu me donner une bonne raison ? »

Il lui en présenta une excellente et elle lui offrit un peu plus que ce qu'il demandait. Puis s'aperçut qu'elle avait eu un peu plus que ce qu'elle avait demandé mais, comme d'habitude, il savait ce qu'il faisait. Elle noua les jambes autour de ses hanches et lui laissa l'initiative.

Bill avait quarante ans, c'était l'aîné de l'équipage, et son visage s'ornait d'un nez grumeleux et de bajoues qui n'auraient pas détonné chez un basset. Il se dégarnissait et ses dents n'avaient rien de joli. Mais il avait un corps mince et ferme, de dix ans plus jeune que ses traits. Des mains nettes et propres, précises dans leurs mouvements. Bon mécanicien, mais pas du genre graisseux et bruyant. Sa trousse à outils aurait tenu dans sa poche de chemise : des outils si minuscules que Cirocco ne se serait pas hasardée à les manipuler.

La délicatesse de son doigté était payante lorsqu'ils faisaient l'amour. Elle n'avait d'égale que sa douceur de caractère. Cirocco se demandait pourquoi il lui avait fallu si longtemps pour le découvrir.

Il y avait trois hommes à bord du *Seigneur des Anneaux* et Cirocco avait fait l'amour avec chacun d'eux. *Idem* pour Gaby Plauget. Il est impossible de garder un secret lorsqu'on est sept à vivre dans un espace aussi confiné. Ainsi n'ignorait-elle pas, par exemple, que les agissements des sœurs Polo, derrière les portes closes de leurs cabines adjacentes, étaient toujours considérés comme illégaux dans l'Alabama.

Ils s'étaient tous payé du bon temps, surtout dans les premiers mois du voyage. Gene était le seul membre de l'équipage à être marié, aussi avait-il pris soin d'annoncer dès le début que sa femme et lui avaient conclu un arrangement en ce domaine. Il avait toutefois dormi seul un bout de temps car les sœurs Polo se suffisaient à elles-mêmes, Gaby ne semblait avoir aucune attirance pour le sexe et Cirocco s'était irrésistiblement trouvée attirée par Calvin Greene.

Telle avait été son insistance que Calvin avait fini par venir au lit avec elle. Et pas qu'une fois, mais trois. Cela n'arrangea rien ; aussi, avant qu'il ne s'aperçoive de sa déception, mit-elle un frein à leurs relations pour le laisser s'attaquer à Gaby, femme qui l'avait attiré dès le début. Calvin était un chirurgien généraliste formé par la NASA pour être aussi bien le biologiste que l'écologiste de bord. Il était noir mais y attachait peu d'importance car il était né et avait grandi dans la station O'Neil I. Il était également le seul membre de l'équipage à surpasser en taille Cirocco. Elle ne pensait pas que cela eût joué en sa faveur ; elle avait appris tôt à ne pas tenir compte de la taille des hommes puisqu'elle était plus grande que la plupart d'entre eux.

C'était, croyait-elle, ses yeux qui l'avaient attirée : doux et bruns et limpides. Et son sourire.

Ces yeux et ce sourire avaient laissé Gaby indifférente, tout comme les charmes de Cirocco avaient laissé froid Gene, son second choix.

« À quoi souris-tu ? lui demanda Bill.

— Tu ne crois pas que tu me donnes de bonnes raisons de sourire ? » rétorqua-t-elle, légèrement haletante. Mais à la vérité, elle songeait à l'amusant spectacle qu'ils avaient dû offrir à Bill, resté en dehors de cette partie carrée. C'était semblait-il son style :

se tenir en retrait pendant que les gens se triaient, pour intervenir lorsque la situation commençait à devenir déprimante.

Calvin avait dû certainement avoir un coup de cafard. Cirocco l'avait eu. Soit parce que Gaby le préoccupait, soit parce qu'il manquait d'expérience, Calvin s'était montré un piètre amant. Cirocco pensait qu'il y avait un peu des deux. Il était calme, timide et studieux. Son *curriculum* révélait qu'il avait passé la majeure partie de son existence à l'école, à traîner un bagage universitaire qui ne laissait guère de place pour la rigolade.

Gaby s'en fichait complètement. Le module scientifique du *Seigneur des Anneaux* était le plus beau jouet dont eût jamais rêvé une petite fille. Elle adorait tellement son travail qu'elle s'était engagée dans le corps des astronautes et avait terminé en tête de sa promotion pour pouvoir observer les étoiles sans être gênée par une atmosphère, malgré son horreur des voyages. Lorsqu'elle était au travail, rien ne pouvait la distraire, elle ne trouvait même pas bizarre que Calvin passât presque autant d'heures qu'elle dans le SCIMOD, à guetter l'occasion de lui passer une plaque photographique, une peau de chamois ou les clés de son cœur.

Gene s'en fichait également, semblait-il. Elle lui adressait des signaux à réveiller les huiles du Service fédéral des transmissions s'ils avaient pu les intercepter, mais Gene ne recevait pas. Il se contentait de sourire, épanoui, avec sa belle gueule puérile d'Aryen ébouriffé et continuait de parler navigation. Il devait piloter le module d'exploration des satellites lorsque le vaisseau atteindrait Saturne. Cirocco aimait bien voler, elle aussi, mais vient un temps où une femme désire autre chose.

En fin de compte, pourtant, Calvin et Cirocco eurent ce qu'ils voulaient. Peu après, ils n'en voulaient plus, ni l'un ni l'autre.

Cirocco ignorait quel était le problème entre Calvin et Gaby : aucun n'en parlait mais à l'évidence cela marchait tout juste, au mieux ; Calvin continua de la voir mais elle voyait Gene également.

Apparemment, Gene avait attendu que Cirocco cesse de lui courir après. Sitôt fait, il se mit à la frôler et à lui haleter dans l'oreille. Elle appréciait modérément et le reste de sa technique ne valait guère mieux. Après qu'il en eut fini avec l'acte, il s'attendait presque à être remercié. Cirocco ne s'était jamais laissé facilement

impressionner ; Gene eût été surpris d'apprendre à quel niveau il était tombé sur son échelle de un à dix.

Bill était arrivé presque par accident – bien qu'elle eût appris depuis lors qu'avec lui les accidents se faisaient rares. Et de fil en aiguille ils se retrouvaient aujourd'hui sur le point de fournir une démonstration pornographique de la troisième loi de la gravitation de Newton, communément appelée « loi de l'action et de la réaction ».

Cirocco avait à ce sujet effectué quelques calculs qui lui avaient prouvé que la force d'éjaculation était loin de suffire pour expliquer l'accélération orgasmique qu'elle observait toujours à cet instant. Il fallait certainement en trouver l'origine dans des spasmes musculaires des membres inférieurs ; l'effet était en tout cas magnifique et même un peu effrayant, comme s'ils étaient devenus de gros ballons de chair contraints à s'éloigner à l'instant du contact, à la suite d'une fuite d'air. Ils culbutaient et se carambolaient avant de se retrouver enfin l'un près de l'autre.

Bill sentit aussi que cela venait. Il sourit, et les lampes hydroponiques rendaient luminescentes ses dents mal plantées.

MESSAGE PUB/REL # 0056

12/05/25

VES SEIGNEUR DES ANNEAUX (NASA 447D, L5/1, A CONTRÔLE SPATIAL BASE HOUSTON-COPERNIC)

JONES, CIROCCO, MISCOM

POUR TRADUCTION & DIFFUSION IMMÉDIATE

DÉBUT :

Gaby a décidé de baptiser Thémis le nouveau satellite. Calvin est d'accord bien qu'ils soient arrivés à ce nom par des voies différentes.

Gaby se réfère à l'observation présumée de ce qui aurait été à l'époque une dixième lune de Saturne par William Henry Pickering – qui avait découvert Phébus, son satellite le plus extérieur – en 1905. Il l'avait nommée Thémis et personne ne l'a revue depuis.

Calvin souligne que cinq des satellites saturniens ont déjà été baptisés d'après les noms des Titans de la mythologie grecque (qui est son domaine de prédilection ; cf. *MESSAGE PUB/REL # 0009*,

3/1/24), tandis qu'un sixième a été nommé Titan. Thémis était un Titan, si bien que Calvin s'estime satisfait.

Thémis a des points communs avec l'astre qu'a cru voir Pickering mais Gaby doute qu'il l'ait effectivement observé. (Si c'était le cas, la paternité de la découverte lui échapperait. Mais pour être franc, il semble trop petit et trop pâle pour être observable même par les meilleurs télescopes lunaires.)

Gaby envisage une théorie cataclysmique pour la formation de Thémis : le résultat de la collision de Rhéa avec un astéroïde errant. Thémis pourrait être ce qui reste dudit astéroïde ou bien un fragment arraché à Rhéa elle-même.

Thémis s'annonce donc comme un passionnant défi pour

« ... la magnifique équipe d'imbéciles que vous connaissez bien maintenant, l'équipage du VES *Seigneur des Anneaux*. » Cirocco s'écarta du clavier, se croisa les bras derrière la tête et fit craquer ses phalanges. « Foutaises, grommela-t-elle. Et conneries. »

Les caractères verts scintillaient sur l'écran devant elle. Le bas étant encore vide.

C'était une part de son boulot qu'elle retardait toujours au maximum, mais il n'était plus possible d'ignorer le service de presse de la NASA. Thémis n'était selon toute apparence qu'un vulgaire tas de cailloux sans intérêt, mais les publicitaires avaient désespérément besoin d'une histoire à laquelle se raccrocher. Ce qu'il leur fallait également, c'était le facteur humain, de « l'information personnalisée », comme ils disaient. Cirocco faisait de son mieux mais sans pouvoir se plonger dans le genre de détail que désiraient les correspondants de presse. Ce qui n'avait d'ailleurs guère d'importance puisque ce qu'elle venait d'écrire serait monté, récrit, discuté en table ronde, bref cuisiné pour « humaniser » les astronautes.

Cirocco approuvait leur objectif. La majorité des gens se foutait du programme spatial. Ils sentaient que l'argent pouvait être mieux employé sur Terre, sur la Lune ou pour les bases L5¹. Pourquoi le déverser dans le gouffre perdu de l'exploration alors qu'on pouvait

¹ Bases spatiales situées en orbite aux « points de Lagrange ». Points stables où s'équilibrent les gravitations de la Terre et de la Lune. (N.d.T.)

tirer tant de profits de programmes de type industriel, tels que la construction en orbite terrestre ? L'exploration était terriblement coûteuse, et Saturne n'avait rien d'autre à offrir qu'un tas de rochers et de vide.

Elle essayait de réfléchir à quelque nouveau moyen de justifier sa présence dans cette première mission d'exploration depuis onze ans lorsqu'un visage s'inscrivit sur l'écran. Ce pouvait être April, comme ce pouvait être August.

« Capitaine, désolée de vous déranger.

— Pas de problème. Je n'étais pas occupée.

— Nous avons ici quelque chose à vous montrer.

— J'arrive tout de suite. »

Elle se dit que ce devait être August. Cirocco s'était attachée à les différencier car en général les jumeaux n'aiment pas qu'on les confonde. Mais elle avait compris peu à peu qu'April et August s'en fichaient.

Mais April et August n'étaient pas des jumelles ordinaires.

Leur vrai nom était 15 April 02 Polo et 3 August 02 Polo. Celui qui était inscrit sur leurs tubes à essai respectifs et que les scientifiques qui avaient été leurs sages-femmes avaient couché sur leur certificat de naissance. Ce qui avait encore renforcé chez Cirocco l'opinion que les scientifiques devraient se voir interdire d'expérimenter sur des sujets qui vivent, respirent et pleurent. Susan Polo, leur mère, était morte depuis cinq ans lorsqu'elles naquirent et ne pouvait donc plus les protéger. Personne d'autre ne semblant enclin à les materner, elles n'avaient eu que leurs sœurs de clone et elles-mêmes en guise d'affection. August avait un jour confié à Cirocco que leur seul ami proche dans leur enfance avait été un singe rhésus au cerveau gonflé. On l'avait disséqué lorsque les gamines avaient sept ans.

« Je ne voudrais pas que ça paraisse trop barbare », avait dit August à cette occasion, c'était une nuit où l'on avait descendu pas mal de verres du vin de soya de Bill. « Ces scientifiques n'étaient pas des monstres. La plupart se comportaient comme des oncles et des tantes sympathiques. Nous avions à peu près tout ce que nous voulions. Je suis certaine que bon nombre d'entre eux nous aimait. » Elle avait pris un nouveau verre. « Après tout, avait-elle conclu, nous avions coûté un paquet. »

Pour ce prix, les scientifiques avaient eu droit à cinq génies tranquilles et plutôt ombrageux, ce qui correspondait parfaitement à leurs *desiderata*. Cirocco doutait qu'ils eussent compté sur leur homosexualité incestueuse, mais selon elle ils auraient dû s'y attendre ; elle était aussi prévisible que leur Q.I. élevé. Elles étaient toutes des clones de leur mère, la fille d'une Philippine et d'un Américain d'ascendance japonaise. Susan Polo avait obtenu le prix Nobel de physique et était morte jeune.

Cirocco regarda August tandis qu'elle étudiait un cliché sur le banc cartographique. Elle était le portrait exact de sa célèbre mère lorsqu'elle était jeune : petite taille, cheveux d'un noir de jais, visage étroit, yeux sombres et sans expression. Cirocco n'avait jamais considéré, comme beaucoup de Blancs, que tous les Orientaux se ressemblent, mais les traits d'April et d'August restaient indéchiffrables. Leur peau avait la couleur du café avec beaucoup de crème mais sous l'éclairage rouge du module scientifique August paraissait presque noire.

Elle considéra Cirocco, l'air plus excité qu'à l'accoutumée.

Cirocco soutint son regard un moment puis baissa les yeux. Sur un tapis d'étoiles six lueurs minuscules formaient un parfait hexagone.

Cirocco regarda longuement le cliché.

« C'est le truc le plus dingue que j'aie jamais vu sur un cliché stellaire, concéda-t-elle. Qu'est-ce que c'est ? »

Gaby était harnachée à une chaise à l'autre extrémité du compartiment. Elle sirotait un tube de café.

« C'est la dernière vue de Thémis, dit-elle. Je l'ai prise il y a une heure avec mon équipement le plus sensible aidé d'un programme d'ordinateur pour compenser la rotation.

— Je suppose que cela répond à ma question, dit Cirocco. Mais qu'est-ce au juste ? »

Gaby ménagea une longue pause avant de répondre puis prit une nouvelle gorgée de café.

« Il est possible, répondit-elle, l'air rêveur et détaché, que plusieurs corps puissent orbiter autour d'un centre de gravité commun. En théorie. Personne ne l'a jamais observé. Cette configuration s'appelle une rosette. »

Cirocco attendit patiemment. Lorsque personne ne reprit la parole, elle grogna.

« Au beau milieu du système de Saturne ? Pendant cinq minutes, peut-être. Mais les autres lunes les perturberaient.

— C'est un point, admit Gaby.

— Et comment se seraient-elles formées ? Les probabilités contraires sont énormes.

— Autre point. »

April et Calvin venaient d'entrer. Calvin leva enfin les yeux.

« Personne ne va donc le dire ? Cette disposition n'est pas naturelle. Quelqu'un l'a provoquée. »

Gaby se frotta le front.

« Tu n'as pas encore tout entendu. J'ai braqué dessus un radar. Le signal m'a appris que Thémis avait un diamètre supérieur à 1300 kilomètres. Les chiffres de densité sont tout aussi tordus : Thémis serait de loin moins dense que l'eau. J'ai cru que les chiffres étaient faussés parce que je travaillais à la limite de mes équipements. Et puis j'ai eu la photo.

— Six corps ou un seul ? s'enquit Cirocco.

— Je ne puis être formelle. Mais tout penche pour un.

— Décris-le. Ce que tu crois en savoir. »

Gaby consulta la sortie d'imprimante, mais il était évident qu'elle n'en avait pas besoin : les chiffres étaient clairs dans son esprit.

« Thémis fait 1300 km de diamètre. Ce qui en fait la troisième lune de Saturne pour la taille, à peu près celle de Rhéa. Elle doit être absolument noire, hormis ces six points. C'est de loin l'albédo le plus bas de tout le système solaire, si cela vous intéresse. C'est également le moins dense. Il est fort possible qu'elle soit creuse et il y a de grandes chances qu'elle ne soit pas sphérique. Peut-être un disque, ou un tore – comme un beignet. En tout cas, elle semble tourner comme une assiette roulant sur la tranche ; un tour par heure. Le moment est suffisant pour que rien ne puisse tenir à sa surface : la force centrifuge y dépasserait la force de gravité.

— Mais si elle est creuse et qu'on se trouve à l'intérieur... » Cirocco avait les yeux fixés sur Gaby.

« À l'intérieur, si jamais elle était creuse, la gravité équivaudrait à un quart de G. »

Cirocco considéra la question suivante et Gaby ne put soutenir son regard.

« Nous nous en approchons de jour en jour. La visibilité ne pourra que s'améliorer. Mais je ne puis dire quand je serai certaine de tout ceci. »

Cirocco se dirigea vers la porte. « Il va falloir que je transmette ce que tu as.

— Mais aucune théorie, d'accord ? » lui lança Gaby. C'était bien la première fois que Cirocco la voyait si mécontente de ce qu'elle avait trouvé dans un télescope. « Ou du moins, ne me l'attribue pas.

— Aucune théorie, reconnut Cirocco. Les faits seuls devraient largement suffire. »

CHAPITRE 2.

MESSAGE INFORMATION # 931

(RÉPONSE A TRANSMISSION HOUSTON # 5455, 20-05-25)

21-05-25

VES SEIGNEUR DES ANNEAUX (NASA 447D, L 5/1, A CS BASE SPATIALE HOUSTON-COPERNIC)

JONES, CIROCCO, MISCOM

VERROUILLAGE SÉCURITÉ * ON *

PRÉFIXE CODE DELTA DELTA

DÉBUT :

§ 1 : D'accord avec votre analyse de Thémis le considérant comme un astronef de type arche spatiale. N'oubliez pas que nous avons été les premiers à le suggérer.

§ 2 : Dernières photos suivent. Remarquer la résolution accrue des zones brillantes. Toujours pas trouvé d'équipement d'amarrage au noyau ; recherches continuent.

§ 3 : D'accord avec plan de vol programmé le 22/05.

§ 4 : Demandons mise à jour tracé avec approche nouvelle insertion en orbite, initié au 25/05 et poursuivi jusqu'au début de l'insertion puis extrapolé. Tant pis s'il faut connecter pour cela un nouvel ordinateur. Je ne crois pas que celui de bord puisse manipuler autant de données.

§ 5 : Retournement le 22/05 à 0400 TU après allumage à mi-course. FIN DE TRANSMISSIONS INFORMATION

MESSAGE PERSONNEL (CIRCULATION LIMITÉE AU PERSONNEL DE CONTRÔLE MISSION SEIGNEUR DES ANNEAUX)

DÉBUT :

Au sujet de la Commission de contact qui me casse les oreilles : * bouclez-la ! * J'ignore QUI se cache là-dessous. J'ai reçu des instructions contradictoires qui avaient l'air d'ordres directs. Peut-être que vous n'appréciez pas mes idées ni mes méthodes, peut-être

que si. Le fait est que ça va être à moi de jouer. Le délai de transmission seul rendrait ceci obligatoire. Vous m'avez donné le vaisseau et la responsabilité, alors * TIREZ-VOUS DE MES PATES !*

FIN DE TRANSMISSION

Cirocco frappa la touche CODAGE puis celle TRANSMISSION et se radossa contre son siège. Elle se frotta les yeux. Quelques jours plus tôt, il n'y avait presque rien à faire. Maintenant elle était submergée par les vérifications préalables à l'insertion en orbite du *Seigneur des Anneaux*.

Tout avait été modifié, et tout cela à cause de six minuscules taches lumineuses dans le télescope de Gaby. Dorénavant, il semblait futile de vouloir explorer les autres satellites saturniens. Ils étaient contraints à un rendez-vous imminent avec Thémis.

Elle appela le programme de ce qui restait encore à faire, puis le tableau de service et remarqua qu'il avait à nouveau subi des modifications. Elle devait rejoindre April et Calvin à l'extérieur. Elle se hâta vers le sas.

Sa combinaison était encombrante et serrée. Elle murmuraît tandis que la radio chuintait calmement. Comme son occupante, elle avait un parfum agréable, évoquant le plastique d'hôpital et l'oxygène frais.

Le *Seigneur des Anneaux* affectait la forme d'une structure allongée formée de deux sections principales reliées par un tube creux de trois mètres de diamètre et long de cent. Sa rigidité structurelle était assurée par trois assemblages de poutrelles extérieures, chacun transmettant la poussée d'un moteur à l'habitacle planté au sommet du tube.

À l'autre extrémité se trouvaient les réacteurs ainsi qu'une grappe de réservoirs de combustible détachables, le tout caché derrière la large plaque de l'écran antiradiation qui ceinturait le tube central comme un garde-rats sur l'amarre d'un navire-cargo. De l'autre côté de l'écran, l'endroit était plutôt malsain.

La cellule d'habitation située à l'opposé comprenait le module scientifique, le module de contrôle et le carrousel.

Le module de contrôle formait une protubérance conique saillant à l'extrémité de la grosse cafetière qui abritait le SCIMOD. Il

possédait les seuls hublots du vaisseau, plus par tradition que par utilité.

Le module scientifique disparaissait presque entièrement sous le fouillis de l'appareillage : L'antenne à grand gain surmontait le tout, braquée vers la Terre au sommet de son grand mât. Il y avait deux paraboles de radar et cinq télescopes, y compris le newtonien de 120 centimètres de Gaby.

Le carrousel se trouvait juste derrière : un grand volant plat et blanc, en rotation lente autour du reste du vaisseau et relié à son axe par quatre branches.

D'autres éléments s'accrochaient au tronc central, parmi lesquels les cylindres des hydroponiques et le module d'atterrissement : la cabine, le propulseur, les deux étages de descente et l'étage de remontée.

Ce module avait été conçu pour explorer les satellites de Saturne, Japet et Rhéa en particulier. Après Titan – pourvu d'une atmosphère et donc éliminé de la présente mission – Japet s'avérait le corps le plus intéressant des environs. Jusqu'aux années 1980 l'un de ses hémisphères avait été nettement plus brillant, puis le phénomène s'était inversé avec une période de vingt ans pour finir avec une répartition quasiment uniforme de l'albédo. Son graphe de luminosité présentait maintenant deux pics à deux points opposés de son orbite. Le module d'exploration devait en découvrir la cause.

On avait désormais tiré un trait sur cette mission à cause d'un objet bien plus attirant nommé Thémis.

Le *Seigneur des Anneaux* ressemblait à un autre vaisseau spatial, imaginaire celui-ci : le *Discovery*, la sonde jupitérienne de ce classique du cinéma, *2001 : L'Odyssée de l'espace*. Cela n'avait rien de surprenant. L'un et l'autre avaient été conçus à partir de paramètres similaires, même si l'un ne naviguait que sur le celluloïd. Cirocco était en EVA² pour ôter le reste des panneaux de réflexion solaire qui emballaient la cellule habitable du *Seigneur des Anneaux*. Le problème dans un vaisseau spatial est en général de se débarrasser de l'excédent de chaleur, mais maintenant ils étaient

² EVA = *Extra-Vehicular-Activity* : Travail en scaphandre dans l'espace hors du vaisseau. (N.d.T.)

suffisamment loin du soleil pour au contraire en récupérer le plus possible.

Elle verrouilla une élingue de sécurité autour d'un tuyau qui partait du noyau du carrousel vers le sas et se tourna vers l'un des panneaux restants : argenté, un mètre carré, formé de deux feuilles de film mince en sandwich. Elle posa le tournevis à un angle et l'outil cliqueta dans l'orifice. Le contrepoids se mit à tourner. Une fois libérée, la vis fut aspirée pour ne pas se perdre dans l'espace.

Encore trois manipulations et le panneau se détacha de la couche de mousse antimétéorites. Cirocco le saisit pour le tourner face au soleil et faire sa propre inspection des crevaisons. Trois points de lumière minuscules révélaient que la feuille avait été traversée par des grains de poussière météorique.

Le panneau était raidi par des câbles sur les bords. Elle en plia deux par le milieu. Au cinquième pli, il était suffisamment petit pour se loger dans l'épaisse poche de sa combinaison. Elle boucla le rabat et se dirigea vers le panneau suivant.

Leur temps était compté. Chaque fois que possible ils combinaient deux corvées : ainsi, à la fin de cette journée, Cirocco se retrouva allongée sur sa couchette tandis que Calvin l'examinait, comme toutes les semaines, en même temps que Gaby lui présentait les derniers clichés de Thémis. La cabine était bondée.

« Ce n'est pas une photo, expliquait Gaby. Mais une image théorique agrandie par l'ordinateur. Et elle est en infrarouge, qui semble être le meilleur spectre. »

Cirocco se haussa sur un coude, avec précaution pour ne pas déloger l'une des électrodes de Calvin. Elle mâchouilla l'extrémité du thermomètre jusqu'à ce qu'il fronce les sourcils à son adresse.

Le document révélait une large roue de chariot cerclée par de larges zones triangulaires d'un rouge vif. Il y avait six autres zones rouges à l'intérieur de la roue, mais elles étaient plus petites et carrées.

« Les grands triangles à l'extérieur sont les endroits les plus chauds, expliqua Gaby. Je suppose qu'ils font partie du système de régulation thermique. Soit ils absorbent la chaleur solaire, soit ils dissipent l'excédent de chaleur.

— Houston a déjà son opinion », souligna Cirocco. Elle jeta un œil à la caméra proche du plafond. Le contrôle au sol les suivait. S'ils avaient une idée, Cirocco le saurait d'ici quelques heures, qu'elle dorme ou non.

L'analogie avec une roue était presque parfaite, hormis les panneaux de climatisation indiqués par Gaby. Il y avait au centre un moyeu, qui était percé comme pour recevoir un essieu si Thémis avait effectivement été une roue de chariot. Six rayons épais en partaient. Ils s'élargissaient graduellement avant de rejoindre la circonférence de la roue. Entre chaque paire de rayons se trouvait l'un des carrés brillants.

« Voilà ce qui est nouveau, dit Gaby. Ces carrés sont inclinés. Ce sont eux que j'ai vus au début : les six points lumineux. Ils sont plats, sinon ils réfléchiraient bien plus de lumière. Tels quels, ils ne sont visibles de la Terre que sous un angle bien précis, ce qui est rare.

— Quel angle exactement ? » zézaya Cirocco. Calvin lui ôta le thermomètre de la bouche.

« D'accord. La lumière arrive parallèlement à l'axe, selon cet angle-ci. » Son doigt tendu se pointa vers le cliché. « Les miroirs sont disposés de manière à dévier la lumière de quatre-vingt-dix degrés, vers la jante de la roue. » Du bout du doigt, elle fit un mouvement tournant, désignant une zone entre deux rayons.

« Cet endroit est plus chaud que le reste de la roue, mais pas au point d'absorber toute la chaleur reçue. Comme il ne la réfléchit pas non plus, il doit la transmettre : il doit être transparent ou translucide, et laisse la lumière pénétrer ce qui doit se trouver en dessous. Cela te suggère-t-il quelque chose ? »

Cirocco leva les yeux de son examen attentif.

« Que veux-tu dire ?

« Bon. Nous savons que la roue est creuse. Les rayons également, peut-être. En tout cas, imagine cette roue : elle est comme un pneu de voiture, large, gonflée, avec un fond plat pour donner plus d'espace. La force centrifuge te repousse loin du moyeu.

— Tout ça, j'ai pigé », remarqua Cirocco, légèrement amusée. Gaby pouvait être prise par son sujet lorsqu'elle expliquait quelque chose.

« Bien. Donc, lorsque tu es à l'intérieur de la roue, tu peux être soit sous un rayon, soit sous un réflecteur, d'accord ?

— Ah bon ? Oh, ouais. Alors...

— Alors, en chaque point précis, il fait en permanence jour ou nuit. Les rayons sont fixés rigidement, les réflecteurs sont immobiles, tout comme les verrières. Il faut donc que ce soit ainsi. Le jour ou la nuit éternelle. Pourquoi penses-tu qu'il l'ont construite ainsi ?

— Pour répondre, il faudrait les rencontrer. Leurs besoins sont peut-être différents des nôtres. » Elle reporta son attention au document. Il fallait qu'elle garde à l'esprit les dimensions de l'objet. Treize cents kilomètres de diamètre, quatre mille de circonférence. L'éventualité de rencontrer les créatures qui avaient bâti une telle chose la tourmentait de plus en plus chaque jour.

« Parfait. Je peux attendre. » Gaby n'était pas intéressée par Thémis en tant qu'astronef. Pour elle, c'était un problème fascinant d'observation.

Cirocco regarda de nouveau l'image.

« Le noyau », commença-t-elle, puis elle se mordit les lèvres. La caméra tournait toujours et elle ne voulait pas parler trop hâtivement.

« Eh bien ?

— Eh bien, c'est le seul endroit où accoster cet objet. La seule partie immobile.

— Pas tel qu'il est actuellement. Cet orifice, au milieu, est passablement grand. La plus proche zone solide se déplace déjà avec une sacrée vitesse. Je peux calculer...

— Pas grave. Ce n'est pas important dans l'immédiat. Le problème est qu'on ne pourrait aborder Thémis sans trop de difficultés qu'au centre exact de rotation. Moi, je ne voudrais pas m'y risquer.

— Alors ?

— Alors il doit exister une raison primordiale pour qu'aucun dispositif d'accostage ne soit visible en ce point. Quelque chose de suffisamment important pour qu'on ait sacrifié cet endroit, une raison quelconque de laisser ce grand trou au centre.

— Le moteur », dit Calvin. Cirocco le regarda, entr'aperçut ses yeux bruns avant qu'il ne se replonge dans son travail.

« C'était mon idée. Un gigantesque four à fusion. La machinerie dans le moyeu – des générateurs électromagnétiques chargés de canaliser l'hydrogène stellaire vers le centre où il serait brûlé. »

Gaby haussa les épaules. « Ça se tient. Mais l'accostage ?

– Eh bien, pour partir, pas de problème : on passe par un trou percé dans le fond. On atteint la vitesse de libération gratis, avec du rab pour se balader. Mais il devrait y avoir un bidule quelconque, un machin télescopique pour aller repêcher les navettes au centre lorsque le moteur est coupé. Il *faut* que le propulseur principal se trouve là. La seule autre possibilité serait des réacteurs le long de la circonférence. Il en faudrait trois au moins. Et même plus. »

Elle se tourna pour faire face à la caméra.

« Envoyez-moi ce que vous pouvez sur les moteurs à fusion d'hydrogène, dit-elle. Voyez si vous pouvez me donner une idée de ce que je dois chercher si Thémis en possède un.

– Il faudrait que tu ôtes ta chemise », dit Calvin.

Cirocco se redressa et coupa la caméra ; elle laissa le son. Calvin lui tapota le dos et écouta les résultats tandis qu'elle continuait d'examiner l'image de Thémis avec Gaby. Elles ne découvrirent rien de neuf jusqu'au moment où Gaby posa le problème des câbles.

« D'après ce que je sais, ils forment un cercle à mi-chemin à peu près du moyeu et de la jante. Ils soutiennent la partie supérieure des panneaux réflecteurs, un peu comme les haubans d'un voilier.

– Et ceux-là ? demanda Cirocco en désignant la zone entre deux rayons. Tu as une idée de leur utilité ?

– Aucune. Il y en a six, tendus radialement entre les rayons.

Ils traversent les panneaux réflecteurs ; si ça peut te donner une idée.

– Pas exactement. Mais s'il y en a d'autres, peut-être plus petits, nous devrions les chercher. Ces câbles font environ – combien m'as-tu dit ? Trois kilomètres de diamètre ?

– Plutôt cinq.

– D'accord. Donc un câble de petite taille – disons d'un diamètre comparable à celui de notre vaisseau – pourrait nous rester invisible un bon moment, surtout s'il est aussi noir que le reste de Thémis. Gene va faire une sortie dans le coin avec le SEM et je n'aimerais pas qu'il en heurte un.

– Je mets l'ordinateur dessus », dit Gaby.

Calvin se mit à remballer son équipement.

« C'est dégoûtant : toujours en aussi bonne forme, dit-il. Vous ne me laissez jamais une occasion. Si je ne teste pas cet hôpital à cinq millions de dollars comment vais-je leur faire croire qu'ils en ont eu pour leur argent ?

- Tu veux que je casse le bras de quelqu'un ? suggéra Cirocco.
- Non. Ça, je l'ai déjà fait, à la fac.
- Cassé, ou réparé ? »

Calvin rit. « Non. Mais l'appendice. Voilà quelque chose que j'aimerais bien faire. Il y a de moins en moins d'appendicites de nos jours.

— Tu veux dire que tu n'as jamais ôté d'appendice ? Mais qu'est-ce qu'ils vous enseignent à la fac de médecine aujourd'hui ?

— Que si t'as pigé la théorie les doigts suivent. Nous sommes trop intellectuels pour nous salir les mains. » Il rit à nouveau et Cirocco sentit frémir les minces cloisons de la cabine.

« J'aimerais bien savoir à quel moment il est sérieux, dit Gaby.

— Tu veux du sérieux ? demanda Calvin. Tiens, voici une chose à laquelle tu n'as pas dû songer : la chirurgie esthétique. Vous avez sous la main l'un des meilleurs chirurgiens qui soient... » Il fit une pause pour laisser s'éteindre les quolibets. « L'un des meilleurs chirurgiens, donc. Est-ce que quelqu'un en profite ? Même pas. Refaire le nez, ça coûte maintenant sept, huit mille dollars au bercail. Ici, c'est sur le compte de la Croix-Bleue. »

Cirocco se redressa et le fusilla du regard.

« Tu ne parlerais pas pour moi, je suppose ? »

Calvin leva un pouce et, clignant de l'œil, évalua les proportions du visage de Cirocco. « Naturellement, il existe d'autres types de chirurgie esthétique. Je n'y suis pas mauvais. C'était mon dada. » Il fit descendre son pouce. Cirocco lui décocha un coup de pied et il battit en retraite vers la porte.

Elle souriait lorsqu'elle s'assit. Gaby était toujours là, le cliché coincé sous le bras. Elle était perchée sur le minuscule tabouret pliant près de la couchette.

Cirocco haussa un sourcil.

« Il y avait autre chose ? »

Gaby détourna les yeux. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, ne put émettre le moindre son, puis claqua sa cuisse nue du plat de la main.

« Non, je pense que c'était tout. » Elle fit mine de se lever.

Cirocco la considéra pensivement, puis se redressa pour couper le son de la télévision.

« Comme ça, ça va mieux ? »

Gaby haussa les épaules. « Peut-être. De toute façon, je t'aurais demandé de la couper si j'étais arrivée à parler. Je suppose que ce ne sont sans doute pas mes affaires.

— Mais tu t'es senti le besoin de dire quelque chose. » Cirocco attendait.

« Bon, d'accord. C'est ton affaire de commander le vaisseau à ta guise. Je veux que tu saches que je l'ai compris.

— Continue. Je sais admettre les critiques.

— Tu as couché avec Bill. »

Cirocco rit tranquillement. « Je ne me suis même pas couchée avec lui : le lit est trop petit. Mais je sais ton idée. »

Cirocco avait espéré mettre à l'aise Gaby, mais en apparence sans succès. Gaby se leva et se mit à faire lentement les cent pas – sauf qu'au bout de quatre elle tombait sur la cloison.

« Cap'taine, le sexe n'est pas une obsession pour moi. Elle haussa les épaules. Je ne déteste pas, mais je n'en suis pas folle non plus. Que je ne baise pas pendant une journée ou un an, je ne fais pas de différence. Mais la plupart des gens ne sont pas comme ça. Surtout les hommes.

— Mais, moi non plus.

— Je sais. C'est pourquoi je me demandais comment tu... quels étaient tes sentiments vis-à-vis de Bill. »

C'était au tour de Cirocco de faire les cent pas. Entreprise encore plus délicate pour elle qui était plus grande que Gaby et n'avait que trois pas à faire.

« Gaby, le problème des rapports humains dans un milieu fermé est un domaine longuement exploré. Ils ont essayé des équipages exclusivement masculins. Même une fois, exclusivement féminin. Ils ont essayé avec des couples mariés et avec des célibataires uniquement. Avec des règles interdisant le sexe, et pas de règle du tout. Aucune de ces solutions n'a donné entièrement satisfaction.

Les gens se tapent mutuellement sur les nerfs et il faut qu'ils baissent. C'est pourquoi je ne dicte à personne sa conduite en privé.

— Je ne veux pas dire que tu...

— Attends une minute. Je t'ai expliqué tout ceci pour que tu comprennes que je n'ignore pas les problèmes potentiels. Ce que je veux entendre, ce sont des problèmes précis. »

Elle attendit.

« C'est Gene, dit Gaby. Je l'ai fait avec Gene comme avec Calvin. Comme je dis, ce n'est pas mon obsession. Je sais que Calvin fait ça pour moi. J'en ai l'habitude. Sur Terre, je le refroidirais. Ici, je le baise pour lui faire plaisir. L'un dans l'autre ça ne fait guère de différence pour moi.

« Mais je baise avec Gene parce qu'il a... cette... cette tension. Tu comprends ? » Elle avait serré les poings. Elle les ouvrit et regarda Cirocco pour quête son approbation.

« J'en ai fait l'expérience, oui. » Cirocco garda un ton égal.

« D'accord, il n'arrive pas à te faire plaisir. C'est ce qu'il m'a dit. Ça l'embête. Cette espèce de tension me fait peur, peut-être parce que je ne la comprends pas. Je le vois pour essayer de calmer cette tension. »

Cirocco pinça les lèvres.

« Parlons franchement. Est-ce que tu me demandes de te le retirer des pattes ?

— Non, non, je ne te demande rien. Je te l'ai dit, je cherche juste à te faire prendre conscience du problème, si ce n'est pas déjà fait. À toi de décider ce qu'il faut faire. »

Cirocco opina. « Parfait. Je suis heureuse que tu me l'aies dit. Mais il faudra qu'il se supporte. Il est stable, équilibré, un rien dominateur, mais il sait parfaitement se contrôler, sinon il ne serait pas ici. »

Gaby opina. « Fais au mieux.

— Encore une chose. Ce n'est en aucun cas ton rôle de faire sexuellement tout le monde. Si cela t'est une charge, c'est de ton plein gré.

— J'entends bien.

— Je l'espère. Je n'aimerais pas que tu croies que je comptais sur toi pour jouer ce rôle. Et inversement. » Elle scruta le regard de

l'autre femme jusqu'à ce qu'elle détourne les yeux. Alors elle se pencha pour lui tapoter le genou.

« D'ailleurs, ça s'arrangera tout seul. Nous allons tous être trop occupés pour songer à baiser. »

CHAPITRE 3.

Vu sous l'angle balistique, Thémis était un vrai cauchemar.

Personne n'avait jamais tenté de se mettre en orbite autour d'un tore. Thémis faisait 1 300 kilomètres de diamètre mais seulement 250 d'épaisseur. Le tore était plat sur son flanc extérieur et sa hauteur était de 175 kilomètres. Sa densité était totalement irrégulière vu qu'il était composé d'un plancher épais à l'extérieur, surmonté d'une atmosphère, le tout coiffé d'une mince verrière pour emprisonner l'air à l'intérieur.

Et il y avait les six rayons, longs de 420 kilomètres. Leur section était elliptique – avec un grand axe de 100 kilomètres et un petit axe de 50 – sauf près de la base où ils s'ouvraient pour se raccorder au tore. Au centre se trouvait le moyeu, plus massif encore que les rayons, 160 kilomètres de diamètre, percé en son milieu d'un orifice de 100 kilomètres.

Tâcher d'appréhender une telle masse, c'était pour l'ordinateur de bord frôler la dépression nerveuse, tout comme pour Bill qui devait élaborer un modèle crédible pour Se computer.

L'orbite la plus facile eût été dans le plan équatorial de Saturne car elle leur aurait permis d'exploiter la vitesse déjà acquise. Mais ce n'était pas possible. Thémis était orientée avec son axe de rotation parallèle à ce plan équatorial. Cet axe passant exactement par l'orifice central de Thémis, toute orbite équatoriale choisie par Cirocco ferait passer le *Seigneur des Anneaux* dans des zones à fortes variations gravitationnelles.

La seule possibilité envisageable restait une orbite dans le plan équatorial de Thémis. Une telle orbite serait très coûteuse vue sous l'angle du moment angulaire. Elle avait l'unique avantage d'être stable, une fois acquise.

La manœuvre commença avant qu'ils atteignent Saturne. Durant le dernier jour de leur approche leur trajectoire fut recalculée. Cirocco et Bill se reposaient sur les ordinateurs terrestres et des

systèmes de radionavigation jusqu'à Mars et Jupiter. Ils vivaient dans le module de commande et regardaient grossir Saturne derrière les écrans de télévision.

Puis l'allumage fut effectué.

Lors d'un instant de répit, Cirocco brancha la caméra du SCIMOD. Gaby levait vers elle un regard traqué.

« Rocky, peux-tu faire quelque chose contre ces vibrations ?

— Gaby, le moteur fonctionne, comme ils disent, à son régime nominal. Ça va continuer de secouer, c'est tout.

— La meilleure période d'observation de toute cette foutue mission », grommela Gaby. Assis à côté de Cirocco, Bill se mit à rire.

« Cinq minutes, Gaby, dit-il. Et je crois vraiment que nous devrions laisser la propulsion pendant le temps imparti. Cela marcherait nettement mieux comme ça. »

Les moteurs s'arrêtèrent au quart de poil et ils vérifièrent, pour une ultime confirmation, qu'ils étaient bien au point désiré.

« Ici le *Seigneur des Anneaux*. C. Jones aux commandes. Nous sommes entrés en orbite autour de Saturne à 1341,453 heures, temps universel. Je vous transmets les coordonnées pour la poussée de correction dès que nous sortons de la zone d'ombre. D'ici là, je coupe l'émission. »

Elle bascula l'interrupteur correspondant.

« Tous ceux qui veulent jeter un œil dehors, profitez-en, c'est le seul moment. »

La place était réduite mais August, April, Gene et Calvin se tassèrent tant bien que mal dans la pièce encombrée. Après une vérification avec Gaby, Cirocco fit basculer le vaisseau de quatre-vingt-dix degrés.

Saturne apparaissait comme un gouffre gris sombre de dix-sept degrés de diamètre : mille fois la taille de la Lune vue de la Terre. Les anneaux s'étalaient sur quarante degrés de part et d'autre.

Ils paraissaient rigides, comme du métal brillant. Le *Seigneur des Anneaux* s'était présenté par le nord de l'équateur si bien qu'ils en découvraient la face supérieure. Chaque particule, éclairée à contre-jour, révélait un fin croissant, tout comme Saturne. Le soleil était un point de lumière brillant situé à dix heures. Il se rapprochait de Saturne.

Ils firent tous silence tandis que le soleil approchait de l'éclipse. Ils virent l'ombre de Saturne traverser l'anneau devant eux, le coupant comme un rasoir.

Le coucher de soleil dura quinze secondes. Les couleurs, profondes, changeaient rapidement : des rouges et jaunes intenses à l'outremer, évoquant celles qu'on voit d'un avion naviguant dans la stratosphère.

Chœur de soupirs étouffés dans la cabine. Le hublot se dépolarisa, provoquant un nouveau concert de soupirs lorsque scintillèrent les anneaux ceinturant le bleu profond qui soulignait l'hémisphère Nord. Éclairée par l'anneau, la surface de la planète révéla des stries grises : en dessous d'eux se développaient des tempêtes aussi larges que la Terre.

Lorsque enfin elle se détourna, Cirocco remarqua le moniteur sur sa gauche. Gaby était toujours dans le SCIMOD. Il y avait une image de Saturne sur l'écran au-dessus de sa tête mais elle ne la regardait pas.

« Gaby, tu ne veux pas monter voir ? »

Cirocco la vit hocher la tête. Elle épluchait les chiffres qui défilaient sur un écran minuscule.

« Pour gâcher la meilleure période d'observation de tout le voyage ? Ça va pas, non ? »

Ils se placèrent d'abord sur une orbite très elliptique dont le périphée était à 200 kilomètres au-dessus du rayon théorique de Thémis. C'était une abstraction mathématique car l'orbite était inclinée de trente degrés par rapport à l'équateur de Thémis, ce qui les plaçait au-dessus de la face obscure. Ils dépassèrent le tore en rotation pour émerger sur le côté éclairé. Thémis s'étendait devant eux, visible à l'œil nu.

Bien qu'il n'y eût pas grand-chose à voir : Thémis était presque aussi obscure que l'espace, même éclairée par le soleil. Elle étudia la masse énorme de la roue avec ses panneaux solaires triangulaires pareils à des dents d'engrenage pointues ; ils devaient sans doute absorber la lumière pour la convertir en chaleur.

Le vaisseau s'approchait de l'intérieur du tore. Les rayons devinrent visibles, avec les réflecteurs solaires. Ils semblaient aussi

sombres que le reste de Thémis, sauf lorsqu'ils reflétaient les étoiles les plus brillantes.

Le problème qui continuait de préoccuper Cirocco restait l'absence d'un accès. La Terre insistait particulièrement pour qu'ils pénètrent dans l'objet et Cirocco, malgré sa prudence instinctive, ne le désirait pas moins que quiconque.

Il devait exister un moyen. Plus personne ne doutait du caractère artificiel de Thémis. La question demeurait maintenant de savoir s'il s'agissait d'un vaisseau interstellaire ou d'un monde artificiel, analogue à O'Neil I. Les différences résidaient dans le mouvement, et l'origine de l'objet : un astronef posséderait un propulseur et il se trouverait situé au noyau ; une colonie serait l'œuvre d'une population proche. Cirocco avait entendu des théories évoquant l'existence d'habitants de Saturne ou de Titan, de Martiens – bien qu'on n'eût même pas découvert une pointe de flèche sur cette planète – ou de races d'astronautes de l'antiquité terrestre. Elle ne croyait à aucune d'entre elles mais cela n'avait guère d'importance : vaisseau ou colonie, Thémis avait été construite par quelqu'un et il fallait bien qu'elle ait une porte d'entrée.

C'était au noyau qu'il fallait chercher mais les contraintes de la balistique l'obligeaient à orbiter aussi loin que possible de celui-ci.

Le *Seigneur des Anneaux* se plaça en orbite circulaire à 400 kilomètres au-dessus de l'équateur. Ils la parcouraient dans le même sens de rotation que Thémis mais celle-ci tournait plus rapidement qu'eux. Elle apparaissait comme un disque noir devant le hublot de Cirocco. Périodiquement, l'un des panneaux solaires passait, telle une aile de chauve-souris monstrueuse.

On pouvait maintenant discerner quelques détails à la surface. De longues rides annelées convergeaient vers les panneaux solaires ; sans doute devaient-elles recouvrir les énormes tuyauteries contenant un fluide ou un gaz caloporteur. On distinguait ici et là dans l'obscurité quelques cratères, certains profonds de 400 mètres. Nul débris alentour : rien ne pouvait demeurer à la surface externe de Thémis.

Cirocco verrouilla les commandes. À ses côtés, Bill opina, l'air endormi. Cela faisait deux jours qu'ils étaient dans le CONMOD.

Elle traversa le SCIMOD comme une somnambule. Quelque part plus bas l'attendaient un lit, des draps moelleux, un oreiller et une confortable gravité d'un quart de G maintenant que le carrousel tournait à nouveau.

« Rocky, on vient de trouver quelque chose de bizarre. »

Elle s'arrêta, un pied sur le premier barreau de l'échelle D, et resta immobile.

« Qu'est-ce que t'as dit ? » À son ton crispé, Gaby leva les yeux.

« Moi aussi je suis crevée », dit-elle avec irritation. Elle pressa une touche ; une image s'inscrivit sur l'écran supérieur.

C'était une vue du bord de Thémis. On y remarquait une excroissance qui semblait s'agrandir tandis qu'elle les rattrapait.

« Ce n'était pas là avant. » Cirocco fronça les sourcils. Elle essayait de balayer son épuisement.

Un avertisseur résonna faiblement. Au début, elle ne put le localiser, puis les choses se mirent nettement en place tandis que l'adrénaline parcourait ses terminaisons nerveuses. C'était l'alarme radar du SCIMOD.

« Capitaine », c'était la voix de Bill dans le haut-parleur. « J'ai quelque chose d'étrange sur mon écran : nous ne nous approchons pas de Thémis mais quelque chose s'approche de nous.

— J'arrive. » Elle avait les mains glacées lorsqu'elle agrippa une poutrelle pour se retourner ; elle jeta un œil à l'écran.

L'objet explosait : on eût dit une protubérance ; et elle grossissait.

« Je l'aperçois maintenant, dit Gaby. Il est toujours rattaché à Thémis. On dirait un long bras, ou une flèche. Et ça s'ouvre. Je crois que...

— Le dispositif d'appontage ! glapit Cirocco. Ils vont s'emparer de nous ! Bill, mets la séquence d'allumage, arrête le carrousel, paré à foncer.

— Mais ça va nous prendre une demi-heure...

— Je sais. Fonce ! »

Elle quitta le hublot pour se jeter dans son siège, saisit le micro.

« Appel à tout l'équipage. État d'urgence ! Alerte dépressurisation. Évacuez le carrousel. Aux postes d'accélération. Tout le monde en scaphandre. » Elle écrasa de la main gauche le

bouton d'alarme et derrière elle jaillit le hululement sinistre de la sirène. Elle jeta un œil sur sa gauche.

« Toi aussi, Bill. Va t'habiller.

— Mais...

— Tout de suite ! »

Il avait jailli de son siège et plongeait déjà dans le sas d'accès. Par-dessus son épaule, Cirocco lui lança :

« Et ramène-moi ma combinaison ! »

L'objet était maintenant visible par le hublot. Il approchait rapidement. Elle ne s'était jamais sentie aussi désémparée. En court-circuitant la programmation des systèmes de contrôle d'altitude, elle put mettre à feu toutes les tuyères qui faisaient face à Thémis mais ce fut loin d'être suffisant : la grande masse du *Seigneur des Anneaux* bougea à peine. Qui plus est, elle ne pouvait rien faire d'autre que rester assise à surveiller le déroulement automatique de la séquence de mise à feu en décomptant les secondes qui s'écoulaient interminablement. Elle savait que sous peu ils ne pourraient plus s'échapper. Cette chose était énorme et fonçait plus vite qu'eux.

Bill reparut, en scaphandre, et elle se rua dans le SCIMOD pour enfiler sa propre combinaison. Cinq silhouettes anonymes étaient harnachées sur les couchettes d'accélération, immobiles, les yeux fixés sur l'écran. Elle verrouilla son casque. Une cacophonie l'assaillit.

« Du calme là-dedans. « Les murmures se turent. » Je veux le silence sur le canal des scaphandres tant que je ne vous demande rien.

— Mais qu'est-ce qui se passe, commandant ? » C'était la voix de Calvin.

« J'ai dit silence. On dirait qu'un appareil automatique s'apprête à nous ramasser. Ce doit être le dispositif d'apportage que nous cherchions.

— Ça m'a plutôt l'air d'une attaque, grommela August.

— Ils ont déjà dû faire ça auparavant. Ils doivent savoir opérer sans risque. » Elle aurait bien voulu en être persuadée. Et ce n'est pas le tremblement de tout le vaisseau qui l'y aida.

« Contact, annonça Bill. On est pris. »

Cirocco se rua vers son poste et manqua de peu le spectacle du grappin qui les entourait. Le vaisseau frémît à nouveau tandis que des craquements épouvantables provenaient de l'arrière.

« À quoi ça ressemblait ?

— À de gros tentacules de pieuvre, sans les ventouses. » Il avait l'air abasourdi. « Il y en avait des centaines, à se tortiller dans tous les sens. »

Le vaisseau frémît de plus belle, de nouvelles alarmes se mirent à sonner. Une tornade de lampes rouges gagnait tout le tableau de bord.

« Rupture de la coque », annonça Cirocco avec un calme qu'elle était loin de ressentir. « Fuite d'air le long de l'axe central. Verrouillage des cloisons étanches 14 et 15. » Ses mains couraient sur les commandes sans qu'elle s'en rende compte. Les voyants et les manettes étaient lointains, vus par le mauvais bout d'un télescope. Le cadran de l'accéléromètre se mit à tourner tandis qu'elle était violemment projetée vers l'avant, puis sur le côté. Elle se retrouva sur Bill. Tant bien que mal, elle se rassit et boucla son harnais.

À peine l'avait-elle verrouillé autour de sa taille que le vaisseau fit une nouvelle embardée, vers l'arrière cette fois-ci.

Quelque chose surgit du sas derrière elle et vint percuter le hublot qui s'étoila.

Elle se retrouva à bas de son siège, le corps appuyé contre la ceinture. Une bouteille d'oxygène déboula du sas. Le verre se brisa et le bruit de l'impact disparut dans le tourbillon d'éclats coupants et glacés qui virevoltaient sous ses yeux. Tout ce qui dans la cabine n'était pas arrimé se rua par cette gueule édentée et béante qui naguère était un hublot.

Le visage congestionné, elle se retrouva suspendue au-dessus d'un gouffre obscur et sans fond. D'énormes débris tournoyaient paresseusement au soleil. L'un d'entre eux était le module de propulsion du *Seigneur des Anneaux*... dérivant devant elle, à un endroit où il n'avait absolument rien à faire. Elle pouvait distinguer le moignon brisé du tube central : son vaisseau partait en petits morceaux.

« Et merde ! » dit-elle et soudain lui revint cet enregistrement de la boîte noire d'un avion qu'elle avait eu l'occasion d'écouter : tels

avaient été les derniers mots du pilote, prononcés quelques secondes avant l'impact, quand il avait su qu'il allait mourir. Elle le savait aussi et cette pensée l'emplissait d'un immense dégoût.

Avec une horreur sourde, elle vit la chose qui s'était emparée des moteurs l'enserrer sous ses innombrables tentacules. On eût dit une physalie piégeant un poisson dans son étreinte mortelle. Un réservoir de carburant se rompit – en silence – spectacle d'une étrange beauté. Son univers se brisait, sans un bruit pour marquer sa disparition. Un nuage de gaz comprimés s'épancha rapidement. La chose ne parut pas s'en soucier.

D'autres tentacules saisissaient d'autres fragments du vaisseau. L'antenne à grand gain donnait l'impression de fuir à la nage, mais ses mouvements étaient trop lents tandis qu'elle tournoyait au fond du puits en dessous de Cirocco.

« C'est vivant, murmura-t-elle. Vivant !

— Qu'est-ce que t'as dit ? » Bill essayait de s'agripper des deux mains au tableau de bord. Il était solidement harnaché à son siège mais les boulons qui fixaient au sol celui-ci s'étaient rompus.

Le vaisseau émit une nouvelle secousse et le siège de Cirocco se détacha également. Le rebord de la console la bloqua à mi-cuisses. Elle hurla en se débattant pour se dégager.

« Rocky, tout part en morceaux. » Elle n'était pas sûre de reconnaître la voix mais elle percevait sa terreur. Elle poussa, parvint d'une main à déboucler son harnais tandis que de l'autre elle se maintenait à distance de la console. Elle glissa sur le côté et vit son siège bondir parmi les débris des cadrans, se coincer un bref instant dans l'encadrement du hublot puis jaillir dans l'espace.

Elle crut qu'elle avait les jambes brisées mais constata qu'elle pouvait les bouger. La douleur s'atténua tandis qu'elle puisait dans ses réserves pour aider Bill à se dégager. Trop tard elle s'aperçut que ses yeux étaient clos, que son front et l'intérieur de son casque étaient maculés de sang. Tandis que son corps libéré glissait par-dessus le tableau de bord elle vit la marque que son casque y avait faite. Elle tenta d'agripper sa cuisse, sa cheville, sa botte... puis il tomba, tomba au milieu d'une averse d'éclats de verre scintillants.

Elle revint à elle, accroupie sous le tableau de commande. Elle secoua la tête, incapable de se rappeler comment elle avait atterri là. Mais la force de décélération était moins importante maintenant.

Thémis avait réussi à amener le *Seigneur des Anneaux* – ou ce qu'il en restait – à sa propre vitesse de rotation.

Personne ne parlait. Une tempête de halètements provenait de ses écouteurs, mais pas un mot. Il n'y avait rien à dire ; cris et jurons s'étaient épuisés d'eux-mêmes. Elle se releva, agrippa le rebord de l'écouille au-dessus d'elle et se hissa au milieu du chaos.

L'éclairage ne fonctionnait plus mais la lumière du soleil se déversait sur l'équipement brisé par une large déchirure dans la cloison. Cirocco avança parmi les débris. Une silhouette en combinaison s'écarta devant elle. Elle avait la migraine. Et un œil au beurre noir.

Les dégâts étaient considérables. Il faudrait un bon moment pour tout nettoyer et remettre le vaisseau en état.

« Je veux un état détaillé des dégâts de toutes les sections », dit-elle, à personne en particulier. « Ce vaisseau n'a jamais été conçu pour subir pareil traitement. »

Trois personnes seulement étaient debout. Une silhouette était agenouillée dans un coin, tenant la main d'une autre qui était enfouie sous les décombres.

« Je ne peux pas bouger mes jambes. Je ne peux pas les bouger.

— Qui a dit ça ? » cria Cirocco ; elle essaya de dissiper son vertige en secouant la tête ce qui ne fit qu'empirer les choses.

« Calvin, occupe-toi des blessés pendant que je vois ce qu'on peut faire pour le vaisseau.

— Oui capitaine. »

Personne ne bougea et Cirocco se demanda pourquoi. Tous l'observaient. Pour quelle raison ?

« Je suis dans ma cabine si vous avez besoin de moi. Je... ne me sens pas très bien. »

L'un des scaphandres fit un pas vers elle. Elle se déplaça pour essayer d'éviter la silhouette et son pied traversa le pont. La douleur fulgura dans sa jambe.

« Il arrive, par là. Regarde ! C'est nous qu'il cherche maintenant.

— Où ça ?

— Je ne vois rien. Oh ! Seigneur ! Je le vois !

— Qui a parlé ? Je veux le silence sur la radio !

— Fais gaffe ! Il est derrière toi !

— Qui a parlé ? » Elle était trempée de sueur. Quelque chose était en train de ramper derrière elle, elle pouvait le sentir et c'était une de ces choses qui n'entrent dans votre chambre qu'après que vous avez éteint la lumière. Pas un rat, mais quelque chose de pire, avec à la place du visage une simple plaque de vase, et des mains glacées, mortes, gluantes. Elle tâtonna dans l'obscurité rougeoyante et vit un serpent jaillir en se tortillant d'une flaque de soleil juste devant elle.

Tout était si calme. Pourquoi ne faisaient-ils aucun bruit ?

Sa main se referma sur quelque chose de dur. Elle la leva et se mit à taper, de haut en bas, d'un côté à l'autre, tandis que la chose surgissait en pleine vue.

Ça ne voulait pas mourir. Quelque chose s'enroula autour de sa taille et commença à tirer.

Les silhouettes en combinaison sautaient et couraient dans l'espace confiné mais les tentacules projetaient des filaments collants comme du goudron brûlant. La cabine en était envahie. Cirocco se sentit saisie par la jambe. La chose essayait de la lui arracher, comme un vulgaire pilon de volaille. Une douleur comme jamais elle n'en avait connu l'envahit mais elle continua de frapper le tentacule jusqu'au moment où elle perdit conscience.

CHAPITRE 4.

Il n'y avait pas de lumière.

Ce simple fragment d'information négative était une chose à laquelle s'accrocher. Prendre conscience que ces ténèbres envahissantes étaient le résultat de l'absence d'une chose appelée lumière lui avait coûté plus qu'elle n'aurait cru possible, à l'époque où le temps était formé d'instants consécutifs, tels des perles sur un fil. Maintenant les perles s'éparpillaient entre ses doigts. Elles se réarrangeaient en un pastiche de causalité.

Toute chose nécessite un contexte. Pour que l'obscurité fût signifiante, il fallait le souvenir de la lumière. Ce souvenir s'évanouissait.

Cela s'était déjà produit auparavant et se reproduirait encore. Parfois, il y avait un nom pour identifier cette conscience désincarnée. Le plus souvent, seule subsistait cette conscience.

Elle était dans le ventre de la bête.

(Quelle bête ?)

Elle ne pouvait s'en souvenir. Cela lui reviendrait. C'est ce qui se produisait en général si elle attendait suffisamment longtemps. Et il était facile d'attendre. Ici les millénaires équivalaient aux millisecondes. L'édifice stratifié du temps n'était plus que ruine.

Son nom était Cirocco.

(Qu'est-ce qu'un sirocco ?)

« Sir-roc-o. C'est un vent brûlant du désert, ou un vieux modèle de Volkswagen. M'man ne m'a jamais dit lequel elle avait en tête. » Telle avait été sa réponse usuelle. Elle se voyait en train de la dire, pouvait presque sentir des lèvres intangibles Prononcer ces mots sans signification.

« Appelez-moi capitaine Jones. »

(Capitaine de quoi ?)

Du VES *Seigneur des Anneaux*, VES pour vaisseau d'exploration spatiale, en route pour Saturne avec un équipage de sept personnes. L'une d'elles était Gaby Plauget...

(Qui est...)

... et... et aussi... Bill...

(Quel était ce nom déjà ?)

Elle l'avait sur le bout de la langue. Une langue était une chose charnue, douce... Cela se trouvait dans la bouche, qui était...

Elle le savait il y a un instant. Mais qu'était un instant ?

Quelque chose en rapport avec la lumière. Quoi que ce fût.

Il n'y avait pas de lumière. Était-elle là auparavant ? Oui, sûrement, mais qu'importe, accroche-toi à ceci, ne laisse pas cette idée t'échapper. Il n'y avait pas de lumière, ni rien d'autre non plus. Mais qu'était rien d'autre ?

Ni goût. Ni odeur. Ni sens du toucher. Ni perception kinesthésique d'un corps. Pas même une sensation de paralysie.

Cirocco ! Elle s'appelait Cirocco.

Le *Seigneur des Anneaux*. Saturne. Thémis. Bill.

Tout lui revint d'un coup, comme si elle le revivait l'espace d'une seconde. Elle crut devenir folle sous le déferlement des impressions et avec cette pensée lui revint un autre souvenir, plus récent. Cela s'était déjà produit. Elle s'était souvenue, et tout avait disparu. Elle était devenue folle, bien des fois.

Elle savait que sa prise était ténue, mais elle n'avait que cela. Elle savait où elle se trouvait et connaissait la nature du problème.

Le phénomène avait été exploré au siècle précédent. Mettez un homme dans une combinaison de néoprène, bandez-lui les yeux, attachez ses bras et ses jambes pour l'empêcher de se toucher, éliminez tous les bruits de son environnement et laissez-le flotter dans l'eau tiède. L'apesanteur est encore préférable. On peut raffiner en l'alimentant par intraveineuse et en supprimant les odeurs mais cela n'est à vrai dire pas nécessaire.

Les résultats sont surprenants. Bon nombre de sujets initiaux avaient été des pilotes d'essai – des gens sensés, équilibrés, sûrs d'eux-mêmes. Vingt-quatre heures de privation sensorielle en faisaient des enfants malléables. Des périodes plus longues s'avéraient très dangereuses. L'esprit éliminait progressivement les

rares distractions : le battement du cœur, l'odeur du néoprène, la pression de l'eau.

Cirocco était familiarisée avec les tests. Son entraînement avait inclus douze heures de privation sensorielle. Elle savait qu'elle devrait être capable de trouver sa respiration, si elle cherchait assez longtemps. C'était une chose qu'elle pouvait maîtriser ; au rythme irrégulier si elle en décidait ainsi. Elle essaya de respirer rapidement, essaya de tousser. Elle ne sentit rien.

La pression, alors. Si quelque chose l'entravait, il devrait être possible de bander ses muscles pour y résister, ne serait-ce que pour sentir qu'elle était maintenue, même en douceur. Muscle par muscle, isolant chacun d'entre eux, visualisant leurs ligaments, leur position, elle essaya de les mouvoir. Un frémissement des lèvres lui aurait suffi : pour lui prouver qu'elle n'était pas – comme elle commençait à le craindre – morte.

Elle écarta cette idée. Tandis qu'elle conservait cette crainte normale de la mort, synonyme de la fin de toute conscience, elle entrevoyait maintenant quelque chose d'infiniment pire. Et si l'on ne mourait pas, jamais ?

Si la disparition du corps laissait ceci, derrière lui ?

Il pourrait exister une vie éternelle, une vie passée dans une éternelle absence de sensation.

La folie commençait à devenir attrayante.

Ses tentatives de mouvement se soldèrent par un échec. Elle abandonna et se mit à fouiller dans ses souvenirs les plus récents, espérant déterrger la clé de sa situation présente parmi ses ultimes secondes de conscience à bord du *Seigneur des Anneaux*. Elle en aurait ri, si elle avait pu localiser les muscles pour ce faire. Si elle n'était pas morte, c'est qu'alors elle était prise au piège dans les entrailles d'une bête assez grosse pour engloutir son vaisseau avec tout l'équipage.

Rapidement, cette idée aussi lui apparut attrayante. S'il était exact qu'elle avait bien été dévorée et restait toutefois plus ou moins en vie, c'est qu'alors la mort restait encore à venir. Tout plutôt que cette éternité cauchemardesque dont l'immense futilité se dévidait à présent devant elle.

Elle découvrit qu'il était possible de pleurer sans avoir de corps. Sans larmes ni sanglots, sans brûlure dans la gorge, Cirocco pleura,

désespérée. Elle redevint une enfant perdue dans l'obscurité, gardant sa blessure cachée au fond d'elle-même. Elle sentit que son esprit revenait, l'accueillit ; et se mordit la langue.

Le sang tiède emplit sa bouche. Elle y nagea avec l'avidité et la crainte désespérée d'un petit poisson au sein d'une étrange mer salée. Elle était un ver aveugle, une simple bouche garnie de dents dures et rondes, avec une langue gonflée cherchant à saisir ce merveilleux goût du sang qui s'évanouissait peu à peu.

Sans hésiter, elle se mordit à nouveau et fut récompensée par une fraîche goulée de rouge. Peut-on sentir le goût d'une couleur ? Elle s'interrogea. Mais quelle importance ? Elle avait mal, et c'était merveilleux.

La douleur la projeta dans le passé. Elle leva le visage du tableau de bord aux cadrants brisés, parmi les débris de pare-brise du petit avion ; elle sentait le vent geler le sang dans sa bouche. Elle s'était mordu la langue. Elle porta la main à ses lèvres et deux dents maculées de rouge tombèrent. Elle les regarda sans comprendre d'où elles avaient pu venir. Des semaines plus tard, à sa sortie de l'hôpital, elle les retrouva dans la poche de sa parka. Elle les plaça dans une boîte sur sa table de nuit pour les fois où elle se réveillait avec à ses oreilles le doux murmure de la brise mortelle. *Le deuxième moteur est en rideau et il n'y a que de la neige et des arbres là-dessous.* Elle prenait la boîte et la secouait. *J'ai survécu.*

Mais c'était il y a longtemps, se souvint-elle.

... tandis que son visage l'élançait. Ils lui enlevaient ses bandages. Très cinématographique. Manque de pot, je ne peux pas le voir. Visages rassemblés qui attendent – la caméra les cadre rapidement –, la gaze sale qui tombe auprès du lit, se dévidant en couches successives – et alors :... mais... mais docteur... elle est superbe.

Mais elle ne l'était pas. Ils lui avaient dit à quoi s'attendre.

Deux cocards monstrueux et la peau boursouflée, écarlate. Les traits étaient intacts, elle n'avait pas de cicatrices mais n'était pas plus belle qu'avant. Le nez ressemblait toujours vaguement à une lame de couteau, et alors ? Il n'avait pas été brisé et son orgueil lui interdisait de le faire changer pour de simples raisons d'esthétique.

(En privé, elle haïssait ce nez et restait persuadée que c'était à cause de lui et à cause de sa haute taille qu'elle avait obtenu le

commandement du *Seigneur des Anneaux*. Il y avait eu des pressions pour qu'on sélectionne une femme mais ceux qui prenaient la décision ne seraient pas allés jusqu'à confier à une petite minette le commandement d'un astronef coûteux.)

Un astronef coûteux.

Cirocco, tu recommences à divaguer. Mords-toi la langue.

Ce qu'elle fit. Elle perçut le goût du sang – et vit le lac gelé se ruer vers elle, sentit son visage s'écraser contre le tableau de bord, releva la tête du verre brisé qui se mit aussitôt à dégringoler dans un puits sans fond. Sa ceinture la maintenait suspendue au-dessus des abysses. Un corps glissa parmi les décombres et elle essaya de saisir sa botte...

Elle se mordit encore, avec force, et sentit dans sa main quelque chose. Une éternité s'écoula et elle sentit quelque chose contre son genou. Elle rassembla les deux sensations et comprit qu'elle venait de se toucher.

Elle s'offrit une orgie solitaire et glissante dans l'obscurité. Elle délivrait d'amour pour ce corps qu'elle redécouvrait maintenant. Elle se pelotonna, mordit et lécha tout ce qui était à portée tandis que ses mains pinçaient et tiraient. Elle était imberbe et douce, lisse comme une anguille.

Un liquide épais, presque gélifié, s'immisça dans ses narines lorsqu'elle essaya de respirer. Ce n'était pas déplaisant ; ni même effrayant une fois l'habitude prise.

Et il y avait un bruit. Une basse lente, qui devait être le battement de son cœur.

Aussi loin qu'elle s'étirât, elle ne pouvait toucher que son corps. Elle tenta bien de nager un moment, mais sans pouvoir dire si elle avançait.

Alors qu'elle s'interrogeait sur la conduite à tenir, elle s'endormit.

L'éveil était un processus incertain, progressif. Pendant un moment elle ne sut si elle rêvait ou si elle était consciente. Et se mordre n'y changeait rien. On peut bien rêver d'une morsure, pas vrai ?

À propos, comment pouvait-elle dormir en un moment pareil ?

Et maintenant qu'elle y repensait elle n'était plus sûre du tout d'avoir dormi. Cela commençait à devenir plutôt problématique, s'aperçut-elle : les différences entre les états de conscience s'avéraient infimes lorsque existaient si peu de sensations pour leur donner corps. Sommeil, rêve, rêve éveillé, lucidité, démence, éveil, assouplissement ; elle n'avait aucun contexte pour leur offrir une signification.

Elle pouvait entendre sa terreur à l'accélération des battements de son cœur. Elle allait devenir dingue, et elle le savait. Pour lutter contre cela, elle s'agrippa avec ténacité à la personnalité qu'elle avait reconstruite à partir de ce tourbillon de démence.

Nom : Cirocco Jones. Age : trente-quatre. Race : pas noire, mais pas blanche non plus.

Elle était sans patrie, légalement américaine mais en réalité membre de cette tierce culture déracinée issue des grandes firmes multinationales. Sur la Terre, toute ville de quelque importance avait son ghetto yankee avec ses petites chapelles, ses collèges britanniques et sa restauration express. Cirocco avait vécu dans la plupart d'entre eux. C'était la vie d'un mioche de l'armée, moins la sécurité.

Sa mère était célibataire. Elle était ingénieur-conseil et travaillait souvent pour les compagnies pétrolières. Elle n'avait pas désiré d'enfant mais c'était sans compter avec le gardien de prison arabe. Il l'avait violée lors de sa capture à la suite d'un incident de frontière entre l'Irak et l'Arabie saoudite. Pendant que l'ambassadeur de la Texaco négociait sa libération, Cirocco était née. On avait entre-temps semé quelques têtes nucléaires dans le désert et l'incident de frontière s'était mué en guerre éclair lorsque les troupes iraniennes et brésiliennes avaient repris la prison. Avec la modification de l'équilibre politique, la mère de Cirocco s'était orientée vers Israël. Cinq ans plus tard, elle avait un cancer des poumons – conséquence des retombées. Elle avait passé les quinze années suivantes à subir un traitement à peine moins douloureux que sa maladie.

Cirocco avait grandi comme un échalas, avec sa mère pour seule compagne. Elle découvrit les Etats-Unis lorsqu'elle avait douze ans. À l'époque, elle savait lire et écrire ce qui lui évita les ravages du système éducatif américain. Quant à son développement émotionnel, c'était une autre affaire. Elle ne se liait pas facilement

mais restait d'une loyauté farouche envers ses quelques amis. Sa mère avait des idées arrêtées sur l'éducation d'une jeune fille, ce qui incluait aussi bien le maniement des armes et le karaté que la danse et les leçons de chant. Extérieurement, elle ne manquait pas d'assurance. Elle seule savait combien elle était vulnérable et terrifiée derrière cette carapace. C'était son secret – si bien gardé qu'elle berna les psychologues de la NASA qui lui confierent le commandement d'un vaisseau.

Et qu'y avait-il de vrai là-dedans, se demanda-t-elle. Inutile ici de mentir. Oui, la responsabilité du commandement la terrorisait. Peut-être que tous les chefs, en secret, n'étaient pas sûrs d'eux-mêmes et savaient au tréfonds de leur esprit qu'ils ne méritaient pas la responsabilité qui leur était échue. Mais ce n'était pas là le genre de question à poser. Et si les autres n'avaient pas la trouille, eux ? Alors, votre secret était éventé.

Elle en vint à se demander comment elle en était arrivée à commander un vaisseau si ce n'était pas ce qu'elle désirait. Mais que désirait-elle, réellement ?

Je voudrais sortir d'ici, essaya-t-elle de dire. Je voudrais qu'il se passe quelque chose.

Et voici qu'il se passa effectivement quelque chose.

Elle sentit un mur sous sa main gauche. Peu après, elle en découvrit un autre avec la droite. Des parois chaudes, douces, élastiques, exactement comme elle s'imaginait être une paroi stomachale. Elle les sentait bouger sous ses doigts.

Et elles commencèrent à se rapprocher. Elle se trouva logée, la tête la première, dans un tunnel inégal. Les parois se mirent à se contracter. Pour la première fois, elle se sentit claustrophobe. Jusqu'alors, les espaces confinés ne l'avaient jamais troublée.

Les parois puisaient et se ridaient, la poussant vers l'avant jusqu'à ce qu'enfin sa tête émerge dans la fraîcheur. Elle était coincée dans un orifice rugueux ; le fluide lui encombrat les poumons et elle toussa, inhala, sentit sa bouche s'emplir de saletés. Elle toussa encore en recrachant du fluide mais cette fois-ci ses épaules étaient dégagées et elle put lever la tête dans l'obscurité pour inspirer librement. Elle haleta, cracha et se mit à respirer par le nez.

Ses bras se libérèrent, puis ses hanches, et elle s'attaqua au matériau spongieux qui l'emprisonnait. Cela sentait ces jours d'enfance passés dans un sous-sol de terre battue, dans cet espace frais et confiné où les adultes ne viennent que pour réparer la plomberie. Lorsqu'on a neuf ans et qu'on creuse dans la poussière.

Elle dégagea une jambe, puis l'autre et reprit son souffle, la tête courbée, cachée dans la poche d'air formée par ses bras et son torse. Elle respirait par spasmes humides.

La terre s'effritait derrière son cou pour rouler le long de son corps en emplissant peu à peu l'espace libre. Elle était enterrée mais vivante. Maintenant il fallait creuser mais elle ne pouvait se servir de ses bras.

Luttant contre la panique, elle poussa avec les jambes. Les muscles de ses cuisses se nouèrent, ses articulations craquaient mais elle sentit céder la masse au-dessus d'elle.

Sa tête jaillit à l'air et à la lumière. Haletant et crachant, elle déterra un bras puis l'autre et s'agrippa à ce qui ressemblait à de l'herbe mouillée. Elle rampa à quatre pattes hors du trou et s'effondra. Les doigts enfouis dans la terre bénie elle s'endormit en pleurant.

Cirocco n'avait pas envie de se lever. Elle résistait en faisant semblant de somnoler. Lorsqu'elle sentit le contact de l'herbe s'effacer et l'obscurité revenir elle ouvrit brusquement les yeux.

À quelques centimètres devant son nez s'étendait un tapis vert pâle fort semblable à du gazon. Du genre de celui qu'on ne rencontre que sur les *greens* des meilleurs terrains de golf. Il en avait l'odeur. Mais il était plus chaud que l'air environnant, sans qu'elle puisse l'expliquer. Après tout, ce n'était peut-être pas de l'herbe.

Elle passa la main dessus et renifla encore. Mettons que ce soit de l'herbe.

Elle s'assit et remarqua un cliquetis métallique : un anneau brillant encerclait son cou ; elle en avait d'autres, plus petits, aux bras et aux jambes. Tout un tas d'objets bizarres pendaient du collier, retenus par des fils. Elle l'ôta en se demandant où elle l'avait déjà vu auparavant.

Se concentrer était bizarrement difficile. L'objet qu'elle avait dans la main était si complexe, si varié ; c'en était trop pour son esprit morcelé.

C'était son scaphandre, débarrassé de son plastique et des joints en caoutchouc. N'avait subsisté que le métal.

Elle fit un tas de ces débris et ne remarqua qu'alors à quel point elle était nue. Sous la couche de poussière son corps était totalement glabre. Même ses sourcils avaient disparu. Inexplicablement, elle en conçut de la tristesse.

Elle enfouit son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

Cirocco ne pleurait pas facilement, ni souvent. Ce n'était pas son genre. Mais après un long moment elle se dit qu'elle savait enfin qui elle était.

Maintenant elle pouvait chercher où elle était.

Une demi-heure après peut-être, elle se sentit prête à partir. Mais cette décision soulevait une douzaine de questions : Partir, oui, mais pour où ?

Elle avait eu l'intention d'explorer Thémis mais c'était lorsqu'elle avait un vaisseau spatial et disposait des ressources technologiques de son cocon terrestre.

Elle n'avait plus maintenant que son corps nu et quelques débris de métal.

Elle était dans une forêt tapissée d'herbe et composée d'une essence d'arbre unique. Elle les appelait des arbres en appliquant le même raisonnement que pour l'herbe un peu plus tôt. Si l'objet fait dix-sept mètres de haut, possède un tronc cylindrique et brun avec au sommet ce qui peut ressembler à des feuilles, alors c'est un arbre. Ce qui n'excluait pas qu'il puisse la dévorer avec entrain à la première occasion.

Il fallait qu'elle ramène ses inquiétudes à un niveau raisonnable. Éliminer les choses auxquelles on ne peut rien, ne pas trop s'inquiéter de celles auxquelles on ne peut pas grand-chose. Et se rappeler qu'en usant de la prudence que semble dicter la logique on meurt de faim dans une grotte.

L'air était dans la première catégorie. Il pouvait contenir un poison.

« Alors cesse immédiatement de respirer ! » dit-elle à haute voix. Parfait. Au moins semblait-il pur ; et elle ne toussait pas.

Pour l'eau, elle n'y pouvait pas grand-chose. Il faudrait bien qu'elle en vienne à en boire un peu, à supposer qu'elle en trouve – ce qui venait en tête de liste dans ses priorités. Une fois qu'elle en aurait découvert elle pourrait peut-être faire du feu pour la faire bouillir. Sinon elle la boirait, microbes compris.

Venait ensuite la nourriture, qui la préoccupait plus que tout. Même si rien dans les environs ne s'apprêtait à la manger, elle n'avait aucun moyen de savoir si ce qu'elle mangerait, elle, ne serait pas empoisonné. Ou pas plus nutritif que de la cellulose.

Si cela ne suffisait pas, restait le risque calculé. Mais comment calculer un risque lorsqu'un arbre peut fort bien ne pas en être un ?

D'ailleurs ils ne ressemblaient pas tant que ça à des arbres : les troncs avaient l'aspect du marbre poli. Les hautes branches étaient parallèles au sol ; elles s'étendaient sur une distance précise avant de se couder à angle droit. Au-dessus, les feuilles étaient plates, semblables à des nénuphars de trois à quatre mètres de diamètre.

Où était la prudence excessive et où était la témérité ? Il n'y avait pas de guide explicatif et les dangers n'étaient pas annoncés. Mais si elle ne faisait pas quelques suppositions elle ne pourrait pas bouger et il fallait qu'elle bouge. Elle commençait à avoir faim.

Elle prit sa résolution et se dirigea vers l'arbre le plus proche. Elle le claqua du plat de la main. Il resta immobile, suprêmement indifférent.

« Rien qu'un arbre tout bête. »

Elle examina le trou d'où elle avait émergé.

C'était une déchirure brune au milieu de l'étendue d'herbe. Autour, quelques mottes retournées retenues par des radicelles duveteuses. Le trou lui-même n'avait qu'un demi-mètre de profondeur ; les rebords en s'effritant l'avaient partiellement comblé.

« Quelque chose a essayé de me manger, dit-elle. Quelque chose qui a dévoré tous les matériaux organiques de ma combinaison, et tout mon système pileux et qui a excrété ici tout le reste. Moi compris. » Au passage, elle nota sans déplaisir que la chose l'avait classée parmi les excréments.

Cette bête était un sacré morceau. Ils savaient que la partie extérieure du tore – le sol sur lequel elle était assise – faisait trente kilomètres de haut. Et cette chose était assez gigantesque pour happen le *Seigneur des Anneaux* alors qu'il orbitait à 400 kilomètres de distance. Elle avait passé un long moment dans ses entrailles et pour une raison quelconque s'était avérée indigeste. Et l'être l'avait rejetée par le sol, ici même.

Ça ne tenait pas debout : s'il pouvait manger le plastique, pourquoi pas elle ? Les commandants de bord étaient-ils trop coriaces ?

L'être avait dévoré tout l'astronef, des morceaux aussi grands que le module propulseur, d'autres de la taille d'éclats de verre, et d'autres qui étaient des silhouettes tournoyantes en combinaison spatiale au casque fracassé...

« Bill ! » Elle était debout, chaque muscle de son corps tendu. « Bill ! Je suis ici, ici ! Vivante ! Où es-tu ? »

Elle se frappa le front de la main. Si seulement elle pouvait s'extraire de la gangue de boue qui lui ralentissait l'esprit. Elle n'avait pas oublié l'équipage mais jusqu'à maintenant elle ne l'avait pas raccordé à cette Cirocco qui venait de renaître, glabre et nue sur le sol tiède.

« Bill ! » cria-t-elle encore. Elle tendit l'oreille, puis s'effondra, les jambes repliées. Elle arracha des touffes d'herbe.

Réfléchis. Il est à présumer que la créature l'aura traité comme un autre vulgaire débris. Oui mais il était blessé.

Elle aussi, maintenant qu'elle y repensait. Elle examina ses cuisses et n'y découvrit même pas la marque d'un bleu. Ça ne voulait rien dire. Elle pouvait aussi bien avoir passé cinq ans que cinq mois à l'intérieur de la créature.

Tous les autres pouvaient arriver et se faire recracher par le sol à n'importe quel moment. Quelque part là-dessous, à environ un mètre cinquante de profondeur, se trouvait sans doute l'orifice excréteur de cette créature. Si elle attendait et si la chose n'avait pas plus de goût pour les êtres humains qu'elle n'en avait eu pour le spécimen nommé Cirocco, ils pourraient à nouveau se retrouver.

Elle s'assit pour les attendre.

Une demi-heure plus tard (ou bien n'était-ce que dix minutes ?) cela lui parut absurde : la créature était gigantesque. Elle avait englouti le *Seigneur des Anneaux* comme un carré de chocolat. Elle devait s'étendre sous une grande partie du sol de Thémis et rien ne permettait d'affirmer que ce seul orifice absorbât tout le trafic. Il pouvait y en avoir d'autres, répartis dans toute la campagne.

Peu après, elle songea à autre chose. Ils arrivaient, éloignés les uns des autres, mais ils arrivaient et elle en était heureuse. Mais sa pensée était simple : elle avait faim, elle avait soif, et elle était crasseuse. Ce qu'elle désirait avant tout, c'était de l'eau.

Le paysage était en pente douce. Elle aurait voulu parier qu'un ruisseau courait quelque part en contrebas.

Elle se redressa et fouilla du bout du pied le tas de débris métalliques. Cela faisait trop à porter mais c'était tout ce qu'elle avait en guise d'outil. Elle saisit l'un des bracelets les plus petits, puis s'empara du collier qui naguère formait la base de son casque. Les composants électroniques brimbalaien encore autour.

C'était peu, mais il faudrait faire avec. Elle passa le large anneau à son épaule et commença à descendre la colline.

*

**

La mare était alimentée par une cascade de deux mètres en provenance d'un torrent qui serpentait dans une petite vallée. Les grands arbres en surplomb lui masquaient la vue du ciel. Debout sur un rocher près de la rive, elle essayait d'estimer la profondeur de la mare et songeait à y sauter.

Elle ne fit qu'y songer : l'eau était claire mais comment savoir ce qui pouvait s'y cacher ? Elle franchit d'un saut l'escarpement d'où se jetait la cascade. C'était facile avec un quart de G. En quelques pas, elle avait rejoint une plage de sable.

L'eau était chaude, douce, bouillonnante. C'était de loin ce qu'elle avait goûté de meilleur dans sa vie. Elle but tout son saoul, puis s'aspergea et se récura avec du sable, l'œil aux aguets : les trous d'eau sont lieux à surveiller avec précaution. Lorsqu'elle eut terminé, elle se sentit raisonnablement humaine pour la première

fois depuis son éveil. Elle s'assit sur la grève humide, les pieds dans l'eau.

Elle était plus fraîche que l'air ou le sol mais toutefois d'une chaleur surprenante pour ce qui semblait être un torrent glaciaire. Puis elle se rendit compte que c'était logique si Thémis était chauffée comme ils l'avaient supposé, par en dessous. Le soleil au niveau de l'orbite de Saturne n'aurait pas procuré une chaleur suffisante mais les voiles triangulaires étaient maintenant sous ses pieds et leur rôle était sans doute de capter et d'emmagasinier la chaleur solaire. Elle imagina de gigantesques rivières souterraines d'eau brûlante courant à quelques centaines de mètres sous le sol.

Se déplacer semblait la prochaine étape inscrite au programme mais dans quelle direction ? Droit devant : on pouvait éliminer. Sur l'autre berge, le sol montait à nouveau. Vers l'aval, la marche devrait être plus facile et la conduirait bientôt vers les plaines.

« Décisions, décisions », grommela-t-elle.

Elle considéra le tas de débris métalliques qu'elle avait transportés durant toute la... la quoi ? la matinée ? l'après-midi ? Impossible de mesurer ainsi le temps. On ne pouvait ici parler que de temps écoulé et elle n'en avait aucune notion.

Elle avait toujours le collier du casque à la main. Ses sourcils se froncèrent tandis qu'elle l'examinait plus attentivement.

Sa combinaison avait contenu une radio. Certes il était impossible qu'elle eût traversé l'épreuve intacte, mais – tant pis – elle se mit à fouiner et dénicha ce qu'il en subsistait : une pile minuscule et les restes d'un interrupteur, allumé. Point final. La majeure partie de l'appareil étant composée de métal et de plaquettes de silicone, elle avait gardé un rayon d'espoir.

Elle regarda encore. Où était le haut-parleur ? Ce devait être un petit cône métallique – seul reste d'un casque d'écoute. Elle le découvrit et le porta à l'oreille.

« ... cinquante-huit, cinquante-neuf, neuf mille trois cent soixante... »

« Gaby ! » Elle s'était mise debout et hurlait, mais la voix familière poursuivait son décompte, imperturbable. Cirocco s'agenouilla sur le rocher pour étaler d'une main tremblante les débris de son casque, tenant toujours l'écouteur à l'oreille tandis

qu'elle triait parmi les composants. Elle trouva le minuscule laryngophone.

« Gaby, Gaby, réponds s'il te plaît. Est-ce que tu m'entends ?

— ... quatre-vingts – Rocky ! Est-ce toi, Rocky ?

— C'est moi. Où... où est... » Elle se força au calme, déglutit avant de poursuivre : « Est-ce que ça va ? As-tu vu les autres ?

— Oh, capitaine. C'était épouvantable... » Sa voix se brisa et Cirocco l'entendit sangloter. Puis Gaby déversa un flot de paroles incohérentes : comme elle était heureuse d'entendre la voix de Cirocco, comme elle s'était sentie seule, comment elle avait cru demeurer la seule survivante avant d'écouter sa radio et d'y entendre des voix.

« Des voix ?

— Oui, il y en a au moins un autre de vivant, à moins que ce ne soit toi qui pleurais.

— Je... diantre, j'ai pleuré un bon moment. C'était peut-être ma voix.

— Je ne crois pas, dit Gaby. Je suis presque sûre que c'est Gene. Il chante aussi, des fois. Rocky, c'est si *bon* d'entendre ta voix.

— Je sais. C'est bon d'entendre la tienne. » Elle se força encore à prendre une profonde inspiration, à desserrer son étreinte sur l'arceau du casque. Gaby avait repris son contrôle mais elle était pour sa part au bord de l'hystérie. Et elle n'aimait pas ça.

« Ce qui m'est arrivé ! poursuivait Gaby. J'étais morte, capitaine, j'étais au ciel et je ne suis même pas croyante ; pourtant j'y étais...

— Gaby, calme-toi. Ressaisis-toi. »

Silence, ponctué de reniflements.

« Je crois que ça va aller maintenant. Désolée.

— C'est bon. Si tu as traversé la même chose que moi, je te comprends parfaitement. Bon, maintenant où es-tu ? »

Une pause, puis un glouissement. « Il n'y a pas de plaques de rue dans le coin, dit Gaby. C'est un canyon, pas très profond. Encombré de rochers avec un torrent au fond. Avec ces drôles d'arbres sur les berges.

— Ça ressemble pas mal à l'endroit où je me trouve. » Mais quel canyon ? s'interrogea-t-elle. « Dans quel sens vas-tu ? Tu comptais tes pas ?

— Ouais. Vers l'aval. Si je pouvais sortir de cette forêt je verrais la moitié de Thémis.

— C'est ce que j'ai pensé, moi aussi.

— Il nous faudrait juste un ou deux points de repère pour voir si nous sommes dans le même coin.

— C'est ce qu'il me semblait : sinon nous ne pourrions pas nous entendre. »

Gaby ne répondit pas et Cirocco comprit son erreur.

« C'est vrai : la transmission à vue.

— Exact. Ces radios ont une grande portée. Et ici l'horizon se courbe vers le haut.

— J'y croirais plus si je pouvais le voir. Là où je suis on pourrait se croire dans la forêt enchantée de Disney World en fin de soirée.

— Disney aurait fait un meilleur boulot, remarqua Gaby. Il y aurait plus de détails et des monstres sortiraient de derrière les arbres.

— Ne parle pas de ça. Tu en as vu ?

— Un ou deux insectes, à ce que je crois.

— J'ai vu un banc de petits poissons. Ils ressemblaient à des poissons. Oh, à propos : ne va pas dans l'eau. Ils pourraient être dangereux.

— Je les ai vus. Après être entrée dans l'eau. Mais ils n'ont rien fait.

— As-tu noté quelque trait remarquable dans le paysage ? Quelque chose d'inhabituel ?

— Quelques cascades. Deux arbres abattus. »

Cirocco jeta un œil alentour et décrivit la mare et la cascade. Gaby lui répondit qu'elle avait traversé plusieurs coins analogues. Ce pouvait être le même torrent mais rien ne permettait de l'affirmer.

« Bien, reprit Cirocco. Voici ce que nous allons faire : dès que tu trouves un rocher orienté vers l'amont, fais une marque dessus.

— Comment ?

— Avec une autre pierre. » Elle en trouva une de la taille du poing et attaqua le rocher sur lequel elle était assise. Elle y grava un grand C. Impossible de se méprendre sur son origine artificielle.

« Je suis en train de le faire.

— Recommence tous les cent mètres environ. Si nous sommes sur la même rivière, nous devons nous suivre et celle qui est en tête peut attendre que l'autre la rattrape.

— Ça me paraît bon. Euh... Rocky, combien de temps durent ces piles ? »

Cirocco fit une grimace et se frotta le front.

« Peut-être un mois, en service. Mais cela peut dépendre du temps que nous avons passé... à l'intérieur, tu vois ? Je n'en ai pas la moindre idée. Et toi ?

— Non. As-tu des cheveux ?

— Pas un poil. » Elle se passa la main sur le crâne et nota qu'il lui semblait moins lisse. « Mais ça repousse. »

Cirocco descendait la vallée, tenant l'écouteur et le micro pour qu'elles puissent continuer leur conversation.

« J'ai encore plus faim lorsque j'y pense, dit Gaby. Et c'est à cela que je pense en ce moment. As-tu aperçu ces petites baies ? »

Cirocco regarda autour d'elle mais ne vit rien de tel.

« Elles sont jaunes et à peu près de la taille du pouce. J'en ai une dans la main. Elle est molle et translucide.

— Tu vas la manger ? »

Il y eut une pause. « C'est la question que j'allais te soumettre.

— Il va bien nous falloir essayer tôt ou tard. Peut-être qu'une seule ne suffira pas à te tuer.

— Juste me rendre malade », et elle rit. « Celle-ci cède sous la dent. Il y a une gelée épaisse à l'intérieur. On dirait du miel avec un arrière-goût de menthe. Cela fond dans la bouche. Ça y est. La peau est moins sucrée mais je vais la manger quand même. C'est peut-être le seul élément nutritif. »

Et encore, se dit Cirocco. Il n'y avait aucune raison pour que ce fruit pût les nourrir. Elle était contente que Gaby ait décrit avec un tel luxe de détails ses sensations en mangeant la baie, mais elle en savait la raison : les équipes de déminage employaient la même technique. L'un restait à l'écart tandis que l'autre décrivait ses moindres gestes à la radio. Si la bombe explosait le survivant était averti pour la fois suivante.

Lorsqu'elles eurent jugé qu'il s'était écoulé un délai raisonnable sans effet négatif, Gaby se mit à manger d'autres baies. Peu après,

Cirocco en découvrit également. Elles lui parurent presque aussi bonnes que ses premières gorgées d'eau.

« Gaby, je ne tiens presque plus sur mes pieds. Je me demande depuis combien de temps nous sommes debout. » Il y eut un long silence et elle dut renouveler son appel. « Hm ? Oh ! salut ! Qu'est-ce que je fais ici ? » Elle semblait légèrement ivre.

Cirocco fronça les sourcils. Où ça, ici ? Gaby, que se passe-t-il ?

— Je me suis assise une minute pour me reposer les jambes. J'ai dû m'endormir.

— Tâche de te réveiller suffisamment pour trouver une bonne place pour ça. » De son côté, elle cherchait déjà. Voilà qui allait poser un problème : aucun endroit ne semblait satisfaisant. Et elle savait que la plus mauvaise idée était de se coucher seule en terrain inconnu. La seule chose pire serait de vouloir rester debout plus longtemps.

Elle s'avança un peu sous les arbres et s'émerveilla de la douceur de l'herbe sous ses pieds nus. Tellement plus agréable que les rochers. Elle s'y assiérait bien une minute.

Elle s'éveilla dans l'herbe, se rassit vivement et observa les alentours. Pas un mouvement.

Sur une étendue d'un mètre, tout autour de l'endroit où elle avait dormi, l'herbe avait viré au brun, séchée comme du foin.

Elle se redressa et posa le regard sur un gros rocher. Elle s'en était approchée par l'aval tandis qu'elle cherchait un endroit où dormir. Elle le contourna et découvrit sur son autre face une grande lettre G.

CHAPITRE 5.

Gaby voulut absolument faire demi-tour. Cirocco ne protesta pas ; cela lui parut raisonnable mais elle n'aurait jamais pu le lui suggérer.

Elle suivit le courant et rencontra souvent les marques laissées par Gaby. À un endroit elle dut quitter la berge sablonneuse et grimper dans l'herbe pour contourner un éboulis. Arrivée au gazon elle y découvrit une série de taches brunes ovales espacées comme des traces de pas. Elle s'agenouilla pour les toucher. Elles étaient sèches et friables, exactement comme l'herbe sur laquelle elle avait dormi.

« J'ai retrouvé une partie de ta piste, dit-elle à Gaby. Tes pieds n'ont pas dû toucher l'herbe plus d'une seconde et pourtant cela a suffi à la tuer.

— J'ai remarqué le même phénomène en me réveillant. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je crois que nous sécrétions une substance qui empoisonne l'herbe. Si c'est le cas, nous ne devons pas avoir une odeur très agréable pour les gros animaux qui pourraient en temps normal s'intéresser à nous.

— Voilà une bonne nouvelle.

— En revanche, cela pourrait signifier que nos métabolismes sont radicalement différents. Ce qui n'est pas si bon, côté nourriture.

— Côté conversation, tu es un vrai boute-en-train. »

« C'est toi, là devant ? »

Cirocco cligna des yeux dans la pâle lumière jaune. La rivière courait tout droit sur une longue distance et juste à l'amorce d'un coude se dressait une silhouette minuscule.

« Ouais. C'est moi si c'est bien toi qui agites les bras. »

Gaby poussa un hurlement – un bruit douloureux dans le minuscule écouteur. Cirocco entendit à nouveau son cri une seconde

plus tard, beaucoup plus faible. Elle sourit et sentit que ce sourire s'agrandissait de plus en plus. Elle n'avait pas voulu courir – ça ressemblait trop à un mauvais film – mais elle courait malgré tout, et Gaby également, avec des sauts d'une longueur absurde dans cette gravité faible.

Elles se heurtèrent avec une telle violence qu'elles en eurent un moment le souffle coupé. Cirocco embrassa sa compagne plus petite en la soulevant du sol.

« Bon dieu, tu as l'air en pleine forme ! » dit Gaby. Une de ses paupières était prise de tremblements et elle claquait des dents.

« Eh, reprends-toi, du calme », l'apaisa Cirocco en lui frottant le dos des deux mains. Son sourire était si large qu'il faisait mal à voir.

« Je suis désolée mais je crois que je vais faire une crise de nerfs. Il y a de quoi rire, non ? » Et elle rit effectivement, mais ce rire creux lui blessait l'oreille et il ne tarda pas à se muer en sanglots et en hoquets. Elle serrait Cirocco à lui briser les côtes. Cirocco ne chercha pas à lutter : elle la fit s'allonger sur la rive sablonneuse et l'étreignit tandis que de grosses larmes coulaient sur ses épaules.

Cirocco ne savait plus à quel moment les étreintes consolatrices avaient pris une tout autre tournure : cela s'était produit si progressivement. Gaby était restée longtemps insensible et cela lui avait paru naturel de la tenir serrée et de la frotter tandis qu'elle recouvrait son calme. Puis il avait semblé tout naturel que Gaby la caresse à son tour et qu'elles se serrent l'une contre l'autre. Là où tout ceci prit un tour quelque peu inhabituel, ce fut lorsqu'elle se retrouva en train d'embrasser Gaby qui répondait à son baiser. Elle se dit qu'elle aurait dû arrêter à ce moment-là mais elle n'en avait pas envie parce qu'elle était incapable de dire si les larmes qu'elle goûtait étaient les siennes ou celles de Gaby.

Et d'ailleurs elles ne firent pas vraiment l'amour. Elles se frottèrent l'une contre l'autre et s'embrassèrent à pleine bouche et, lorsque vint l'orgasme, cela lui parut presque déplacé. C'est du moins ce qu'elle ne cessait de se répéter.

Quand ce fut fini, il fallait bien que l'une ou l'autre dise quelque chose et mieux valait semblait-il parler d'un autre sujet.

« Ça va mieux maintenant ? »

Gaby opina. Elle avait encore les yeux brillants mais elle souriait.

« Euh, hm. Quoique ça ne soit sûrement pas définitif. Je me suis réveillée en hurlant. J'ai franchement peur de m'endormir.

— Ce n'est pas non plus ce que je préfère. Tu sais que tu es le bestiau le plus marrant que j'aie jamais vu ?

— C'est parce que tu n'as pas de miroir. »

Gaby demeura intarissable pendant des heures ; elle n'aimait pas que Cirocco s'éloigne d'elle. Elles s'étaient déplacées vers une position moins en vue, pour aller s'asseoir au pied d'un arbre, Cirocco adossée au tronc et Gaby appuyée contre elle.

Elle lui raconta son périple le long de la rivière mais le sujet sur lequel elle voulait sans cesse revenir – ou dont elle ne pouvait se libérer – était son expérience dans les entrailles de la créature. Pour Cirocco cela ressemblait à un rêve prolongé qui n'avait guère de rapport avec sa propre expérience mais peut-être fallait-il l'attribuer au manque de termes adéquats.

« Je me suis réveillée dans l'obscurité plusieurs fois, tout comme toi, dit Gaby. Et à ce moment j'étais incapable de sentir, de voir ou d'entendre quoi que ce soit, et je n'avais aucune envie de m'éterniser ainsi.

— Je revenais sans cesse à mon passé. Il était d'un réalisme extrême. Je pouvais... le ressentir entièrement.

— Moi aussi, dit Gaby. Mais ce n'était pas une répétition. Tout était nouveau.

— Est-ce que tu savais toujours où tu étais ? Pour moi, ce fut cela le pire : me rappeler pour oublier ensuite. Je ne sais pas combien de fois ça m'est arrivé.

— Si, moi je savais toujours où j'étais. Mais je commençais à en avoir marre d'être moi-même, si cela peut avoir un sens. Les possibilités sont tellement limitées.

— Que veux-tu dire par là ? »

Gaby eut un geste hésitant, comme si ses mains voulaient saisir le vide. Elle abandonna et se tourna dans les bras de Cirocco pour la regarder longuement dans les yeux. Puis elle reposa la tête entre les seins de Cirocco. Elle fut troublée mais la chaleur et la camaraderie de cette intimité étaient trop agréables. Elle baissa les yeux sur le crâne de Gaby et dut se retenir d'y déposer un baiser.

« J'y suis restée vingt ou trente ans, énonça Gaby avec calme. Et ne viens pas me dire que c'est impossible. Je sais pertinemment

qu'une telle durée ne s'est pas écoulée dans le reste de l'univers. Je ne suis pas dingue.

— Je n'ai jamais dit ça. » Cirocco lui caressa les épaules et son tremblement cessa.

« Quoique... je ne puisse pas soutenir le contraire non plus. Jusqu'à présent je n'avais jamais eu besoin qu'on me cajole pour m'empêcher de pleurer. Je suis désolée.

— Ça ne me gêne pas », murmura Cirocco, et c'était vrai. Il lui était, s'aperçut-elle, étonnamment facile de susurrer des paroles de réconfort à l'oreille de l'autre femme. « Gaby, aucun d'entre nous n'aurait pu traverser ces épreuves sans en être marqué. J'ai pleuré pendant des heures. J'ai vomi. Cela peut me reprendre et dans ce cas j'aimerais que tu prennes soin de moi.

— Je le ferai, ne t'inquiète pas pour ça. » Elle parut se détendre un peu plus.

« Le temps réel n'a pas d'importance, finit par dire Gaby. C'est le temps interne qui importe. Et cette horloge me dit que j'ai passé des années là-dedans. Je suis montée au paradis par un Bon Dieu d'escalier de cristal et, aussi sûr que je suis assise ici, j'en vois encore chaque marche, je sens les nuages le fouetter, j'entends mes pieds grincer sur le verre. Et c'était un paradis hollywoodien avec tapis rouge sur les trois ou quatre derniers kilomètres, des portes d'or hautes comme des gratte-ciel et des gens avec des ailes. Et je n'y croyais pas, mais vois-tu, j'y croyais pourtant. Je savais que je rêvais, je savais que c'était ridicule et en fin de compte, lorsque je n'en ai plus voulu, le rêve disparut. »

Elle bâilla et rit doucement.

« Pourquoi je te raconte tout ça ?

— Pour t'en débarrasser, peut-être. Ça te fait du bien ?

— Un peu. »

Sur ce, elle devint plus calme et Cirocco crut qu'elle s'était endormie. Mais non : elle frémît et se nicha plus profondément contre sa poitrine.

« J'ai eu tout le temps de m'observer à loisir, dit-elle d'une voix pâteuse. Ça ne m'a pas plu : j'en venais à me demander ce que je faisais de moi-même. Un problème qui ne m'avait auparavant jamais préoccupée.

— Qu'est-ce qui ne te plaisait pas en toi ? lui demanda Cirocco. Moi je t'aimais plutôt bien.

— Vrai ? Je ne vois pas ce que tu me trouvais. D'accord, je ne gênais personne, j'étais capable de me débrouiller toute seule. Mais à part ça ? Quoi de bien ?

— Tu faisais très bien ton boulot. Je ne te demandais rien de plus. Tu fais partie de l'élite sinon tu n'aurais pas été recrutée pour la mission. »

Gaby soupira. « À vrai dire, ça ne m'impressionne pas. Je veux dire que pour atteindre ce niveau j'ai dû sacrifier presque tout ce qui fait un être humain. Comme je disais, j'ai vraiment fait de l'introspection.

— Et qu'as-tu décidé ?

— En premier lieu, de laisser tomber l'astronomie.

— Gaby ?

— C'est la vérité. Et puis merde. Nous ne sortirons jamais d'ici et il n'y a pas d'étoiles à contempler. De toute façon il m'aurait fallu trouver une autre occupation. Et cela ne s'est pas fait d'un coup. J'ai eu le temps, tout le temps, pour changer d'avis. Tu sais, je n'ai même pas un amant, nulle part. Pas même un ami.

— Je suis ton amie.

— Non. Pas comme je l'entends. Les gens me respectaient pour mon travail, les hommes me désiraient pour mon corps. Mais je ne me suis jamais fait d'amis, même quand j'étais gosse. Pas des amis auxquels on peut ouvrir son cœur.

— Ce n'est pas aussi difficile.

— J'espère que non. Parce que je vais devenir une autre personne. Je parlerai aux gens de mon moi véritable. C'est la première fois que je puis le faire car pour la première fois je me connais vraiment moi-même. Et j'aimerai. Je m'occuperai de mon prochain. Et j'ai l'impression que tu es la première. » Elle leva la tête et sourit à Cirocco.

« Que veux-tu dire ? » Cirocco fronça légèrement les sourcils. « Cela me fait tout drôle et je l'ai ressenti dès que je t'ai vue. Elle reposa la tête. Je crois que je t'aime. » Cirocco en resta muette, puis elle se força à rire.

« Eh, mon chou, tu te crois encore dans ton paradis hollywoodien. Le coup de foudre, ça n'existe pas. Il faut du temps. Gaby ? »

Plusieurs fois elle essaya de lui parler mais soit elle s'était endormie, soit elle faisait parfaitement semblant. De guerre lasse, elle s'adossa contre l'arbre.

« Oh ! Seigneur ! »

CHAPITRE 6.

Une idée judicieuse eût été de monter la garde. Tout en essayant d'émerger du sommeil, Cirocco se demanda pourquoi depuis son arrivée sur Thémis elle avait si rarement fait ce qui était judicieux. Il leur faudrait s'accoutumer à cette étrange absence de temps. Elles ne pouvaient plus continuer à marcher ainsi jusqu'à l'épuisement.

Gaby dormait en suçant son pouce. Cirocco tenta de se lever sans la déranger. En vain. Elle geignit puis ouvrit les yeux.

« Es-tu aussi affamée que moi ? » demanda-t-elle avec un bâillement.

« Difficile à dire.

— Tu crois que ce sont les baies ? Peut-être qu'elles ne sont pas bonnes.

— Impossible d'en juger si vite. Mais jette un œil par là. Ça pourrait bien être le petit déjeuner. »

Gaby regarda dans la direction que lui indiquait Cirocco. Un animal s'abreuvait au ruisseau. Tandis qu'elles l'observaient il leva la tête et les considéra. Il n'était pas à plus de vingt mètres. Cirocco se raidit, prête à toute éventualité. La créature cligna des yeux et baissa la tête.

« Un kangourou à six pattes, dit Gaby. Et sans oreilles. »

C'était une description correcte. L'animal était couvert d'un pelage ras ; il était pourvu de deux longues pattes arrière – quoique pas aussi grandes que celles d'un kangourou. Les deux paires de pattes avant étaient plus petites. Sa fourrure était vert clair et jaune. Il ne faisait aucun effort particulier pour se protéger.

« J'aimerais bien jeter un coup d'œil à ses dents : cela pourrait être instructif.

— L'idée judicieuse serait peut-être de se barrer d'ici », dit Gaby. Elle regarda les alentours avec un soupir. Puis elle se leva avant que Cirocco ne puisse la retenir et se dirigea vers la créature.

« Gaby, arrête tout de suite », chuchota-t-elle pour ne pas alerter l'animal. Elle vit que Gaby s'était emparée d'une pierre.

La créature leva les yeux à nouveau. En d'autres circonstances son faciès eût paru hilarant : une tête ronde, dépourvue d'oreilles et de nez – rien que deux grands yeux doux. Mais la bouche donnait l'impression qu'elle mâchait un harmonica basse : elle s'étirait sur deux fois la largeur du crâne en donnant à l'animal un sourire idiot.

Il leva du sol ses quatre pattes avant et bondit à trois mètres en l'air. Surprise, Gaby sauta presque aussi haut ; elle eut le temps de se démener en tout sens avant de retomber sur les fesses. Cirocco se précipita vers elle et tenta de lui arracher sa pierre.

« Allons, Gaby, nous n'avons pas besoin de viande à ce point.

— Calme-toi, rétorqua Gaby sans desserrer les dents. Je le fais pour toi aussi. » Elle se dégagea d'une bourrade et courut en avant.

La créature avait fait deux bonds, mais chacun de huit ou neuf mètres. Maintenant elle s'était tranquillement arrêtée pour brouter l'herbe, tête baissée, les pattes avant posées au sol.

Elle considéra placidement Gaby qui s'était immobilisée à deux mètres d'elle. Elle ne semblait pas avoir peur et reprit son repas tandis que Cirocco rejoignait Gaby.

« Crois-tu que nous devions...

— Silence ! » Gaby n'hésita qu'un bref instant avant de se lancer vers la bête. Elle leva le bras et lui assena un coup violent sur le sommet du crâne. Elle fit un saut en arrière.

L'animal émit un toussotement, tituba et tomba sur le flanc. Il fit une ruade et s'immobilisa.

Elles l'observèrent quelques instants puis Gaby s'avança et l'effleura du bout du pied. Rien ne se passa. Elle posa un genou en terre. La bête n'était pas plus grosse qu'un faon. Cirocco s'accroupit, les coudes sur les genoux, en essayant de ne pas paraître dégoûtée. Gaby semblait hors d'haleine.

« Tu crois qu'il est mort ? demanda-t-elle.

— Ça m'en a tout l'air. Plutôt débandant, tu trouves pas ?

— Pour moi ça va. »

Gaby se passa une main sur le front puis défonça le crâne de la créature à coups de pierre jusqu'à ce que le sang jaillisse, écarlate. Cirocco grimaça. Gaby laissa tomber la pierre et s'essuya les mains sur les cuisses.

« Et voilà. Tu sais, si tu pouvais me ramasser un peu de ces broussailles sèches je crois que je pourrais faire un feu.

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— T'occupe pas. Va juste chercher le bois. »

Cirocco en avait déjà une demi-brassée lorsqu'elle s'arrêta pour se demander depuis quand Gaby avait commencé à lui donner des ordres.

« Ma foi, la théorie était bonne », dit Gaby sombrement.

Cirocco s'acharnait à déchirer la viande rouge et filandreuse collée à l'os.

Gaby avait passé une heure à transpirer avec un morceau de son scaphandre et une pierre qu'elle avait prise, à tort, pour du silex. Elles avaient un fagot de bois sec, une espèce de mousse fine et des brindilles soigneusement détachées des branches à l'aide du rebord aiguisé du casque de Cirocco. Elles disposaient de tous les ingrédients essentiels pour faire du feu hormis l'étincelle.

Au cours de cette heure l'opinion de Cirocco sur la tuerie perpétrée par Gaby avait changé du tout au tout : une fois qu'elle eut dépouillé le cadavre et que Gaby eut abandonné le feu, elle se savait prête à le dévorer cru. Et avec plaisir.

« Cette chose n'avait certainement pas de prédateurs », dit-elle entre deux bouchées. La chair était meilleure qu'elle ne l'aurait cru mais aurait supporté un soupçon de sel.

« Son comportement le confirme », approuva Gaby. Elle était accroupie de l'autre côté de la carcasse et son regard épiait les alentours derrière l'épaule de Cirocco. Cirocco faisait de même.

« Ce qui signifierait aucun prédateur de taille à nous embêter. »

Le dîner traînait en longueur pour cause de mastication prolongée. Elles tuèrent le temps en examinant la carcasse. L'animal ne semblait en rien remarquable au regard profane de Cirocco. Elle aurait souhaité la présence de Calvin pour lui confirmer qu'elle avait raison. La chair, la peau, les os et le pelage avaient la couleur et la texture habituelles. Même leur odeur était normale. Il y avait des organes qu'elle était incapable d'identifier.

« La peau devrait être récupérable, remarqua Gaby. On pourrait en faire des vêtements. »

Cirocco fronça le nez : « Si tu veux t'habiller avec, libre à toi. Elle va probablement se mettre à puer sous peu. Et il fait assez chaud pour qu'on se passe d'habits. »

Il ne semblait guère opportun de laisser la plus grande part du cadavre derrière elles mais elles décidèrent qu'elles ne pouvaient faire autrement. Chacune prit un os en guise d'arme et Cirocco découpa une large pièce de viande tandis que Gaby lacérait le cuir pour attacher ensemble les fragments de scaphandre. Elle se fit une ceinture de fortune et y suspendit ses objets. Puis elles reprirent leur progression en aval.

Elles virent d'autres créatures analogues, seules et par groupes de trois ou six. Il y avait également d'autres animaux, plus petits, qui grimpait le long des troncs, presque invisibles tant ils étaient rapides ; d'autres encore qui demeuraient sur la rive. Aucun n'était difficile à approcher. Les créatures arboricoles, lorsqu'elles s'immobilisaient suffisamment longtemps pour qu'on les observe, semblaient dépourvues de tête. C'étaient des balles de fourrure rase et bleue, dotées de six pattes griffues sur le pourtour, et capables de se mouvoir sans difficulté dans toutes les directions. La bouche était située sur la face inférieure, au centre de l'étoile formée par les pattes.

Le paysage changea progressivement. Non seulement la faune, mais la flore aussi, se diversifiaient. Elles cheminaient dans la lumière vert pâle du sous-bois, au rythme de cent mille pas en vingt-quatre heures.

Elles eurent tôt fait malheureusement d'en perdre le compte.

Les grands arbres nus avaient laissé la place à cent espèces différentes, à mille sortes de bosquets fleuris, de treilles rampantes et d'arborescences parasites. Les seules constantes demeuraient le torrent qui leur servait de guide et cette tendance au gigantisme des arbres de Thémis. Le moindre d'entre eux eût mérité une plaque et l'afflux des touristes dans le Parc national des Séquoias.

Le silence aussi avait disparu. Lors de leur premier jour de marche, Cirocco et Gaby n'avaient eu pour seule compagnie que le bruit de leurs pas et le cliquetis de leurs combinaisons lacérées. Désormais, la forêt bruissait de gazouillis, d'abolements et de cris.

La viande était meilleure que jamais lorsqu'elles firent halte pour se reposer. Cirocco dévora, assise dos à dos avec Gaby près du tronc noueux d'un arbre qui dégageait une chaleur peu commune pour un végétal et dont les racines couvertes d'une molle écorce s'enchevêtraient en nœuds plus gros que des maisons. Les branches supérieures se perdaient dans l'incroyable fouillis au-dessus de leurs têtes.

« Je parie qu'il y a plus de vie dans ces arbres que sur le sol, avança Cirocco.

— Regarde là-haut, dit Gaby, on dirait que quelqu'un a tissé ensemble ces treilles. On aperçoit l'eau qui s'écoule par le fond.

— Il faudrait que nous en parlions : si une vie intelligente existe ici, comment faire pour la reconnaître ? C'est l'une des raisons pour laquelle j'ai voulu t'empêcher de tuer cette bête. »

Gaby mâchouillait pensivement. « Aurais-je dû d'abord essayer de lui causer ?

— Je sais, je sais. J'avais surtout peur qu'elle ne se retourne et te bouffe les jambes. Mais maintenant que nous savons à quel point elle était inoffensive, c'est peut-être ce que nous aurions dû faire. Essayer de lui parler.

— À quel point elle était stupide, tu veux dire. Cette bestiole n'avait pas la moitié de la cervelle d'une vache. Ça pouvait se voir à ses yeux.

— Tu as sans doute raison.

— Non, c'est toi qui as raison. Je veux dire que j'ai raison mais toi également : nous aurions dû nous montrer plus prudentes. Je n'aimerais pas manger un être auquel je pourrais parler. Eh ! qu'est-ce que c'était ? »

Ce n'était pas un bruit mais la réalisation que ce bruit venait de cesser. Seuls le murmure de l'eau et le bruissement aigu des feuilles troublaient le silence. Puis, montant si lentement qu'elles l'avaient entendu depuis plusieurs minutes sans pouvoir l'identifier, gronda un énorme mugissement.

Dieu pourrait mugir ainsi s'il avait perdu tout ce qu'il chérissait et s'il avait un gosier comme un tuyau d'orgue long de mille kilomètres. Une note qui continuait d'enfler tout en restant malgré son ascension en dessous du seuil extrême de l'audition humaine.

Elles la sentaient vibrer dans leurs entrailles et derrière leurs orbites.

Elle semblait déjà emplir tout l'univers et pourtant s'amplifiait encore. Une section de cordes la rejoignit : violoncelles et basses électroniques. Et surmontant avec légèreté cette assise tonale massive, le sifflement d'harmoniques supersoniques. L'ensemble gagnait sans cesse en intensité, au-delà de toute limite possible.

Cirocco crut que son crâne éclatait. Dans un brouillard, elle sentit Gaby l'étreindre. Bouche bée, elles se dévisagèrent tandis qu'une averse de feuilles mortes tombait de la voûte des arbres. Des animaux minuscules dégringolaient, se tortillaient et sautaient. Le sol se mit à résonner en sympathie, prêt à s'ouvrir pour jaillir vers le ciel. Un tourbillon de poussière zigzagua avant de se jeter sur les racines de l'arbre contre lequel elles étaient blotties, les giflant de débris.

Il y eut un craquement au-dessus d'elles et le vent se mit à descendre vers le sol de la forêt. Une branche massive vint se ficher au milieu du torrent. Maintenant la forêt ondulait, craquait, protestait : claquements de fusil des échardes arrachées au bois sec.

La violence atteignit un palier et se stabilisa. Le vent atteignait une vitesse approximative de soixante kilomètres à l'heure. Plus haut cela semblait nettement pire. Elles restèrent accroupies sous la protection des racines à contempler le déchaînement de la tempête autour d'elles. Cirocco dut crier pour surmonter le grondement.

« À ton avis, comment a-t-elle pu se lever si vite ?

— Aucune idée, lui hurla Gaby. Un réchauffement ou un refroidissement local, une énorme variation de la pression atmosphérique. Mais quant à savoir pourquoi...

— Je crois que le pire est passé. Eh ! mais tu cliques des dents ?

— Je n'ai plus la trouille. J'ai froid. »

Cirocco aussi sentit le froid ; la température dégringolait. En l'espace de quelques minutes elle était passée de douce à frisquette et maintenant devait se balader à vue de nez aux alentours de zéro. Avec un vent de soixante à l'heure ce n'était plus de la rigolade. Elles se blottirent l'une contre l'autre, mais leur dos était frigorifié.

« Il faut absolument trouver un abri quelconque, crie-t-elle.

— Ouais, mais quoi ? »

Ni l'une ni l'autre ne voulait quitter son abri, si maigre fût-il. Elles essayèrent de se recouvrir de terre et de feuilles mortes mais le vent les balayait.

Lorsqu'elles furent certaines de devoir mourir de froid, le vent cessa. Il ne diminua pas : il s'arrêta brusquement et les oreilles de Cirocco claquèrent douloureusement. Elle dut se contraindre à bâiller pour entendre à nouveau.

« Wao ! J'avais entendu parler de changements de pression, mais à ce point ! »

La forêt avait retrouvé son calme. Cirocco découvrit alors qu'en prêtant l'oreille elle pouvait entendre le fantôme évanescant de ce qui avait produit ce gémissement. Elle se mit à frissonner, et ce n'était pas de froid. Elle ne s'était jamais crue enclue aux fantasmes et pourtant cette plainte avait semblé si humaine, quoique à une échelle gigantesque. À donner l'envie de se coucher pour mourir.

« Ne t'endors pas, Rocky. Voilà autre chose.

— Quoi donc ? » Elle rouvrit les yeux et vit une fine poudre blanche virevolter dans l'air. Elle étincelait dans la lumière pâle.

« M'est avis que c'est de la neige. »

Elles coururent aussi vite que possible pour éviter l'engourdissement de leurs pieds et Cirocco comprit qu'elles ne devaient leur vie qu'à l'absence de vent. Il faisait froid ; même le sol, pour une fois, était froid. Cirocco se sentait comme droguée. Cela ne pouvait pas être possible. Elle était commandant d'astronef ; comment avait-elle fait pour se retrouver en train de patauger toute nue en plein blizzard ?

Mais la neige ne dura pas. Lorsque la couche eut atteint quelques centimètres, le sol se mit à se réchauffer et la fit fondre rapidement. Bientôt l'air aussi s'attiédit. Lorsqu'elles se jugèrent en sécurité, les deux femmes se trouvèrent un coin sur le sol chaud et s'endormirent.

Lorsqu'elles s'éveillèrent, leur morceau de viande ne sentait pas particulièrement bon ; pas plus que la ceinture de Gaby. Elles jetèrent le tout et se lavèrent dans le torrent puis Gaby tua un autre exemplaire de ces créatures qu'elles appelaient maintenant des sourieurs. Ce fut aussi facile que la première fois.

Elles se sentirent ragaillardies après ce petit déjeuner qu'elles agrémentèrent de quelques fruits, choisis parmi les moins exotiques, qui croissaient à profusion. Cirocco apprécia celui qui ressemblait à une grosse poire mais avec une chair de melon : il avait un goût de *cheddar* fort.

Elle se sentait prête à marcher toute la journée mais les événements en décidèrent autrement : le torrent qui leur tenait lieu de guide depuis le début de leur périple disparut dans un large orifice au pied d'une colline.

Elles s'arrêtèrent au bord du trou pour regarder au fond. Il émettait un gargouillis pareil à la bonde d'une baignoire, mais ponctué épisodiquement par un bruit de succion suivi d'un rot sonore. Cirocco n'aimait pas beaucoup et s'écarta.

« Je suis peut-être dingue mais je me demande si ce n'est pas par là que s'abreuve la chose qui nous a dévorées.

— Possible. Mais je ne plongerai pas pour vérifier. Alors, la suite du programme ?

— Je voudrais bien savoir.

— On pourrait retourner à notre point de départ et attendre là-bas. » Gaby ne semblait guère enthousiasmée par cette perspective.

« Bon Dieu ! J'étais persuadée qu'on trouverait un bon poste d'observation en continuant assez loin. Tu crois que tout l'intérieur de Thémis n'est qu'une vaste forêt tropicale ? »

Gaby haussa les épaules. « Je n'ai pas fait suffisamment d'observations, pour tout dire. »

Cirocco ressassa cette réponse un moment. Apparemment, Gaby voulait lui laisser la responsabilité des décisions.

« D'accord. Primo, nous montons au sommet de cette colline pour voir à quoi ressemble le coin. Une autre chose que j'aimerais essayer de faire s'il n'y a rien d'intéressant là-haut serait de grimper à l'un de ces arbres. Peut-être que nous pourrions monter à une hauteur suffisante pour voir quelque chose. Tu crois que c'est faisable ? »

Gaby étudia l'un des troncs. « Sûrement, avec cette gravité. Quoique rien ne prouve qu'on puisse sortir la tête, une fois en haut.

— Je sais. Va pour la colline. »

Elle était plus escarpée que la campagne qu'elles avaient parcourue. Elles durent par endroits jouer des pieds et des mains ;

Gaby prenait alors la tête car elle avait plus d'expérience en alpinisme. Elle était agile, plus petite et plus souple que Cirocco et celle-ci eut tôt fait de sentir chaque mois de leur différence d'âge.

« Bonne mère ! viens jeter un œil !

— Qu'y a-t-il ? » Cirocco était à quelques mètres derrière. Lorsqu'elle leva les yeux, elle ne vit que les jambes et les fesses de Gaby sous un angle parfaitement inhabituel. Marrant, se dit-elle, d'avoir vu tous les membres masculins de l'équipage dans le plus simple appareil mais d'être obligée de venir sur Thémis pour voir Gaby. Quelle bizarre créature faisait-elle, sans un poil !

« Nous avons trouvé notre panorama imprenable », dit Gaby. Elle se tourna pour aider Cirocco.

Des arbres poussaient sur la crête de la colline mais bien moins haut que ceux situés derrière elles. Bien que serrés et couverts de lianes ils ne dépassaient pas dix mètres.

Cirocco avait voulu grimper au sommet pour voir ce qu'il y avait de l'autre côté. Maintenant elle savait : la colline n'avait pas d'autre côté.

Gaby se tenait à quelques mètres du rebord d'une falaise. À mesure qu'elle avançait, le panorama qui s'offrait à Cirocco s'ajustait, reculait, s'élargissait. Lorsqu'elle s'arrêta aux côtés de Gaby, elle ne pouvait toujours pas voir le flanc de la falaise mais avait une bonne estimation de sa hauteur. Elle devait se mesurer en kilomètres. Elle sentit son estomac se retourner.

Elles étaient devant une fenêtre naturelle ouverte sur une vingtaine de mètres dans le rideau d'arbres. Devant elles il n'y avait rien d'autre que l'air sur deux cents kilomètres.

Elles étaient sur le rebord de l'anneau et voyaient Thémis sur toute sa largeur. De l'autre côté, une ombre fine comme un cheveu marquait sans doute une falaise symétrique de celle sur laquelle elles se trouvaient. Derrière s'étendait un paysage verdoyant qui passait au blanc puis au gris avant de se muer en un jaune brillant à mesure que son regard remontait le flanc incurvé jusqu'à la zone translucide du toit.

Ses yeux redescendirent vers la falaise lointaine. En dessous s'étendait également un paysage vert, avec des nuages blancs qui masquaient le sol ou moutonnaient au-dessus du point où elle se trouvait. C'était un panorama comparable à celui qui s'offre du

sommet d'une montagne sur Terre à l'exception d'un détail : le sol semblait plat lorsqu'on ne regardait ni à gauche ni à droite. Car il était courbe. Elle déglutit, tordit le cou, se pencha pour tenter de le redresser, pour tenter de refuser le fait qu'au loin le sol était plus haut qu'elle sans pourtant avoir monté.

Elle suffoqua, tendit les mains et se laissa tomber à quatre pattes. Dans cette position, ça allait mieux. Elle s'approcha de l'abysse sans cesser de regarder sur sa gauche. Dans le lointain s'étendait un paysage plongé dans l'ombre qu'elle apercevait de biais. Une mer obscure scintillait dans la nuit, une mer qui trouvait le moyen de ne pas quitter ses rivages pour se déverser sur elle. De l'autre côté de la mer se trouvait une autre zone éclairée, pendant de celle qu'elle avait devant elle, qui s'effaçait avec la distance. Au-delà, son champ de vision était coupé par le toit qui semblait se recourber pour rejoindre le sol. Elle savait que ce n'était qu'une illusion de la perspective ; sa hauteur demeurait constante.

Elles étaient près du terminateur de l'une des zones de jour éternel. Brumeux, il commençait à obscurcir le paysage sur sa droite, sans les contours clairs et nets du terminateur d'une planète vue de l'espace : au contraire il se fondait en une zone crépusculaire qu'elle estima large de trente à quarante kilomètres. Au-delà régnait la nuit mais pas l'obscurité. Il y avait une autre mer, deux fois plus vaste que celle qui s'étendait dans la direction opposée. Éclairée comme par un brillant clair de lune, elle étincelait comme une plaine de diamants.

« N'est-ce pas de cette direction que provenait le vent ? demanda Gaby.

— Ouais, si du moins nous n'avons pas été désorientées par un coude de la rivière.

— Je ne crois pas. On dirait de la glace. »

Cirocco opina. La calotte glaciaire se brisait à l'endroit où la mer se resserrait en détroit pour devenir finalement un fleuve qui courait devant elle pour aller se jeter dans l'autre océan. En face, le paysage était montagneux, raboteux comme une planche à laver. Elle ne parvenait pas à saisir comment le fleuve pouvait se frayer un chemin au travers des montagnes pour gagner la mer de l'autre côté. Elle en conclut que la perspective lui jouait des tours. L'eau ne pouvait pas couler vers le haut, même sur Thémis.

Derrière le glacier s'étendait une autre zone éclairée, plus brillante et plus jaune que la précédente, tel un désert de sable. Pour l'atteindre il leur faudrait traverser la mer gelée.

« Trois jours et deux nuits, remarqua Gaby. Voilà qui cadre parfaitement avec la théorie. J'avais dit que nous pourrions embrasser presque la moitié de l'intérieur de Thémis en tout point. Ce que je n'avais pas imaginé c'était ceci. »

Cirocco suivit le doigt pointé de Gaby : elle vit ce qui semblait une série de câbles qui partaient du sol pour rejoindre en biais le toit. Il y en avait trois alignés presque en face d'elles, si bien que le premier cachait en partie les deux suivants. Cirocco les avait déjà aperçus plus tôt mais les avait éliminés car elle était incapable de les comprendre sur le coup. Maintenant elle regarda plus attentivement et fronça les sourcils. Comme une quantité déprimante de choses sur Thémis, ils étaient énormes.

Le plus proche pouvait servir de modèle aux autres. Il était à cinquante kilomètres de distance mais elle distinguait la centaine de brins qui le componaient. Chacun devait avoir deux à trois cents mètres d'épaisseur. Les autres détails se perdaient avec la distance.

Les trois câbles alignés grimpait en pente raide au-dessus de la mer gelée, sur une portée de cent cinquante kilomètres ou plus pour rejoindre le toit en un point qu'elle savait devoir correspondre à l'un des rayons, vu de l'intérieur. Une bouche conique qui s'évasait comme l'embouchure d'une trompette pour former le toit et les flancs du tore. Près de l'autre bord de l'embouchure, à cinq cents kilomètres de là, elle pouvait distinguer d'autres câbles.

Il y en avait d'autres encore sur sa gauche mais ceux-ci montaient verticalement pour disparaître dans la voûte du toit. Derrière se trouvaient de nouvelles rangées de câbles inclinés qui rejoignaient l'embouchure de l'autre rayon, invisible de l'endroit où elle se tenait, celui qui se trouvait à la verticale de la mer dans les montagnes.

Les câbles s'ancraient au sol dans de puissantes excroissances montagneuses.

« On dirait les câbles d'un pont suspendu, remarqua Cirocco.

— Tout à fait d'accord. Et je crois que c'est le cas. Et pas besoin de pylônes pour les supporter. Ils peuvent être ancrés au centre. Thémis est un pont suspendu circulaire. »

Cirocco se rapprocha encore du rebord. Elle pointa la tête et jeta un œil vers le sol, deux kilomètres plus bas.

La falaise était aussi proche de la perpendiculaire que peut l'être une surface irrégulière. Ce n'est que près du pied qu'elle s'incurvait pour rejoindre le sol.

« Tu ne penses pas à descendre ça, n'est-ce pas ? demanda Gaby.

— L'idée m'a effleurée mais je ne suis pas très chaude. Et puis, qu'y aurait-il de mieux là-dessous ? Nous savons en gros que nous pouvons survivre ici. » Elle se tut. Était-ce là leur unique objectif ?

Si elle en avait l'occasion elle troquerait bien la sécurité contre l'aventure, si la sécurité était synonyme de hutte de branchages et de régime à base de viande crue et de fruits. Elle deviendrait dingue en l'espace d'un mois.

Et le paysage qui s'étendait en dessous était magnifique. Avec des pics incroyablement escarpés et des lacs d'un bleu lumineux, enchâssés comme des gemmes. Elle apercevait des pâturages moutonnants, des forêts inextricables, et loin vers l'est planait la mer de minuit. On ne pouvait savoir quel danger recelait ce paysage mais il semblait l'appeler.

« On pourrait descendre le long de ces lianes », avança Gaby en indiquant un itinéraire possible.

Le flanc de la falaise était recouvert de plantes. La jungle se déversait par-dessus le rebord comme un torrent figé. Des arbres massifs croissaient sur le roc dénudé, accrochés comme des bernacles. La roche n'apparaissait que par endroits, et même là le spectacle n'était pas désespéré : elle avait l'aspect d'une formation basaltique ; un faisceau serré de piliers cristallins révélant de vastes tables hexagonales là où les colonnes s'étaient brisées.

« C'est faisable, admit finalement Cirocco. Mais ce ne serait ni sûr ni facile. Il nous faudrait trouver une bonne raison pour tenter le coup. » Quelque chose de plus valable que l'impulsion irraisonnée qu'elle ressentait, se dit-elle.

« Bordel, je n'ai pas envie de rester coincée là-haut non plus, dit Gaby avec un sourire.

— Alors tes ennuis sont terminés », énonça tranquillement une voix derrière elles.

Tous les muscles du corps de Cirocco se bandèrent. Elle se mordit les lèvres et fit un effort sur elle-même pour s'écartier du surplomb à gestes lents et prudents.

« Par ici. Je vous attendais. »

Assis sur une branche à trois mètres du sol, les pieds dans le vide, se tenait Calvin Greene.

CHAPITRE 7.

Avant que Cirocco n'ait eu le temps de se remettre ils étaient assis en cercle et Calvin parlait.

« Je suis sorti pas loin de l'endroit où disparaît la rivière, disait-il. C'était il y a une semaine. Je vous ai entendues le deuxième jour.

— Mais pourquoi ne nous as-tu pas appelées ? » demanda Cirocco.

Calvin brandit les restes de son casque.

« Je n'ai plus de micro », expliqua-t-il en extirpant l'extrémité du fil coupé. « Je pouvais écouter mais pas émettre. J'ai attendu. J'ai mangé des fruits. Je me sentais tout simplement incapable de tuer le moindre animal. » Il ouvrit ses larges mains et haussa les épaules.

« Comment savais-tu que c'était le bon endroit pour attendre ? demanda Gaby.

— Je n'en savais rien, ça c'est sûr.

— Eh bien ! », dit Cirocco. Elle se claqua les cuisses et se mit à rire. « Eh bien, voyez-vous ça ! Juste quand on était sur le point de désespérer de rencontrer quelqu'un d'autre, nous tombons sur toi. C'est trop beau pour être vrai, hein, Gaby ?

— Hein ? Oh, ouais, c'est super.

— C'est chouette aussi de vous voir, les filles. Ça fait cinq jours maintenant que je vous écoute. Ça fait plaisir d'entendre une voix familière.

— Ça fait vraiment si longtemps ? »

Calvin tapota le chronomètre digital à son poignet.

« Il continue de fonctionner à la perfection. Dès que nous rentrerons j'enverrai une lettre au fabricant.

— À ta place, c'est à celui du bracelet que j'enverrais mes remerciements, dit Gaby. Le tien est en métal et le mien était en cuir. »

Calvin haussa les épaules. « Je m'en souviens. Il coûtait plus cher que mon salaire mensuel d'interne.

— Cela me paraît toujours trop long. Nous n'avons dormi que trois fois.

— Je sais bien. Bill et August ont également les mêmes difficultés pour estimer le temps. »

Cirocco leva les yeux.

« Bill et August sont vivants ?

— Ouais, j'ai pu les écouter. Ils sont en bas, au fond. Je peux vous indiquer l'endroit. Bill a une radio complète, tout comme vous. August n'a qu'un récepteur. Bill a relevé quelques points de repère avant d'indiquer par radio comment le retrouver. Il est resté deux jours à attendre et August l'a rejoint très vite. Maintenant ils appellent à intervalle régulier. Mais August ne réclame qu'April et elle pleure pas mal.

— Seigneur, haleta Cirocco. Je veux bien le croire. Tu n'as aucune idée de l'endroit où se trouve April, ou Gene ?

— Je crois avoir entendu Gene une fois. Il pleurait, comme l'a dit Gaby. »

Cirocco réfléchit, et fronça les sourcils.

« Pourquoi Bill ne nous a-t-il pas entendues, dans ce cas ? Il devait écouter, lui aussi.

— Ce doit être une question de visibilité radio, expliqua Calvin. La falaise faisait écran. J'étais le seul à pouvoir entendre les deux groupes mais sans possibilité d'agir.

— Alors il devrait nous entendre maintenant, si...

— Ne t'excite pas. À cette heure-ci ils dorment et ne t'entendront pas. Ces écouteurs font comme le bourdonnement d'un moucheron. Ils devraient se réveiller dans cinq ou six heures. » Son regard passa de l'une à l'autre. « Le mieux que vous ayez à faire, les filles, c'est de dormir un peu, vous aussi. Cela fait vingt-cinq heures que vous êtes debout. »

Cette fois-ci, Cirocco n'eut aucun mal à le croire. Elle savait qu'elle ne tenait que par l'excitation du moment ; ses paupières étaient lourdes. Mais elle ne pouvait pas céder tout de suite.

« Et toi, Calvin ? Est-ce que tu as eu des problèmes ? »

Il haussa un sourcil. « Des problèmes ?

— Tu sais très bien de quoi je veux parler. »

Il parut se replier sur lui-même.

« Je ne veux pas en parler. Jamais. »

Elle préféra ne pas insister. Il semblait apaisé, comme s'il était parvenu à un *statu quo*.

Gaby se leva et s'étira avec un énorme bâillement.

« Moi, je lève la séance, dit-elle. Où veux-tu t'étendre, Rocky ? »

Calvin se leva à son tour. « J'ai trouvé un coin que j'ai préparé, leur dit-il. Là-haut, dans l'arbre. Vous pouvez vous y mettre toutes les deux ; moi je resterai debout pour écouter Bill. »

C'était un nid d'oiseau fait de lianes et de brindilles. Calvin l'avait garni d'une substance duveteuse. Il y avait largement de la place mais Gaby choisit de rester tout près, comme les fois d'avant. Cirocco se demanda si elle devait y mettre un frein mais jugea que cela n'avait guère d'importance.

« Rocky ?

— Quoi ?

— Je voudrais que tu sois prudente avec lui. »

Cirocco émergea de son demi-sommeil.

« Mmmph ? Calvin ?

— Il lui est arrivé quelque chose. »

Cirocco considéra Gaby d'un œil congestionné. « Essaie de dormir, Gaby, d'accord ? » Elle tendit la main pour lui tapoter la jambe.

« Fais gaffe, c'est tout », marmonna Gaby.

Si au moins il y avait quelque chose pour indiquer le matin, se dit Cirocco en bâillant. Ça faciliterait le réveil. Quelque chose comme un coq ou les rayons rasants du soleil.

Gaby était encore endormie. Elle se dégagea de son étreinte et se dressa sur la large branche.

Calvin n'était nulle part en vue. Le petit déjeuner était à portée de bras : un fruit pourpre de la taille d'un ananas. Elle en prit un et le mangea, écorces et pépins. Elle se mit à grimper.

C'était plus facile qu'il n'y paraissait. Elle montait aussi aisément que sur une échelle. Pas à dire, une pesanteur d'un quart de G avait du bon et cet arbre était idéal pour grimper : elle n'avait pas vu mieux depuis l'âge de huit ans. Le tronc noueux offrait des prises lorsque les branches étaient rares. Elle ajouta quelques égratignures à sa collection mais c'est un prix qu'elle était prête à payer.

Elle se sentait heureuse pour la première fois depuis son arrivée sur Thémis. Elle ne comptait pas ses rencontres avec Gaby et Calvin car ces instants d'émotion avaient frôlé l'hystérie. Elle se sentait bien, tout simplement.

« Bon dieu, ça fait même plus longtemps que ça », marmonna-t-elle. Elle n'était pas du genre lugubre. Il y avait même eu de bons moments à bord du *Seigneur des Anneaux* mais peu de franche rigolade. En cherchant dans ses souvenirs la dernière occasion où elle s'était sentie aussi bien, elle décida que c'était lors de la soirée où elle avait appris sa promotion de capitaine après sept ans d'efforts. Elle sourit à ce souvenir ; vraiment une très bonne soirée.

Mais bientôt, elle ne pensa plus à rien pour se laisser entièrement envahir par ses efforts : elle était consciente de chacun de ses muscles, du moindre pouce de sa peau. Escalader un arbre, sans aucun vêtement, lui procurait une étonnante sensation de liberté. Jusqu'à présent sa nudité n'avait été qu'une gêne, un danger. Elle l'appréciait maintenant. Elle sentait sous ses orteils la rugueuse texture de l'arbre, la souplesse des branches. Elle en aurait yodlé comme Tarzan.

À l'approche de la cime lui parvint un bruit nouveau. C'était un craquement répété en provenance d'un point invisible derrière le feuillage jaune-vert, devant elle et quelques mètres en dessous.

S'avançant avec prudence, elle s'allongea sur une branche horizontale pour regarder dans le vide.

Un mur gris-bleu se dressait devant elle. Elle n'avait aucune idée de ce que cela pouvait être. Le craquement se reproduisit, plus fort cette fois-ci, et légèrement en surplomb. Un amas de branches brisées passa devant elle avant de disparaître dans le vide. Puis, sans avertissement, l'œil apparut.

« Aoh ! » Le hurlement lui avait échappé. Avant même d'avoir réalisé elle se retrouva trois mètres en arrière, projetée par le mouvement de l'arbre, et regardant fixement cet œil monstrueux. Il était aussi large que ses bras étendus, luisant d'humidité, et étonnamment humain.

Il cligna.

Une fine membrane se contracta depuis l'extérieur, pareille à l'iris d'un appareil photographique, puis se rouvrit, littéralement en un clin d'œil.

Elle ne se rappelait plus comment elle était descendue, hurlant tout du long. Sans s'en rendre compte, elle s'était écorché le genou. Gaby était éveillée. Elle avait un fémur dans la main et paraissait décidée à s'en servir.

« Descends ! descends ! hurla Cirocco. Il y a quelque chose là-haut. Qui pourrait se servir de l'arbre comme d'un cure-dents. » Elle franchit d'un bond les huit derniers mètres, atterrit à quatre pattes et se rua sur la pente où elle percuta Calvin.

« Tu ne m'as pas entendue ? Il faut qu'on se tire d'ici. Il y a cette chose...

— Je sais, je sais », l'apaisa-t-il, en écartant les mains, paumes ouvertes. « Je suis parfaitement au courant et il n'y a pas de quoi s'affoler. Je n'ai pas eu le temps de vous en parler avant que vous dormiez. »

Cirocco se sentait abattue mais loin d'être apaisée. C'était terrible de contenir cette tension nerveuse sans avoir d'exutoire. Ses pieds avaient hâte de courir. Faute de mieux, elle se mit à l'engueuler :

« Ben merde, Calvin ! Tu n'as pas eu le temps de me parler d'une chose comme ça ? Qu'est-ce que c'est, et qu'est-ce que tu en sais ?

« C'est notre moyen de quitter la falaise, dit-il. Il s'appelle... » Il pinça les lèvres et siffla trois notes aiguës terminées par une trille. « ... mais je vois que ça paraît bizarre combiné avec de l'anglais. Je l'ai baptisé Omnibus.

— Tu l'as baptisé Omnibus, répéta-t-elle, ébahie.

— C'est cela même. C'est une saucisse.

— Une saucisse. »

Il la regarda d'un drôle d'air. Elle grinça des dents.

« Il ressemble plutôt à un dirigeable mais ce n'en est pas un car il n'a pas un squelette rigide. Je vais l'appeler, tu jugeras par toi-même. » Il porta deux doigts à ses lèvres et lança un long sifflement aux modulations complexes et dissonantes.

« Il est en train de l'appeler, dit Cirocco.

— J'ai entendu, répondit Gaby. Tu te sens bien ?

— Ouais. Mais mes cheveux vont repousser gris. »

Une série de trilles leur répondit d'en haut puis rien ne se passa pendant plusieurs minutes. Ils attendirent.

Omnibus apparut enfin sur leur gauche. Il était à trois ou quatre cents mètres de la falaise, parallèlement à la paroi, et même à cette

distance ils ne le voyaient qu'en partie : un rideau gris-bleu rigide tendu devant eux. Puis Cirocco repéra l'œil. Calvin siffla encore et l'œil pivota puis finit par se poser sur lui. Calvin se retourna pour expliquer :

« Il ne voit pas très bien.

— Dans ce cas je préférerais rester hors de portée. Disons dans le comté voisin.

— Ce ne serait pas assez loin, remarqua Gaby avec une terreur respectueuse. Son cul doit y être encore. »

Le nez disparut tandis qu'Omnibus continuait de passer. Et continuait, continuait, continuait de passer. Il était apparemment interminable.

« Où va-t-il ? demanda Cirocco.

— Il lui faut du temps pour s'arrêter, expliqua Calvin. Il ne va pas tarder à se débiner. »

Cirocco et Gaby rejoignirent enfin Calvin au bord de la falaise pour assister à l'opération.

Omnibus la saucisse mesurait un bon kilomètre de bout en bout. Il ne lui manquait qu'une croix gammée sur la queue pour ressembler à une réplique agrandie du dirigeable allemand *Hindenburg*.

Non, décida Cirocco, ce n'était pas totalement exact : fanatique de l'aérostation, elle avait activement participé au projet de la NASA d'en construire un presque aussi grand qu'Omnibus. À force de travailler avec les ingénieurs chargés du projet elle connaissait par cœur le dessin du LZ-129.

La forme était identique : un cigare allongé au nez arrondi, avec une poupe effilée. Il y avait même une sorte de nacelle suspendue en dessous quoique beaucoup plus en arrière que sur *l'Hindenburg*. La couleur différait, tout comme la texture du revêtement. Il n'y avait aucune membrure apparente ; Omnibus était lisse, comme les vieilles saucisses Goodyear, et maintenant qu'elle pouvait le voir en pleine lumière il luisait avec une iridescence nacrée, vaguement huileuse, sur sa teinte de fond gris-bleu.

Et *l'Hindenburg* n'avait pas de poils. Omnibus si ; le long d'un sillon ventral, une toison qui s'allongeait et s'épaississait vers le milieu pour se raréfier vers l'arrière. Un paquet de minces filaments pendait sous le nodule central, sous cette espèce de nacelle.

Puis il y avait les yeux et les nageoires caudales. Cirocco vit un globe oculaire latéral et supposa qu'il devait y en avoir d'autres. La queue d'Omnibus n'avait que trois dérives au lieu de quatre : un empennage vertical et deux ailerons. Cirocco les voyait s'infléchir tandis que la créature monstrueuse s'efforçait de tourner le nez dans leur direction tout en reculant sur la moitié de sa longueur. Les ailerons étaient fins et transparents, semblables aux surfaces portantes d'un planeur O'Neil à propulsion musculaire, et souples comme des méduses.

« Tu... euh, tu parles à cette chose ? demanda Cirocco.

— Couramment ». Il souriait à la saucisse. Cirocco ne l'avait jamais vu aussi heureux.

« C'est donc une langue facile à apprendre ? »

Il fronça les sourcils. « Non, je ne pense pas qu'on puisse le dire.

— Tu es ici depuis... combien de temps ? Sept jours ?

— Je te dis que je sais lui parler. Je sais un tas de choses sur lui.

— Dans ce cas, comment l'as-tu appris ? »

À l'évidence, la question le troublait.

« Je le savais en m'éveillant.

— Répète voir ?

— Je savais, c'est tout. La première fois que je l'ai vu, je savais déjà tout sur lui. Lorsqu'il a parlé, j'ai compris. Pas plus compliqué que ça. »

C'était certainement plus compliqué que ça, Cirocco en était persuadée. Mais il semblait en apparence peu enclin à approfondir la question.

Il fallut près d'une heure à Omnibus pour se positionner et aborder la falaise en la touchant presque du nez. Pendant toute la durée de l'opération, Gaby et Cirocco s'étaient prudemment mises à distance. Elles se sentirent rassurées en découvrant sa bouche. C'était une fente d'un mètre de large,ridiculement petite pour une créature de cette taille, située vingt mètres en dessous de l'œil antérieur. Sous la bouche se trouvait un autre orifice : un sphincter qui faisait office à la fois de soupape et de sifflet.

Un objet long et rigide jaillit de la bouche et se tendit jusqu'au sol.

« Allons – Calvin leur fit signe – montons à bord. »

Aucune des deux femmes ne parvenait à se décider. Elles le regardèrent ahuries. Il parut exaspéré puis sourit à nouveau.

« Je suppose que vous avez du mal à le croire, mais c'est vrai. J'en connais un bout sur ces créatures. J'ai même déjà fait une balade avec. Il est parfaitement coopératif ; d'ailleurs il va dans la même direction que nous. Et il n'y a aucun danger : il ne mange que des plantes, et encore en faible quantité. S'il mangeait trop, il coulerait. » Il posa le pied sur la longue passerelle et se dirigea vers l'entrée.

« Sur quoi es-tu en train de marcher ? hasarda Gaby.

— Je suppose qu'on pourrait considérer ceci comme sa langue. »

Gaby pouffa mais son rire sonnait creux et s'étrangla dans une quinte de toux. « Tout ça, ce n'est pas un peu trop... voyons, Seigneur, Calvin ! Tu es là, tranquille, sur la langue de ce foutu machin et tu me demandes d'entrer dans sa bouche, dans sa bouche, bon Dieu. Je suppose que... appelons ça son gosier – qu'au fond de son gosier se trouve quelque chose qui n'est pas exactement un estomac mais remplit exactement le même rôle. Et lorsque les sucs commenceront à nous inonder je suppose que tu auras une explication claire et nette pour ça aussi ?

— Eh Gaby, je t'ai promis qu'il n'y avait aucun danger...

— Non merci ! cria Gaby. Je suis peut-être la dernière des idiotes mais personne ne me croirait assez bête pour aller me jeter dans la gueule d'un de ces foutus monstres. Seigneur ! Est-ce que tu sais ce que tu me demandes ? J'ai déjà été bouffée vivante une fois dans ce voyage. Et je ne vais pas encore me laisser faire. »

Elle criait maintenant, elle trépignait, son visage était empourpré. Cirocco était en tout point d'accord avec Gaby, au niveau émotionnel. Elle n'en mit pas moins le pied sur la langue. Elle était chaude mais sèche. Elle se tourna et tendit la main.

« Allons, matelot. Je le crois. »

Gaby s'arrêta de trembler. Elle avait l'air abasourdi.

« Tu ne me laisserais pas ici ?

— Bien sûr que non. Tu vas venir avec nous. Il faut qu'on descende rejoindre Bill et August. Allons, où est le courage que je te connais ?

— C'est pas juste, gémit Gaby. Je ne suis pas une trouillarde. Mais tu ne peux pas me demander ça.

— Je te le demande quand même. La seule façon de surmonter ta peur est de la regarder en face. Allons viens. »

Gaby hésita un long moment puis redressa les épaules et marcha comme si elle montait à l'échafaud.

« Je le fais pour toi, dit-elle. Parce que je t'aime, je dois rester avec toi, où que tu ailles, même si cela signifie notre mort à toutes deux. »

Calvin regarda Gaby d'un drôle d'air mais s'abstint de toute remarque. Ils pénétrèrent dans la bouche et se retrouvèrent dans un tube étroit et translucide, marchant sur un sol mince au-dessus du vide. La marche était longue.

À mi-longueur se trouvait la vaste poche qu'elle avait remarquée de l'extérieur. Elle était formée d'un matériau épais et transparent et ses dimensions étaient de cent mètres sur trente ; le fond en était tapissé d'un lit de bois pulvérisé et de feuilles. Ils avaient de la compagnie : plusieurs sourieurs, un assortiment d'espèces plus petites et des milliers de minuscules bestioles duveteuses plus petites que des musaraignes. À l'instar des autres animaux qu'ils avaient observés sur Thémis, aucun ne leur prêta la moindre attention.

La visibilité était totale et ils purent constater qu'ils étaient déjà à quelque distance de la falaise.

« Si nous ne sommes pas dans l'estomac d'Omnibus, où sommes-nous ? » demanda Cirocco.

Calvin parut perplexe.

« Je n'ai jamais dit que nous n'étions pas dans son estomac. C'est même dans sa nourriture que nous marchons. »

Gaby poussa un gémissement et tenta de repartir par où elle était venue. Cirocco la plaqua au sol. Elle leva les yeux vers Calvin.

« Tout va bien, dit-il. Il ne peut digérer qu'avec l'aide de ces petits animaux. Il se nourrit de leurs déchets. Ses sucs digestifs sont aussi inoffensifs que du thé léger.

— Tu as entendu, Gaby ? lui susurra Cirocco. Tout va pour le mieux. Calme-toi ma chérie.

— J... J'ai entendu. T'affole pas pour moi. J'ai peur.

— Je sais. Allez, lève-toi et regarde dehors. Ça te changera les idées. » Elle l'aida à se redresser et ensemble elles titubèrent jusqu'à la paroi stomachale transparente. Elles avaient l'impression de

marcher sur un trampoline. Gaby pressa les mains contre la paroi et termina le voyage le nez collé contre celle-ci en sanglotant les yeux fixés dans le vide. Cirocco l'avait quittée pour aller voir Calvin.

« Il va falloir que tu fasses plus attention à elle, lui dit-elle calmement. Son séjour dans l'obscurité l'a plus affectée que nous. » Elle lui jeta un regard scrutateur. « Sauf qu'à vrai dire, je ne sais rien à ton sujet.

— Moi, ça va. Mais je n'ai pas envie de parler de ce que j'ai vécu avant ma renaissance. C'est du passé.

— C'est drôle. Gaby m'a dit à peu près la même chose. Je ne vois pas les choses ainsi. »

Calvin haussa les épaules ; visiblement, la question de leurs opinions mutuelles ne l'intéressait nullement.

« Parfait. J'aimerais juste que tu me dises ce que tu sais. Tant pis si tu ne veux pas me révéler comment tu l'as appris. »

Calvin réfléchit à la proposition puis accepta.

« Je ne puis pas t'enseigner leur langage rapidement. C'est essentiellement affaire de hauteur et de durée des notes et je suis tout juste capable de manier un jargon fondé sur les notes les plus graves qui me sont perceptibles.

« Leur taille varie d'une dizaine de mètres à une longueur légèrement supérieure à celle d'Omnibus. Ils se déplacent souvent par bancs ; celui-ci possède une petite escorte – tu ne les as pas vus : ils étaient sur l'autre flanc. Mais en voici quelques-uns. »

Il indiqua l'extérieur : une flotte de six créatures se bousculait. On eût dit de gros poissons. Cirocco pouvait entendre leurs sifflements perçants.

« Ils sont amicaux et tout à fait intelligents. Ils n'ont pas d'ennemi naturel. Ils fabriquent de l'hydrogène à partir de leur nourriture et le conservent sous une légère pression. Ils transportent de l'eau en guise de lest, qu'ils larguent lorsqu'ils veulent monter. Pour redescendre, ils expulsent de l'hydrogène. Leur peau est résistante mais toute déchirure est en général fatale.

« Leur maniabilité est limitée : leur contrôle n'est guère précis et la plupart du temps leurs mouvements sont lents. Ils se font parfois piéger par un incendie. S'ils ne peuvent s'échapper, ils explosent comme une bombe.

— Et toutes les créatures qui sont ici ? demanda Cirocco. Ont-ils besoin de toutes pour digérer leur nourriture ?

— Non : uniquement des petites bêtes jaunes. Elles ne peuvent se nourrir que de ce que la saucisse leur prépare. Tu n'en trouveras qu'à l'intérieur de leur estomac. Quant aux autres bestioles, elles sont comme nous : des stoppeurs et des passagers.

— Je ne pique pas. Pourquoi la saucisse se comporte-t-elle ainsi ?

— Question de symbiose, combinée avec l'intelligence de faire son propre choix et d'agir à sa guise. Sa race collabore avec les autres races autochtones, les Titanides en particulier. Il leur rend des services, qu'ils lui retournent en...

— Les Titanides ? »

Il esquissa un sourire et ouvrit les mains. « C'est le terme que je substitue à l'un de ses sifflements. Je n'ai qu'une vague idée de leur apparence car je manie plutôt mal les descriptions complexes. Je crois savoir que ce sont des créatures à six pattes, toutes femelles. Je les ai baptisées Titanides puisque c'est le nom donné dans la mythologie grecque aux Titans de sexe féminin. J'ai également baptisé d'autres choses.

— Par exemple ?

— Les régions, les fleuves, les chaînes de montagnes. J'ai nommé les différentes zones d'après les Titans.

— Quelles... oh, ouais, je me rappelle maintenant. » Calvin avait fait de la mythologie son passe-temps. « Rappelle-moi qui étaient les Titans.

— Les enfants d'Uranus et Gaïa. Gaïa est sortie du Chaos. Elle donna naissance à Uranus, en fit son égal et ensemble ils conçurent les Titans : six hommes et six femmes. J'ai baptisé de leur nom les jours et les nuits puisqu'il y a ici six zones diurnes et six zones nocturnes.

— Si tu as attribué des noms de femme aux zones nocturnes, je m'en vais les rebaptiser. »

Il sourit. « Rien de tel. Ce fut plutôt au hasard. Regarde derrière, l'océan gelé. Océan était un nom tout trouvé. Le pays que nous survolons actuellement, c'est Hypérion et la zone nocturne devant, avec ses montagnes et sa mer irrégulière s'appelle Rhéa. Lorsque tu regardes Rhéa depuis Hypérion, le nord est sur ta gauche et le sud sur ta droite. Ensuite, en suivant le cercle – je ne les ai pas vus, bien

sûr, mais je sais qu'ils sont là – tu trouves Crios, que tu peux apercevoir, puis derrière la courbe : Phébus, Téthys, Théa, Métis, Dioné, Japet, Cronos et Mnemosyne. Tu peux entrevoir Mnemosyne sur l'autre rive d'Océan, derrière nous. On dirait un désert. »

Cirocco tenta de se les mettre dans la tête.

« Je n'arriverai jamais à me rappeler tout ça.

— Les seuls qui importent actuellement sont Océan, Hypéron et Rhéa. En fait ce ne sont pas tous des noms de Titans. Le nom de Thémis était déjà attribué et j'ai pensé que cela risquait de provoquer des confusions. Alors... eh bien... » Il détourna les yeux, avec un sourire timide. « Bon. Je n'arrivais pas à me souvenir du nom de deux Titans. Alors j'ai emprunté Métis, qui est la sagesse, et Dioné. »

Cirocco n'y voyait guère d'inconvénient : la toponymie était pratique et dénotait une certaine systématique. « Laisse-moi deviner pour les cours d'eau. Toujours la mythologie ?

— Ouais. J'ai relevé les neuf plus grandes rivières d'Hypéron – qui en possède une flopée, comme tu peux le remarquer – et leur ai donné le nom des Muses. Là-bas vers le sud se trouvent Uranie, Calliope, Terpsichore et Euterpe, avec, dans la zone crépusculaire, Polymnie, qui se jette dans Rhéa. Et de l'autre côté, sur la pente nord, et descendant de l'est, tu découvres Melpomène. Plus près de nous, Thalie et Erato qui semblent confluer. Et le torrent que tu as descendu est un affluent de Clio que nous survolons à l'heure actuelle. »

Cirocco regarda vers le bas et découvrit un ruban bleu qui serpentait au milieu d'une épaisse forêt ; elle en remonta le cours jusqu'à la falaise qu'ils avaient laissée derrière eux et sursauta.

« C'est donc par là que le torrent passait », s'exclama-t-elle.

L'eau jaillissait du flanc de la falaise, près de cinq cents mètres en dessous du sommet, en un ruban d'apparence solide, rigide comme du métal sur une longueur de cinquante mètres avant de se briser. De là, la cascade se fragmentait rapidement pour atteindre le sol sous forme de bruine.

Une douzaine d'autres panaches liquides sourdaient de la falaise ; d'une envergure moins spectaculaire, ils étaient tous accompagnés d'un arc-en-ciel. Sous l'angle où elle se trouvait, ces

arcs-en-ciel étaient alignés comme les guichets d'un jeu de cricket. C'était à vous couper le souffle ; presque trop beau pour être vrai.

« J'aimerais bien avoir la concession exclusive des cartes postales du coin », remarqua-t-elle. Calvin rit.

« Toi tu vendras les pellicules et moi les billets d'excursion. Et que fais-tu de celle-ci ? »

Cirocco tourna les yeux vers Gaby, toujours fixée à la fenêtre.

« Les réactions semblent mitigées. Pour moi, ça me va. Comment s'appelle le grand fleuve ? Celui dans lequel se jettent tous les autres ?

— L'Ophion. Le grand serpent du vent du nord. Si tu l'observes avec attention, tu remarqueras qu'il est alimenté par un petit lac situé dans le terminateur entre Mnemosyne et Océan. Ce lac doit avoir une source et je soupçonne que ce doit être l'Ophion lui-même, qui traverse le désert en souterrain quoique l'endroit où il disparaît dans le sol reste invisible. Sinon, il coule sans interruption, se déverse dans les mers pour ressortir de l'autre côté. »

Cirocco suivit son tracé sinueux et constata la justesse de la remarque de Calvin. « Je crois qu'un géographe te rétorquerait que le fleuve qu'alimente une mer n'est pas le même que celui qui s'y jette, lui dit-elle, mais je sais bien que toutes ces règles furent élaborées pour des cours d'eau terrestres. D'accord, nous le considérerons donc comme un fleuve circulaire.

— C'est là que se trouvent August et Bill, indiqua Calvin. À peu près à mi-cours de Clio, là où ce troisième affluent...

— August et Bill ? Nous étions censés les contacter. Avec tous ces événements pour embarquer dans la saucisse...

— Je t'ai emprunté ta radio. Ils sont debout et nous attendent. Tu peux les appeler maintenant si tu veux. »

Cirocco emprunta la radio et le casque de Gaby.

« Bill, est-ce que tu m'entends ? Ici, Cirocco.

— Euh... ouais, ouais ! Je t'entends. Comment ça va ?

— À peu près aussi bien que possible, pour le passager d'un estomac de baleine. Et toi ? Tu t'en es sorti sans pépins ? Pas de blessures ?

— Non, je vais bien. Écoute, je voudrais... je voudrais pouvoir te dire le plaisir que j'ai à entendre ta voix. »

Elle sentit une larme rouler sur sa joue ; elle l'essuya.

« Et moi d'entendre la tienne, Bill. Quand tu es tombé par le hublot... oh ! seigneur ! Tu ne dois pas t'en souvenir, n'est-ce pas ?

— Il y a des tas de choses dont je n'ai aucun souvenir. On verra ça plus tard.

— Je meurs d'envie de te voir. As-tu des cheveux ?

— J'en ai sur tout le corps. Mais tout ça peut attendre. Nous allons avoir des tas de choses à nous dire, toi et moi et Calvin et...

— Gaby », lui souffla-t-elle après ce qui parut un long silence.

« Gaby, répéta-t-il sans grande conviction. Tu vois, j'ai l'esprit plutôt brouillé pour certaines choses. Mais ça ne devrait pas poser de problèmes.

— Es-tu sûre d'aller bien ? » Un frisson soudain l'avait envahie et nerveusement elle se frotta les avant-bras.

« Absolument. Quand serez-vous ici ? »

Cirocco interrogea Calvin qui siffla une brève note. Un autre sifflement lui répondit, provenant de quelque part au-dessus d'eux.

« Les saucisses ont une très vague notion du temps. Disons trois ou quatre heures.

— Est-ce là une façon de diriger une compagnie aérienne ? »

CHAPITRE 8.

Cirocco choisit l'extrémité avant de la nacelle – autant valait ne plus y songer comme à un estomac – pour s'isoler. Gaby demeurait pétrifiée et Calvin manquait de conversation une fois épousé le sujet de ses connaissances sur Omnibus. Il ne voulait pas discuter des points que Cirocco désirait savoir.

Cela manquait d'une main courante. La paroi de la nacelle était aussi transparente qu'une vitre jusqu'au niveau de ses pieds et même en dessous n'eût été le tapis de branches et de feuilles à demi digérées. Vertigineuse vision.

Ils étaient en train de survoler une jungle épaisse, fort semblable au paysage du sommet de la falaise. La campagne était parsemée de lacs. La Clio – rivière large, jaune et boueuse serpentait au milieu : cordage liquide jeté sur le sol pour se nouer à sa guise.

Elle était surprise par la clarté de l'atmosphère. Il y avait au-dessus de Rhéa des nuages qui se rassemblaient en formation orageuse sur la côte nord de la mer mais elle pouvait voir au-dessus d'eux. Sa visibilité portait de part et d'autre jusqu'aux limites de la courbure de Thémis.

Un banc d'énormes saucisses planait autour du câble de suspension le plus proche d'Omnibus. Elle n'aurait pu dire ce qu'elles faisaient là mais supposa qu'elles devaient paître. Le câble était suffisamment massif pour que des arbres puissent parfaitement pousser dessus.

En regardant à la verticale, elle pouvait apercevoir l'ombre immense qu'Omnibus jetait sur le sol. L'ombre s'élargissait à mesure qu'ils descendaient. Au bout de quatre heures elle était devenue gigantesque et pourtant ils étaient encore au-dessus de la cime des arbres. Cirocco se demanda comment Omnibus allait s'arranger pour les faire atterrir. Nul terrain de taille suffisante n'était en vue.

Elle sursauta lorsqu'elle aperçut deux silhouettes qui leur faisaient signe, debout sur la rive ouest de la rivière, près d'un coude. Elle répondit, sans savoir s'ils pouvaient l'apercevoir.

« Et maintenant, comment descend-on ? » s'enquit-elle auprès de Calvin.

Il eut une grimace. « Je ne pensais pas que tu apprécierais aussi ai-je laissé la question en suspens. Inutile de vous alarmer. On saute en parachute. »

Cirocco ne parut pas réagir, ce qui le soulagea.

« C'est peinard, franchement. Pas de quoi s'en faire. Aucun risque.

— Euh, hum... Calvin, j'adore le parachutisme. Je trouve ça vraiment super. Mais j'aime bien inspecter et replier moi-même mon parachute. Je voudrais savoir qui l'a fabriqué et s'il est valable. » Elle regarda autour d'elle. « Corrige-moi si je me trompe, mais je ne t'ai pas vu en embarquer.

— Omnibus en a. Absolument sûrs. »

À nouveau, Cirocco ne dit rien.

« Je passerai le premier, affirma-t-il l'air convaincu. Comme ça tu verras.

— Euh, hum... Calvin, dois-je comprendre que c'est l'unique moyen de descendre ?

— À moins d'aller cent kilomètres plus à l'est vers les plaines. Omnibus t'y conduira volontiers mais faudra que tu reviennes à pied en traversant les marais. »

Cirocco regarda le sol sans le voir. Elle prit une profonde inspiration puis expira.

« Parfait. Voyons ces parachutes. » Elle se dirigea vers Gaby, lui toucha l'épaule, la tira doucement de la paroi pour la conduire vers l'arrière de la nacelle. Elle était aussi docile qu'une enfant. Ses épaules étaient crispées et elle tremblait.

« À vrai dire, je ne peux pas te les montrer, reprit Calvin. Tant que je n'ai pas sauté. Ils sont produits au moment où tu passes par-dessus bord. Comme ceci. »

Il se pencha pour empoigner un paquet de filaments blancs qui pendaient. Ils s'allongèrent. Il entreprit de les séparer pour former un filet lâche. La matière avait une consistance filante mais restait rigide lorsqu'on ne l'étirait pas.

Il passa une jambe par un interstice du filet, puis l'autre. Il rassembla le tout autour de ses hanches pour former un panier serré. Puis il glissa les bras par d'autres ouvertures et se retrouva bientôt emmailloté dans un cocon.

« Tu as déjà sauté ; tu connais la manœuvre. Es-tu bonne nageuse ?

— Excellente, si ma vie en dépend. Gaby ? Tu nages bien ? »

Il lui fallut un moment pour prendre conscience de leur existence ; une lueur d'intérêt vacilla alors dans son regard.

« Nager ? Bien sûr. Comme un poisson.

— Parfait, dit Calvin. Regardez-moi et faites pareil. »

Il siffla et un trou s'agrandit dans le sol devant lui. Il leur fit un signe de main, franchit l'ouverture et tomba comme une pierre. Ce qui n'était pas aussi rapide que ça dans une gravité d'un quart mais bien suffisant, songea Cirocco, avec un parachute non testé.

Les filaments se dévidaient derrière lui comme un fil d'araignée. Puis jaillit une enveloppe bleu pâle, rigide, en un paquet serré. Le tout dura moins d'une seconde. Elles se penchèrent à temps pour voir le parachute s'ouvrir et entendre le froissement et le claquement de l'étoffe dans laquelle s'engouffrait l'air. Calvin flottait vers le sol en leur faisant signe.

Elle se tourna vers Gaby qui revêtait déjà le harnais. Elle était si pressée de sortir qu'elle sauta avant que Cirocco n'ait eu le temps de le vérifier.

En voilà deux sur trois, se dit-elle, et à son tour, elle passa le pied dans le troisième filet. Les fibres étaient chaudes et élastiques, confortables une fois bien mises en place.

Le saut relevait de la routine, si l'on peut du moins employer un tel terme sur Thémis. Le parachute faisait un cercle bleu contre le ciel jaune au-dessus d'elle. Il semblait plus petit qu'il n'eût fallu mais compte tenu de la faible gravité et de la pression élevée cela semblait apparemment suffire. Elle agrippa une Poignée de filaments pour se guider vers la berge de la rivière.

Elle atterrit debout et se défit rapidement de son harnais. Le parachute s'aplatit sur la rive boueuse en recouvrant à moitié Gaby.

Dans l'eau jusqu'aux genoux, elle regarda Bill se hâter dans sa direction. Il était difficile de ne pas rire : il avait l'air d'un poulet

pâle et déplumé avec ce duvet court qui lui recouvrait la poitrine, les jambes, les bras, le visage et le crâne.

Elle mit les deux mains sur son front et caressa son crâne frisotté à rebrousse-poil. À mesure qu'il s'approchait son sourire s'élargissait.

« Suis-je comme dans ton souvenir ? lui dit-elle.

— Encore mieux. » Il franchit avec force éclaboussures les derniers pas qui les séparaient. Il l'étreignit. Ils s'embrassèrent. Elle ne pleura pas ; elle n'en avait pas envie malgré le bonheur qui la submergeait.

August et Bill avaient accompli des merveilles en l'espace de six jours seulement, en s'aidant uniquement du rebord acéré de leurs boucles de scaphandre. Ils avaient édifié deux cabanes ; la troisième avait déjà deux murs et la moitié d'un toit. Elles étaient formées de branches liées ensemble et colmatées avec de la boue. Les toits en pente étaient faits de chaume.

« C'est ce que nous pouvions faire de mieux, expliqua Bill, en leur faisant faire le tour du propriétaire. J'avais songé les construire en adobe mais le soleil n'aurait pas séché la boue assez vite. Telles quelles, elles nous protègent du vent et de la plus grande partie des pluies. »

Les huttes faisaient intérieurement deux mètres sur deux ; elles étaient couvertes d'une couche épaisse de paille sèche. Cirocco ne pouvait y tenir debout mais elle ne songea pas à soulever une objection : pouvoir dormir à l'abri n'avait rien de risible.

« Nous n'avons pas eu le temps de finir l'autre avant votre arrivée, poursuivait-il. Il faudra encore une journée, avec l'aide de vous trois. Gaby, celle-ci est pour Calvin et toi. Cirocco et moi emménagerons dans celle qu'avait August. Elle dit qu'elle veut la nouvelle. » Ni Calvin ni Gaby ne dirent rien mais cette dernière restait collée à Cirocco.

August avait un air épouvantable : elle avait vieilli de cinq ans depuis la dernière fois que Cirocco l'avait vue. C'était un spectre amaigri aux yeux caves et ses mains tremblaient en permanence. Elle semblait incomplète, comme si on lui avait ôté la moitié d'elle-même.

« Nous n'avons pas eu le temps d'abattre une bête aujourd'hui, disait Bill. Nous étions trop occupés par la nouvelle maison. August, y a-t-il suffisamment de restes d'hier ?

— Je pense que oui.

— Pourrais-tu aller les chercher ? »

Elle s'éloigna. Bill croisa le regard de Cirocco, pinça les lèvres et lentement hocha la tête.

« Pas de nouvelles d'April, hein ? demanda-t-il à voix basse.

— Pas un mot. De Gene non plus.

— Je ne sais pas comment elle va réagir. »

Après le repas, Bill les mit sur le chantier de la troisième hutte. Après les deux premières, c'était une tâche de routine : ennuyeuse, mais sans difficulté physique ; ils pouvaient aisément déplacer de gros rondins mais couper même les plus petits soulevait énormément de problèmes. Si bien que le fruit de leurs efforts ne s'avérait guère esthétique.

Lorsque ce fut terminé, Calvin pénétra dans la hutte qu'on lui avait assignée tandis qu'August déménageait dans l'autre. Gaby paraissait perdue mais en fin de compte elle parvint à balbutier qu'elle allait faire un tour et ne serait pas revenue avant plusieurs heures. Elle partit avec une mine affligée.

Bill et Cirocco se regardèrent. Bill haussa les épaules puis l'invita dans la hutte restante.

Cirocco s'assit, mal à l'aise. Elle avait de nombreuses choses à demander mais hésitait à commencer.

« Comment cela s'est-il passé pour toi ? finit-elle par dire.

— Si tu veux parler de la période entre la collision et mon réveil ici, je m'en vais te décevoir : je n'en ai pas le moindre souvenir. »

Elle se pencha pour lui tâter doucement le front.

« Pas de migraine ? Ni de vertiges ? Calvin ferait mieux de t'examiner. »

Il fronça les sourcils. « Ai-je été blessé ?

— Plutôt salement. Ton visage était couvert de sang et tu étais totalement inconscient. C'est tout ce que j'ai pu remarquer en l'espace de quelques secondes. Mais j'ai eu l'impression que tu pouvais avoir une fracture du crâne. »

Portant la main à son front, il se tâta les tempes puis la nuque.

« Je ne sens aucun point sensible. Pas de bleus non plus. Cirocco, je... »

Elle lui posa une main sur le genou. « Appelle-moi Rocky, Bill. Tu sais bien que tu es le seul avec qui ça ne me gêne pas. »

Il se renfrogna et détourna les yeux.

« D'accord, Rocky. C'est de ça justement que je veux te parler. Et pas seulement de... la période d'obscurité comme l'appelle August. Pas seulement de cette amnésie. Mais un tas de choses restent vagues pour moi.

— Telles que ?

— Telles que mon lieu de naissance, mon âge, l'endroit où j'ai grandi et l'école que j'ai fréquentée. Je vois le visage de ma mère mais reste incapable de me rappeler son nom, ou de savoir si elle est vivante ou morte. » Il se frotta le front.

« Elle est vivante et en parfaite santé, à Denver, la ville où tu as grandi, dit doucement Cirocco. Du moins, lorsqu'elle nous a appelés pour l'anniversaire de tes quarante ans. Elle s'appelle Betty. Et nous l'aimions bien tous. »

Il sembla soulagé puis abattu à nouveau.

« Je suppose que cela représente quelque chose, reprit-il. Je me souviens effectivement d'elle parce qu'elle est importante pour moi. Je me souvenais de toi, également. »

Cirocco le regarda dans les yeux. « Mais pas de mon nom. Est-ce là ce que tu avais du mal à me dire ?

— Ouais. » Il avait l'air misérable. « N'est-ce pas incroyable ? August m'a dit ton nom mais elle ne m'a pas dit que je te surnommais Rocky. C'est mignon, au fait. J'aime bien. »

Cirocco rit. « J'ai passé la plus grande partie de mon existence adulte à tenter d'effacer ce nom mais j'ai toujours une faiblesse lorsqu'on me le susurre à l'oreille. Elle lui prit la main. Que te rappelles-tu d'autre à mon sujet ? Te souviens-tu que j'étais capitaine ?

— Oh ! ça oui ! Je me souviens que tu étais le premier capitaine de sexe féminin sous les ordres duquel j'ai servi.

— Bill, en apesanteur peu importe qui est au-dessus.

— Ce n'est pas ce que je voulais... » Il sourit en réalisant qu'elle le taquinait. « De ça non plus je n'étais pas très sûr. Est-ce que... je veux dire, étions-nous...

— Est-ce qu'on baisait ? » Elle hocha la tête ; ce n'était pas une mimique de négation mais d'étonnement. « À la moindre occasion, une fois que j'eus cessé de courir après Gene et Calvin pour remarquer que le plus beau mâle à bord était mon chef mécanicien. Bill, j'espère ne pas te blesser mais je crois que je t'aime bien comme ça.

— Comme quoi ?

— Tu n'as pas osé me demander si nous avions... été intimes. » Elle ménagea une pause lourde de sens et, timidement, baissa les yeux. Il rit. « Tu étais comme ça avant qu'on se connaisse. Timide. Je crois que tout va recommencer comme la première fois. Et la première fois, c'est toujours spécial, pas d'accord ? » Elle lui adressa un clin d'œil et attendit ce qu'elle estima un intervalle décent mais il ne fit pas un geste si bien qu'elle s'approcha pour se serrer contre lui. Cela ne l'avait pas surprise ; la première fois aussi elle avait eu besoin de voir clair en ses sentiments.

Lorsqu'ils eurent fini de s'embrasser, il leva les yeux vers elle et sourit.

« Je voulais te dire que je t'aime. Tu ne m'en avais jamais laissé l'occasion.

— Tu ne m'avais jamais dit ça auparavant. Peut-être ne devrais-tu pas t'engager avant que ta mémoire ne revienne.

— Je crois qu'avant je ne pouvais pas savoir que je t'aimais. Puis... tout ce qui me restait, c'était ton visage, un sentiment. Et cela, j'y crois. Je sais ce que je dis.

— Mmm. Tu es chou. Te rappelles-tu quoi faire avec ceci ?

— Je suis sûr que ça me reviendra avec la pratique.

— Dans ce cas, je pense qu'il est temps pour toi de reprendre le service actif. »

Ce fut aussi réussi qu'une première fois mais sans la maladresse fréquente à cette occasion. Cirocco oublia tout le reste. Il y avait juste assez de lumière pour qu'elle vît son visage, juste assez de pesanteur pour rendre les brins de paille plus doux que la soie la plus fine.

L'éternité de ce long après-midi ne devait rien à l'immuable lumière de Thémis. Elle n'avait plus besoin d'aller nulle part ; nulle raison de bouger, à jamais.

« C'est le moment de fumer une cigarette, dit-il. J'aimerais bien en avoir.

— Pour faire tomber tes cendres sur moi, le taquina-t-elle. Une manie dégoûtante. Moi j'aimerais bien un peu de cocaïne. Tout a disparu avec le vaisseau.

— Tu peux t'en passer. »

Il ne s'était pas retiré. Elle se souvint combien elle aimait cela à bord du *Seigneur des Anneaux*, lorsqu'elle attendait pour voir s'ils allaient recommencer. Avec Bill c'était généralement le cas.

Cette fois-ci, ce fut légèrement différent.

« Bill, je crois que ça va m'irriter si l'on reste ainsi. »

Il se souleva sur les mains. « C'est la paille qui te gratte le dos ? Je peux me mettre en dessous si tu le désires.

— Ce n'est pas la paille, mon chéri, ni mon dos. C'est un petit peu plus intime. Tu es aussi râpeux que du papier de verre.

— Toi aussi, mais j'étais bien trop poli pour le dire. » Il roula sur le côté et lui passa le bras sous les épaules. « C'est marrant mais je ne l'ai pas remarqué tout à l'heure. »

Elle rit. « S'il t'était poussé des épines, je ne l'aurais pas remarqué non plus tout à l'heure. Mais j'ai hâte que nos poils repoussent. Je me sens vraiment drôle comme ça, et c'est des plus inconfortables.

— Tu crois que tu ne vas pas t'y faire ? Moi, ça repousse partout. J'ai l'impression d'avoir l'épiderme recouvert de puces qui dansent le quadrille. Excuse-moi mais il faut que je me gratte. » Ce qu'il fit, avec ardeur, et Cirocco dut même l'aider pour atteindre les coins inaccessibles, dans le dos. « Aaaah. T'ai-je dit que je t'aimais ? J'étais idiot, je ne savais pas ce que cela voulait dire. C'est maintenant que je le comprends. »

Gaby choisit ce moment pour s'encadrer dans la porte.

« Excuse-moi Rocky, mais je me demandais si nous ne devrions pas faire quelque chose au sujet des parachutes. Il y en a déjà un qui a été emporté par le courant. »

Cirocco se rassit rapidement. « Faire quoi ?

— Les récupérer. Ils pourraient nous être utiles.

— Tu... certainement, Gaby. Tu pourrais bien avoir raison.

— Je me disais juste que ça pourrait être une bonne idée. » Elle regarda par terre, frotta les pieds puis enfin jeta un coup d'œil à Bill. « Oh... d'accord. Je pensais que peut-être je... je pourrais faire quelque chose pour vous. » Elle sortit en hâte de la hutte.

Bill s'assit, les coudes posés sur les genoux.

« M'étais-je fait trop d'idées là-dessus ? »

Cirocco soupira. « Je crains que non. Gaby va nous poser un sacré problème. Elle se croit amoureuse de moi, elle aussi. »

CHAPITRE 9.

« Comment ça adieu ? Que comptes-tu faire ?

— J'y ai bien réfléchi », dit tranquillement Calvin. Il ôta son bracelet-montre et le tendit à Cirocco. « Il vous sera plus utile qu'à moi. »

Cirocco se sentait sur le point d'exploser.

« Et voilà tout ce que tu nous donnes comme explication : j'y ai bien réfléchi ? Calvin, nous devons absolument rester ensemble. Nous formons toujours une équipe d'exploration et je suis toujours votre capitaine. Nous devons œuvrer ensemble pour obtenir des secours. »

Il esquissa un sourire. « Et comment donc allons-nous procéder ? »

Elle aurait préféré qu'il ne pose pas cette question.

« Je n'ai pas eu le temps de dresser un plan à ce sujet, répondit-elle vaguement. Il y a sûrement quelque chose à faire.

— Fais-le-moi savoir dès que tu as une idée.

— Je t'ordonne de rester avec tout le monde.

— Et comment feras-tu pour m'arrêter si j'ai envie de partir ? Tu vas m'assommer et me ligoter ? Combien d'énergie vas-tu dépenser pour me surveiller en permanence ? Me garder ici, c'est me mettre dans le passif. Si je pars, je passe dans l'actif.

— Que veux-tu dire par là ?

— Exactement ce que je viens de dire. Les saucisses peuvent dialoguer sur toute l'étendue de Thémis. Elles connaissent toutes les nouvelles ; tout le monde ici les écoute. Si jamais tu as besoin de moi, je reviendrai. Il me suffira de t'enseigner quelques signaux rudimentaires. Sais-tu siffler ?

— Là n'est pas la question. » Cirocco balaya l'argument d'un geste ennuyé de la main. Elle se frotta le front, essaya de se décrisper. Si elle voulait le faire rester, il lui faudrait le persuader, pas le contraindre.

« Je ne vois toujours pas pourquoi tu désires partir. Tu ne te plais donc pas avec nous ?

— Je... non, pas tant que ça. J'étais plus heureux lorsque j'étais seul. Ici, il y a trop de tension, trop de mauvaises vibrations.

— Nous avons tous été pas mal éprouvés. Cela devrait s'améliorer une fois que certaines choses seront réglées. »

Il eut un haussement d'épaules. « Eh bien, rappelle-moi dans ce cas et j'essaierai à nouveau. Mais je me fiche de la compagnie de ma propre espèce. Les saucisses sont plus libres, et plus sages. Je n'ai jamais été plus heureux que durant ce voyage. »

Il semblait encore plus enthousiaste que Cirocco lorsqu'ils s'étaient retrouvés sur la falaise.

« Les saucisses sont vieilles, capitaine. Aussi bien en tant qu'individus qu'en tant que race. Omnibus est peut-être âgé de 3000 ans.

— Comment le sais-tu ? Et lui, comment le sait-il ?

— Il existe une alternance de périodes froides et chaudes. Je suppose que c'est dû à l'orientation immuable de Thémis : à l'heure actuelle, son axe est orienté droit vers le soleil mais tous les quinze ans, la couronne de Thémis s'interpose devant jusqu'au moment où la rotation de Saturne ramène l'autre pôle en direction du soleil. Les années existent ici, mais chacune dure quinze ans. Omnibus en a vu passer deux cents.

— D'accord, d'accord, concéda Cirocco. Voilà pourquoi tu nous es utile, Calvin. En quelque sorte, tu es capable de parler avec ces créatures. Elles t'ont enseigné certaines choses. Qui pourraient être importantes pour nous. Comme ces êtres à six pattes, comment les appelles-tu... ?

Les Titanides. Je n'en sais pas plus.

— Eh bien, tu pourrais.

— Capitaine, il y a trop de choses à apprendre. Mais vous avez atterri dans la zone la plus hospitalière de Thémis. Restez peinards et tout ira bien. N'allez pas sur l'Océan, ni même vers Rhéa. Ces endroits sont dangereux.

— Tu vois ? Comment aurions-nous pu le savoir ? Nous avons besoin de toi.

— Tu ne comprends pas. Je ne puis rien apprendre sur cet endroit si je ne m'y rends pas moi-même. La plus grande part du langage d’Omnibus me reste inaccessible. »

Cirocco sentit l’envahir l’amertume de la défaite. Bordel ! John Wayne aurait passé un savon à ce connard ! Charles Laughton l’aurait fait jeter aux fers.

Elle savait que cela lui aurait fait le plus grand bien de balancer une mandale à cet entêté de fils de pute mais ce n’était pas une solution : elle n’avait jamais commandé ainsi. Si elle avait acquis et conservé le respect de son équipage, c’était en faisant preuve de responsabilité et de sagesse en fonction de chaque situation. Elle était capable de faire face aux réalités et savait que Calvin s’apprêtait à les quitter ; pourtant cela ne lui plaisait pas.

Et pourquoi pas ? s’interrogea-t-elle. Parce qu’il diminuait son autorité ?

Ce devait être partiellement vrai. Comme il était également vrai qu’elle avait la responsabilité de sa protection. Mais cela la ramenait au problème auquel elle s’était trouvée confrontée dès sa prise de fonction : l’absence de précédents dans son rôle de commandant de bord de sexe féminin. Elle avait alors décidé d’examiner toutes les suppositions pour ne retenir que celles qu’elle jugeait convenables : parce que ce qui valait pour l’amiral Nelson dans la marine britannique n’était pas obligatoirement valable pour elle.

Il fallait de la discipline, certes, et de l’autorité. Dans la marine, les capitaines exigeaient l’une et exerçaient l’autre depuis des millénaires et son intention n’était pas de rejeter toute cette expérience accumulée. Dès que l’autorité du capitaine était mise en question, le désastre en général ne tardait pas.

Mais dans l’espace, ce n’était pas la même chose, nonobstant des générations d’auteurs de science-fiction. Ceux qui l’exploraient étaient des génies individualistes d’une intelligence extrême, ce que la Terre pouvait offrir de meilleur. La souplesse était nécessaire et les règlements de la NASA concernant l’exploration lointaine en tenaient compte.

Puis il y avait cet autre facteur qu’elle ne pourrait jamais oublier. Elle n’avait plus de vaisseau. Le pire qui puisse advenir à un capitaine lui était arrivé. Elle avait perdu son commandement. Jusqu’à la fin de ses jours elle en garderait le goût amer.

« D'accord, dit-elle avec calme. Tu as raison. Je ne puis gâcher du temps et de l'énergie à te garder, et je n'ai nulle intention de te tuer, sinon dans le sens figuré du terme. » Elle se contraignit à faire une pause lorsqu'elle s'aperçut qu'elle grinçait des dents et fit effort pour décrisper ses mâchoires. « Je te préviens que si jamais nous rentrons, je te ferai arrêter pour insubordination. Si tu t'en vas, ce sera contre ma volonté, et contre les intérêts de la mission.

— Je l'accepte, répondit-il sans émotion. Tu finiras par t'apercevoir que le dernier point est inexact. Je serai plus utile là où je vais qu'en demeurant ici. Mais nous ne retournerons jamais sur la Terre.

— On verra. Maintenant, si tu apprenais à quelqu'un la manière d'appeler les saucisses ? Je ne me sens guère l'envie de prolonger cet entretien. »

En fin de compte ce fut Cirocco qui dut apprendre le code de sifflements car c'était elle qui avait le plus d'aptitudes musicales. Elle avait pratiquement l'oreille absolue ce qui s'avérait primordial pour apprendre ce langage.

Il n'y avait que trois phrases à savoir, la plus longue composée de sept notes et d'une trille. La première pouvait se traduire par « Bon vol » et n'était rien d'autre qu'une formule de salutation polie. La seconde était « Je veux Calvin » et la dernière « Au secours ! ».

« Et rappelle-toi : n'appelle jamais une saucisse si tu as un feu quelque part.

— Comme tu es optimiste.

— Vous ne tarderez pas à faire du feu. Euh, je me demandais... Est-ce que vous voulez que je vous débarrasse d'August ? Elle se sentirait peut-être mieux en restant avec moi. Nous serons mieux à même de chercher April.

— Nous sommes capables de prendre soin de nos propres blessés, dit froidement Cirocco.

— Comme tu voudras.

— D'ailleurs, c'est à peine si elle s'est aperçue que tu partais. Sur ce, débarrasse-moi le plancher, veux-tu ? »

August ne s'avéra pas aussi comateuse que Cirocco l'avait craint. Lorsqu'elle apprit le départ imminent de Calvin elle insista pour se

joindre à lui. Après une brève discussion, Cirocco céda, quoique avec encore plus de doutes qu'auparavant.

Omnibus descendit lentement et se mit à dévider un câble. Ils le regardèrent serpenter dans l'air.

« Pourquoi veut-il bien le faire ? interrogea Bill. Quel avantage en retire-t-il ?

— Il m'aime bien, répondit simplement Calvin. Et puis, il a l'habitude de transporter des passagers. Les espèces intelligentes paient leur passage en transportant la nourriture de son premier estomac dans le second. Il est dépourvu des muscles pour le faire. Il doit économiser du poids.

— Est-ce que tout marche aussi bien ici ? demanda Gaby. Jusqu'à présent, nous n'avons même pas vu l'ombre d'une espèce carnivore.

— Il y en a, mais peu. La symbiose est le principe de base de la vie ici. La symbiose, et la foi. Omnibus dit que toutes les formes de vie supérieures révèrent une divinité dont le siège est dans le moyeu. Je m'imagine une déesse régnant sur le cercle des terres. Je l'ai baptisée Gaïa, d'après la déesse mère des Grecs. »

Cirocco était intéressée, malgré elle. « Qui est Gaïa, Calvin ? Une espèce de légende primitive ou bien la salle de contrôle de cette chose ?

— Je l'ignore. Thémis est bien plus vieille qu'Omnibus et bien des choses lui échappent à lui aussi.

— Mais qui est aux commandes ? Tu dis qu'il existe ici de nombreuses races. Laquelle dirige ? Ou bien coopèrent-elles ?

— Là aussi, je l'ignore. Tu connais ces histoires d'arches de l'espace où à la suite d'un accident tout le monde retourne à l'état sauvage ? Je crois qu'un événement analogue a pu se produire ici. Je sais que quelque chose est à l'œuvre ici. Peut-être des machines, ou bien une race qui demeure dans le moyeu. Ce pourrait être l'origine de cette croyance. Mais Omnibus est persuadé qu'une main tient ce volant. »

Cirocco fronça les sourcils. Comment pouvait-elle le laisser partir avec toutes les informations qu'il détenait ? Elles étaient parcellaires, ils n'avaient aucun moyen de les vérifier, mais c'était tout ce dont ils disposaient.

Mais il était trop tard pour revenir sur sa décision. Calvin avait déjà le pied sur l'étrier terminant le long cordage. August le rejoignit et la saucisse se mit à les hisser.

« Capitaine, cria-t-il juste avant de disparaître. Gaby n'aurait pas dû baptiser cet endroit Thémis. Appelez-le Gaïa. »

Cirocco ressassa leur départ, perdue dans une sombre dépression durant laquelle elle restait assise au bord de la rivière en s'interrogeant sur ce qu'elle aurait dû faire. Aucune solution ne semblait valable.

« Et son serment d'Hippocrate ? » demanda-t-elle une fois à Bill. « On l'a inclus dans cette mission pour une raison bien précise : nous soigner en cas de besoin.

— Nous avons tous changé, Rocky. »

Tous sauf moi, songea-t-elle, mais elle n'en dit rien. Au moins, autant qu'elle sache, son expérience n'avait pas eu pour elle de conséquences durables. En un sens, c'était encore plus étrange que ce qui était arrivé aux autres. Ils auraient tous dû souffrir de catatonie. Et au lieu de cela, il y avait un amnésique, une personnalité obsessive, une femme retournée aux amours adolescentes et un homme amoureux de dirigeables vivants. Cirocco était la seule à avoir gardé la tête sur les épaules.

« Ne te leurre pas, grommela-t-elle. À leurs yeux tu es sans doute aussi dingue qu'ils le sont aux tiens. » Mais elle évacua également cette idée. Bill, Gaby et Calvin savaient tous que leur expérience les avait modifiés quoique Gaby n'admit pas que son amour pour Cirocco en fût une conséquence. August était trop affectée par la perte qu'elle avait éprouvée pour songer à autre chose.

Elle s'interrogea au sujet d'April et de Gene. Étaient-ils toujours vivants et, dans l'affirmative, comment avaient-ils pris la chose ? Étaient-ils isolés ou bien avaient-ils pu se retrouver ?

Ils envoyoyaient des messages et écoutaient la radio régulièrement pour tenter d'entrer en contact avec eux mais ce fut en vain. Plus personne n'entendit un homme pleurer, et nul n'obtint de nouvelles d'April.

Le temps s'écoulait, presque sans qu'ils s'en aperçoivent. Cirocco avait bien la montre de Calvin pour leur indiquer les périodes de sommeil mais il était difficile de s'accoutumer à cette lumière

immuable. Cela l'étonna de la part d'un groupe d'individus qui avaient vécu dans l'environnement artificiel du *Seigneur des Anneaux* où la succession des jours et des nuits était établie par l'ordinateur de bord et pouvait être modifiée à loisir.

C'était une existence facile : tous les fruits essayés s'avérèrent comestibles et semblaient nutritifs. S'ils avaient des carences en vitamines, cela restait encore à prouver. Certains fruits étaient salés, d'autres acides ; on pouvait espérer qu'ils contenaient de la vitamine C. Le gibier était abondant et facile à tuer.

Ils étaient tous habitués à l'emploi du temps strict d'un astronaute, dont chaque tâche est assignée par le contrôle au sol et pour lequel le passe-temps principal est de râler contre ce travail impossible en l'effectuant tout de même. On les avait préparés à survivre dans un environnement hostile mais Hypérion était à peu près aussi hostile que le zoo de San Diego. Ils s'étaient attendus à Robinson Crusoé, ou au moins aux Robinsons suisses mais Hypérion était de la gnognotte. Ils ne s'étaient pas encore habitués à penser en termes de mission.

Deux jours après le départ de Calvin et d'August, Gaby offrit à Cirocco des vêtements confectionnés à partir des parachutes. Lorsqu'elle les essaya l'expression du visage de Gaby la toucha profondément.

L'ensemble tenait à la fois de la toge et de la culotte large. Le tissu en était fin mais d'une résistance surprenante. Gaby s'était donnée beaucoup de mal pour le tailler et le coudre à l'aide d'aiguilles en os.

« Si tu pouvais me confectionner des mocassins, dit-elle à Gaby, je te ferai monter de trois grades à notre retour.

— J'y travaille déjà. » Sur ce, Gaby fut rayonnante toute la journée du lendemain : folâtre comme un jeune chiot, elle ne cessait, pour un oui ou pour un non, de tourner autour de Cirocco dans ses beaux atours. Son désir de se rendre agréable était pathétique à voir.

Cirocco était assise sur la berge du fleuve, enfin seule et ravie de l'être. Jouer les pommes de discorde entre deux amants n'était guère de son goût. Bill commençait à se montrer ennuyé par la

conduite de Gaby ; peut-être sentait-il qu'il devait faire quelque chose.

Confortablement allongée, une longue canne souple à la main, elle regardait flotter le petit bouchon au bout de sa ligne. Elle laissait ses pensées tourner autour du problème posé par une éventuelle expédition de secours : Comment pourraient-ils les aider et faciliter leur tâche ?

Une chose était sûre : ils ne pouvaient sortir de Gaïa par leurs propres moyens. Le mieux qu'elle puisse faire serait d'essayer d'entrer en contact avec l'expédition. Elle n'avait aucun doute sur son arrivée tout en doutant que sa mission principale fût le sauvetage. Les messages qu'elle était parvenue à transmettre lors de l'arraisonnement du *Seigneur des Anneaux* décrivaient un acte d'hostilité et les implications soulevées étaient énormes. On présumerait certainement que l'équipage avait péri mais on n'oublierait pas l'existence de Thémis-Gaïa. Un vaisseau spatial ne tarderait pas à venir, prêt à l'abordage.

« Parfait, se dit-elle. Gaïa doit bien disposer quelque part de moyens de communication. »

Probablement dans le noyau. Même si les propulseurs s'y trouvaient déjà, cette disposition centrale semblait la plus logique pour un poste de commandement. Il pouvait y avoir là des gens aux commandes, et peut-être pas. Il n'existait aucun moyen de rendre le trajet facile et la destination sûre. L'endroit pouvait être soigneusement protégé des intrusions et de tout sabotage.

Mais s'il y avait une radio là-haut, elle devrait voir par quel moyen mettre la main dessus.

Elle bâilla, se gratta les côtes et battit paresseusement des pieds. Le bouchon oscillait sur les flots. Un temps idéal pour piquer un roupillon.

Le bouchon tressauta et disparut sous les eaux boueuses. Cirocco le regarda un moment avant de comprendre, légèrement surprise, qu'elle avait une touche. Elle se leva et se mit à tirer sur la ligne.

Le poisson n'avait ni yeux, ni écailles, ni nageoires. Elle le tint en l'air et l'observa avec curiosité. C'était le premier poisson qu'ils arrivaient à prendre.

« Mais qu'est-ce que je fiche ici ? » se demanda-t-elle à haute voix. Elle rejeta sa prise dans la rivière, rembobina sa ligne et remonta le coude pour regagner le camp.

À mi-chemin, elle se mit à courir.

« Je suis désolée, Bill, je sais que tu as investi beaucoup de travail dans ce camp. Mais lorsqu'ils viendront nous chercher, je voudrais qu'on ait fait le maximum d'efforts pour nous tirer nous-mêmes d'affaire, dit Cirocco.

— Sur le fond, je suis d'accord avec toi. Quelle est ton idée ? »

Elle lui expliqua ses réflexions concernant le moyeu, le fait que s'il existait un contrôle technologique centralisé de cette vaste structure c'est là qu'il devrait se trouver.

« J'ignore ce que nous y découvrirons. Rien d'autre peut-être que de la poussière et des toiles d'araignée, tout le reste ici ne fonctionnant que par simple inertie. Ou peut-être le capitaine et l'équipage prêts à nous tailler en pièces pour avoir envahi leur vaisseau. Mais il faut qu'on aille voir.

— Comment proposes-tu de monter là-haut ?

— Je ne sais pas encore exactement. Je suppose que les saucisses n'y parviennent pas sinon elles en sauraient plus sur cette déesse dont elles parlent. Il est même possible que les bras ne contiennent pas d'atmosphère.

— Ce qui rendrait la tâche passablement ardue, remarqua Gaby.

— On ne pourra le savoir que sur place. Pour monter dans les rayons il faut emprunter les câbles de soutènement. Ils devraient traverser l'intérieur jusqu'au sommet.

— Mon dieu, murmura Gaby. Rien que les câbles inclinés font déjà cent kilomètres de haut. Et cela ne t'amène qu'au plafond. De là, il y a encore cinq cents kilomètres jusqu'au moyeu.

— Mon pauvre dos ! gémit Bill.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? demanda Cirocco. Je n'ai pas dit qu'on les escaladerait. On en décidera après y avoir jeté un œil. Ce que j'essaie de vous faire comprendre c'est que nous ne savons rien de cet endroit. Qui dit qu'un ascenseur express ne nous attend pas dans les marais pour nous faire monter tout en haut ? Ou qu'il n'y a pas un petit bonhomme pour nous vendre des billets d'hélicoptère ou des tapis volants ? Nous ne pourrons le savoir qu'après avoir commencé d'explorer le coin.

— Ne t'excite pas, dit Bill, je suis d'accord avec toi.
— Et toi, Gaby ?
— Je vais où tu vas, énonça-t-elle sur un ton prosaïque. Tu le sais.

— Parfait. Alors voilà mon idée : il existe un câble incliné à l'ouest, vers l'Océan. Mais la rivière coule dans la direction opposée et nous pourrions l'utiliser comme moyen de transport. Nous pourrions même rejoindre la rangée de câbles suivante plus rapidement par ce moyen qu'en traversant la jungle. Je pense que nous devrions nous diriger vers l'est, vers Rhéa.

— Calvin nous a dit d'éviter Rhéa, rappela Bill.

— Je n'ai pas dit que nous y entrerions. S'il y a quelque chose de plus dur à supporter que cet éternel après-midi ce doit bien être la nuit éternelle et je n'ai nulle envie d'essayer. Mais d'ici à là-bas il existe des tas de coins que nous pourrions explorer.

— Admettons, Rocky. Au fond, tu es une touriste. »

Elle ne put s'empêcher de sourire. « Touché. Tout à l'heure je me disais : nous sommes dans cet endroit incroyable. Nous savons qu'il est peuplé d'une douzaine de races intelligentes. Et que faisons-nous ? On reste assis à pêcher à la ligne. Eh bien, pas moi. Je me sens l'envie de fureter. N'est-ce pas pour cela qu'on nous paye, et bordel, c'est ce que j'aime ! Peut-être que je désire un peu d'aventure.

— Mon Dieu, répéta Gaby en étouffant un glouissement. Que pourrais-tu demander de plus ? Tu n'en as pas eu suffisamment ?

— Il arrive que les aventures se retournent contre vous pour vous mordre, remarqua Bill.

— Comme si je ne le savais pas. Mais nous descendrons cette rivière, quoi qu'il en soit. J'aimerais que nous levions le camp après la prochaine période de sommeil. Je me sens comme si l'on m'avait droguée. »

Bill considéra cette remarque un moment. « Crois-tu que ce soit possible ? Quelque substance dans les fruits ?

— Hein ? T'as trop lu de S.F., Bill.
— Écoute, tape pas sur mes lectures et je taperai pas sur tes vieux films plats en noir et blanc.

— Mais ça c'est de l'art. N'importe. Je suppose qu'il est possible que nous ayons ingéré quelque substance tranquillisante mais je crois franchement qu'il ne s'agit que d'une bonne vieille flemme. »

Bill se redressa pour saisir une pipe inexistante. Il eut l'air ennuyé de l'avoir encore oubliée puis s'épousseta les mains.

« Ça va prendre du temps pour monter un radeau, dit-il.

— Pourquoi un radeau ? Et que fais-tu de ces grosses cosses que nous avons vu dériver dans le courant ? Elles sont assez vastes pour nous porter. »

Bill fronça les sourcils. « Oui, je suppose, mais crois-tu qu'elles seront stables dans les rapides ? J'aimerais jeter un œil en dessous avant de...

— Stables ? Et tu crois qu'un radeau vaudrait mieux ? »

Il eut l'air étonné, puis chagriné.

« Tu sais, peut-être bien que c'est moi qui suis endormi. À vos ordres, commandant. »

CHAPITRE 10.

Les graines croissaient au sommet des plus grands arbres de la forêt. Chacun ne donnait qu'une graine à la fois qui explosait comme un coup de canon lorsqu'elle était mûre. Un bruit qu'ils avaient pu entendre à de longs intervalles. Après l'explosion restait une sorte de coquille de noix lisse et régulièrement cloisonnée.

Dès qu'ils en virent une dériver devant eux, il se mirent à l'eau pour la hisser sur la berge. Vide, elle surnageait largement au-dessus des flots. Même en charge le franc-bord restait suffisant.

Il leur fallut deux jours pour l'aménager et tenter d'y arrimer un gouvernail. Ils confectionnèrent celui-ci à l'aide d'une longue tige terminée par une large palette, en espérant que cela suffirait. Chacun disposait d'une rame primitive au cas où ils devraient affronter des rapides.

Gaby largua l'amarre. Arquée, Cirocco les poussa à la gaffe vers le milieu du courant, puis prit son poste à la poupe, la main posée sur la barre. Une brise se leva, lui faisant à nouveau regretter de ne pas avoir de cheveux. Quel plaisir d'avoir les cheveux fouettés par le vent. Ce sont toujours les choses les plus simples qui vous manquent le plus, songea-t-elle.

Gaby et Bill, fort excités, avaient pour l'heure oublié leur animosité. Assis de part et d'autres de la coque ils surveillaient l'avant pour indiquer à Cirocco les écueils.

« Chantez-nous une chanson de marins, capitaine ! lui cria Gaby.

— Tu mélanges tout, imbécile, rit Cirocco. C'est aux esclaves du gaillard d'avant de pomper la cale et de chanter des chansons. T'as donc jamais vu *La Sorcière des mers* ?

— Je ne sais pas. C'est passé à la tridi ?

— C'est un film à plat avec ce bon vieux John Wayne. *La Sorcière des mers* était son navire.

— Je pensais que c'était le nom du capitaine. Tu viens de te trouver un surnom.

- Toi, fais gaffe sinon je m'arrange pour te passer à la planche.
- Et ce bateau-ci, Rocky, si on le baptisait ? demanda Bill.
- Eh, c'est qu'il lui faudrait un nom, pas vrai ? J'étais si occupée à dégotter du champagne pour le lancement que j'ai complètement oublié.
- Ne me parle pas de champagne, grogna Gaby.
- Des suggestions ? C'est l'occasion ou jamais d'une promotion.
- Je sais comment Calvin l'aurait baptisé, dit soudain Bill.
- Ne me parle pas de Calvin.
- En tout cas, nous nous sommes branchés sur la mythologie grecque. Il faudrait appeler ce navire *l'Argo*. »

Cirocco parut dubitative. « N'était-ce pas en rapport avec la quête de la Toison d'or ? Oh, ouais, je me souviens du film, maintenant.

— Nous ne cherchons rien du tout, remarqua Gaby. Nous savons où nous voulons aller.

— Dans ce cas, que diriez-vous de... » Bill fit une pause, l'air pensif. « Je pensais à Ulysse. Son vaisseau avait-il un nom ?

— Je ne sais pas. Notre mythologue nous a plaqués pour une pub de pneu hyper gonflé. Mais même s'il en avait un, j'aimerais autant ne pas l'employer. Ulysse n'avait eu que des ennuis. »

Bill ricana. « Superstitieuse, capitaine ? Je ne l'aurais jamais cru.

— C'est la mer, mon gars. Ses effets sur l'individu sont étranges.

— Ne me ressers pas tes dialogues de cinéma de minuit. Je vote pour baptiser ce bateau le *Titanic*. Voilà pour toi le navire tout trouvé.

— Une barrique pourrie. Ne tente pas le destin, moussaillon !

— Moi aussi, j'aime bien le *Titanic*, dit Gaby en riant. Qui le croirait, avec cette coque de noix montée en graine ? »

Cirocco leva les yeux au ciel, pensive. « Eh bien, qu'il en soit ainsi. Ce sera le *Titanic*. Puisse-t-il voguer longtemps. Vous pouvez l'acclamer et sinon vous esbaudir. »

L'équipage poussa trois hourras et Cirocco, hilare, fit une courbette.

« Longue vie au capitaine ! cria Gaby.

— Dites, reprit Cirocco, ne faudrait-il pas inscrire le nom sur le pare-chocs ou le machin, là ?

— Sur le quoi ? » Gaby semblait horrifiée.

Cirocco éclata de rire. « C'est bien le moment de vous le dire, mais j'y connais que dalle en nautisme. Qui a fait de la voile ici ?

— Moi, un peu, hasarda Gaby.

— Eh bien, tu seras notre pilote. Change de place avec moi. » Elle lâcha le gouvernail et se dirigea avec précaution vers l'avant. Elle s'adossa, s'étira et croisa les mains derrière la nuque. « Je prendrai les décisions importantes », leur dit-elle dans un énorme bâillement. « Ne me dérangez pas à moins d'un typhon. » Elle ferma les yeux sous un concert de huées.

La Clio était longue, sinueuse et lente. Au milieu, leurs rames de quatre mètres ne touchaient pas le fond. Lorsqu'ils les laissaient traîner dans l'eau ils pouvaient sentir des objets les heurter. Ils ne surent jamais de quoi il s'agissait. Ils maintenaient le *Titanic* à mi-chemin de l'axe du cours d'eau et de sa rive bâbord.

Cirocco n'avait envisagé d'aborder que pour le ravitaillement – opération qui ne leur prit jamais plus de dix minutes. En revanche, le guet ne s'était pas avéré une réussite : trop souvent le *Titanic* s'échouait et il fallait réveiller les dormeurs. Ils n'étaient pas trop de trois pour le remettre à flot lorsque la quille était envasée. Ils eurent tôt fait d'apprendre que leur embarcation n'était guère manœuvrable ce qui les contraignait à pousser à deux avec les rames pour l'écartier des hauts-fonds.

Ils avaient décidé de camper toutes les quinze ou vingt heures. Cirocco établit un roulement pour laisser en permanence deux personnes éveillées lorsqu'ils naviguaient et une lorsqu'ils campaient.

La Clio sinuait sur un terrain presque plat, tel un serpent dopé au Nembutal. Il leur arrivait de bivouaquer à moins d'un kilomètre en ligne droite de leur campement précédent. Sans le câble de soutènement arrimé au sol en plein centre d'Hypérion ils auraient perdu tout sens de l'orientation. Cirocco savait, grâce à leur reconnaissance aérienne, qu'ils auraient le câble à l'est longtemps après le confluent avec l'Ophion.

Le câble était toujours là, tel un inimaginable gratte-ciel qui montait et semblait basculer vers eux avant de disparaître au travers du toit vers l'espace. Ils passeraient non loin de lui sur leur route

menant aux câbles inclinés tendus vers le rayon à la verticale de Rhéa. Cirocco espérait pouvoir l'examiner de près.

Leur existence prit un tour routinier. Bientôt ils travaillaient sans faille comme une équipe, sans presque avoir besoin de se parler. La plupart du temps, il n'y avait pas grand-chose à faire hormis guetter les barres de sable. Gaby et Bill passaient beaucoup de temps à améliorer les vêtements de chacun. L'un et l'autre étaient devenus habiles au maniement des aiguilles en os. Bill rafistolait en permanence le gouvernail et s'employait à rendre l'intérieur du navire plus confortable.

Cirocco passait le plus clair de son temps à rêvasser en regardant passer les nuages. Elle envisageait les différents moyens d'atteindre le moyeu et tentait d'anticiper les problèmes mais c'était une bien futile occupation. Les possibilités étaient trop variées pour autoriser une prévision raisonnable. Elle préférait de loin retourner à ses rêveries.

Elle finit par chanter et les surprit l'un et l'autre. Elle avait pris des cours de chant et de piano pendant dix ans dans son enfance et même avait envisagé une carrière lyrique avant que ne la saisisse le démon de l'espace. Personne ne l'avait su avant le voyage du *Titanic* ; elle avait jugé que distraire l'équipage par ses chansons ne convenait guère à son image. Maintenant elle s'en moquait, et le chant les rapprocha encore. Elle avait une voix d'alto riche et claire qui convenait admirablement aux vieux airs du folklore, aux ballades et aux chansons de Judy Garland.

Bill fabriqua un luth à partir d'une coque de noix, de fils de parachute et d'une peau de sourieur. Il apprit à en jouer et Gaby se joignit à eux avec un tambourin en coque de noix. Cirocco leur enseigna quelques chansons en leur fixant les harmonies : Gaby faisait une soprano passable, Bill un ténor détonant.

Ils chantèrent les chansons à boire des bars de O'Neil I, des chansons du hit-parade, des airs de dessins animés et de vieux films. L'un devint rapidement leur préféré compte tenu des circonstances. Il parlait d'une chaussée de briques jaunes³ et du merveilleux magicien d'Oz. Ils le braillaient tous les matins en

³ Il s'agit bien sûr de *Yellow brick road*, un classique de la chanson américaine. (N.d.T.)

levant le camp, et criaient de plus belle lorsque la forêt leur répondait par ses cris.

*
* *

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'ils n'atteignent l'Ophion. Leur paisible routine ne fut interrompue qu'à deux reprises seulement.

Le premier incident survint trois jours après leur départ lorsqu'un œil, au bout d'un long pédoncule, jaillit de l'eau à moins de trois mètres du *Titanic*. C'était bien un œil : cela ne faisait pas plus de doute que lors de leur rencontre avec *Omnibus*. D'un diamètre de vingt centimètres, il était enchassé dans une orbite verte et flexible qu'à première vue on pouvait prendre pour une main verdâtre dont les doigts enserraient le globe par l'arrière. L'œil par lui-même était d'une teinte plus claire avec une pupille dilatée.

Ils se mirent à ramer vers la berge sitôt qu'ils aperçurent la créature. L'œil était pointé vers eux et ne trahissait ni intérêt ni émotion : il se contentait de les regarder fixement. Il ne parut guère s'émouvoir de leur fuite. Il regarda pendant deux à trois minutes puis disparut aussi rapidement qu'il avait surgi.

Une fois à terre, tous s'accordèrent pour estimer qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. La créature ne s'était pas montrée hostile – ce qui ne présageait toutefois rien de son attitude future. Mais il n'était pas question d'interrompre leur expédition simplement à cause des gros poissons qui peuplaient la rivière.

Ils ne tardèrent pas à voir d'autres yeux et finirent même par s'y habituer. Ils ressemblaient tellement à des télescopes que Bill les surnomma des U-boote.

Quant au second incident, ils y étaient plus préparés car il s'était déjà produit auparavant : c'était cet énorme gémissement que Calvin avait baptisé Lamentation de Gaïa.

Ils avaient eu suffisamment de temps avant le pire de la tempête pour faire accoster le *Titanic* et chercher un abri sous le vent. Cirocco ne voulait pas aller sous les arbres : elle se rappelait la branche qui l'avait manquée de peu sur les hauts plateaux.

Les conditions d'observation n'étaient pas idéales avec cette bourrasque qui lui fouettait le visage tandis que les nuages roulaient au-dessus d'eux, pourtant elle parvint à entrevoir la progression de la tempête en provenance d'Océan. Elle descendait du toit : les nuages se déversaient par le vaste cône surmontant la mer gelée, tel le souffle glacé de Dieu. Le vent venait frapper la couche de glace en soulevant des tornades que la distance rendait minuscule mais qui devaient s'avérer gigantesques.

Cirocco pouvait voir au travers des nuages qui se ruaien sur Hypéron les câbles de soutènement inclinés reliant le sol au ciel au-dessus d'océan. S'ils oscillaient dans le vent, leur mouvement demeurait trop lent pour être perçu, mais il ne faisait aucun doute qu'ils devaient subir des contraintes énormes. De ces câbles s'écoulait un fin rideau de brume grise. En la voyant ainsi se déverser dans l'angle formé par le câble avec le sol elle dut faire un effort pour comprendre que les particules formant cette bruine, vues d'une telle distance, devaient être aussi grosses que des arbres. Puis les nuages obscurcirent toute vision et la neige se mit à tomber. Peu après la rivière devint agitée et son niveau monta presque à hauteur du *Titanic* échoué. Cirocco crut sentir le sol trembler.

Elle comprit qu'elle voyait à l'œuvre une partie du système éolien de Gaïa et se demanda par quel moyen l'air était aspiré à l'intérieur du rayon et quel mécanisme le refoulait ensuite. Elle s'interrogea également sur la violence d'un tel processus. Les observations de Calvin faisaient remonter à dix-sept jours la dernière Lamentation ; elle espérait qu'un délai identique s'écoulerait avant la prochaine.

Comme la fois précédente, la vague de froid ne se prolongea pas plus de six ou sept heures et la neige ne se maintint pas. Ils supportèrent mieux l'épreuve grâce aux vêtements en toile de dirigeable qui se révélèrent plus efficaces que leur aspect ne le laissait présager car ils faisaient office de coupe-vent.

Le trentième jour après leur émergence fut marqué par deux faits : l'un qui se produisit et l'autre qui ne se produisit pas.

Le premier était leur arrivée au confluent de la Clio et du puissant fleuve Ophion. Ils étaient alors loin dans le sud d'Hypéron, à mi-distance du câble vertical central et de son

homologue méridional qui maintenant les dominaient l'un et l'autre.

L'Ophion était bleu-vert, plus large et plus rapide que la Clio. Il aspira le *Titanic* au milieu du courant et, après une période d'alerte où les voyageurs sondèrent le fond avec leurs rames, ils jugèrent que la voie était sûre. Par ses dimensions et sa vitesse le fleuve rappelait à Bill et Cirocco le Mississippi, mais ses berges étaient plus fournies en végétation et en grands arbres. C'était toujours la jungle mais l'Ophion était large et profond.

Cirocco se faisait beaucoup plus de soucis pour l'événement qui ne s'était pas produit – celui qu'elle avait attendu en comptant les jours sur la montre-bracelet de Calvin : depuis vingt-deux ans elle était aussi régulière que les marées et ce retard de ses règles était inquiétant.

« Tu savais que cela fait déjà trente jours ? demanda-t-elle à Gaby ce même soir.

— C'est vrai ? Je n'y avais pas songé. Elle fronça les sourcils.

— Ouais. Et je suis plus qu'en retard. J'ai toujours eu des périodes de vingt-neuf jours ; avec parfois un jour d'avance mais jamais de retard.

— Tu sais, moi c'est pareil.

— C'est ce que je pensais.

— Seigneur, mais ça ne rime à rien.

— Je me demandais justement quel genre de protection tu employais à bord. Est-ce qu'à ce moment tu aurais pu l'oublier ?

— Aucune chance : Calvin me donnait des pilules mensuelles. »

Cirocco soupira. « J'avais peur que ce soit quelque chose d'aussi infaillible que ça. Moi, je ne peux pas prendre de pilules : elles me donnent des nausées. J'utilisais un diaphragme permanent. Je l'avais lorsque nous avons plongé. Et je n'ai pas vraiment pensé à le vérifier avant que... bref, avant que nous n'ayons rejoint Bill et August et à ce moment il était peut-être déjà trop tard. » Elle hésitait à discuter de ce point avec Gaby. Ce n'était pas un secret qu'elle et Bill avaient fait l'amour et ce n'était pas non plus un secret qu'à bord du *Titanic* ils n'avaient eu ni le temps ni la place ni l'intimité pour le faire avec Gaby toujours dans leurs jambes.

« En tout cas, il est parti. Dévoré je suppose par la même chose qui a mangé nos cheveux. Ce qui, entre parenthèses, me donne la chair de poule. »

Gaby frissonna.

« Mais j'ai cru que ce pouvait être Bill. Maintenant je ne le pense plus vraiment. » Elle se leva pour se diriger vers Bill qui dormait sur le sol. Elle le réveilla et attendit qu'il eût repris ses esprits.

« Bill, nous sommes enceintes toutes les deux. »

Bill n'était pas aussi réveillé qu'il en avait l'air. Il cligna des yeux de surprise puis ses sourcils se froncèrent.

« Eh bien, ne me regardez pas comme ça. Pas vous. La dernière fois avec Gaby, c'était peu après que nous ayons quitté la Terre. En outre, j'ai une valve.

— Je n'ai rien supposé de tel », lui dit-elle d'un ton apaisant. Avec Gaby, hein ? songea-t-elle. Elle n'était pas au courant alors qu'elle croyait tout savoir de ce qui se passait à bord du *Seigneur des Anneaux*. « Cela ne fait que confirmer qu'il se passe ici quelque chose d'extrêmement bizarre. Quelque chose ou quelqu'un nous a fait une énorme blague mais je n'ai aucune envie de rire. »

Calvin était de parole : deux jours après que Cirocco eut averti une saucisse de passage, Omnibus planait au-dessus d'eux, une fleur bleue s'ouvrait avec leur médecin errant accroché aux suspentes. August le suivait de près. Ils atterrirent dans l'eau près de la berge.

Cirocco devait admettre que Calvin était en pleine forme : souriant, le pas léger, il salua tout le monde, apparemment sans rancune. Il voulait leur parler de ses voyages mais Cirocco avait hâte de connaître son opinion sur leur nouvelle situation. Avant même qu'elles n'aient terminé leur récit il avait pris un air fort sérieux.

« As-tu déjà eu des règles depuis notre arrivée ici ? demanda-t-il à August.

— Non.

— Cela fait trente jours, intervint Cirocco. Est-ce inhabituel pour toi ? » À voir l'étonnement d'August elle supposa que c'était le cas. « À quand remontent tes derniers rapports avec un homme ?

— Je n'en ai jamais eu.

— C'est bien ce que je craignais. »

Calvin réfléchit calmement quelques instants. Puis son froncement de sourcils s'accentua.

« Que puis-je vous dire ? Vous savez aussi bien que moi qu'une femme peut sauter une menstruation pour d'autres raisons. Chez les athlètes cela peut se produire à plusieurs reprises et nous ignorons encore pourquoi. Un stress, émotionnel ou physique, peut avoir les mêmes conséquences. Mais je crois que la probabilité qu'une telle chose se produise en même temps pour vous trois est minime.

— Je veux bien l'admettre, dit Cirocco.

— Cela pourrait venir du régime alimentaire. Impossible de savoir. Je puis juste vous dire que vous subissez toutes les trois ainsi que... euh, April, une sorte de convergence.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Gaby.

— Cela se produit parfois avec des femmes qui vivent ensemble, comme c'est le cas à bord d'un vaisseau spatial où règne une certaine promiscuité. Un signal hormonal quelconque tend à synchroniser leurs menstruations. April et August avaient le même rythme depuis longtemps déjà et Cirocco n'avait que quelques jours de décalage. Deux périodes avant elle était en phase avec elles. Quant à toi Gaby, si tu te souviens, tu étais aléatoire.

— Je n'y ai jamais fait beaucoup attention.

— Mais c'était le cas. Toutefois, je ne vois pas le rapport avec la situation présente. Tout ce que je puis en déduire c'est qu'il se produit effectivement des choses bizarres. Il est possible que vous ayez toutes sauté une période, tout bêtement.

— Il est également possible que nous soyons toutes en cloque, et je frémis en songeant au père éventuel, remarqua Cirocco d'une voix aigre.

— C'est tout bonnement impossible, dit Calvin. Si tu veux dire que la chose qui nous a dévorés est responsable... je ne peux pas gober ça. Même sur Terre, aucun animal ne peut imprégner un être humain. Explique-moi comment cette créature étrangère a pu opérer.

— Je n'en sais rien, dit Cirocco. C'est en cela qu'elle est étrangère. Mais je reste persuadée qu'elle s'est immiscée en nous pour accomplir une chose qui lui paraît aussi parfaitement raisonnable que naturelle mais nous est, à nous, totalement étrangère. Et je n'aime pas ça et on voudrait savoir ce que tu comptes faire si nous sommes effectivement enceintes. »

Calvin passa la main dans les boucles serrées de son menton puis esquissa un sourire. « On ne m'a pas préparé à accoucher des vierges à la fac de médecine.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Désolé. D'ailleurs ni toi ni Gaby n'êtes vierges. » Il eut un hochement de tête étonné.

« Nous songions à quelque chose de plus immédiat et de moins sacré, dit Gaby. Nous ne voulons pas de ces bébés – ou de ces choses, quelles qu'elles soient.

— Écoutez, pourquoi ne pas attendre encore trente jours avant de vous énerver ? Si vos règles ne sont pas revenues d'ici là, vous me rappelez.

— On préférerait en être débarrassées tout de suite », dit Cirocco.

Pour la première fois Calvin parut ennuyé. « Et moi je vous dis que je n'en ferai rien tout de suite : c'est trop risqué. Je pourrais fabriquer les instruments pour une intervention mais il faudrait ensuite les stériliser. Je n'ai même pas de spéculum et si je vous disais avec quoi il me faudrait improviser pour dilater le col cela suffirait à vous flanquer des cauchemars.

— Je peux te dire que ce qui me pousse dans le ventre me flanque déjà des cauchemars, coupa Cirocco, lugubre. Calvin, je n'ai même pas envie d'un bébé humain en ce moment même, et encore moins de ce que ça pourrait être. Je veux que tu fasses l'opération. »

August et Gaby opinèrent bien que cette dernière parût plutôt mal à l'aise.

« Et moi je vous répète : attendez un mois encore. Cela ne fera aucune différence. L'opération resterait la même : un simple curetage de la paroi interne de l'utérus. Mais peut-être que dans un mois vous aurez trouvé le moyen de faire du feu, de bouillir de l'eau, bref de stériliser les quelques instruments que j'aurai pu confectionner. N'est-ce pas sensé ? Je vous assure, je peux réaliser l'intervention avec un minimum de risques mais uniquement avec des instruments propres.

— Je veux seulement être débarrassée, répéta Cirocco. Je veux que tu me débarrasses de cette chose.

— Capitaine, un peu de calme. Réfléchis un peu. Si tu as une infection je ne pourrai rien faire. Il existe d'autres régions plus à l'est. Vous y trouverez peut-être comment faire du feu. Je

chercherai, moi aussi. J'étais largement au-dessus de Mnemosyne quand m'est parvenu ton appel. Il se pourrait que je trouve quelqu'un qui utilise des outils et puisse me fabriquer un spéculum décent et un dilatateur.

- Ainsi donc tu repars ? demanda-t-elle.
- Oui, je repars après vous avoir tous examinés.
- Je te redemande de rester avec nous.
- Je suis désolé. C'est impossible. »

Cirocco n'aurait pu trouver aucun argument pour le retenir et, bien qu'elle caressât encore l'idée de la contraindre par la force, les mêmes objections surgissaient. En outre, un point nouveau entrait en ligne de compte depuis son départ : il n'eût été guère avisé de lever la main sur une personne ayant un ami de la taille d'Omnibus.

Il les jugea tous en parfaite santé, malgré ce retard de règles des femmes, puis resta quelques heures en leur compagnie quoique, semblait-il, à contrecœur. Il leur raconta ce qu'il avait vu lors de ses pérégrinations.

Océan était une contrée dangereuse, sinistre et glacée. Ils l'avaient traversée aussi vite que possible. Une race humanoïde l'habitait mais Omnibus avait refusé de descendre pour qu'il pût la voir de plus près. Les autochtones leur avaient lancé des pierres à l'aide d'une catapulte alors que la saucisse était pourtant à mille mètres au-dessus d'eux. Calvin les décrivit comme d'apparence humaine, mais couverts d'une longue toison blanche. Ils étaient du genre à tirer d'abord et discuter ensuite. Il les appelait les Yétis.

« Mnemosyne est un désert, poursuivit-il. Son aspect est étrange car ses dunes sont beaucoup plus élevées que leurs homologues terrestres, sans doute à cause de la gravité plus faible. Il y a de la végétation. J'ai pu entrevoir quelques petits animaux lorsque nous sommes descendus ainsi que, semblait-il, les ruines d'une ville et quelques bourgades. Des endroits qui auraient pu être des châteaux forts il y a mille ans, perchés sur des éperons rocheux et tombant en poussière. Pour les édifier cela a dû nécessiter mille ans d'un travail de coolie ou alors de sacrés bons hélicoptères.

« Je crois qu'une catastrophe s'est produite là-bas : tout tombe en poussière. Mnemosyne devait ressembler à cet endroit autrefois : on y retrouve même le lit asséché d'une rivière et les troncs pétrifiés

d'arbres énormes, rongés par les tempêtes de sable. Quelque chose s'est détraqué dans le climat ou bien a échappé aux constructeurs.

« C'est sans doute ce ver que nous avons vu. D'après Omnibus, il est seul de son espèce. Mnemosyne est juste assez grande pour lui. S'il en a existé un autre, ils se sont battus jadis et seul cet ancêtre est resté. Il est assez gros pour gober Omnibus comme une vulgaire olive. »

Cirocco et Bill dévisagèrent Calvin lorsqu'il mentionna ces vers géants.

« Je n'ai pas eu l'occasion de le voir en entier mais je ne serais guère surpris s'il faisait vingt kilomètres de long. C'est un simple tube, long, énorme, avec un orifice gigantesque à chaque extrémité. Le corps est segmenté, d'aspect rigide, un peu comme une carapace de tatou. La bouche évoque une scie circulaire avec ses dents en couronne à l'intérieur comme à l'extérieur. Il passe son temps sous le sable mais le manque de profondeur le constraint parfois à faire surface ; c'est à cette occasion que nous l'avons vu.

— Il y avait un ver identique dans un bouquin, remarqua Bill.

— Dans un film aussi, renchérit Cirocco. Son titre était *Dune*. »

Calvin parut ennuyé par leur interruption et leva les yeux pour s'assurer qu'Omnibus était toujours dans les parages.

« En tous les cas, je me suis demandé si ce ver n'était pas à l'origine de la situation déplorable de Mnemosyne. Est-ce que vous imaginez les dégâts qu'il pourrait occasionner aux racines des arbres ? Il serait capable de ruiner toute la région en l'espace de deux ans. Les arbres meurent, peu après le sol se détériore, devient incapable de retenir l'eau, et les rivières deviennent souterraines. Ce doit être le cas, vous savez : l'Ophion traverse Mnemosyne. On distingue l'endroit où il disparaît et celui d'où il resurgit. Son cours ne s'interrompt pas mais c'est sans aucun profit pour Mnemosyne.

« C'est alors que je me suis dit que les créateurs de cet endroit n'y auraient certainement jamais mis pareille créature. Il ne doit pas apprécier l'obscurité sinon il aurait déjà traversé Océan et ruiné tout le pays. Si cela ne s'est pas produit ce n'est je crois que par chance et si l'endroit est ainsi à la merci du hasard je ne pense pas qu'il subsiste longtemps. Ce ver doit être une mutation malencontreuse et cela signifie que personne ici n'a les moyens de le tuer pour remettre les choses en ordre. Je crains que les constructeurs n'aient

disparu ou ne soient retournés à l'état sauvage, comme dans les histoires que tu nous racontais, Bill.

— C'est une éventualité », approuva ce dernier.

Cirocco renifla. « Bien entendu. Tout comme il est possible que ce ver vous fasse extrapoler. Peut-être que les gens d'ici aiment les vers et ne pouvaient pas supporter d'abandonner celui-ci. Et lorsqu'en grandissant il eut besoin d'un plus grand gîte ils lui ont offert Mnemosyne. De toute manière il nous reste toujours à tenter de gagner le moyeu.

— C'est ton rayon, approuva Calvin. De mon côté je vais faire le tour de la couronne pour découvrir ce qui reste en vie. Les constructeurs ont peut-être fait la culbute mais conservent une technologie suffisante pour fabriquer une radio. Si tel est le cas, je viendrai vous le dire et vous serez libres de rentrer.

— Nous ? dit Cirocco. Écoute, Calvin : nous sommes tous embarqués dans la même galère. Ce n'est pas parce que tu ne veux pas rester collé après nous qu'on va t'abandonner ici. »

Calvin fronça les sourcils mais ne dit plus rien.

Avant que ne démarre *Omnibus*, Calvin leur largua quelques sourieurs attachés à des parachutes. Il s'en servait comme lest pour détacher les toiles de leur attache car les suspentes et la soie bleuâtre étaient pour l'instant les denrées les plus utiles qu'ils aient découvertes.

Gaby replia les parachutes et les rangea soigneusement, en se promettant de vêtir Cirocco comme une reine. Cirocco s'y résigna : c'était peu cher payer pour contenter Gaby.

Et le *Titanic* fut remis à flots mais cette fois avec une mission bien précise : il leur fallait rencontrer une race suffisamment avancée pour qu'elle leur prête assistance en matière de chirurgie aseptique, ou trouver un moyen de faire du feu, et ce, le plus vite possible. La chose dans son ventre n'attendrait pas.

Elle y repensa beaucoup dans les jours qui suivirent. Sa répulsion était comme un poing serré dans ses entrailles. Elle provenait pour la plus grande part de la nature inconnue de la bête qui avait planté sa graine en elle.

Et pourtant l'avortement fût resté son choix même si elle avait été certaine de nourrir en son sein un embryon humain. Cela n'avait

rien à voir avec l'idée de maternité ; elle envisageait de devenir mère après sa retraite de la NASA, probablement vers quarante ou quarante-cinq ans. Elle avait une douzaine de cellules en suspension cryogénique à la station O'Neil I, attendant d'être fertilisées et implantées dès qu'elle se sentirait prête à donner le jour à un enfant. C'était une précaution usuelle chez les astronautes et même chez les colons lunaires ou ceux des stations L5 : une garantie contre les dommages causés aux tissus reproducteurs par les rayonnements. Elle pensait élever un garçon et une fille lorsqu'elle aurait l'âge d'être leur grand-mère.

Mais elle choisirait son moment. Que le père soit un homme et un amant, ou bien une monstruosité informe dans les entrailles de Gaïa, c'est elle qui contrôlerait ses propres organes reproducteurs. Elle n'était pas encore prête. Pas avant de nombreuses années. Sans compter que Gaïa n'était pas un endroit pour s'encombrer d'un bébé. Elle avait encore des tas de choses à faire, des tâches où la présence d'un enfant soulèverait autant de problèmes qu'ici. Et elle avait la ferme intention de sortir d'ici pour accomplir ces projets.

CHAPITRE 11.

Les câbles de soutènement étaient disposés par rangées de cinq en groupes de quinze et par rangées de trois, isolés.

À chaque région nocturne correspondaient quinze câbles. Une rangée de cinq, verticaux, montait droit dans le cône inversé du toit formant l'intérieur de l'un des rayons de Gaïa. Deux d'entre eux rejoignaient le sol dans la zone des plateaux, pratiquement collés à la paroi, l'un au nord, l'autre au sud. Le troisième jaillissait d'un point équidistant des câbles extérieurs tandis que les deux derniers étaient disposés à mi-distance du câble central et des câbles extrêmes.

En plus de ceux-ci, les régions nocturnes avaient deux autres rangées de cinq câbles qui rayonnaient des bras mais allaient s'arrimer dans les zones diurnes, les uns à vingt degrés à l'est, les autres à vingt degrés à l'ouest de la rangée médiane. Ainsi, le bras de la roue qui surmontait Océan projetait ses câbles vers Mnemosyne d'un côté et vers Hypérion de l'autre. Chaque ensemble de quinze câbles soutenait le sol d'une région recouvrant plus de quarante degrés du périmètre de Gaïa.

Les câbles, qui partaient d'une zone diurne pour traverser le terminateur avant de se perdre dans la nuit, quittaient le niveau du sol avec un angle fermé qui s'accroissait avec l'altitude pour approcher la valeur de soixante degrés au point de jonction avec le toit.

Il y avait enfin les rangées de trois câbles qui ne concernaient que les zones éclairées. Ces câbles étaient verticaux ; ils partaient du sol pour traverser le toit et déboucher dans le vide. C'était du câble central de la rangée d'Hypérion qu'approchaient maintenant le *Titanic* et son équipage.

Il devenait de plus en plus magnifique et de plus en plus intimidant à mesure que passaient les jours. Déjà, depuis le campement de Bill, il donnait l'impression de leur tomber dessus.

Cette inclinaison n'était pas plus accentuée mais sa taille avait crû. Le regarder était une source de malaise. Savoir qu'une colonne verticale fait cinq kilomètres de diamètre et cent vingt de hauteur est une chose. La voir en est une autre.

L'Ophion faisait un large méandre pour contourner la base du câble en partant du sud pour se diriger vers le nord avant de reprendre son orientation générale vers l'est ; un détail topographique qu'ils avaient déjà pu constater à bonne distance du câble. C'était là l'ennui des voyages dans Gaïa : le paysage était visible alors qu'on en était encore fort éloigné. Plus on approchait et plus le panorama s'étrécissait, s'aplatissait, empêchant toute analyse. Les territoires qu'ils traversaient semblaient toujours aussi plats que les régions terrestres. Leur courbure ne devenait discernable qu'avec la distance.

« Tu veux bien me rappeler pourquoi nous faisons tout ceci, lança Gaby à Cirocco. Je ne pense pas avoir bien saisi. »

Le trajet vers le rayon s'était avéré plus difficile que prévu. Jusqu'à présent, ils avaient suivi le fleuve pour traverser la jungle : il leur offrait une route naturelle. Dorénavant Cirocco savait ce que le terme impénétrable voulait dire : la région était recouverte par un mur de végétation presque solide alors que leurs seules armes tranchantes provenaient des boucles de leurs casques. Pour comble de malchance, le sol montait progressivement à mesure qu'ils approchaient du câble.

« Tu pourrais m'épargner tes rouspétances, lui rétorqua-t-elle. Tu sais très bien que nous devons le faire. Ça devrait aller mieux maintenant. »

Ils avaient déjà recueilli quelques informations utiles. La plus importante pour l'instant était qu'il s'agissait effectivement d'un câble, composé d'un lacis de brins : plus d'une centaine, chacun faisant bien deux cents mètres de diamètre.

Ces brins étaient étroitement tissés sur la plus grande partie de leur longueur mais commençaient à diverger à cinq cents mètres du sol qu'ils rejoignaient chacun séparément. La base du câble formait ainsi une forêt de tours gigantesques au lieu d'un unique pilier monstrueux.

Le plus intéressant dans tout cela était que plusieurs brins étaient rompus. Ils pouvaient apercevoir les extrémités torsadées de

deux d'entre eux loin au-dessus de leurs têtes, entortillés comme des mèches de cheveux sur une publicité de shampooing.

En débouchant dans la clairière Cirocco remarqua que la substance élastique qui formait sans doute le sous-sol s'était étirée sous la traction des câbles. Chaque brin jaillissait d'un monticule conique recouvert de sable. Derrière les plus proches on pouvait discerner une forêt de brins identiques qui se fondaient dans l'obscurité.

À leurs pieds le terrain était sablonneux, parsemé d'énormes blocs de roche. Le sable était jaune rougeâtre et les blocs aux angles vifs montraient peu de signes d'érosion. Ils semblaient avoir été arrachés du sol avec violence.

Bill bascula la tête en arrière pour suivre le câble jusqu'au toit translucide et lumineux.

« Seigneur, quel spectacle !

— Pense à la façon dont doivent le voir les autochtones, remarqua Gaby. Les câbles du paradis qui soutiennent le monde. »

Cirocco mit la main en visière sur ses yeux. « Pas étonnant qu'ils croient que Dieu vit là-haut. Imaginez le marionnettiste qui manierait ce genre de ficelles. »

Le sol était ferme lorsqu'ils avaient commencé l'ascension mais plus ils allaient plus il devenait glissant : plus rien ne poussait pour lui assurer sa cohésion. C'était du sable, humide en surface mais sec en dessous. Il formait une croûte que leurs pas brisaient en une multitude de plaques instables et basculantes qui glissaient derrière eux.

Cirocco s'obstinait en tête bien décidée à gagner le brin proprement dit mais elle ne tarda pas à faire du surplace, à deux cents mètres encore du sommet. Restés en arrière, Bill et Gaby la regardaient chercher une prise sur le sol instable. En vain. Elle tomba en avant, roula sur le dos et s'assit, lançant un regard furieux vers ce câble, si tentant et si proche.

« Pourquoi moi ? » demanda-t-elle en tambourinant du poing sur le sol. Elle essuya le sable de sa bouche.

Elle se releva, mais ses pieds glissèrent à nouveau. Gaby lui saisit le bras et Bill faillit leur tomber dessus en voulant les aider. Ils avaient encore perdu un mètre.

« Tant pis, admit Cirocco, de guerre lasse. Mais je veux quand même jeter un œil aux alentours. Quelqu'un pour m'accompagner ? »

Personne n'était trop enthousiaste mais ils la suivirent toutefois au bas de la pente pour s'engager dans la forêt de câbles.

Chaque brin était entouré par son monticule de sable. Ce qui les contraignait à sinuer entre eux. Une herbe sèche et cassante poussait sur le sol compact au pied de ces termitières géantes.

L'obscurité s'épaississait à mesure de leur progression – une obscurité qu'accompagnait un calme plus profond que durant leurs semaines de voyage sur le fleuve. Ils percevaient un ululement lointain, pareil au bruit du vent au travers de longs corridors abandonnés, et loin au-dessus d'eux le carillonnement de la brise. Ils pouvaient entendre le bruit de leurs pas et celui de leurs respirations.

Il était impossible de ne pas faire le rapprochement avec une cathédrale. Cirocco avait déjà éprouvé une sensation analogue, en Californie, parmi les séquoias géants. L'endroit était plus verdoyant et moins tranquille mais l'impression d'immobilité, la sensation d'être perdue parmi des êtres aussi vastes qu'indifférents restait la même. Qu'elle aperçoive une toile d'araignée et elle se savait capable de courir sans reprendre haleine jusqu'à la pleine lumière.

Ils remarquèrent peu à peu des ombres suspendues au-dessus d'eux, tels des lambeaux de tapisserie. Immobiles dans l'air calme, c'étaient des formes non substantielles parmi les ombres de ce sous-bois. Une fine poussière voletait autour d'eux, portée par la moindre brise.

Gaby effleura le bras de Cirocco. Elle sursauta puis regarda la direction que sa compagne lui indiquait.

Quelque chose était suspendu à l'un des brins, à cinquante mètres au-dessus du cône de sable. Elle crut que l'objet reposait sur une saillie puis se demanda si c'était une excroissance quelconque.

« Comme une bernacle, remarqua Bill.

— Ou toute une colonie », murmura Gaby avant de tousser nerveusement et de se répéter. Cirocco comprenait son état d'esprit. Ils se sentaient obligés de murmurer.

Cirocco hocha la tête. « Cela me rappelle les habitations troglodytiques sur les falaises de l'Arizona. »

En quelques minutes ils en avaient remarqué plusieurs, la plupart beaucoup plus haut et moins distinctes que la première aperçue par Gaby. Étaient-ce des nids ? des parasites ? Il était impossible de le dire.

Cirocco jeta un dernier coup d'œil alentour et crut discerner quelque chose dans le lointain, à la limite de l'obscurité.

C'était une construction. Peu après l'avoir discernée, elle comprit qu'elle était en ruine. Le sable pulvérulent s'amassait autour.

C'était presque un soulagement de découvrir enfin un édifice à l'échelle humaine. Il avait à peu près la taille de l'un de ces pueblos du Colorado et n'était pas en fait sans y ressembler. Il y avait trois niveaux de chambres hexagonales sans accès apparent. Chacun comprenait des pièces légèrement plus grandes que celles du niveau inférieur. Elle s'approcha, toucha un mur : de la pierre lisse, taillée et assemblée sans mortier, à la manière inca.

En s'approchant elle constata qu'il y avait en réalité cinq niveaux mais les deux du dessous étaient beaucoup plus petits et formés de pierres de dimensions plus réduites. En balayant le sable au pied du mur elle découvrit un sixième puis un septième niveau à chaque fois plus petit que le niveau supérieur.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » demanda-t-elle à Bill qui s'était agenouillé près d'elle tandis qu'elle creusait.

« Voilà une curieuse façon de construire. »

Cirocco continua de creuser mais bientôt le sable retombait à mesure qu'elle le dégageait. Le niveau le plus bas était composé de chambres hautes de moins de cinquante centimètres et d'une largeur équivalente, bâties en pierres de la taille de briques.

Ils contournèrent la structure et découvrirent un endroit où elle s'était effondrée. Les dalles massives du sommet avaient écrasé les moellons plus petits qui étaient en dessous. Il subsistait une chambre intacte à l'exception d'un mur. Ils ne virent aucune porte intérieure, aucune voie d'accès depuis l'extérieur.

« Pour quelles raisons avoir construit un édifice sans portes ?

— Peut-être qu'ils y pénétraient par en dessous, suggéra Gaby.

— Sans bulldozer, impossible de le savoir. » Cirocco songeait à l'équipement qu'ils avaient amené pour utiliser avec le module

d'exploration. Elle grimaça en repensant aux débris de son vaisseau tournoyant dans l'espace.

« Je me demandais quel rapport ceci peut avoir avec le câble, dit Bill. L'a-t-on construit pour le personnel d'entretien ou bien plus tard, après l'effondrement ? »

Cirocco leva un sourcil. « Nous supposons donc qu'un effondrement s'est produit ? »

Il ouvrit les mains. « Les dégâts structurels n'ont pas été réparés. Regarde ces brins rompus. »

Elle savait bien qu'il avait raison. Le fouillis sombre qui pourrissait sous les câbles respirait l'abandon. C'était un tombeau mois, les ossements d'une chose jadis puissante.

Mais même en son déclin Gaïa restait magnifique. L'air était pur et l'eau fraîche. Certes, de larges zones étaient devenues des déserts de sable ou de glace et l'on pouvait difficilement croire qu'il en était ainsi délibérément. Pourtant, elle pressentait que l'équilibre écologique se serait encore plus détérioré si quelque part là-haut n'avait pas subsisté un semblant de contrôle.

« Gaïa n'est pas abandonnée », dit Gaby, faisant écho, sans le savoir, aux réflexions de Cirocco. « Cet édifice m'a l'air très vieux. Au bas mot, cela se compte en millénaires.

— C'est certainement l'impression qu'il donne, approuva Bill.

— Je connais bien les problèmes complexes soulevés par la maintenance d'un biosystème, poursuivit-elle. Gaïa est plus vaste qu'O'Neil I, ce qui la rend plus souple. Mais il suffirait de quelques siècles pour qu'en l'absence de contrôle tout tombe en ruine. Et la ruine ici n'est pas totale.

Des robots ? suggéra Bill.

— Moi je veux bien, dit Cirocco. Tant qu'existe une intelligence quelconque derrière tout ceci, je compte la contacter pour obtenir de l'aide. Avoir affaire à des ordinateurs faciliterait même la tâche. »

Bill, qui avait lu énormément de science-fiction, était capable d'élaborer une douzaine de théories sur chaque aspect de Gaïa. Il avait un faible pour la théorie bien commode de la mutation catastrophique : une épidémie surgie du néant décimant les constructeurs pour laisser Gaïa aux mains de dispositifs de sécurité automatiques.

« C'est une épave, je suis prêt à le parier, leur dit-il. Exactement comme l'astronef décrit par Heinlein dans *Les Orphelins du ciel*. C'est toute une colonie qui est partie avec Gaïa il y a des millénaires mais en cours de route le contrôle lui a échappé. L'ordinateur du vaisseau l'a placée en orbite autour de Saturne, a coupé les moteurs et continue là-haut à recycler l'air en attendant de nouvelles instructions. »

Ils prirent un chemin différent pour repartir, en partie parce qu'il était impossible de savoir par où exactement ils étaient venus. Cirocco ne s'en inquiétait guère puisque tant qu'ils se dirigeaient vers la lumière il n'y avait pas de problème.

Ils débouchèrent au jour en un point situé beaucoup plus au nord que leur accès initial ce qui leur permit de découvrir un détail caché jusqu'alors par le câble lui-même. C'était un brin rompu mais celui-ci gisait sur le sol.

Cirocco songea immédiatement à ce ver géant que leur avait décrit Calvin : le câble paraissait vivant, brillant dans la lumière dorée. Puis il lui rappela ces oléoducs brésiliens qu'elle avait vus lors de son entraînement de survie : de grands tubes argentés qui traversaient la forêt tropicale comme un obstacle négligeable.

Le brin s'était frayé un chemin dans sa chute, emportant les arbres les plus hauts, les écrasant inexorablement au sol. La jungle s'était refermée dessus depuis mais la masse énorme donnait toujours l'impression de pouvoir à tout instant se redresser, se débarrasser des lianes enchevêtrées et réduire les arbres en bois d'allumettes.

Cinq cents mètres plus haut, le tronçon sectionné du brin s'écartait de l'âme du câble en formant une boucle. La section, dentelée, permettait de découvrir un plan de coupe brillant avec des reflets rouges et vert-de-gris de cuivre oxydé. Des traînées grises croissaient sur le moignon, telles des moisissures sur du pain et sur la partie inférieure une cascade jaillissait pour tomber droit sur un amas de végétation nettement séparé du reste de la forêt. C'était une masse d'eau considérable et fort bruyante mais à la voir ainsi tomber de cet énorme câble tordu on eût dit un simple filet d'eau dégouttant d'un tuyau rompu.

Ils s'approchèrent du brin tombé au sol et découvrirent qu'il se composait de rangées de facettes hexagonales de quelques millimètres d'arête, sous la surface desquelles jouaient des reflets dorés. Avec la lumière qui se brisait dessus en réflexions multiples l'ensemble évoquait l'œil à facettes d'un insecte géant.

Ils le longèrent jusqu'au pied de la colline puis dans la jungle où l'extrémité sectionnée s'avéra creuse mais tellement encombrée par les broussailles et les lianes qu'il était impossible d'y pénétrer.

« Je ne sais pas ce qu'il y avait à l'intérieur mais la végétation semble l'avoir apprécié », remarqua Gaby.

Cirocco ne dit rien. L'état de total abandon de l'objet était déprimant. L'ouverture à l'extrémité du brin était d'une taille suffisante pour que le *Seigneur des Anneaux* eût pu s'y engouffrer entièrement. Et ce n'était qu'un objet de taille réduite à l'échelle de Gaïa : l'un seulement des deux cents brins de ce seul câble. Et pourtant c'était une épave gigantesque mais qui pourrissait et ne tarderait pas à tomber en poussière. Lorsqu'elle s'effondrerait la surface entière de Gaïa vibrerait en sympathie.

Et personne n'y avait rien fait.

Elle ne dit rien, mais il était difficile de contempler ces décombres et d'imaginer qu'il restait encore quelqu'un pour surveiller les machines.

CHAPITRE 12.

Deux jours après leur exploration sous le câble, les passagers du *Titanic* débouchèrent hors de la forêt tropicale. Le paysage n'avait jamais été escarpé hormis au voisinage du câble ; maintenant il était aussi plat qu'un billard et l'Ophion s'étalait sur des kilomètres dans chaque direction. Il n'y avait plus de rives à proprement parler. Les seuls indices marquant la limite entre le fleuve et le début des marécages étaient les hautes herbes qui s'enracinaient au fond ou d'éventuels bancs de vase d'un mètre d'épaisseur. Une nappe d'eau recouvrait toute chose, épaisse parfois de moins de dix centimètres sauf dans le dédale sinueux des fondrières, des bayous, des anses et des bras morts. Ces zones étaient nettoyées et creusées par d'énormes anguilles et par un genre de poissons de vase dotés d'un œil unique et de la taille d'un hippopotame.

Les arbres de cette région se partageaient entre trois variétés qui poussaient en bosquets épars. Les plus remarquables aux yeux de Cirocco ressemblaient à des sculptures de verre avec leur tronc transparent et droit et l'arrangement cristallin de leurs branches régulières. Les plus petites d'entre elles auraient pu servir de fibres optiques. Lorsque soufflait la brise, les branches les plus fragiles se brisaient. Une fois récupérées et l'une de leurs extrémités emballée dans de la toile à parachute elles constituaient d'excellents couteaux. À cause de l'éclat de leurs filaments Gaby les baptisa « guirlandes de Noël ».

L'autre végétation principale était moins au goût de Cirocco : c'était une plante – malgré sa taille il n'était guère possible de parler d'arbre – qui ressemblait à ce qu'on peut trouver sur le sol de n'importe quelle étable. Bill les nomma des « arbrabousiers ». En approchant l'un d'entre eux ils purent y discerner une structure interne mais personne n'avait envie d'y voir de plus près car leur odeur ne correspondait que trop bien à leur apparence.

Enfin, la troisième espèce faisait mieux que de la figuration. Ils ressemblaient à des cyprès mais avec un soupçon de saule et croissaient en enchevêtements irréguliers festonnés de vignes qui semblaient s'acharner à les étouffer.

Ce paysage était d'une étrangeté bien plus déplaisante que les hauts plateaux. La jungle qu'ils avaient laissée derrière eux n'était guère différente de l'Amazonie ou du Congo. En revanche ici, rien n'était familier, tout était difforme et menaçant.

Il n'était pas question de camper. Ils durent amarrer leur embarcation aux arbres et dormir à bord. Il pleuvait dix heures sur douze. Ils tendirent de la toile de parachute en travers du pont mais l'eau s'infiltrait sans cesse et s'accumulait au fond. Le temps était chaud mais l'humidité telle que rien ne pouvait sécher.

Avec la boue, la chaleur, l'humidité et la transpiration, ils devinrent irritables. Ils manquaient de sommeil car le plus souvent ils ne parvenaient qu'à somnoler entre leurs périodes de veille ; c'était pire encore lorsqu'ils essayaient de dormir tous les trois en se battant pour se partager l'espace restreint de la cale inclinée du *Titanic*.

Cirocco s'éveilla d'un cauchemar dans lequel elle était en train d'étouffer. Elle s'assit et sentit le tissu de sa robe se décoller de sa peau. Elle se sentait gluante entre les doigts, les orteils, sous le cou, sur le ventre.

Gaby lui fit un signe de tête lorsqu'elle se leva puis reporta son attention vers le fleuve.

« Rocky, dit Bill, il y a quelque chose que...

— Non, l'interrompit-elle en levant les mains. Bordel, je voudrais un café. Je serais prête à tuer pour un café. »

Gaby se contraignit à sourire. Ils savaient depuis le temps que Cirocco était dure à la détente.

« Ce n'est pas drôle. C'est vrai. » Elle regarda sans le voir ce paysage aussi maussade et pourri que son humeur. « Laissez-moi donc une petite minute avant de commencer à m'assaillir de questions », leur dit-elle. Elle se débarrassa de ses vêtements collants et sauta dans l'eau.

C'était un peu mieux, mais sans plus.

Elle s'ébroua, debout dans l'eau, agrippée au rebord de l'embarcation et rêvant de savon lorsque son pied heurta quelque

chose de glissant. Elle n'attendit pas de savoir de quoi il s'agissait et se hissa en vitesse par-dessus le plat-bord. Elle était debout devant eux, ruisselante. « Bon. Maintenant, qu'est-ce que vous me voulez ? »

Bill indiqua la rive nord.

« Nous avons vu de la fumée dans cette direction. Tu dois l'apercevoir maintenant, à gauche de ce bouquet d'arbres. »

Cirocco se pencha hors du bateau et la vit : un fin ruban gris qui se détachait sur l'arrière-plan lointain de la paroi septentrionale.

« On accoste et on va y jeter un œil. »

Ce fut une corvée longue et épuisante, les genoux dans la vase au milieu des eaux stagnantes. Leur excitation monta lorsqu'ils eurent contourné le grand arbrabousier qui leur avait bouché la vue. Cirocco perçut malgré la puanteur de l'arbre l'odeur de la fumée et pressa le pas sur le sol glissant.

Il commençait à pleuvoir lorsqu'ils atteignirent le feu. Ce n'était pas une grosse pluie mais il faut dire que le feu n'était pas gros non plus. Il leur semblait que tout ce qu'ils pourraient en tirer serait de la suie sur les jambes.

L'incendie formait sur un hectare une tache irrégulière dont la lisière couvait capricieusement. Tandis qu'ils regardaient, la fumée vira du gris au blanc avec la pluie. Soudain, une langue de flamme lécha le pied d'un buisson à quelques mètres de là.

« Trouvez-moi quelque chose de sec, commanda Cirocco. N'importe quoi. Un peu de cette herbe, quelques brindilles. Vite, on va le perdre. » Bill et Gaby s'égaillèrent tandis que Cirocco s'agenouillait près du buisson pour souffler dessus. Ignorant la fumée qui lui piquait les yeux elle continua de souffler jusqu'à en avoir le vertige.

Ils eurent tôt fait d'avoir un fagot de bois relativement sec. Enfin elle put s'asseoir, certaine que le feu continuerait de brûler. Gaby poussa un cri et lança une branche dans les airs, si haut qu'elle disparut presque à la vue avant de retomber. Cirocco souriait à belles dents lorsque Bill la gratifia d'une bourrade dans le dos. C'était une petite victoire mais elle pouvait se révéler d'importance. Elle se sentait bien. Lorsque la pluie cessa, le feu brûlait toujours.

Le problème était : comment l'entretenir ?

Ils discutèrent pendant des heures, adoptant puis rejetant diverses solutions.

Il leur fallut le reste de la journée et la plus grande partie de la suivante pour mettre en œuvre leur plan. Ils confectionnèrent deux récipients à l'aide de l'argile humide qu'ils firent cuire avec précaution, puis firent sécher une grande quantité du bois qui brûlait le plus lentement. Une fois ceci réalisé, ils allumèrent un foyer dans chaque bol. Il semblait plus prudent d'en avoir un de secours. Le plan nécessitait qu'en permanence quelqu'un s'occupe du feu mais ils étaient prêts à le faire en attendant de trouver une meilleure solution.

Quand ils en eurent terminé c'était bientôt l'heure du sommeil. Cirocco voulait voir s'ils pourraient rejoindre la terre ferme car elle n'avait pas une confiance illimitée dans leurs dispositions pour le feu mais Bill suggéra de tuer d'abord du gibier.

« Je commence à en avoir vraiment marre de ces melons, leur dit-il. Le dernier que j'ai goûté était rance.

— D'accord, mais il n'y a plus de sourieurs. Je n'en ai pas vu un depuis des jours.

— Alors on abattra quelque chose d'autre. Il nous faut de la viande. »

Il était exact qu'ils ne mangeaient pas bien : les marais n'offraient pas à profusion les fruits qu'ils avaient pu trouver dans la forêt. La seule plante locale qu'ils avaient essayé de goûter ressemblait à de la mangue et leur donnait la diarrhée. Ce qui, à bord, était comparable au dernier cercle de l'enfer. Depuis lors ils s'étaient rabattus sur leurs provisions.

Ils décidèrent que les gros poissons de vase formaient une proie de choix. Comme tous les autres animaux qu'ils avaient rencontrés, ces poissons ne leur prêtaient guère attention. Toutes les autres espèces étaient soit trop petites et rapides, soit – à l'instar des anguilles géantes – trop grosses.

Le poisson de vase aimait reposer sur la vase, le nez enfoui, et se déplaçait en battant de la queue.

À eux trois ils eurent tôt fait d'en encercler un. C'était la première fois qu'ils voyaient de près cette créature. Cirocco n'en avait jamais vu d'aussi répugnante : Longue de trois mètres, le ventre plat, le

dessus renflé depuis le museau camard jusqu'à la bizarre queue de cétacé horizontale. Le dos s'ornait d'une longue crête, flasque comme celle d'un coq mais couverte de mucosité. Elle se gonflait et s'aplatissait régulièrement.

« Es-tu certaine de vouloir manger ça ?

— S'il reste tranquille assez longtemps. »

Cirocco se trouvait quatre mètres devant le poisson de vase tandis que Bill et Gaby l'approchaient par les flancs. Chacun portait une épée taillée dans une branche de guirlande de Noël.

La bête avait un seul œil, de la taille d'une tourtière. Un coin de l'œil se souleva pour regarder dans la direction de Bill. Ce dernier se figea. Le poisson émit un reniflement.

« Bill, je n'aime pas ça.

— T'inquiète pas. Il a cligné, tu vois ? » Un flot de liquide s'écoulait d'un orifice au-dessus de l'œil ; c'était l'origine du reniflement entendu par Cirocco. « Il humidifie en permanence son globe oculaire : il est dépourvu de paupière.

— Si tu le dis. » Elle battit des bras et la créature détourna son regard obligeamment vers elle. Elle n'était pas certaine que ce fût un progrès, mais néanmoins elle s'approcha sur la pointe des pieds. Le poisson regarda ailleurs, d'un air de profond ennui.

Bill s'avança, se raidit et enfonça l'épée juste derrière l'œil ; il appuya. Le poisson eut un sursaut lorsque Bill lâcha l'épée pour s'écartier.

Rien ne se passa. L'œil ne bougeait plus et les organes sur le dos s'étaient immobilisés. Cirocco se détendit et vit que Bill souriait largement.

« Trop facile, dit-il. Quand donc ce coin va-t-il nous lancer un vrai défi ? » Il saisit la poignée de son épée et la retira. Un sang noir lui éclaboussa la main. Le poisson se cabra, la queue se replia vers le museau puis se détendit de biais en s'abattant sur la tête de Bill. Puis, après s'être habilement glissée sous son corps immobile, elle le projeta dans les airs.

Cirocco n'eut pas même le temps de repérer où Bill était retombé. Le poisson se cabra une nouvelle fois, cette fois-ci en équilibre sur le ventre, la queue et le museau en l'air. Elle voyait sa bouche pour la première fois. Ronde comme celle d'une lamproie, elle s'ornait d'une double rangée de dents qui tournaient en sens

contraire en cliquetant. La queue frappa la vase et la bête sauta dans sa direction.

Elle plongea vers le sol, traçant un sillage de boue avec son menton. Le poisson tressautait derrière elle. Il s'arqua, projetant en l'air cinquante kilos de boue avec ses battements de queue désordonnés. L'éperon acéré fendit le sol devant son visage puis se releva pour une nouvelle tentative. Elle s'éloigna à quatre pattes, incapable de se relever sans glisser.

« Rocky ! Saute ! »

Ce qu'elle fit, en manquant se faire emporter le bras lorsque la queue frappa de nouveau le sol.

« Vite, vite ! il est derrière toi ! »

Un regard derrière elle lui révéla les dents rotatives. Elle n'entendait plus que leur monstrueux bourdonnement. Cette chose voulait la dévorer.

Elle était dans la fange jusqu'aux genoux et s'avançait vers l'eau profonde, ce qui ne semblait pas une bonne solution, mais si elle faisait mine de se retourner, la queue, à chaque fois, jaillissait de la vase. Bientôt le rideau d'eau croupie finit par l'aveugler. Elle dérapa et avant d'avoir pu se relever la queue lui frappait le coin du crâne. Elle ne perdit pas conscience mais ses oreilles carillonnaient lorsqu'elle se retourna en cherchant à saisir son épée : la vase l'avait engloutie. Le poisson n'était plus qu'à un mètre et se ramassait pour bondir et l'écraser lorsque Gaby jaillit en courant devant elle. Ses pieds touchaient à peine le sol. Elle plaqua Cirocco d'une manchette à lui ébranler les dents, le poisson sauta et tous les trois s'enfoncèrent de trois mètres dans la boue.

Cirocco réalisa dans un brouillard que son orteil touchait quelque chose de gluant et d'humide. Elle donna un coup de pied. Le poisson les fouetta de nouveau tandis que Gaby traînait Cirocco en nageant dans la boue. Puis elle la relâcha et Cirocco sortit la tête de l'eau, haletante.

Elle vit de dos Gaby qui affrontait la créature. La queue revint en arc de cercle à la hauteur du cou de Gaby, mortelle comme une faux, mais cette dernière plongea en tenant haut son épée. Celle-ci se brisa près de la garde mais son bord acéré avait profondément entaillé la nageoire. Le poisson n'eut pas l'air d'apprécier. Gaby sauta encore droit vers les hideuses mâchoires et atterrit sur le dos

de la créature. Elle enfonça le tronçon de son arme dans l'œil et fouilla la blessure au lieu de retirer l'épée comme l'avait fait Bill. Le poisson se dégagea mais désormais ses mouvements n'étaient plus coordonnés. Il frappait furieusement le sol de sa queue tandis que Gaby attendait une nouvelle occasion de frapper.

« Gaby ! hurla Cirocco. Laisse ! Ne va pas te faire tuer. »

Gaby se retourna puis se précipita vers Cirocco.

« Fuyons d'ici. Peux-tu marcher ?

— Certainement, je... » Le sol se déroba. Elle agrippa la manche de Gaby pour se maintenir.

« Accroche-toi. Cette chose se rapproche. »

Cirocco n'eut pas le temps de vérifier son assertion car Gaby l'avait soulevée avant qu'elle n'ait pu comprendre ce qui se passait. Elle était trop faible et trop troublée pour se débattre tandis que Gaby la sortait de la fondrière, la portant sur son épaule à la manière d'un pompier.

Elle fut posée doucement sur un carré d'herbe et c'est alors qu'elle vit le visage de Gaby au-dessus d'elle. Les larmes ruissaient sur ses joues tandis qu'elle tâtait doucement le crâne de Cirocco puis descendait vers sa poitrine.

« Ow ! » Cirocco gémit et se plia sous la douleur. « Je crois bien que tu m'as cassé une côte.

— Oh ! mon dieu ! Quand donc t'ai-je touchée ! Je suis désolée, Rocky, je... »

Cirocco lui effleura la joue. « Mais non, grande sotte. C'est lorsque tu m'as plaquée comme un vrai première ligne. Et je suis bien contente que tu l'aies fait.

— Je voudrais regarder tes yeux. Je crois que...

— Pas le temps. Aide-moi à me lever. Faut s'occuper de Bill.

— Toi d'abord. Reste allongée. Tu ne devrais pas... »

Cirocco lui écarta la main et se redressa. Mais à peine était-elle à genoux qu'elle se pliait en deux pour vomir.

« Tu comprends ce que je voulais dire. Il faut que tu restes ici.

— Très bien. Elle hoqueta. Pars à sa recherche, Gaby. Occupe-toi de lui. Et ramène-le nous. Vivant.

— Laisse-moi juste vérifier ton...

— Va ! »

Gaby se mordit la lèvre, jeta un œil vers le poisson qui continuait de se débattre non loin et sembla hésiter. Puis elle se redressa d'un bond et se précipita dans ce que Cirocco espérait être la bonne direction.

Elle s'assit en se tenant le ventre. Elle jurait à voix basse lorsque revint Gaby.

« Il est en vie, lui dit-elle. Évanoui, et je crois qu'il est blessé.

— C'est grave ?

— Il a du sang sur la jambe, sur les mains et sur le front. C'est en partie le sang de la bête.

— Je t'ai dit de le ramener ici », grogna Cirocco en essayant de contenir un nouvel accès de nausée.

« Chhht », l'apaisa Gaby en lui passant doucement la main sur le front. « Je ne peux pas le bouger tant que je n'aurai pas confectionné un brancard. D'abord je vais te ramener au bateau et te coucher. Silence ! Si je dois me battre contre toi, je n'hésiterai pas. Tu ne voudrais pas recevoir un uppercut, n'est-ce pas ? »

Cirocco se sentait d'humeur à lui en balancer un elle-même mais la nausée lui en fit passer l'envie. Elle s'effondra au sol tandis que Gaby la maintenait.

Elle se rappela avoir songé au spectacle ridicule qu'elles devaient offrir : Gaby faisait un mètre cinquante de haut tandis que Cirocco frôlait le mètre quatre-vingt-cinq. Avec cette faible gravité Gaby devait se mouvoir avec précaution mais le poids ne présentait pas un problème.

Le vertige s'atténua lorsqu'elle fermait les yeux. Elle posa la tête contre l'épaule de Gaby.

« Merci de m'avoir sauvé la vie », lui dit-elle avant de sombrer dans l'inconscience.

Elle s'éveilla en entendant les cris d'un homme. Un son qu'elle aurait préféré ne plus entendre.

Bill était dans un demi-coma. Cirocco s'assit et se caressa doucement le côté du crâne. C'était douloureux mais le vertige s'était dissipé.

« Viens me donner un coup de main, dit Gaby. Il faut qu'on le maintienne sinon il risque de se blesser. »

Hâtivement elle rejoignit Gaby. « C'est grave ?

— Très. Une jambe cassée. Quelques côtes aussi, probablement. Mais il n'a pas craché de sang.

— Où est la fracture ?

— Le tibia ou le péroné. Je ne sais pas lequel est lequel. Je croyais à une simple laceration avant de le mettre sur le brancard. Il a commencé à se débattre et c'est alors que j'ai vu l'os pointer.

— Seigneur.

— En tout cas, il n'aura pas perdu trop de sang. »

Cirocco sentit à nouveau son estomac se nouer lorsqu'elle examina la plaie béante sur la jambe de Bill. Gaby nettoyait la blessure avec des chiffons bouillis. Chaque fois qu'elle le touchait il criait d'une voix rauque.

« Que vas-tu faire ? » lui demanda Cirocco, vaguement consciente que son rôle était de donner des directives, non d'en demander.

Gaby semblait désemparée. « Je crois que tu devrais appeler Calvin.

— À quoi bon ? Oh ! ouais, je veux bien appeler ce fils de pute mais tu as vu le temps que ça a pris la dernière fois. Si Bill est mort avant qu'il n'arrive, je le tue.

— Alors il va falloir qu'on le soigne.

— Tu sais faire ?

— J'y ai assisté une fois. Sous anesthésie.

— Tout ce que nous avons, c'est un paquet de charpies que j'espère propres. Je vais lui tenir les bras. Attends une minute. » Elle s'approcha de Bill et le regarda. Il fixait le vide et son front, lorsqu'elle le toucha, était brûlant de fièvre.

« Bill ? Écoute-moi. Tu es blessé, Bill.

— Rocky ?

— C'est moi. Tout va bien se passer, mais tu as une jambe cassée. Est-ce que tu comprends ?

— Je comprends, murmura-t-il avant de fermer les yeux.

— Bill, réveille-toi. J'ai besoin de ton aide. Il ne faut pas que tu te débattes. Est-ce que tu m'entends ? »

Il souleva la tête et regarda sa jambe. « Ouais, dit-il en s'essuyant le visage d'une main sale. Je me tiendrai bien. Finissons-en, voulez-vous ? »

Cirocco fit un signe à Gaby qui grimaça et tira.

Il leur fallut trois tentatives, éprouvantes pour les deux femmes. Au deuxième essai l'extrémité de l'os saillit avec un bruit mouillé qui fit de nouveau rendre Cirocco. Bill supporta bien l'épreuve : sa respiration était sifflante, les muscles de son cou étaient tendus comme des cordes mais il ne cria plus.

« Je voudrais bien savoir si j'ai fait du bon boulot », dit Gaby. Puis elle se mit à pleurer. Cirocco la laissa seule et se consacra à ligaturer l'attelle le long de la jambe de Bill. Il avait perdu conscience avant qu'elle n'ait terminé. Elle se redressa et considéra ses mains trempées de sang.

« Il va falloir qu'on bouge, dit-elle. Cet endroit est malsain. Il faudrait trouver un coin sec pour y dresser le camp et attendre qu'il se rétablisse.

— Il vaudrait certainement mieux ne pas le déplacer.

— Non. » Elle soupira. « Mais il le faut quand même. En une journée nous devrions atteindre les montagnes que nous avons vues plus tôt. Allons-y. »

CHAPITRE 13.

Il leur fallut deux jours au lieu d'un et ce furent deux journées terribles.

Elles s'arrêtaient fréquemment pour stériliser les pansements de Bill. Le bol utilisé pour faire bouillir l'eau n'avait pas la finesse d'un récipient de faïence ; il fuyait, avait tendance à fondre et troublait l'eau. Enfin cette dernière mettait près d'une heure à bouillir car la pression sur Gaïa était supérieure à une atmosphère.

Gaby et Cirocco pouvaient voler quelques heures de sommeil, à tour de rôle, lorsque la rivière était large et calme. Mais lorsque survenait un passage dangereux, elles n'étaient pas trop de deux pour éviter que leur embarcation ne s'échoue. La pluie tombait sans discontinuer.

Bill dormit et s'éveilla au bout des premières vingt-quatre heures en donnant l'impression d'avoir vieilli de cinq ans. Son visage était gris. Lorsque Gaby changea son pansement, la blessure avait un sale aspect : le bas de la jambe et le pied avaient doublé de volume.

Quand ils sortirent des marais il délirait. Il suait en abondance, sa fièvre était extrême.

Cirocco parvint à contacter une saucisse de passage au matin du second jour. La créature lui répondit par un sifflement aigu et montant que Calvin lui avait traduit par : « D'accord, je lui dirai », mais elle commençait à craindre qu'il ne fût déjà trop tard. Elle regarda la saucisse dériver placidement en direction de la mer gelée et se demanda pourquoi elle avait tant insisté pour qu'ils quittent la forêt. Et s'il le fallait pourquoi ne pas avoir alors emprunté *Omnibus*, pour survoler le paysage, loin des terribles dangers, comme ces poissons de vase qui refusaient de mourir.

Ses raisons présentes étaient tout aussi valables qu'à l'époque mais cela ne lui ôtait en rien ses remords. Gaby ne supportait pas le vol à bord des saucisses et ils devaient trouver un moyen de sortir. Elle pensait toutefois qu'il devait y avoir des tâches plus faciles et

plus satisfaisantes à remplir que d'assumer la responsabilité de la vie des autres et elle était dégoûtée de sa propre existence. Elle voulait être débarrassée, voulait se délivrer de son fardeau sur quelqu'un d'autre. Comment avait-elle pu avoir l'idée de devenir capitaine ? Qu'avait-elle accompli de valable depuis qu'elle avait pris le commandement du *Seigneur des Anneaux* ?

Ce qu'elle désirait vraiment était simple, mais difficile à trouver : elle cherchait l'amour, tout comme n'importe qui. Bill lui avait dit qu'il l'aimait ; pourquoi ne pouvait-elle pas lui dire de même ? Elle s'en était crue capable, un jour, mais maintenant il était semblait-il au seuil de la mort, et c'était elle la responsable.

Elle cherchait aussi l'aventure. Toute sa vie, l'aventure l'avait guidée, depuis le premier illustré qu'elle avait ouvert, le premier documentaire sur la conquête spatiale qu'elle avait regardé avec des yeux d'enfant émerveillée, jusqu'aux films de cape et d'épée sur écran plat en noir et blanc ou aux westerns en technicolor. Cette soif d'accomplir quelque chose d'héroïque et d'excessif ne l'avait jamais quittée. Elle aurait voulu fondre sur la base des pirates de l'espace, lasers en batterie, se frayer un chemin dans la jungle avec un parti de révolutionnaires farouches pour un raid nocturne sur la place tenue par l'ennemi, partir en quête du Saint-Graal ou détruire l'Etoile Noire. Elle s'était trouvée d'autres raisons, une fois adulte, pour jouer des coudes au collège et s'entraîner à devenir la meilleure possible pour que le jour venu on ne puisse choisir qu'elle pour la mission vers Saturne. Sous ces motifs pourtant, c'était l'aiguillon du voyage et des paysages étranges, l'envie d'accomplir ce que nul autre n'avait accompli, qui l'avait fait atterrir sur le pont du *Seigneur des Anneaux*.

Maintenant elle l'avait, son aventure. Elle descendait un fleuve à bord d'une coquille de noix, à l'intérieur de la structure la plus titanique qu'aie jamais contemplé un œil humain ; et l'homme qu'elle aimait était en train de mourir.

L'Est d'Hypérion était un pays de collines douces et de longues plaines parsemées d'arbres tordus par les vents, comme une savane africaine. L'Ophion s'était rétréci, son cours devenait plus impétueux tandis que ses eaux s'étaient inexplicablement refroidies.

Ils dérivèrent à la merci du fleuve pendant cinq ou six kilomètres en longeant des falaises basses qui tombaient abruptement sur la berge. Le *Titanic* était ingouvernable lorsqu'il prenait trop de vitesse. Cirocco guettait un élargissement du cours d'eau, en quête d'un lieu propice pour accoster.

Elle le découvrit enfin et il leur fallut lutter deux bonnes heures contre le courant en jouant de la gaffe et de l'aviron pour amener leur embarcation sur la côte rocheuse. Elles étaient l'une et l'autre à bout de force. Qui plus est, les réserves de bord étaient épuisées et la contrée semblait peu fertile.

Elles hissèrent le *Titanic* sur la plage, dérapant sur les roches érodées par les flots. Elles ne s'arrêtèrent qu'après avoir jugé être hors de danger. Bill n'avait même pas conscience de leurs mouvements. Il n'avait plus reparlé depuis un long moment.

Cirocco veilla Bill tandis que Gaby s'endormait comme une masse. Pour se tenir éveillée elle explora le coin sur un rayon d'une centaine de mètres.

Il y avait un léger escarpement à vingt mètres de la rive. Elle le gravit.

La zone orientale d'Hypérion ressemblait à un paradis de fermier : de vastes étendues de terrain rappelaient les champs de blé doré du Kansas. Une illusion gâchée par d'autres secteurs, ceux-là d'une teinte rouille, et d'autres encore d'un bleu pâle mêlé d'orangé. Les champs ondulaient sous le vent comme de hautes herbes. Des ombres noires glissaient sur ce paysage – certains des nuages étaient si bas qu'ils formaient des bancs de brouillard dans le lit des torrents, même en plein soleil.

Plus à l'est, les collines rejoignaient la zone de crépuscule de Rhéa, en prenant progressivement une teinte verte qui devait correspondre à une forêt qui laissait ensuite place, dans l'obscurité, aux contreforts escarpés d'une chaîne de montagnes. Vers l'ouest, le paysage était de plus en plus plat, semé d'étangs et de marigots – le domaine des poissons de vase – dont les eaux reflétaient la lumière du soleil. Au-delà, c'était le vert profond de la jungle tropicale tandis que plus haut sur la courbe apparaissaient de nouvelles plaines qui se fondaient dans le crépuscule d'Océan au seuil de sa mer gelée.

Son examen des collines lointaines lui révéla un groupe d'animaux : des points noirs sur l'arrière-plan jaune. Deux ou trois semblaient plus gros que les autres.

Elle s'apprêtait à retourner vers leur tente lorsqu'elle entendit la musique. Elle était si faible et si lointaine qu'elle l'avait perçue déjà depuis quelque temps, en fait, sans s'en être rendu compte. C'était un groupe d'accords rapides suivis par une note soutenue d'une douceur et d'une pureté bouleversantes. C'était un chant qui parlait de lieux calmes et d'un bonheur qu'elle pensait ne plus jamais rencontrer, un chant qui lui était aussi familier qu'une berceuse.

Elle s'aperçut qu'elle pleurait doucement, immobile et sans bruit pour ne pas faire fuir le vent. Mais le chant s'était envolé.

La Titanide les découvrit alors qu'elles démontaient la tente avant de déplacer Bill. Elle se tenait au sommet de l'escarpement gravi par Cirocco la veille. Cette dernière attendit pour faire le premier mouvement mais la créature semblait avoir la même idée.

Le terme le plus adéquat pour qualifier l'être était : centaure. Sa partie inférieure affectait la forme d'un cheval, sa moitié supérieure était humaine à un degré effrayant. Cirocco avait envie de se pincer pour y croire.

Ce n'était pas un centaure tel que les imaginait Disney ; il n'avait non plus guère de rapport avec le modèle grec classique. Pourvu d'une toison abondante, son trait dominant restait toutefois une peau nue et pâle. Une pilosité multicolore cascada sur sa tête, sa queue, sur la partie inférieure de ses quatre jambes et sur ses avant-bras. Le plus étrange dans cette créature demeurait cette toison entre ses antérieurs, en un point où tout cheval qui se respecte – et Cirocco s'efforçait d'en garder à l'esprit l'image – n'arborait qu'un cuir absolument lisse. La créature tenait une crosse de pasteur et, hormis quelques ornements de petite taille, allait entièrement nue.

Cirocco était certaine qu'il s'agissait de l'une de ces Titanides mentionnées par Calvin, quoiqu'il eût commis une erreur de traduction. Il – ou plutôt elle car Calvin avait souligné que ces êtres étaient tous femelles – n'avait pas six jambes mais bien six membres.

Cirocco fit un pas et la Titanide porta la main à sa bouche puis la tendit en un geste vif.

« Attention ! lança-t-elle. Je vous en prie, faites attention. »

L'espace d'une seconde, Cirocco se demanda de quoi la créature voulait bien parler mais rapidement ce fut l'étonnement qui la pétrifia. La Titanide n'avait parlé ni anglais, ni russe, ni français, qui jusqu'à présent avaient été les seules langues qu'elle entendît.

« Que... » Elle s'interrompit pour s'éclaircir la gorge. Certains des termes requéraient une voix passablement aiguë. « Que se passe-t-il ? Sommes-nous en danger ? » Les questions étaient difficiles car nécessitant une appoggiature complexe.

« J'ai perçu votre existence, chanta la Titanide. J'ai senti que vous alliez sûrement tomber. Mais vous devez savoir ce qui est bon pour votre propre espèce. »

Gaby regardait Cirocco d'un drôle d'air.

« Que diable se passe-t-il ? lui demanda-t-elle.

— J'arrive à la comprendre », répondit Cirocco peu désireuse d'approfondir le sujet. « Elle nous a dit de faire attention.

— Attention à... mais comment ?

— Comment Calvin a-t-il compris les saucisses ? Quelque chose nous a trafiqué l'esprit, mon chou. Cela tombe à point nommé maintenant, alors tu la boucles. » Elle enchaîna avant qu'on ne lui pose d'autres questions dont elle savait qu'elle ignorerait les réponses.

« Êtes-vous le peuple des marais ? interrogea la Titanide. Ou bien venez-vous de la mer gelée ?

— Ni l'un ni l'autre, arpégea Cirocco. Nous avons franchi les marais pour atteindre la... la mer maléfique mais nous ne courons aucun danger. Et nous ne vous voulons aucun mal.

— Vous ne me ferez guère de mal, surtout si vous comptez gagner la mer maléfique, car vous mourrez. Vous êtes trop grandes pour des anges qui auraient perdu leurs ailes et trop sincères pour des créatures de la mer. Je confesse n'avoir jusqu'à présent jamais rencontré vos semblables.

— Nous... pourriez-vous nous rejoindre sur la plage ? Mon chant est faible ; le vent ne le porte pas.

— Je suis à vous en deux coups de queue.

— Rocky ! souffla Gaby. Attention, elle s'apprête à descendre ! » Elle se plaça devant Cirocco, son épée de verre dressée.

« Je le sais bien, dit Cirocco en agrippant le bras armé de Gaby. C'est moi qui le lui ai demandé. Écarte-moi ça avant qu'elle se méprenne sur nos intentions et tiens-toi à carreau. Je crierai s'il y a du danger. »

La Titanide descendit la falaise en marche avant, les bras écartés pour maintenir son équilibre. Elle dansait avec légèreté par-dessus la petite avalanche qu'elle avait déclenchée et bientôt trottinait dans leur direction. Ses pas résonnaient sur la roche avec un clopinement familier.

Elle mesurait trente centimètres de plus que Cirocco qui se surprit à reculer à son approche. Elle n'avait que rarement dans son existence rencontré femme plus grande qu'elle, mais cette créature de sexe féminin n'aurait pu être dépassée que par une basketteuse professionnelle. Vue de près, son étrangeté ressortait encore plus justement à cause de certains de ses traits, trop humains.

Les bandes rouges, orange et bleues que Cirocco avait crues naturelles étaient en vérité peintes. Elles formaient des motifs, principalement sur le visage et la poitrine. Quatre chevrons décoraient le ventre juste au-dessus de l'endroit où se serait trouvé le nombril, en eût-elle possédé un.

Le visage était assez large pour que le nez plat et la bouche puissante n'y détonnent pas. Elle avait des yeux immenses, considérablement écartés. Les iris en étaient d'un jaune vif, marqués de filets verts rayonnant des pupilles dilatées.

Ces yeux étaient si étonnantes que Cirocco faillit ne pas remarquer le trait le plus inhumain de ce visage. Elle avait cru qu'il s'agissait de fleurs bizarres, accrochées derrière chaque oreille, mais il s'avéra que c'étaient les oreilles proprement dites. Elles pointaient au travers du casque de ses cheveux.

« Je me nomme Do-Dièse... », chanta-t-elle. C'était une série de notes dans la gamme de do-dièse.

« Qu'a-t-elle dit ? chuchota Gaby.

— Elle a dit qu'elle s'appelait... » et elle chanta son nom. La Titanide dressa les oreilles.

« Je ne peux pas l'appeler comme ça, protesta Gaby.

— Appelle-la Do-Dièse dans ce cas. Est-ce que tu vas la boucler et me laisser mener la conversation ? » Elle se tourna vers la Titanide.

« Mon nom est Cirocco, alias capitaine Jones, chanta-t-elle. Et voici mon amie, Gaby. »

Les oreilles s'abaissèrent et Cirocco faillit éclater de rire. Son expression n'avait pas changé mais les oreilles étaient plus qu'éloquentes.

« Simplement Si-Ro-Ko-A-Liaska-Pi-Ten-Djon's ? » psalmodia-t-elle en imitant le ton monocorde de Cirocco. Lorsqu'elle soupira ses narines se dilatèrent avec force mais sa poitrine ne bougea pas. « C'est un nom bien long mais guère mélodieux, sans vouloir vous offenser. N'éprouvez-vous donc jamais de joie pour vous baptiser aussi tristement ?

— On choisit nos noms pour nous », chanta Cirocco, embarrassée sans savoir pourquoi. C'était un bien morne monocorde qu'elle offrait à la Titanide en comparaison de sa sémillante mélodie. « Notre langue n'est pas la vôtre et nos registres sont moins étendus. »

Do-Dièse rit, et cette fois son rire était absolument humain.

« Vous parlez d'une voix de pipeau, c'est vrai, mais je vous aime bien. J'aimerais vous inviter chez mon arrière-mère pour une fête en votre honneur, si cela vous agrée. »

— Nous accepterions avec plaisir, malheureusement l'un de nous est sérieusement blessé. Et nous avons besoin d'aide.

— Laquelle est-ce ? » chanta-t-elle et ses oreilles battirent de consternation.

« Ni l'une ni l'autre, mais un troisième. Il s'est brisé l'os de l'une de ses jambes. » Au passage elle nota que le langage des Titanides possédait des pronoms masculins et féminins. Des fragments de chanson avec le sens de mère-mâle et mère-femelle et même de concepts encore plus improbables lui traversèrent l'esprit.

« Un os dans sa jambe », chanta Do-Dièse tandis que ses oreilles dansaient un ballet compliqué. « À moins que je ne me trompe, voilà qui est bien fâcheux pour des gens tels que vous qui ne pouvez vous en passer d'une. Je vais prévenir sur-le-champ la guérisseuse. » Elle leva sa crosse et chanta brièvement dans un petit bloc vert à son extrémité.

Les yeux de Gaby s'agrandirent.

« Elles ont la radio ? Rocky, explique-moi ce qui se passe.

— Elle vient de dire qu'elle appelait un médecin. Et que j'avais un nom monotone.

— Bill pourrait avoir besoin du médecin mais je doute qu'il soit inscrit au Conseil de l'ordre.

— Comme si je ne le savais pas, siffla-t-elle avec colère. Bill est vraiment mal en point, bon sang. Même si ce toubib n'a rien d'autre à offrir que des formules magiques et des remèdes de cheval, ça ne lui fera pas de mal de tenter le coup.

— Est-ce là votre langage ? demanda Do-Dièse. Ou bien auriez-vous des problèmes respiratoires ?

— C'est ainsi que nous parlons. Je...

— Je vous prie de me pardonner. Mon arrière-mère dit toujours que je devrais apprendre le tact. Je n'ai que... » Elle chanta le nombre vingt-sept suivi d'une unité de temps que Cirocco ne sut déchiffrer. « Et j'ai encore beaucoup à apprendre pour compléter les leçons des entrailles.

— Je comprends », chanta Cirocco qui n'y comprenait rien du tout. « Nous devons vous paraître étranges. Tout comme assurément vous l'êtes pour nous.

— Le suis-je ? » La tonalité de sa question trahissait qu'il s'agissait là pour Do-Dièse d'une idée entièrement neuve.

« Pour celui qui n'a jamais vu de vos semblables.

— Ce doit être comme vous le dites. Mais si vous n'avez jamais vu de Titanide, puis-je m'enquérir de quelle région de la vaste roue de l'univers vous provenez donc ? »

La façon dont son esprit traduisait le chant de Do-Dièse avait rendu perplexe Cirocco. Mais ce n'est qu'en l'entendant chanter qu'elle réalisa, en puisant dans les équivalents de ce terme en deux notes, que Do-Dièse s'exprimait dans le mode formaliste et poli, usant d'altérations microtonales, réservé à la conversation des jeunes avec leurs aînés. Elle revint à la gamme chromatique du mode informatif.

« Nous ne venons pas du tout de la roue. Par-delà les murs du monde, il existe un endroit plus vaste que vous ne pouvez pas voir...

— Oh ! Vous êtes de la Terre ! »

Elle n'avait pas dit Terre, pas plus qu'elle ne s'était baptisée Titanide. Mais l'impact du mot désignant la troisième planète du système solaire surprit Cirocco tout autant que si elle l'avait

effectivement prononcé. Do-Dièse poursuivit et sa posture comme son attitude avaient changé en accord avec son passage dans un mode d'élocution scolaire – accordé au ton emprunté par Cirocco. Elle s'anima et si ses oreilles avaient été un rien plus larges, elle se serait mise à voler dans les airs.

« Je suis confuse. Je croyais que la Terre était une fable pour les enfants qu'on se raconte autour des feux de camp. Et je pensais que les créatures terriennes ressemblaient aux Titanides. »

L'oreille nouvellement accordée de Cirocco buta sur ce dernier terme : elle se demanda s'il ne fallait pas le traduire par « hommes ». Comme dans l'expression : « Nous sommes des hommes, vous êtes des barbares. » Mais les sous-entendus chauvins étaient absents. Elle parlait des siens comme d'une espèce parmi tant d'autres sur Gaïa.

« Nous sommes les premiers à venir, chanta Cirocco. Je suis surprise que vous nous connaissez alors que nous ignorions tout de vous jusqu'à maintenant.

— Vous ne chantez donc pas nos exploits héroïques comme nous-mêmes chantons les vôtres ?

— Je crains que non. »

Do-Dièse regarda derrière elle. Une autre Titanide était apparue au sommet de l'escarpement. Elle ressemblait beaucoup à Do-Dièse, à part une différence troublante.

« C'est Si-Bémol... », chanta-t-elle, puis, avec un air coupable, elle repassa dans le mode formel.

« Avant qu'il n'arrive, il est une question qui me brûle l'âme depuis le premier instant où je vous ai vues.

— Il est inutile de me traiter comme un aîné, chanta Cirocco. Il se pourrait que vous soyez plus âgée que moi.

— Oh, non. J'ai trois ans en mesure terrestre. Ce que je désirerais savoir, en espérant que ma question n'est pas impudente, c'est comment vous faites pour tenir debout si longtemps sans vous flanquer par terre ? »

CHAPITRE 14.

Lorsque la seconde créature les rejoignit, la différence troublante remarquée un peu plus tôt par Cirocco apparut à l'évidence, et n'en fut que plus troublante. Entre ses jambes antérieures, là où Do-Dièse ne montrait qu'un triangle de poils, Si-Bémol arborait un pénis absolument humain.

« Doux Jésus », murmura Gaby en gratifiant Cirocco d'une bourrade.

« Vas-tu te taire ? dit Cirocco. Je suis assez énervée comme ça.

— Toi, énervée ? Et moi, alors ? Je ne comprends pas une note de ce que tu chantonnes. Mais c'est charmant, Rocky. Tu as un joli filet de voix. »

Mis à part ses attributs virils, Si-Bémol était pratiquement la réplique de Do-Dièse. L'une et l'autre possédaient des seins hauts et coniques, et une peau lisse et pâle. Les deux visages étaient vaguement féminins, imberbes, la bouche large. Si-Bémol arborait encore plus de peintures sur le corps, encore plus de fleurs dans les cheveux. Hormis ce détail et le pénis, il aurait été difficile de les distinguer.

L'extrémité d'une flûte en bois dépassait d'un repli charnu au niveau de son absence de nombril. C'était apparemment une poche.

Si-Bémol fit un pas et tendit la main. Cirocco recula et Si-Bémol, d'un mouvement vif, lui posa une main sur chaque épaule. Son effroi ne fut que passager, puis elle comprit qu'il avait partagé l'appréhension de Do-Dièse. Il avait cru qu'elle tombait à la renverse et ne voulait simplement que la rattraper.

« Tout va bien, chanta-t-elle nerveusement. Je suis capable de tenir debout toute seule. » Les mains étaient larges mais parfaitement humaines. Le toucher lui faisait une impression des plus bizarres : voir une créature impossible était autre chose que de sentir la chaleur de son corps. Ce qui lui rappela avec d'autant plus d'intensité qu'elle était en train d'établir le premier contact de

l'humanité avec une intelligence étrangère. Il sentait la pomme et la cannelle.

« La guérisseuse ne va plus tarder. » Il lui chantait sur un ton d'égal à égal mais le mode restait formel. « Entre-temps, avez-vous mangé ?

— Nous vous aurions volontiers offert nous-mêmes de la nourriture, chanta Cirocco, mais pour tout dire, nous avons épuisé nos provisions.

— Et mon avant-sœur ne vous a rien offert ? » Si-Bémol gratifia Do-Dièse d'un regard désapprobateur et celle-ci baissa la tête. « Elle est impulsive et curieuse, mais guère réfléchie. Je vous prie de la pardonner. » Les termes qu'il employait pour décrire ses rapports avec Do-Dièse étaient complexes. Cirocco disposait du vocabulaire mais manquait de référentiel.

« Elle s'est montrée des plus aimables.

— Son arrière-mère sera ravie de l'entendre. Vous joindrez-vous à nous ? J'ignore vers quel genre de nourriture vont vos préférences mais si vous trouvez quelque chose à votre goût, servez-vous. »

Il fouilla dans sa poche – celle-ci, en cuir, passée autour de sa taille, et non son appendice naturel – pour en extraire un gros objet brun-rouge, qui ressemblait à un jambon fumé. Il le tenait comme un pilon de dinde. Les deux Titanides s'assirent, repliant leurs jambes avec aisance ; Cirocco et Gaby firent donc de même, opération que les Titanides observèrent avec le plus grand intérêt.

On fit circuler la pièce de viande. Do-Dièse sortit plusieurs douzaines de pommes vertes. Les Titanides les engouffraient entières : un craquement, et elles avaient disparu.

Gaby fronça les sourcils en contemplant le fruit. Elle regarda Cirocco avec un air dubitatif tandis qu'elle en goûtait une bouchée. Il avait un goût de pomme verte. L'intérieur était blanc et juteux, avec de petits pépins marron.

« Nous éclaircrons peut-être tout ceci plus tard, dit Cirocco.

— J'aimerais autant avoir quelques explications tout de suite, rétorqua Gaby. Personne n'ira jamais croire que nous nous sommes tapé des pommes d'api vertes en compagnie de centaures roses. »

Do-Dièse se mit à rire : « Celle qui se nomme Ga-Bi chante un air amusant.

— Elle me parle ?

— Elle apprécie ton chant. »

Gaby eut un sourire timide. « Ce n'est rien en comparaison de tes tirades wagnériennes. Comment fais-tu pour les comprendre ? Et comment expliquer leur aspect ? J'ai entendu parler d'évolution parallèle mais rien qu'au-dessus de la ceinture ? Des humanoïdes, je pourrais y croire. J'étais prête à tout, des grosses masses de gelée aux araignées géantes. Mais ceux-là nous ressemblent trop.

— Pourtant la plus grande partie de leur individu n'a strictement aucun rapport avec nous.

— Exact ! dit Gaby, criant à nouveau. Mais considère leur visage. Élimine les oreilles d'âne. La bouche est large, les yeux sont énormes et le nez donne l'impression d'avoir été écrasé à coups de pelle, mais l'ensemble reste dans la gamme de ce qu'on peut trouver sur Terre. Regarde plus bas, maintenant, si ça ne te gêne pas. » Elle frissonna. « Regarde simplement ceci et je te défie de nier qu'il s'agit d'un pénis humain.

— Demandez-lui si nous pouvons nous joindre à elle, chanta Si-Bémol avec chaleur. Nous ignorons les paroles mais nous pouvons improviser un accompagnement. »

Cirocco vocalisa qu'elle devait discuter encore un peu avec son amie mais qu'elle leur traduirait ensuite. Il opina mais continua de suivre avec attention leur conversation.

« Gaby, s'il te plaît, ne me crie pas dessus.

— Excuse-moi. » Elle baissa la tête dans son giron et se contraignit au calme. « J'aime que les choses soient logiques. Un pénis humain sur une créature extra-terrestre ne l'est pas. As-tu remarqué leurs mains ? Elles ont des empreintes digitales. Je les ai vues. Le F.B.I. les mettrait dans son fichier sans se poser de questions.

— Je l'ai vu.

— Si tu pouvais me dire comment leur parler... »

Cirocco ouvrit les mains. « Je ne sais pas. C'est comme si j'avais toujours su ce langage. J'ai plus de mal à chanter qu'à écouter mais uniquement parce que mon larynx n'a pas la conformation adéquate. Au début, j'ai été effrayée, mais plus maintenant. J'ai confiance en eux.

— Tout comme Calvin fait confiance aux saucisses.

— Il est évident que quelque chose s'est amusé avec nous pendant que nous étions endormis. Quelqu'un m'a donné le langage – j'ignore comment ou pourquoi – et ce quelqu'un m'a également procuré autre chose : le sentiment que ce don ne cache aucune intention mauvaise. Et plus je parle avec les Titanides, plus je les aime.

— Calvin disait pratiquement la même chose à propos de ses foutues saucisses, remarqua sombrement Gaby. Et tu étais sur le point de l'arrêter.

— Je crois le comprendre un peu mieux maintenant. »

La guérisseuse était une Titanide femelle dont le nom était également dans la tonalité de Si-Bémol. Elle pénétra dans la tente et passa un certain temps à examiner la jambe de Bill sous l'œil attentif de Cirocco. Les lèvres de la blessure étaient jaunes et noir bleuté. Un liquide suintait lorsque la guérisseuse pressait autour.

Elle n'ignorait pas l'inquiétude de Cirocco. Tournant son torse humain, elle fourragea dans la sacoche de cuir harnachée à son arrière-train chevalin, pour en sortir un flacon rempli d'un liquide brun.

« C'est un puissant désinfectant, chanta-t-elle, puis elle attendit.

— Quel est son état, docteur ?

— Fort grave. Faute de traitement, il sera auprès de Gaïa dans quelques dizaines de révolutions. » Cirocco traduisit ainsi au début mais en vérité un seul terme exprimait cette période de temps. Transcrit avec un préfixe métrique, l'équivalent pouvait être *décarev*. Gaïa tournait sur elle-même en près d'une heure.

La signification d'« être auprès de Gaïa » était, elle, évidente bien qu'elle n'eût pas utilisé le nom Gaïa. Son terme recouvrait à la fois le monde, la déesse qui était le monde et le concept du retour à la terre. Il n'y avait aucune connotation d'immortalité.

« Peut-être préféreriez-vous attendre l'arrivée d'un guérisseur de votre propre espèce, chanta la Titanide.

— Bill risque de ne jamais le voir.

— Si fait. Mes remèdes devraient enrayer l'infestation par les petits parasites. J'ignore s'ils vont inhiber le fonctionnement de son métabolisme. Ainsi je ne puis vous promettre que le traitement ne va pas causer de dommage à la pompe qui refoule ses fluides vitaux,

puisque j'ignore où ladite pompe se trouve localisée chez votre espèce.

— Juste ici », et Cirocco se frappa la poitrine.

Les oreilles de la Titanide sursautèrent. Elle colla son pavillon contre le torse de Cirocco.

« Pas possible, chanta-t-elle. Eh bien, Gaïa est sage si ses révolutions sont impénétrables. »

Cirocco était dans les affres de l'indécision. Les concepts de métabolisme et de germe ne pouvaient pas faire partie des connaissances d'un sorcier. Et la traduction était bien exacte. La guérisseuse avait même conscience des dommages que pouvait causer son traitement à un corps humain.

Mais Calvin était parti et Bill à l'article de la mort.

« Par la prière, à quoi cela sert-il donc ? » chanta la guérisseuse. Elle tenait le pied de Bill. Ses doigts manipulaient doucement les orteils.

« Euh... ils... », elle se ressaisit mais demeura incapable de trouver les mots pour « vestiges atrophiés de l'évolution ». Un terme correspondait à évolution mais il ne s'appliquait pas aux êtres vivants. « Ils aident à maintenir son équilibre mais ne sont pas indispensables. Ce sont des oubliés, des erreurs de conception.

— Ah, fredonna la guérisseuse. Gaïa fait des erreurs, c'est bien connu. Tenez, par exemple, le premier avec qui j'eus des rapports arrière, il y a bien des myriarevs. » Cirocco voulait transcrire par « mon mari » mais cela ne collait pas ; on aurait tout aussi bien pu dire « ma femme » mais c'eût été tout aussi inadéquat. Il n'existait aucun équivalent en anglais ; puis elle revint au problème présent.

« Faites ce que vous pouvez pour mon ami. Je m'en remets entièrement à vous. »

La guérisseuse opina et se mit à l'œuvre.

Elle lava d'abord la blessure avec le liquide brun. Puis elle y mit un cataplasme de gelée jaune et posa sur la plaie une grande feuille « pour attirer les petites bêtes qui mangent la chair ». Cirocco reprenait puis reperdait espoir à mesure qu'elle l'observait. Elle tâcha d'oublier la feuille, et cette idée « d'attirer les petites bêtes » : ces notions semblaient par trop primitives. En revanche, lorsque la guérisseuse pansa la blessure, elle employa des bandages sortis d'emballages scellés qu'elle affirma « nettoyés de tout parasite ».

Tout en travaillant elle poursuivait son examen attentif du corps de Bill, le ponctuant parfois d'une petite ritournelle étonnée.

« Eh bien, qui aurait cru que... ?... un muscle, ici ? Attaché de cette manière ? Comme s'il marchait avec le pied cassé... non, je n'arrive pas à le croire. » Gaïa se trouvait alternativement invoquée comme sage, infiniment inventive, inutilement compliquée, et complètement idiote. Elle put noter également que Gaïa savait plaisanter à ses heures, tout comme n'importe quelle divinité – ceci lorsque la Titanide contempla, avec étonnement, les fesses du malade.

Cirocco était trempée de sueur lorsque la guérisseuse eut terminé. Au moins s'était-elle abstenue d'exhiber des crécelles et des poupées vaudou, ou de dessiner des diagrammes magiques sur le sol. Après avoir noué le dernier pansement, elle se mit à chanter une chanson de guérison. Cirocco n'y voyait aucun mal.

La guérisseuse se pencha vers Bill, l'entoura de ses bras et souleva doucement son torse pour le serrer contre elle. Elle posa la tête du malade contre son épaule et pencha la sienne pour lui murmurer à l'oreille. Elle le câlina en lui fredonnant une berceuse sans paroles.

Les tremblements de Bill cessèrent peu à peu. Les couleurs revinrent à son visage dont les traits s'apaisèrent pour la première fois depuis son accident.

Au bout de quelques minutes, Cirocco aurait juré qu'il souriait.

CHAPITRE 15.

Cirocco comprit qu'elle devait se débarrasser de certains préjugés.

Le premier était le plus évident : Lorsque Si-Bémol était arrivé, avec son apparence si semblable à celle de Do-Dièse hormis ses organes sexuels, elle avait supposé que les Titanides allaient s'avérer difficiles à distinguer.

Mais le groupe qui s'était présenté en réponse à l'appel de Do-Dièse semblait échappé d'un manège de chevaux de bois.

La guérisseuse avait une queue et des cheveux vert émeraude. Le reste de son corps était recouvert d'une épaisse fourrure blanche comme neige. Une autre était également velue : une jument poil de carotte tachée de violet. Il y avait aussi un cheval pie à la robe blanche et brune, et un autre entièrement nu à l'exception de la queue. Sa peau était bleu pâle.

La dernière du groupe semblait également nue mais ce n'était pas le cas : elle avait un pelage de cheval non seulement sur la partie de son individu pour laquelle cela semblait raisonnable mais aussi sur sa moitié humaine. Elle était zébrée de jaune vif et d'orange passé, avec sur la tête et la queue une chevelure lavande. Il était inutile d'en détourner les yeux ; son image s'imprimait sur la rétine.

Non contentes de cette atmosphère de carnaval, les Titanides peignaient leur peau nue et se teignaient les cheveux par plaques. Elles portaient des colliers et des bracelets, des anneaux passés dans le nez et les oreilles, tandis que des guirlandes formées de chaînes de laiton, de pierres de couleur et de fleurs tressées leur enserraient les jambes. Chacune portait, soit à l'épaule, soit, dans la poche ventrale, un instrument de musique fait de bois, de corne, de coquillage ou de cuivre.

Le second préjugé – à vrai dire le premier puisque c'était Calvin qui l'avait formulé – était que toutes les Titanides étaient de sexe féminin. Posée avec tact à la guérisseuse, la question avait amené

une réponse directe assortie d'une impressionnante démonstration : les Titanides avaient chacune trois organes sexuels.

Elle connaissait déjà les attributs frontaux, masculins ou féminins. C'étaient eux qui déterminaient le genre des pronoms pour des raisons que seule une Titanide eût pu comprendre.

En outre, chacune possérait une vaste ouverture vaginale ouvrant juste sous la queue, tout comme une jument terrestre.

C'était toutefois le sexe du milieu qui choquait Gaby et Cirocco : sous le ventre tendre, entre les jambes arrière de la guérisseuse se trouvait un épais fourreau charnu abritant un pénis qui était en tout point humain à l'exception du fait qu'il avait la taille et le diamètre du bras de Cirocco.

Cirocco s'était crue blasée. Elle avait vu plus d'un homme nu et cela faisait des années qu'aucun d'eux n'avait eu rien de bien neuf à lui montrer. Elle aimait les hommes, elle aimait faire l'amour mais cette chose lui donnait des envies d'entrer dans les ordres. La violence de sa réaction la surprit. Elle savait que Gaby avait exprimé un sentiment identique : celui d'être plus perturbée par une convergence presque totale que par une étrangeté radicale.

Le troisième élément de réflexion pour Cirocco provenait de la conscience que bien qu'elle connût leur langage et pût nommer chacun de leurs organes sexuels, elle n'avait eu connaissance de leur sexe arrière qu'après qu'on lui en eut parlé. En tout cas, elle ne comprenait toujours pas la raison de ces trois sexes et ses connaissances ne lui fournissaient aucune explication.

Ce dont elle disposait, c'était de listes de mots et de règles de construction grammaticale. Cela fonctionnait parfaitement pour les noms ; il lui suffisait de penser à un objet pour connaître son nom. Les écueils commençaient avec certains verbes. Courir, sauter, nager, respirer : pas de problème. Mais les verbes qualifiant des actions accomplies par les Titanides mais pas par les humains étaient moins clairs.

Enfin, là où le système échouait totalement c'était pour décrire les relations familiales, les codes de conduite, les mœurs et une foule d'autres domaines où Titanides et humains avaient peu de choses en commun. Ces concepts devenaient des blancs dans les mélodies titanides : elle les traduisait parfois, pour elle ou pour Gaby, à l'aide de mots composés à rallonge du genre : celle-qui-est-

l'ortho-avant-sœur-naturelle-de-mon-arrière-mère ou bien le-sentiment-de-dégoût-justifié-envers-les-anges. Ces phrases ne correspondaient qu'à un seul mot dans le chant des Titanides.

Cela se ramenait au fait que, même dans sa tête, une pensée étrangère le demeurait. Elle ne pouvait manipuler ces concepts qu'après en avoir obtenu l'explication : elle manquait de référentiel.

L'ultime complication causée par l'arrivée des compagnons de la guérisseuse tenait à la question des noms : il y en avait trop dans la même tonalité si bien que son système originel ne pouvait plus s'appliquer. Gaby ne pouvait les chanter et donc Cirocco devait trouver des équivalents en anglais.

Puisqu'elle avait commencé dans une veine musicale, elle décida de poursuivre. Leur première connaissance se vit donc rebaptiser Cornemuse-en-Do-Dièse car son nom évoquait le bruit d'une corne de brume. Si-Bémol devint Banjo-en-Si-Bémol. La guérisseuse était Berceuse-en-Si, la rouquine Valse-en-Sol-Mineur, la baie Clarinette-en-Si et la Titanide bleue répondait maintenant au nom de Foxtrot-en-Sol. Enfin, le zèbre orange et jaune fut baptisé Limonaire-en-Ré-Mineur.

Gaby ne tarda pas à laisser tomber l'armature à la clé, ce qui ne pouvait après tout surprendre Cirocco qu'elle avait toujours persisté à appeler Rocky.

L'ambulance était un long chariot de bois monté sur quatre roues à bandage en caoutchouc, tiré par un attelage de deux titanides. Il était équipé d'une suspension pneumatique et de freins à patins commandés par les tireurs. Le bois d'un jaune brillant rappelait le pin ; soigneusement poncé, il était assemblé sans l'aide de clous.

Cirocco et Gaby placèrent Bill dans un vaste lit au milieu du chariot puis elles grimpèrent derrière lui, accompagnées par Berceuse, la guérisseuse. Celle-ci se posta à son chevet, jambes pliées sous elle, et chanta en lui bassinant le front avec un linge humide. Les autres Titanides marchaient à côté de leur équipage, à l'exception de Cor et de Banjo qui restaient derrière avec leur troupeau. Ils possédaient environs deux cents têtes de bétail : des quadrupèdes de la taille d'une vache et dotés d'un long cou mince et souple de trois mètres. À l'extrémité de ce cou se trouvait une bouche ridée garnie de dents fousseuses. Ces créatures se

nourrissaient en enfouissant la bouche dans le sol pour sucer le lait des vers de vase. Elles avaient un œil à la base du cou : ainsi, même la tête dans le sol, pouvait-elles voir ce qui se passait au-dessus.

Gaby considéra l'une des bêtes avec une expression légèrement scandalisée ; elle avait du mal à admettre l'existence d'une telle chose.

« Gaïa a ses bons et ses mauvais jours », conclut-elle en citant un aphorisme titanide que lui avait traduit Cirocco. « Elle devait sortir d'une bamboche de huit jours lorsqu'elle a conçu ce machin-là. Et au fait, ces radios, Rocky ? Peut-on y jeter un œil ?

— Je vais voir. » Elle chanta à Clarinette, la jument baie, pour lui demander si elles pouvaient examiner son bioparleur, et s'arrêta dès qu'elle eut prononcé ce mot.

« Elles ne les construisent pas. Elles les font pousser.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— Parce que je viens de m'en rendre compte à l'instant. Fais-moi confiance, Gaby : le terme exact qu'ils emploient signifie : la graine de la plante qui porte le chant. Tiens, regarde. »

Attaché à l'extrémité du bâton de Clarinette, l'objet affectait la forme d'une graine jaune oblongue, absolument lisse à l'exception d'un point brun et mou.

« Il écoute ici, chanta Clarinette en indiquant le point. N'y touchez pas, ça le rendrait sourd. Il répète votre chant à sa mère et s'il lui plaît elle le répète à tous les vents.

— J'ai peur de ne pas tout à fait comprendre. »

Clarinette montra un point situé derrière Gaby. « En voici une qui a encore ses enfants. »

Elle trottina en direction d'un bosquet qui poussait dans une dépression de terrain. Une excroissance en forme de cloche émergeait du sol à proximité de chaque buisson. Elle en saisit une et arracha la plante pour la rapporter au chariot, entière avec tige et racines.

« On chante aux graines », expliqua-t-elle. Elle prit sur son épaule le cor de laiton et joua quelques mesures d'une danse sur un rythme de cinq-quatre. « Penchez l'oreille à présent... » Elle se tut, embarrassée. « Enfin, faites ce dont vous avez coutume pour affiner votre ouïe. »

Au bout d'une demi-minute, elles entendirent les notes du cor, nasillardes comme sur un cylindre d'Edison, mais parfaitement distinctes. Clarinette chanta une harmonie qui fut promptement répétée. Il y eut un silence puis les deux thèmes furent reproduits simultanément.

« Elle entend ma chanson et l'apprécie, vous voyez ? chanta Clarinette en arborant un large sourire.

— C'est comme le disque des auditeurs sur une station de radio, remarqua Gaby. Et si l'animateur n'a pas envie de jouer le morceau ? »

Cirocco transmit la question de Gaby du mieux qu'elle put.

« Il faut de l'entraînement pour jouer de manière plaisante, reconnut Clarinette. Mais elles sont de grande fidélité : la mère est capable de parler plus vite que le galop des quatre pieds. »

Cirocco traduisit mais Clarinette l'interrompit.

« Les graines sont également utilisées pour construire les yeux qui déchiffrent l'obscurité. Grâce à eux nous pouvons surveiller dans le Puits des Vents l'approche des anges.

— Cela ressemble à un radar », dit Cirocco.

Gaby avait un air dubitatif. « Tu es prête à gober tout ce que ces poneys de polo savants te racontent ?

— Explique-moi comment fonctionnent ces graines si ce n'est pas électroniquement. Tu préférerais la télépathie ?

— La magie serait encore plus facile à avaler.

— Appelle cela de la magie si ça te chante. Je crois que ces graines contiennent des cristaux et des circuits. Et si tu peux faire pousser une radio organique, pourquoi pas un radar ?

— La radio peut-être. Et uniquement parce que je l'ai vue de mes propres yeux, et non parce que j'ai envie de me pencher dessus. Mais le radar, jamais.

L'installation radar des Titanides était disposée sous une tente devant l'ambulance. Elle aurait abasourdi Rube Goldberg lui-même⁴ C'était un assemblage de coques et de feuilles sortant d'un pot de terreau dans lequel plongeaient d'épaisses treilles de cuivre. Berceuse expliqua que le terreau abritait un ver qui produisait de

⁴ L'ingénieur britannique à l'origine de l'effet radar, en 1943. (N.d.T.)

« l'essence d'énergie ». Il y avait des baies de graines-radio connectées à un enchevêtrement de sarments terminés par des aiguilles qui semblaient plantées avec beaucoup de précision car chaque graine révélait un grand nombre de trous d'épingles suintants autour de l'endroit où le contact définitif avait été établi. On voyait également d'autres dispositifs, eux aussi d'origine végétale, parmi lesquels une feuille qui s'éclairait lorsque la frappait le faisceau lumineux issu d'une autre plante.

« La lecture est enfantine, expliqua Berceuse avec enthousiasme. Ce point de feu froid représente le géant du ciel que vous apercevez là-bas, en direction de Rhéa. » Elle indiquait un point sur l'écran. « Voyez comme il perd de l'ardeur... là ! maintenant il brille avec force, mais s'est déplacé. » Cirocco commença de traduire mais Gaby la coupa. « Je sais comment fonctionne un radar, grommela-t-elle. Tout cet assemblage outrage mon sens de la logique.

— Il nous sert peu à l'heure actuelle, leur assura Clarinette. Nous ne sommes pas à la saison des anges. Ils viennent de l'est par le souffle de Gaïa et nous tourmentent jusqu'à ce qu'elle les aspire à nouveau en son sein. »

Cirocco se demanda si elle avait bien entendu : avait-elle chanté : « aspire en son sein » ou bien « nourrit à son sein » ? Elle fut interrompue dans ses réflexions par les grognements de Bill qui venait d'ouvrir les yeux.

« Hello, chantonna Berceuse. Quelle joie de vous voir de retour. »

Bill glapit puis poussa un hurlement lorsqu'il s'appuya sur sa jambe.

Cirocco s'interposa entre Berceuse et lui. Dès qu'il la vit, il émit un soupir de soulagement.

« Quel rêve épouvantable, Rocky. »

Elle lui passa la main sur le front. « Ce n'était pas du tout un rêve, probablement.

— Hein ? Oh ! tu veux parler des centaures ! Non, je me rappelle quand le blanc me berçait en chantant des ballades.

— Eh bien, comment te sens-tu à présent ?

— Faible. Ma jambe me fait moins mal. Est-ce bon signe ou bien est-elle morte ?

— Je pense que tu vas mieux.

— Et... euh, tu comprends. La gangrène ? » Il avait détourné les yeux.

« Je ne crois pas. Elle avait bien meilleur aspect après que la guérisseuse l'eut soignée.

— La guérisseuse ? Le centaure ?

— Nous ne pouvions rien faire d'autre, expliqua Cirocco, à nouveau envahie par le doute. Calvin n'est toujours pas arrivé. Je l'ai regardée faire et elle me semble connaître son boulot. »

Elle crut qu'il s'était rendormi. Après un long moment il rouvrit les yeux et sourit faiblement.

« Ce n'est pas une décision que j'aurais aimé prendre.

— Ce fut terrible, Bill. Elle disait que tu allais passer et je l'ai crue. Ou alors, c'était attendre sans rien faire l'arrivée de Calvin – et je ne sais pas ce qu'il aurait pu faire, lui, sans aucun médicament – alors qu'elle, elle disait pouvoir tuer les germes, ce qui se tenait parce que... »

Il lui toucha le genou. Sa main était froide, mais ferme.

« Tu as fait ce qu'il fallait. Regarde-moi. Je suis prêt à remarcher d'ici une semaine. »

C'était la fin de l'après-midi – toujours, désespérément, la fin de l'après-midi – et quelqu'un lui secouait l'épaule. Elle cligna rapidement des yeux. « Vos amis sont arrivés, chanta Foxtrot.

— C'était le géant du ciel que nous avions vu plus tôt, ajouta Berceuse. Ils étaient à bord.

— Mes amis ?

— Oui, votre guérisseur, et deux autres.

— Deux... » Elle se mit sur pieds. « Ces autres. En avez-vous des nouvelles ? J'en connais une. L'autre est-elle identique ou bien est-ce un mâle, comme mon ami Bill ? »

La guérisseuse fronça les sourcils. « Vos pronoms m'emplissent de confusion. Je n'arrive franchement pas à savoir lequel d'entre vous est mâle et lequel est femelle, d'autant que vous vous cachez derrière des bandes de tissu.

— Bill est mâle, Gaby et moi sommes femelles. Je vous expliquerai plus tard, mais qu'en est-il du passager du géant du ciel ? »

Berceuse haussa les épaules. « Le géant ne l'a pas dit. Il est aussi perdu que moi. »

Omnibus apparut au-dessus de la colonne de Titanides et du chariot qui s'étaient arrêtés pour attendre le largage. Un parachute s'ouvrit, supportant une minuscule silhouette noire. Calvin, sans aucun doute.

Tandis qu'il descendait, une seconde corolle apparut et Cirocco écarquilla les yeux pour deviner qui cela pouvait être. La silhouette était plus volumineuse qu'il n'aurait dû. Puis un troisième parachute s'ouvrit, puis un quatrième.

Il y en avait dans les airs une douzaine avant qu'elle ne repère Gene. Les autres, c'était incroyable, étaient des Titanides.

« Eh, c'est Gene ! » cria Gaby. Elle était à quelque distance, en compagnie de Foxtrot et de Clarinette. Cirocco était restée auprès du chariot. « Je me demande si April est...

— Les anges ! Une attaque des anges ! Regroupez-vous ! »

C'était un cri perçant : une voix de Titanide qui avait perdu toute musicalité, une voix suffoquant de haine. Cirocco fut abasourdie de voir Berceuse penchée sur l'écran du radar et glapissant des ordres. Son visage était déformé, elle ne songeait plus du tout à Bill.

« Que se passe-t-il ? » commença Cirocco, puis elle plongea pour esquiver le saut de Berceuse.

« Couche-toi, deux-pattes ! Reste en dehors de ça. »

Cirocco leva les yeux et vit que le ciel était rempli d'ailes.

Ils arrivaient en piqué de part et d'autre de la saucisse, les ailes repliées pour gagner de la vitesse ; ils attaquaient les Titanides suspendues, impuissantes, à leurs parachutes. Il y en avait des douzaines.

Elle tomba sur le plancher du chariot lorsque celui-ci fit une embardée dans le claquement des harnais de cuir. Elle manqua tomber par l'abattant resté ouvert, se rétablit sur les mains et les genoux, à temps pour apercevoir Gaby bondir et agripper les ridelles. Cirocco l'aida à monter.

« Que diable se passe-t-il ? » Gaby tenait une épée de bronze que Cirocco n'avait jamais vue auparavant.

« Attention ! » Bill fut projeté à bas de son lit. Cirocco rampa vers lui pour essayer de l'y remettre mais le chariot ne cessait de tressauter sur les rocs et les ornières.

« Arrêtez donc ce truc, bon Dieu ! » glapit Cirocco, puis elle le chanta en titanide. Cela ne fit aucune différence. Les deux créatures attelées à l'avant fonçaient vers le champ de bataille et rien n'aurait pu les arrêter. L'une d'entre elles brandissait au-dessus de sa tête une épée et hurlait comme un démon.

Cirocco claqua l'une des Titanides sur la croupe et faillit se faire scalper d'un revers d'épée. Gardant la tête baissée elle se pencha vers les nœuds qui attelaient les Titanides au chariot.

« Gaby, donne-moi ce machin, grouille. » L'épée vola dans les airs, la garde la première et atterrit à ses pieds. Elle entreprit de trancher les brides de cuir. La première lâcha, puis la seconde.

Les Titanides ne remarquèrent même pas cette perte. Elles distancèrent rapidement le chariot qui finit sa course sans douceur contre un rocher.

« Quel était tout ce...

— Je ne sais pas. Tout ce que l'on a pu me dire c'est de me baisser. Aide-moi à sortir Bill, veux-tu ? »

Il était éveillé et ne semblait pas blessé. Il regarda le ciel tandis qu'elles le remettaient sur le brancard.

« Doux Jésus ! » dit-il juste assez fort pour couvrir les Piailllements des Titanides. « Ils sont en train de se faire massacer là-haut. »

Cirocco leva les yeux au moment même où l'une des créatures volantes tranchait trois suspentes au-dessus de l'une des Titanides. Le parachute se mit en torche. La Titanide tomba comme une pierre derrière une colline basse vers l'ouest.

« C'est ça, leurs anges ? » se demanda Bill.

Pour les Titanides, c'étaient les anges de la mort. De forme humaine, mais avec des ailes couvertes de plumes de sept mètres d'envergure, les anges avaient transformé en abattoir l'atmosphère paisible d'Hypérion. Tous les parachutes eurent bientôt disparu du ciel.

La bataille se poursuivait derrière la colline, hors de vue. Les Titanides grinçaient comme des ongles sur un tableau noir, tandis qu'au-dessus résonnait une plainte lugubre, celle des anges sans doute.

« Derrière toi ! » avertit Gaby. Cirocco se tourna vivement.

Un ange arrivait de l'est en silence. Il rasait le sol, ailes immobiles, grossissant à une vitesse incroyable. Elle vit l'épée dans sa main gauche, elle vit ce visage humain déformé par une avidité sanguinaire, les larmes qui jaillissaient du coin des yeux, les muscles qui se nouaient pour ramener l'épée en arrière...

Il leur passa au-dessus et battit des ailes pour franchir la colline basse. Leur extrémité touchait le sol en soulevant des tourbillons de poussière.

« Raté, dit Gaby.

— Assieds-toi, lui dit Cirocco. Tu fais une cible idéale, à rester debout comme ça. Et il ne t'a pas ratée ; il a changé d'avis au dernier moment : je l'ai vu interrompre son mouvement.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? » Elle s'accroupit près de Cirocco et scruta l'horizon.

« Je l'ignore. Fort probablement parce que tu n'as pas quatre jambes. Mais le prochain pourrait ne pas être aussi observateur. »

Elles virent un nouvel ange approcher sous un angle légèrement différent. Il fendait l'air, les jambes serrées ; derrière ses pieds une manière d'empennage était étendu. Les ailes bougeaient à peine pour entretenir son essor. Cirocco n'avait jamais vu pareil exemple de grâce et d'économie de mouvements.

Elles en observèrent un troisième, en recherche de vitesse par un piqué droit vers le sol. Il opéra une ressource à l'ultime instant et frôla le sol avant de disparaître derrière la crête. Il aurait coupé le souffle et fait pâlir n'importe quel as du rase-mottes.

« Ils sont vraiment bons, murmura Cirocco.

— Je n'aimerais pas les rencontrer en combat aérien, approuva Gaby. Ils me flanqueraient une déculottée. »

Un vent glacé s'était levé de l'est, soulevant des tourbillons de poussière sur le sol sec.

Alors les Titanides chargèrent en contournant la colline, suivies par une escadrille d'anges. Cirocco reconnut Berceuse, Clarinette et Foxtrot. L'antérieur droit de Clarinette était maculé de sang. Les Titanides maniaient des lances en bois à pointe de laiton et des épées de bronze.

Elles ne clamaient plus leur chant guerrier mais l'ardeur brillait toujours dans leurs yeux. La vapeur s'échappait de leurs narines et

la sueur luisait sur les peaux nues. Elles foncèrent dans un bruit de tonnerre puis firent volte-face pour affronter les anges.

« Elles prennent le chariot comme couverture, s'exclama Gaby. Nous allons être prises entre deux feux. Filons, vite !

— Et Bill ? » cria Cirocco.

L'espace d'un instant, les yeux de Gaby se rivèrent aux siens. Elle semblait prête à parler puis elle grogna de manière inintelligible et lui arracha son épée. Avec un courage proprement insensé, elle vint se placer à l'arrière du chariot pour faire face à la ruée des anges. Une fois encore, Cirocco ne la voyait plus que de dos, unique rempart entre son amour et l'imminent danger.

Les anges l'ignorèrent.

Elle se tenait l'arme prête mais ils contournèrent les flancs du chariot pour se ruer sur les Titanides postées de l'autre côté.

Le fracas était incroyable. Le hululement des anges se mêlait aux cris perçants des Titanides tandis que des dizaines d'ailes géantes battaient l'air.

Une forme monstrueuse émergea du nuage de poussière, un cauchemar teinté de brun et de noir dont les ailes battaient comme des ombres vivantes. Aveuglé, agitant en tous sens son épée et sa lance, l'ange essayait de retrouver son équilibre. Il ne semblait pas plus grand qu'un enfant de dix ans. Un sang noir s'écoulait d'une blessure à son flanc.

Il était au-dessus d'elles lorsqu'il projeta sa lance. La pointe métallique traversa la manche de Gaby et vint se ficher dans le plancher du chariot en vibrant comme la corde d'un arc. Mais l'ange était déjà passé et de son cou dépassait la hampe de bois d'un javelot. Il tomba et Cirocco ne vit plus rien.

Aussi vite qu'elle avait débuté, la bataille était terminée. Les hululements changèrent de tonalité et les anges prirent leur essor et s'éloignèrent ; ils n'étaient déjà plus que des silhouettes ailées, loin dans les airs, fonçant vers l'est.

Au sol, une grande agitation régnait près du chariot : les trois Titanides étaient en train de piétiner le corps de l'ange tombé à terre. Il eût été difficile de reconnaître que le cadavre avait jamais eu forme humaine. Cirocco détourna les yeux, malade de voir ce sang et cette rage meurtrière sur le visage des Titanides.

« À ton avis, qu'est-ce qui les a fait fuir ? demanda Gaby. Encore quelques minutes et ils les auraient taillées en morceaux.

— Ils ont dû voir quelque chose que nous ignorons », dit Cirocco. Bill regardait vers l'ouest.

« Là, leur dit-il en pointant le doigt. Quelqu'un arrive. »

Cirocco reconnut deux silhouettes familières : Cornemuse et Banjo, les deux bergers, qui s'approchaient au galop.

Gaby eut un rire amer. « Tu devrais nous trouver mieux : l'une de ces gamines n'a que trois ans à peine, au dire de Rocky.

— Là », répéta Bill, indiquant cette fois la direction opposée.

Et derrière la crête apparut une vague de Titanides, en une cavalcade bariolée.

CHAPITRE 16.

Six jours étaient passés depuis l'attaque des anges. Soixante et un jours depuis leur émergence sur Gaïa. Cirocco était étendue sur une table basse, les pieds appuyés sur des étriers improvisés. Quelque part en dessous se trouvait Calvin, mais elle refusait de le regarder. Berceuse, la guérisseuse titanide, chantait en regardant se dérouler l'opération. Son chant se voulait apaisant mais c'était un bien mince réconfort.

« Le col est dilaté, annonça Calvin.

— J'aimerais autant ne pas en entendre parler.

— Désolé. » Il se redressa un instant et Cirocco aperçut son front et ses yeux au-dessus du masque de chirurgie. Il transpirait en abondance. Berceuse l'épongea et son regard lui montra de la gratitude. « Peux-tu m'approcher cette lampe ? »

Gaby déplaça la lampe vacillante. Elle projetait sur les murs l'ombre immense de ses jambes. Cirocco perçut le cliquetis métallique des instruments qu'on prenait dans le bac de stérilisation puis sentit la curette racler contre le spéculum.

Calvin aurait voulu des instruments en acier inoxydable mais les Titanides étaient incapables d'en fabriquer. Berceuse et lui avaient travaillé avec les meilleurs artisans pour confectionner des instruments en laiton qui pussent le satisfaire.

« Ça fait mal, gémit Cirocco.

— Tu lui fais mal », expliqua Gaby comme si Calvin était incapable de comprendre l'anglais.

« Gaby, ou tu te tais ou je vais devoir trouver quelqu'un d'autre pour me tenir la lampe. » Cirocco ne l'avait jamais entendu s'exprimer aussi sèchement. Il fit une pause et s'essuya le front avec sa manche.

La douleur n'était pas intense mais persistante, et difficile à localiser, un peu comme pour un mal d'oreille. Elle pouvait

entendre et sentir l'action de la curette et cela la faisait grincer des dents.

« Je l'ai, dit Calvin, doucement.

— Tu as quoi ? Tu peux le voir ?

— Ouais. Tu étais bien plus avancée que je ne le pensais. Une chance que tu aies insisté pour qu'on le fasse. » Il reprit son curetage, en s'interrompant parfois pour nettoyer son instrument.

Gaby se détourna pour examiner quelque chose dans la paume de sa main. « Ça a quatre jambes », murmura-t-elle et elle fit mine de s'approcher de Cirocco.

« Je ne veux pas voir ça. Enlevez-moi ça d'ici !

— Pourrais-je regarder ? chanta Berceuse.

— Non ! » Elle luttait contre la nausée et, incapable de chanter sa réponse à la Titanide, hocha vigoureusement la tête. « Gaby, détruis ça. Tout de suite, tu m'as entendue ?

— C'est fait, Rocky. »

Cirocco laissa échapper un profond soupir qui se muua en sanglot. « Je ne voulais pas te crier dessus. Berceuse m'a dit qu'elle voulait le voir. J'aurais probablement dû la laisser faire. Peut-être en aurait-elle su l'origine. »

Cirocco assurait qu'elle était capable de marcher mais les conceptions médicales des Titanides exigeaient force caresses, chaleur et chansons de réconfort. Berceuse la transporta par les rues poussiéreuses jusqu'aux quartiers que les Titanides lui avaient réservés. Elle lui chanta l'air destiné au réconfort des détresses mentales lorsqu'elle la coucha. Il y avait deux lits vides près du sien.

« Bienvenue à l'hôpital vétérinaire », l'accueillit Bill. Elle parvint à sourire faiblement tandis que Berceuse arrangeait les couvertures.

« Votre ami plein d'humour grince encore des plaisanteries ? chanta Berceuse.

— Oui, il appelle ceci l'endroit-où-l'on-soigne-les-animaux.

— Il devrait avoir honte. La médecine est la même pour tout le monde. Buvez ceci et vous vous détendrez. »

Cirocco s'empara de la gourde et but longuement. Le liquide la brûla intérieurement en répandant sa chaleur dans tout son corps. Les Titanides buvaient des boissons fermentées pour les mêmes

raisons que les êtres humains : c'était l'une des plus agréables découvertes de ces six derniers jours.

« J'ai comme l'impression de m'être fait taper sur les doigts, dit Bill. Je reconnais cette intonation maintenant.

— Elle t'adore, Bill, même quand tu es impossible.

— J'espérais te remonter le moral.

— C'était une tentative intéressante. Bill, ça avait quatre jambes.

— Ouille ! Et moi qui fais des plaisanteries sur les animaux. » Il s'approcha pour lui prendre la main.

« Ça va bien. C'est fini maintenant, et tout ce que je veux, c'est dormir. »

Ce qu'elle fit, après avoir encore bu deux grandes lampées.

Gaby passa la première heure après son opération à répéter à tout le monde qu'elle se sentait bien, puis elle vomit et resta fiévreuse pendant deux jours. August traversa l'épreuve sans en être aucunement affectée. Cirocco était endolorie mais en bonne santé.

Bill se portait bien puisqu'il se rétablissait mais Calvin jugea que l'os n'avait pas été remis convenablement.

« Alors combien de temps encore cela va-t-il prendre ? » demanda Bill. Ce n'était pas la première fois qu'il posait cette question. Il n'y avait rien à lire, pas de télévision à regarder ; rien qu'une fenêtre donnant sur une rue sombre de Titanville. Il ne pouvait parler à ses infirmières, sinon en petit nègre : Berceuse apprenait l'anglais, mais avec une extrême lenteur.

« Au moins deux semaines encore, répondit Calvin.

— J'ai l'impression de pouvoir marcher tout de suite.

— Tu en serais probablement capable et c'est bien là le danger : ta jambe se briserait comme une allumette. Non, je ne te laisserai pas te lever, même avec des béquilles, avant quinze jours.

— Et si on le sortait ? proposa Cirocco.

— Aurais-tu envie de sortir, Bill ? »

Ils sortirent donc Bill et son lit dans la rue pour le déposer à quelque distance de là sous l'un de ces arbres en parasol qui rendaient Titanville invisible de haut et leur fournissait le meilleur semblant de nuit depuis leur exploration de la base du câble. Les Titanides éclairaient en effet leurs demeures et leurs rues en permanence.

« As-tu vu Gene aujourd’hui ? demanda Cirocco.

— Ça dépend de ce que tu entends par aujourd’hui, remarqua Calvin avec un bâillement. C’est toujours toi qui as ma montre.

— Mais tu ne l’as pas vu ? »

Calvin fit un signe de dénégation. « Pas depuis un bout de temps.

— Je me demande ce qu’il fabrique. »

Calvin avait découvert Gene alors qu’il suivait l’Ophion, dans un défilé sinueux traversant la chaîne des monts Némésis de Crios, la zone diurne immédiatement à l’ouest de Rhéa. Il disait avoir émergé dans la zone crépusculaire et n’avoir cessé de marcher depuis, dans l’espoir de rejoindre les autres.

Lorsqu’on lui demandait ce qu’il avait fait, il se contentait de répondre par « survivre ». Cirocco n’en doutait pas mais se demandait simplement ce qu’il entendait par là. Il balayait son expérience de privation sensorielle en expliquant qu’il s’était inquiété au début mais s’était calmé une fois qu’il eut compris la situation.

Cirocco, là non plus, n’était guère satisfaite par une telle explication.

Au début, elle se réjouit d’avoir enfin quelqu’un qui fût, semblait-il, aussi peu affecté qu’elle. Gaby geignait toujours dans son sommeil. Bill avait des trous de mémoire, quoiqu’il se remît lentement. August faisait de la dépression chronique à tendance suicidaire. Calvin était heureux mais préférait la solitude. Gene et elle étaient les deux seuls en apparence relativement inchangés.

Elle savait pourtant que le mystère l’avait touchée lors de son séjour dans l’obscurité : elle était capable de chanter aux Titanides. Elle sentait que Gene avait dû subir plus qu’il n’en voulait bien révéler et se mit donc à en guetter des indices.

Il souriait tout le temps. Ne cessait d’assurer qu’il se sentait en pleine forme, même lorsqu’on ne lui demandait rien. Il était amical. Par moments, il en faisait trop, mais en dehors de ça il semblait parfaitement normal.

Elle décida d’aller le trouver pour tenter une fois encore de parler avec lui de ses deux mois d’absence.

Elle aimait Titanville.

Il faisait bon sous les arbres : comme dans Gaïa la chaleur provenait du sol, les frondaisons avaient un effet de serre. C'était une chaleur sèche ; pieds nus et en chemisette légère, Cirocco se trouvait parfaitement à l'aise. Les rues étaient plaisamment éclairées par des lanternes en papier qui lui rappelaient leurs homologues japonaises. Le sol était de terre battue, humidifié par des plantes appelées *arrosettes* qui vaporisaient leurs gouttelettes une fois par révolution. Lorsque le phénomène se produisait l'air embaumait comme la nuit d'été après une averse. Les haies étaient surchargées de fleurs au point qu'une pluie de pétales en tombait en permanence. Elles s'accommodaient sans problème de l'obscurité permanente.

Les Titanides n'avaient jamais entendu parler d'urbanisme. Les habitations étaient éparpillées au hasard sur et sous le sol, et jusque dans les arbres. Les routes se dessinaient au gré de la circulation. Pas de balisage ni de noms de rues : un plan de la ville aurait rapidement été recouvert de corrections à mesure que de nouvelles constructions s'édifiaient au beau milieu des chemins, contraignant les piétons à se frayer un passage au travers des haies, jusqu'à ce qu'un nouvel équilibre fût établi.

Tout le monde avait pour la saluer un refrain amical :

« Hello, le monstre terrien ! Toujours en équilibre, à ce que je vois ! »

« Eh, regardez ! voilà le bipède bizarre. Viens donc festoyer avec nous Si-Ro-Co. »

« Désolé, les amies, chantait-elle. J'ai du boulot. Auriez-vous vu le Maître-Chanteur en-Do-Dièse ? »

Elle s'amusait à traduire ainsi leurs chants bien qu'en titanide des termes comme « monstre » ou « bizarre » n'eussent contenu aucune insulte.

Mais l'invitation à festoyer était bien difficile à décliner. Après deux mois d'un régime de viande crue et de fruits fades, la nourriture des Titanides paraissait trop bonne pour être vraie. La cuisine était leur art majeur et les humains, à quelques rares exceptions près, pouvaient ingurgiter les mêmes aliments que les Titanides.

Elle découvrit le bâtiment qu'elle appelait mairie plus par hasard que par dessein : elle s'était fréquemment arrêtée pour demander

son chemin (première à gauche, puis seconde à droite, puis en contournant le... non, par là c'est bloqué depuis le dernier kilorev, n'est-ce pas ?). Les Titanides comprenaient peut-être le plan mais elle, elle s'en croyait à jamais incapable.

C'était la mairie tout simplement parce que Maître-Chanteur y habitait et qu'il représentait pour les Titanides le plus proche équivalent d'un chef. À vrai dire, c'était un chef militaire, mais même ces fonctions étaient limitées. C'était lui qui avait amené les renforts le jour de la bataille contre les anges. Mais depuis, il se comportait comme tout un chacun.

Cirocco avait eu l'intention de lui demander s'il savait où trouver Gene, mais ce n'était plus nécessaire : Gene était déjà là.

« Rocky, content de te voir passer », lui dit-il en se levant pour lui passer le bras sur l'épaule. Il lui déposa sur la joue un baiser furtif, ce qui l'irrita.

« Maître-Chanteur et moi, étions justement en train de discuter de certains points susceptibles de t'intéresser.

— Vous... tu sais leur parler ?

— Son phrasé est épouvantable, chanta Maître-Chanteur sur le délicat mode éolien ; il a l'accent des habitants de Crios. Sa voix ne se pose pas convenablement et son oreille est plus accoutumée aux... comment dirais-je ?... vocables sans modulation qui sont dans vos cordes. Mais nous parvenons à chanter ensemble, avec un peu d'habitude.

— J'en ai compris une partie, chanta Gene en riant. Il croit pouvoir parler à mon insu, comme lorsqu'on épelle les mots devant un bébé.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt, Gene ? demanda Cirocco en cherchant son regard.

— Je ne pensais pas que c'était important, dit-il avec insouciance. J'ai bien dû recevoir la même dose que toi mais chez moi cela n'a pas aussi bien pris.

— Je voulais simplement que tu m'en parles, voilà tout.

— Je suis désolé, ça te va ? » Il semblait irrité et elle se demanda s'il avait effectivement compté le lui dire. Quoiqu'il n'eût pu le cacher plus longtemps.

« Gene était en train de me dire des choses passionnantes, intervint Maître-Chanteur. Il a tracé des lignes partout sur ma table

mais je crains qu'elles ne me soient guère explicites. J'aimerais comprendre et je prie pour que la qualité de votre chant dissipe les ténèbres.

— Ouais, Rocky, jette donc un œil. Cet abruti de putain de baudet ne veut rien piger. »

Cirocco le fusilla du regard avant de se détendre en se souvenant que Maître-Chanteur ne comprenait pas l'anglais. Elle jugeait néanmoins l'intervention aussi impolie que puérile : la Titanide n'était certainement pas stupide.

Maître-Chanteur était assis près d'une de ces tables basses que les Titanides affectionnaient. Il avait une toison orange pâle, longue de quelques centimètres, qui le recouvrait entièrement sauf sur le visage. La peau était brun chocolat. Ses yeux gris clair soulignaient des traits qu'au premier abord on pouvait croire identiques chez toutes les Titanides mais qui semblaient maintenant à Cirocco aussi variés que ceux des êtres humains. Elle pouvait à présent les distinguer sans tenir compte de leur couleur.

Mais ces traits restaient féminins. Elle ne pouvait se défaire de ce conditionnement culturel, même lorsque le pénis était visible.

Gene s'était servi de peintures corporelles pour dresser une carte sur la table de Maître-Chanteur. Deux lignes parallèles couraient d'est en ouest tandis que des perpendiculaires découpaient l'espace en rectangles. C'était un développement de la couronne intérieure de Gaïa, vue de dessus.

« Voici Hypérion, expliqua-t-il en pointant un doigt maculé de teinture rouge. À l'ouest, Océan, à l'est... comment l'appelles-tu déjà ?

— Rhéa.

— C'est ça. Puis vient Crios. Les câbles de soutènement partent d'ici, d'ici et d'ici. Les Titanides vivent dans l'est d'Hypérion et l'ouest de Crios. Mais il n'y a pas d'anges à Rhéa. Sais-tu pourquoi, Rocky ? Parce qu'ils vivent dans les rayons.

— Bon. Et alors ?

— Laisse-moi faire. Peux-tu lui expliquer ? »

Elle fit de son mieux. Après plusieurs tentatives il prit un air attentif et posa un doigt à l'ongle orange près d'un point dans l'ouest d'Hypérion.

« Ceci, donc, serait le grand escalier vers le ciel qui est proche du village ?

— Oui, et Titanville se trouve juste à côté. »

Maître-Chanteur fronça les sourcils. « Pourquoi dans ce cas ne puis-je donc la voir ?

— Ça, j'ai compris, dit Gene, en anglais. Parce que moi pas l'avoir dessiné », chanta-t-il. Et d'un geste, il inscrivit un autre point près de la tache existante.

« Et comment ces lignes vont-elles tuer les anges ? » s'enquit Maître-Chanteur.

Gene se tourna vers Cirocco. « A-t-il demandé pourquoi j'avais dessiné ceci ?

— Non, il voulait savoir quel rapport cela pouvait avoir avec la destruction des anges, et j'aimerais bien te poser de mon côté une question, à savoir : que diable es-tu en train de faire ? Je t'interdis de poursuivre plus avant cette discussion. Nous ne pouvons pas aider l'un ou l'autre camp de deux nations belligérantes. N'as-tu donc pas lu le Protocole de Genève sur les premiers contacts ? »

Gene demeura quelque temps silencieux, évitant son regard. Lorsqu'il se retourna vers elle, il parlait avec calme.

« As-tu oublié ce massacre ou bien n'as-tu rien compris ? Ils ont été balayés, Rocky. Quinze de ces baudets ont sauté. Ils sont tous morts sauf un, plus deux autres qui étaient avec toi. Les anges, eux, n'ont eu que deux morts et un blessé.

— Trois. Tu n'as pas vu ce qu'il est advenu du troisième. » Elle en était encore malade rien que d'y penser.

« Qu'importe. Le point reste qu'il s'agissait d'une nouvelle tactique : les anges se sont fait transporter à dos de saucisse. Au début nous avons cru qu'ils avaient conclu une alliance mais il s'avère que les saucisses ne sont pas contentes non plus : elles sont neutres. Les anges ont abordé en profitant d'une tempête si bien que la créature a mis l'excédent de poids sur le compte de l'eau : lorsqu'il pleut elles prennent une ou deux tonnes.

— À quoi rime ce nous ? Es-tu en train de conclure une alliance ? C'est en dehors de tes attributions. Ce droit me revient, en tant que commandant de vaisseau.

— Peut-être devrais-je te faire remarquer que ton vaisseau a disparu ? »

S'il avait compté la blesser il n'aurait pas pu mieux viser. Elle s'éclaircit la gorge pour poursuivre. « Gene, nous ne sommes pas ici pour jouer les conseillers militaires.

— Bordel, je croyais juste leur montrer quelques bricoles. Comme cette carte. Pas de stratégie sans carte. Il leur faudrait également quelques tactiques nouvelles mais... »

Maître-Chanteur poussa le sifflement aigu qui chez lui tenait lieu de raclement de gorge. Cirocco se rendit compte qu'ils l'avaient ignoré.

« Pardonnez-moi, entonna-t-il. Ce dessin est certes chose admirable. Je le ferai reproduire sur ma poitrine à l'occasion du prochain jamboree entre les trois cités. Mais nous parlions de moyens de tuer les anges. J'aimerais en savoir plus sur cette poudre de violence grise que vous mentionniez tout à l'heure.

— Seigneur, Gene ! » explosa Cirocco, puis elle maîtrisa son intonation. « Maître-Chanteur, mon ami, qui manie fort mal votre chant, s'est fort certainement mal exprimé. J'ignore tout d'une telle poudre. »

Les yeux de Maître-Chanteur étaient deux lacs de douceur. « Eh bien, faute de poudre, parlez-moi donc de ce dispositif Permettant de lancer des javelots plus vite que ne peut le faire le bras.

Là aussi, vous devez avoir mal compris. Patientez encore un instant, voulez-vous ? » Elle se tourna vers Gene, en essayant de conserver son calme. « Gene, sors d'ici. Je te parlerai plus tard.

— Rocky, tout ce que je désire faire est...

— C'est un ordre, Gene. »

Il hésita. Elle était entraînée au combat à main nue, elle avait plus d'allonge que lui mais il avait aussi de l'entraînement et sa force était supérieure. Elle n'était pas certaine de pouvoir le battre, mais semblait prête à essayer.

Il y eut un instant de flottement. Puis Gene se décrispa, frappa la table du plat de la main et sortit à grandes enjambées. Maître-Chanteur avait suivi toute la scène sans en perdre une miette.

« Je suis désolé si j'ai provoqué quelque fausse note entre vous et votre ami, chanta la Titanide.

— Ce n'était pas de votre faute. » Elle avait les mains glacées, maintenant que la confrontation était terminée. « Je... écoutez,

Maître-Chanteur – elle chantait sur le mode réservé aux égaux – lequel croyez-vous ? Gene, ou moi ?

— Soyons francs, Ro-Co. Vous aviez l'air de quelqu'un qui aurait quelque chose à cacher. »

Cirocco se mordait les phalanges en se demandant que faire. La Titanide était sûre qu'elle mentait, mais que savait-elle au juste ?

« Vous avez raison, concéda-t-elle enfin. Nous possédons une poudre de violence, assez puissante pour détruire cette ville entière. Nous détenons le secret de moyens de destruction dont la simple évocation m'emplit de honte ; des choses qui pourraient percer un trou dans votre monde et faire s'échapper l'air que vous respirez dans le vide glacé de l'espace.

— Nous n'avons nul besoin de cela, chanta Maître-Chanteur, l'air toutefois intéressé. La poudre suffira amplement.

— Je ne puis vous en donner : nous n'en avons pas apporté avec nous. »

La Titanide avait à l'évidence soigneusement considéré sa réponse avant de la chanter enfin.

« Votre ami Gene pensait qu'il était possible de fabriquer ces choses. Nous sommes habiles dans l'art du bois et dans la chimie des choses vivantes. »

Cirocco soupira. « Il a probablement raison. Mais nous ne pouvons vous donner les secrets. »

Maître-Chanteur resta silencieux.

« Mes sentiments personnels ne font rien à l'affaire, expliqua-t-elle. Ceux qui sont au-dessus de moi, les sages de mon espèce, ont décrété qu'il en serait ainsi. »

Maître-Chanteur haussa les épaules. « Si vos aînés vous l'ordonnent, vous n'avez guère le choix.

— Je suis heureuse que vous voyiez les choses ainsi.

— Oui. » Il fit une pause, choisissant à nouveau soigneusement ses notes. « Votre ami Gene n'a pas autant de respect pour ses anciens. Si je le lui redemandais, il pourrait me révéler les choses dont j'ai besoin pour avoir la victoire. »

Elle défaillit mais essaya de n'en rien laisser paraître.

« Gene avait oublié. Il a subi bon nombre d'épreuves durant son voyage ; ses pensées divaguaient mais je lui ai maintenant rappelé son devoir.

— Je vois. » Il s'accorda un autre temps de réflexion, lui offrant un verre de vin qu'elle but avec reconnaissance. « Je pense être moi-même capable de fabriquer un lanceur de javelots : une canne flexible, les extrémités reliées par une corde.

— Franchement, je suis surprise que vous n'en ayez pas déjà. Vous disposez de choses bien plus complexes.

— Nous avons un objet fort semblable qui sert de jouet à nos enfants.

— La nature de votre guerre contre les anges me laisse perplexe. Pourquoi vous battez-vous ? »

Maître-Chanteur fronça les sourcils. « Parce que ce sont des anges.

— Il n'y a pas d'autre raison ? Votre tolérance envers les autres races m'a impressionnée. Vous n'éprouvez aucune animosité envers moi ou mes amis, ni envers les saucisses ou les Yétis d'Océan.

— Ce sont des anges, répéta-t-il.

— Vous ne voulez pas vivre sur le même territoire ?

— Les anges seraient incapables de nourrir leurs enfants au sein de Gaïa s'ils quittaient les grandes tours. Et nous ne pourrions pas vivre accrochés aux murs.

— Donc vous ne vous battez pas pour un territoire ou pour de la nourriture. La raison pourrait-elle être religieuse ? Adorent-ils un autre Dieu ? »

Il rit. « Adorer ? Comme vous composez étrangement vos chansons. Il n'existe qu'une seule déesse. Même pour les anges. Gaïa est connue de toutes les races en son sein.

— Alors, je ne comprends vraiment pas. Pourriez-vous m'expliquer ? Pourquoi vous battez-vous ? »

Maître-Chanteur, le chef militaire, réfléchit un bon moment. Lorsqu'il chanta enfin, c'était dans un mode mineur et triste.

« De toutes les choses de la vie, voilà bien la seule sur laquelle j'aimerais interroger Gaïa. Qu'il nous faille mourir et retourner à la terre – je n'y vois aucune objection, n'en conçois aucune amertume. Que le monde soit un cercle et que les vents soufflent lorsque Gaïa respire – voilà des choses que je puis comprendre. Qu'il y ait des temps où l'on doive souffrir de la faim ; ou que l'Ophion majestueux soit avalé par la poussière, ou que les vents froids de l'ouest nous glacent – je l'accepte comme je doute de pouvoir faire mieux si je

devais m'en occuper : Gaïa a la charge de bien des contrées et parfois son regard doit se tourner ailleurs.

« Lorsque claquent les grands piliers du ciel, au point de faire trembler le sol et de faire craindre que le monde ne se rompe et s'éparpille dans le vide, je ne me plains pas.

« Mais lorsque Gaïa respire, lorsque la haine est sur moi, je ne me raisonne plus. Je mène mon peuple à la bataille, sans même m'apercevoir que mon arrière-fille vient de tomber à mes côtés. Je ne m'en suis pas rendu compte. Elle m'était étrangère parce que le ciel était rempli d'anges et que le temps était venu de les combattre. Ce n'est qu'après, lorsque la rage nous abandonne, que nous comptons nos pertes. Ce n'est qu'alors que la mère retrouve son enfant mort sur le champ de bataille. Ce fut alors que je découvris la fille de ma chair, blessée par les anges mais piétinée par son propre peuple.

« C'était il y a cinq souffles d'ici. Mon cœur en est encore malade et je crains qu'il ne guérisse jamais. »

Cirocco n'osa pas rompre le silence lorsque Maître-Chanteur se détourna d'elle. Il se leva, marcha vers la porte, face à l'obscurité, tandis que Cirocco s'abîmait dans la contemplation de la chandelle tremblotante sur la table. Il émettait des bruits qui devaient sans aucun doute être des pleurs bien que ne ressemblant en rien aux pleurs d'un être humain. Au bout d'un moment, il revint s'asseoir près d'elle, l'air très las.

« Nous combattons quand la rage s'empare de nous. Nous ne cessons de combattre avant que les anges ne soient tous morts ou retournés chez eux.

— Vous parlez du souffle de Gaïa. J'ignore de quoi il s'agit.

— Vous avez entendu son gémississement. C'est une tornade furieuse qui descend des tours célestes ; un vent glacial lorsqu'il vient de l'ouest et torride lorsqu'il vient de l'est.

— Avez-vous jamais tenté de parler aux anges ? Refusent-ils d'entendre votre chant ? »

Encore une fois, il haussa les épaules. « Qui peut chanter à un ange, et quel ange voudrait l'entendre ?

— Je ne comprends toujours pas que nul n'ait tenté de... négocier avec eux. » Le mot était difficile à formuler. La meilleure approximation qu'elle puisse en trouver signifiait « se rendre » et

« tourner casaque » au sens propre du terme. « Si vous parveniez à vous asseoir pour écouter mutuellement vos chants peut-être pourriez-vous obtenir la paix. »

Son front se rida. « Comment pourrait exister ce sentiment-d'harmonie-parmi-les-siens alors que ce sont des anges ? » Le terme qu'il employait était le même que celui choisi par Cirocco parmi d'autres, aussi peu adéquats : la « paix » était chez les Titanides une condition universelle, qui allait pratiquement sans dire. Entre anges et Titanides, c'était un concept hors du champ de leur langage.

« Mon peuple n'a pas d'ennemis d'autres races, expliqua Cirocco, mais nous nous battons entre nous. Nous avons développé des moyens pour résoudre ces conflits.

— Ce n'est pas un problème pour nous. Nous savons parfaitement régler nos problèmes d'hostilité mutuelle.

— Peut-être alors pourriez-vous nous l'enseigner. Mais pour ma part, je souhaiterais pouvoir vous montrer ce que nous avons appris. Parfois, les deux parties éprouvent une trop grande hostilité pour accepter de s'asseoir et discuter. Dans ce cas, nous appelons un tiers pour qu'il siège entre les ennemis. »

Il haussa un sourcil puis prit un air soupçonneux. « Si cela marche, pourquoi vous faut-il tant d'armes ? »

Elle ne put que sourire. Il n'était pas facile d'en remontrer aux Titanides.

« Parce que ça ne marche pas toujours. Alors nos guerriers essaient de se détruire mutuellement. Mais nos armes sont devenues tellement terrifiantes que plus personne ne les a employées depuis bien longtemps. Nous sommes plus doués pour faire la paix, et je n'en veux pour preuve que le fait que nous n'avons pas encore entièrement détruit notre planète alors que nous en avions la possibilité depuis au moins... disons soixante myriarevs.

— Ce qui est un clin d'œil devant la rotation de Gaïa, chanta-t-il.

— Je ne me vante pas. C'est une chose terrible que de vivre en sachant que non seulement votre... votre arrière-mère et vos amis et vos voisins peuvent être rayés de l'existence mais aussi tous les membres de votre espèce jusqu'au dernier. »

Maître-Chanteur opina gravement, visiblement impressionné.

« À vous de décider. Notre espèce peut vous offrir encore plus de guerre, ou bien la possibilité de la paix.

— Je vois, psalmodia-t-il, préoccupé. C'est une grave décision à prendre. »

Cirocco préféra se taire. Maître-Chanteur savait qu'il était en son pouvoir d'apprendre le secret des armes que Gene se proposait d'offrir.

La chandelle accrochée au mur pétilla et s'éteignit ; seule, celle qui restait entre eux continuait de projeter des ombres dansantes sur ses traits féminins.

« Où pourrais-je trouver celui qui accepterait de se tenir au milieu ? Il me semble qu'il se ferait transpercer par les lances jetées des deux côtés. »

Cirocco tendit les mains. « Je suis prête à offrir mes services en tant que représentante accréditée par les Nations unies. »

Maître-Chanteur l'étudia. « Sans vouloir offenser les Na-Scions-une-hie, nous n'en avons jamais entendu parler. En quoi nos guerres pourraient-elles les intéresser ?

— Les Nations unies s'intéressent toujours aux guerres. Pour être franches, elles ne valent guère mieux que nous tous dans l'ensemble, ce qui les rend loin d'être parfaites. »

Son haussement d'épaules semblait prouver qu'il l'avait supposé depuis le début. « Et pourquoi feriez-vous ceci pour nous ?

— Je dois de toute façon traverser le territoire des anges pour monter voir Gaïa. Et je hais la guerre. »

Pour la première fois, Maître-Chanteur parut impressionné. À l'évidence son opinion sur elle était nettement remontée.

« Vous n'aviez pas dit que vous étiez en pèlerinage. Voici qui éclaire la question d'un jour nouveau. C'est, je le crains, de la folie mais c'est une sainte folie. » Il se pencha par-dessus la table, saisit sa tête entre ses grosses mains, s'inclina et lui baissa le front. C'était le geste le plus sacré qu'elle ait vu accomplir par une Titanide et elle en fut touchée.

« Partez, alors. Je ne songerai plus à des armes nouvelles. Les choses sont bien assez terribles pour que je m'abstienne de prendre une route menant à la destruction. »

Il fit une pause avant de reprendre, faisant semble-t-il effort sur lui-même : « Si par un heureux bonheur vous deviez effectivement voir Gaïa, je voudrais que vous lui demandiez de ma part pourquoi

mon arrière-fille devait mourir. Si elle ne vous répond pas, donnez-lui une gifle en lui disant que c'est de la part de Maître-Chanteur.

— J'y veillerai. » Elle se leva, curieusement soulagée ; pour la première fois depuis deux mois son avenir semblait moins inquiétant. Elle s'apprêtait à partir lorsque quelque chose la retint.

« Quel était la signification de ce baiser ? » demanda-t-elle.

Il leva les yeux.

« C'était le baiser des morts. Une fois que vous serez partie, plus jamais je ne vous reverrai. »

CHAPITRE 17.

Cornemuse s'était assigné le rôle de guide et de source d'informations pour le groupe d'humains. À l'en croire, son arrière-mère approuvait l'initiative en la considérant comme une excellente expérience d'apprentissage. Les hommes apparaissaient comme l'événement le plus excitant qu'ait connu Titanville depuis bien des myriarevs.

Lorsque Cirocco exprima le désir de visiter la Porte des Vents, en dehors de la ville, Cornemuse prépara un pique-nique et deux autres de vin. Calvin et Gaby se proposèrent pour l'accompagner tandis qu'August restait assise à regarder par la fenêtre, comme d'habitude. Gene demeurait introuvable. Cirocco rappela à Calvin sa promesse de rester garder Bill.

Bill lui demanda d'attendre qu'il soit guéri. Elle se vit contrainte de lui rappeler que c'était toujours elle qui commandait, ce qu'il avait tendance à oublier. Sa réclusion le rendait geignard et mesquin. Cirocco le comprenait mais elle appréciait nettement moins lorsqu'il se voulait protecteur.

« Belle journée pour un pique-nique », chanta Cornemuse lorsque Gaby et Cirocco la rejoignirent à la sortie de la ville. « Le sol est sec. Nous devrions pouvoir faire l'aller-retour en quatre ou cinq revs. »

Cirocco s'agenouilla pour lacer les mocassins de cuir souple que les Titanides lui avaient confectionnés puis elle se redressa et porta son regard vers l'ouest, vers le câble central de Rhéa qui se dressait dans l'air pur au-dessus des terres brunes : la Porte des Vents.

« Je ne voudrais pas vous décevoir, lui répondit-elle, mais il nous faudra, mon amie et moi, un décarev pour nous rendre là-bas et autant pour en revenir. Nous pensons camper à la base du câble pour prendre notre fausse mort. »

Cornemuse frissonna. « Si vous pouviez vous en passer : cela me terrorise toujours. Comment les vers font-ils pour ne pas vous dévorer ? »

Cirocco rit. Les Titanides ne dormaient jamais. Elles trouvaient le processus encore plus troublant que cette faculté bizarre de rester perpétuellement en équilibre sur deux jambes.

« Il y a une autre possibilité. Mais j'hésite à la suggérer de crainte de vous offenser. Sur Terre, nous avons des animaux – pas des gens – dont la conformation s'approche de la vôtre. Et nous nous déplaçons sur leur dos.

— Sur leur dos ? » Elle parut perplexe puis son visage s'éclaira lorsqu'elle fit le rapport. « Vous voulez dire, en passant une jambe de chaque côté de... bien sûr, je vois ! Croyez-vous que ça pourrait marcher ?

— Je veux bien essayer si vous le désirez. Tendez-moi la main. Non, tournez-la... comme ça. Je m'en vais poser le pied dessus... » C'est ce qu'elle fit et, s'appuyant sur l'épaule de la Titanide, elle l'enfourcha. Elle s'assit sur la large croupe ; le harnais était sous elle et derrière ses jambes se trouvaient les sacs. « Est-ce confortable ?

— Je vous sens à peine. Mais comment allez-vous tenir ?

— Nous allons y réfléchir. Je pensais que... » Elle s'interrompit en poussant un cri aigu. Cornemuse avait tourné la tête de cent quatre-vingts degrés.

« Que se passe-t-il ?

— Rien. Nous n'avons pas votre souplesse. J'ai du mal à y croire. N'importe. Regardez donc devant, où vous allez, et démarrez lentement.

— Quel pas préférez-vous ?

— Hein ? Oh ! Je n'y connais rien !

— Dans ce cas, je vais commencer par le trot, puis nous passerons à un petit galop.

— Cela vous gêne-t-il si je passe mes bras autour de vous ?

— Aucunement. »

Cornemuse décrivit un large cercle en accélérant progressivement. Elles passèrent devant Gaby qui leur cria ses encouragements. Lorsqu'elle redescendit au trot pour s'arrêter enfin, elle semblait à peine essoufflée.

« Pensez-vous que ça va marcher ? demanda Cirocco.

— Je pense que oui. Essayons maintenant avec vous deux.

— J'aimerais avoir quelque chose pour recouvrir ce harnais.

Quant à Gaby, pourquoi ne pas lui trouver quelqu'un d'autre ? »

En moins de deux minutes, Cornemuse avait déniché deux coussins et un autre volontaire. Il s'agissait d'un mâle, cette fois, à la robe lavande avec une queue et des cheveux blancs.

« Eh, Rocky, j'ai une monture plus marrante que toi.

— Tout dépend du point de vue. Gaby, je voudrais te présenter... » elle chanta le nom, fit dans l'autre sens les présentations tout en glissant à Gaby en aparté : « Appelle-le Flûte-de-Pan.

— Pourquoi pas Leo ou Georges ? » ronchonna-t-elle, mais elle lui serra la main et l'enfourcha avec souplesse.

Ils se mirent en route. Les Titanides entonnèrent une chanson de marche que les femmes reprirent de leur mieux. Lorsqu'elle fut terminée, elles en apprirent une autre. Puis Cirocco se lança à son tour avec *Le Merveilleux Magicien d'Oz*, suivi de *Sur la route de Louviers*, puis de *En avant, Le Ciel nous attend*. Les Titanides étaient ravies ; elles ignoraient que les humains eussent des chansons.

Cirocco avait descendu le Colorado en radeau et l'Ophion en coquille de noix. Elle avait survolé le pôle Sud et traversé les Etats-Unis en biplan. Elle avait voyagé en autoneige et à bicyclette, en téléphérique et en gravitrain et fait une petite balade à dos de chameau. Rien de cela ne pouvait se comparer à une chevauchée à dos de Titanide sous la voûte de Gaïa, par un long après-midi-éternellement proche du crépuscule. Devant elle, un escalier menant au ciel surgissait du sol pour se fondre dans la nuit.

Elle rejeta la tête en arrière et chanta :

It's a long way to Tipperary, it's a long way to go...

La Porte des Vents n'était que roche aride et terrain torturé.

Pareils à des phalanges noueuses, des éperons ridaient la terre brune, entre lesquels s'ouvraient des failles profondes. Ces arêtes s'évasèrent pour former des doigts qui agrippaient le sol pour le froisser comme une feuille de papier. Les doigts se rejoignaient pour former une main basanée que prolongeait un long bras décharné surgi de l'obscurité.

L'atmosphère était sans cesse agitée : de soudaines bouffées de vent soufflaient dans tous les sens en soulevant des milliers de tourbillons de poussière qui dansaient dans leur sillage.

Ils entendirent bientôt le hululement. C'était un bruit caverneux, qui s'il était déplaisant n'avait pas la tristesse poignante du grand vent de l'Océan qu'on appelait Lamentation de Gaïa.

Cornemuse leur avait donné une vague idée de ce qui les attendait. Les arêtes sur lesquelles ils grimpaients étaient les brins du câble qui émergeaient du sol sous un angle de trente degrés et qu'avait recouverts l'humus. Le vent avait creusé ses canyons qui convergeaient tous vers l'origine du son.

Ils passèrent bientôt le long de trous creusés dans le sol par le vent : certains n'avaient pas plus de cinquante centimètres de diamètre, d'autres étaient assez larges pour engouffrer une Titanide. Chacun émettait un sifflement distinct. L'ensemble produisait une musique non harmonique, dissonante, qui rappelait les recherches les plus expérimentales du début du siècle. En bourdon résonnait une note d'orgue continue.

Les Titanides empruntèrent la dernière arête, la plus longue. Le sol en était dur et rocaillieux, depuis longtemps débarrassé de toute poussière, mais la crête centrale était étroite et les crevasses larges et profondes. Cirocco espérait qu'elles savaient à quel moment s'arrêter. Le vent leur faisait maintenant venir les larmes aux yeux.

« Voici la Porte des Vents, chanta Cornemuse. Nous n'osons pas nous aventurer plus près car les vents deviennent assez puissants pour vous emporter. Mais vous pourrez apercevoir le Grand Hurleur en descendant la pente. Désirez-vous que je vous y conduise ?

— Merci, mais je vais marcher. » Et Cirocco mit pied à terre.

« Je vous montre le chemin. » Cornemuse entreprit la descente, à petits pas prudents, mais apparemment sans difficulté.

Les Titanides atteignirent une faille verticale qu'elles longèrent vers l'est. Lorsque Gaby et Cirocco y arrivèrent à leur tour elles remarquèrent un accroissement sensible du vent et du bruit.

« Si cela continue ainsi, cria Cirocco, je crois qu'on ferait mieux d'abandonner !

— Je suis d'accord. »

Mais lorsqu'elles rejoignirent l'endroit où s'étaient arrêtées les Titanides elles virent qu'il était inutile d'aller plus loin.

Sept orifices d'aspiration étaient visibles, chacun au fond d'une gorge profonde et escarpée. Les six premiers avaient un diamètre oscillant entre cinquante et deux cents mètres. Le dernier, le Grand Hurleur, aurait pu les englober tous.

Cirocco estima que l'orifice devait faire un kilomètre de haut et cinq cents mètres dans sa plus grande largeur. Sa forme ovale était encore accentuée par sa disposition entre deux brins du câble qui émergeaient du sol en formant un V étroit et renversé. À leur point de jonction s'ouvrait cette bouche gigantesque de roche nue.

Les rebords de l'ouverture étaient si lisses qu'ils brillaient au soleil comme des miroirs déformants. L'action du vent et du sable abrasif qu'il transportait les avait polis, depuis des millénaires. La roche brune, sillonnée par les veines plus claires de mineraï, avait un aspect nacré.

Cornemuse se pencha pour chanter à l'oreille de Cirocco.

« Je vois pourquoi, lui cria-t-elle.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? » Gaby voulait savoir.

— Elle a dit qu'ils appelaient cet endroit l'entrejambe de Gaïa.

— Je vois pourquoi. Nous sommes sur une des jambes.

— C'est cela même. »

Cirocco donna une tape sur la croupe de Cornemuse et lui montra le sommet de la crête. Elle se demandait quels étaient leurs sentiments envers un tel endroit. De la peur ? Peu probable : il était situé à deux pas de leur ville. Les Suisses ont-ils peur des montagnes ?

Il était agréable de retrouver un calme relatif. Elle se mit à côté de Cornemuse pour contempler les environs.

Si l'on considérait, comme elle l'avait fait plus tôt, que la base du câble formait une main géante, ils étaient allés jusqu'à la hauteur de la seconde phalange de l'un des doigts. Le Hurleur était situé sous l'attache de deux d'entre eux.

« Y a-t-il un autre itinéraire ? chanta Cirocco. Un moyen d'atteindre la grande plaine, là-haut, sans être aspiré par Gaïa ? »

Flûte-de-Pan, qui était un peu plus âgé que Cornemuse, opina.

« Oui, il en existe beaucoup. Cette mère de tous les trous est la plus grande. Mais toutes les autres arêtes peuvent vous conduire au plateau.

— Alors pourquoi ne pas m'y avoir menée ? »

Cornemuse parut surprise. « Vous aviez dit désirer voir la Porte des Vents, et non grimper pour rencontrer Gaïa.

— Autant pour moi, reconnut-elle. Mais quel est le meilleur chemin jusqu'au sommet ?

— Tout en haut ? » Cornemuse ouvrit de grands yeux. « Mais je ne faisais que plaisanter. Vous ne voulez quand même pas aller là-bas ?

— Je veux essayer. »

Cornemuse indiqua vers le sud l'arête contiguë. Cirocco étudia le terrain de l'autre côté de la faille. Il ne semblait pas plus difficile que celui qu'ils avaient parcouru. Les Titanides l'avaient fait en une heure et demie donc elle devrait être capable d'y arriver à pied en six à huit heures. Encore six heures d'ascension pour atteindre le plateau et ensuite...

De là où elle était, le câble incliné apparaissait comme une montagne délirante : la pente s'étageait devant elle sur une cinquantaine de kilomètres avant de se fondre dans l'obscurité au-dessus de la frontière de Rhéa. Rien ne poussait sur les trois premiers kilomètres : ce n'était que roche grise et terre brune. Puis, sur une même distance, seuls jaillissaient des troncs noueux et nus ; au-delà, la vie, si tenace sur Gaïa, avait trouvé prise : elle n'aurait pu dire s'il s'agissait d'herbe ou de bois, mais le cylindre de cinq kilomètres de diamètre du câble était recouvert d'une croûte verte — comme la chaîne d'ancre rouillée d'un vaisseau de haute mer.

Le vert montait jusqu'à la zone crépusculaire de Rhéa. Ce n'était pas un terminateur franchement délimité : les couleurs se fondaient progressivement dans l'obscurité. Le vert devenait bronze, puis or sombre, puis argent sur rouge sang, pour prendre enfin la couleur des nuages quand les traverse la Lune. À partir de là, le câble devenait à peine visible. L'œil en suivait la courbe impossible tandis qu'il s'aminçait, devenait une corde, une ficelle, un fil, avant de se fondre dans l'obscurité du toit et de disparaître dans les ténèbres de l'orifice du moyeu. On pouvait vaguement distinguer le resserrement de ce dernier mais il faisait trop sombre pour voir beaucoup plus loin.

« C'est infaisable, dit-elle à Gaby. Du moins jusqu'au toit. J'espérais en l'existence de quelque dispositif mécanique pour monter depuis le sol. Je suppose qu'il y en a peut-être un mais le

rechercher... » Elle balaya de la main le paysage escarpé, « ... nous prendrait des mois. »

Gaby étudia la pente du câble, poussa un soupir et hocha lentement la tête.

« J'irai où tu iras, mais tu es dingue, tu sais. Nous ne pourrons jamais aller plus haut que le toit. Jette un œil, veux-tu. À partir de là, il faudrait grimper, en surplomb, une pente de quarante-cinq degrés.

— Les alpinistes font ça tous les jours. Tu l'as fait toi-même à l'entraînement.

— Bien sûr. Mais sur dix mètres. Et il nous faudra le faire sur cinquante ou soixante kilomètres. Et ensuite — ça s'améliore nettement — ensuite, il n'y a plus qu'à grimper verticalement. Pendant quatre cents bornes.

— Ce ne sera pas facile. Il faut qu'on essaie.

— *Madré de Dios.* » Gaby se tapa le front du plat de la main tout en roulant des yeux.

Cornemuse avait suivi les mimiques de Cirocco tandis qu'elle décrivait la situation. Elle se mit à chanter, *largo*.

« Vous allez grimper le grand escalier ?

— Il le faut. »

Cornemuse opina, puis se pencha pour baisser le front de Cirocco.

« Les mecs, j'aimerais autant que vous vous abstenez de faire Ça, dit Cirocco en anglais.

— Pourquoi a-t-elle fait ça ? demanda Gaby.

— T'occupe. Redescendons en ville.

Ils firent halte à la sortie de la zone des vents. Cornemuse sortit une nappe et s'assit pour le pique-nique. Transportée dans des coquilles de noix faisant office de thermos, la nourriture était brûlante. Cirocco et Gaby en mangèrent peut-être le dixième à elles deux tandis que les Titanides engouffraient le reste.

Ils étaient encore à cinq kilomètres de Titanville lorsque Cornemuse regarda derrière elle avec une expression préoccupée. Elle observait le toit obscur.

« Gaïa respire, chanta-t-elle avec tristesse.

— Comment ? Êtes-vous certaine ? Je pensais que ça ferait du bruit et que nous aurions largement le temps de... cela signifie-t-il que les anges vont revenir ?

— C'est le vent d'ouest qui est bruyant, corrigea Cornemuse. Le souffle de Gaïa est silencieux, lorsqu'il provient de l'est. Je crois même les entendre déjà. » Elle trébucha et faillit démonter Cirocco.

« Eh bien, dépêchons-nous, bon sang ! Si vous êtes coincées ici, seules vous n'avez aucune chance.

— Il est trop tard », chanta Cornemuse et ses yeux étaient maintenant implorants, ses lèvres crispées révélaient sa denture éclatante.

« Allez ! » Cirocco avait depuis des années pris l'habitude de ce ton de commandement et elle parvint plus ou moins à le faire passer dans un chant de Titanide. Cornemuse partit au galop et Flûte-de-Pan lui emboîta le pas.

Bientôt Cirocco put entendre à son tour le cri des anges. Cornemuse hésita ; elle luttait contre son désir de faire demi-tour pour se battre.

Ils approchaient d'un arbre isolé et Cirocco prit une brusque décision.

« Halte. Dépêchons, nous n'avons guère de temps. »

Ils s'arrêtèrent sous l'abri des branches et Cirocco sauta sur le sol. Cornemuse essaya de se cabrer mais Cirocco la gifla ce qui parut la calmer temporairement.

« Gaby, coupe-moi ces fontes. Flûte-de-Pan ! Arrête ! Reviens immédiatement ».

Flûte-de-Pan parut hésiter mais revint tout de même. Gaby et Cirocco s'acharnaient avec frénésie, lacérant leurs vêtements pour en faire trois cordes épaisses.

« Mes amis, chanta Cirocco, une fois les longes confectionnées. Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Je vous demande simplement de me faire confiance et de m'obéir. » Elle avait mis dans son chant toute sa détermination, le transcrivant dans le mode employé par les vieux sages pour parler aux jeunes insouciants. Cela marcha, mais tout juste. Les deux Titanides continuaient de regarder vers l'est.

Elle les fit coucher sur le flanc.

« Ça fait mal », geignit Cornemuse lorsque Cirocco lui attacha les jambes arrière.

« Je suis désolée mais c'est pour votre bien. » Elle ligota rapidement les jambes avant et les bras puis lança une gourde de vin à Gaby. « Fais-lui-en ingurgiter le plus possible. Je veux qu'il soit trop bourré pour bouger.

— Pigé.

— Mon petit, je veux que tu boives ceci, chanta-t-elle. Et toi aussi, là-bas. Buvez tout votre content. » Elle colla la gourde contre les lèvres de Cornemuse. Le hurlement des anges s'était amplifié. Les oreilles de la Titanide frémissaient.

« Du coton, du coton », murmura-t-elle. Elle déchira des morceaux de sa tunique déjà réduite en lambeaux et les pressa en boules serrées. « Cela a déjà marché pour Ulysse, ça marchera bien pour moi. Gaby, les oreilles. Bouche-lui les oreilles.

— J'ai mal ! hurla Cornemuse. Détachez-moi, monstre terrien. Je n'aime pas du tout ce jeu. » Elle se mit à geindre, ses notes indistinctes entrecoupées de mots de haine.

« Encore un peu de vin », ronronna Cirocco. La Titanide déglutit en suffoquant. Les cris des anges étaient à présent assourdissants. Cornemuse se mit à leur répondre par un hurlement. Cirocco saisit la Titanide par les oreilles et enfouit la grosse tête dans son giron. Elle colla les lèvres contre une oreille et lui chanta une berceuse Titanide.

« Rocky, à l'aide ! glapit Gaby. Je ne connais aucun de ces airs. Chante plus fort ! » Flûte-de-Pan se débattait en poussant des cris perçants tandis que Gaby essayait de le maintenir par les oreilles. Il la repoussa d'une détente de ses mains ligotées.

« Rattrape-le ! Ne le laisse pas s'échapper.

— C'est ce que j'essaie de faire. » Elle se rua vers lui en essayant de lui coller les bras au corps mais il était bien trop vigoureux pour elle. Elle trébucha à nouveau et se releva avec une coupure au-dessus de l'œil droit.

Flûte-de-Pan attaquait à pleines dents les liens de ses poignets. Le tissu se déchira et il se colla les mains aux oreilles.

« Et maintenant, Rocky ? hurla Gaby avec désespoir.

— Viens m'aider. Il te tuera si tu t'interposes. » Il était bien trop tard pour arrêter Flûte-de-Pan. Ses antérieurs étaient déjà libérés et

il se contorsionnait comme un serpent pour déchirer ses ultimes liens.

Sans un regard pour les deux femmes ou pour sa compagne, il fonça vers Titanville. Il disparut bientôt derrière le sommet d'une colline.

Gaby semblait ne pas s'apercevoir qu'elle pleurait lorsqu'elle s'agenouilla près de Cirocco. Elle ignorait tout autant le filet de sang qui coulait sur sa joue.

« Que puis-je faire ?

— Je ne sais pas. Touche-la, caresse-la, fais tout ce que tu jugeras utile pour la distraire des anges. »

Cornemuse se débattait maintenant, les dents serrées, le visage exsangue. Cirocco tint bon, la serrant autant qu'elle put tandis que Gaby passait une corde autour de torse de la Titanide pour lui immobiliser les bras.

« Chut, chut, chuchota Cirocco. Il n'y a rien à craindre. Je vais te veiller jusqu'au retour de ton arrière-mère. Je te chanterai des berceuses. »

Cornemuse se calma peu à peu et Cirocco lut à nouveau dans ses yeux la même lueur d'intelligence qu'au premier jour de leur rencontre. C'était un spectacle infiniment plus réconfortant que celui de l'animal redoutable qu'elle était devenue un peu plus tôt.

Il s'écoula dix minutes encore avant que ne disparaisse le dernier ange. Cornemuse était trempée de sueur, comme un héroïnomane ou un alcoolique en manque.

Elle se mit à glousser tandis qu'elles guettaient le retour des anges. Cirocco s'allongea sur le côté, face à la Titanide, la tête près d'elle ; elle sursauta lorsque la créature se mit à bouger. Ce n'était pas, comme auparavant, pour éprouver ses liens. Non, le mouvement était ouvertement sexuel. Elle gratifia Cirocco d'un baiser humide. La bouche était si large et chaude que c'en était désarmant.

« J'aimerais être un garçon », roucoula-t-elle d'une voix avinée. Cirocco baissa les yeux.

« Seigneur », suffoqua Cirocco. L'énorme pénis de la Titanide était sorti de son fourreau et l'extrémité battait contre le sol.

« Pour vous, vous êtes peut-être une fille, chanta Cirocco, mais pour moi vous êtes un trop grand garçon. »

Cornemuse trouva ceci désopilant. Elle rugit de rire et tenta d'embrasser à nouveau Cirocco mais lorsque cette dernière recula, elle abandonna avec bonne humeur.

« Je vous ferais beaucoup de mal. » Elle hoquetait. « Hélas, ceci est destiné à un orifice arrière, dont vous êtes absolument dépourvue. Si j'étais un garçon, j'aurais un membre convenable pour vous. »

Cirocco sourit et la laissa divaguer mais ses yeux ne souriaient pas lorsqu'elle regarda Gaby par-dessus l'épaule de la Titanide.

« En dernière extrémité, dit-elle d'une voix calme, en anglais, si jamais elle faisait mine de se libérer, prends cette pierre et assomme-la. Si elle s'échappe, elle est morte.

— Pigé. Mais qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Elle a envie de me faire l'amour.

— Avec ça ? Je ferais peut-être mieux de la sonner tout de suite.

— Ne sois pas idiote. Nous ne risquons absolument rien. Si elle se libère, elle ne nous remarquera même pas. Les entends-tu revenir ?

— Je crois bien que oui. »

Ce fut en fin de compte plus facile la seconde fois. Elles ne laissèrent pas à la Titanide la moindre occasion d'entendre les anges et, bien qu'elle transpirât et se débattît comme si elle pouvait quand même sentir leur présence, elle ne lutta toutefois pas beaucoup.

Puis les anges disparurent enfin, retournés aux ténèbres éternelles du rayon, loin au-dessus de Rhéa.

Elle pleurait lorsqu'elles défirent ses liens ; c'étaient les sanglots impuissants d'un enfant qui ne comprend pas ce qui lui est arrivé. Puis ils se muèrent en récriminations pleines d'humeur principalement à cause de ses jambes et de ses oreilles douloureuses. Gaby et Cirocco lui frictionnèrent les jambes à l'endroit où les liens les avaient meurtries. Ses sabots fourchus étaient aussi rouges que de la gelée de cerise.

La disparition de Flûte-de-Pan parut la rendre perplexe mais elle ne se désola pas lorsqu'elle eut compris qu'il était parti se battre. Elle les gratifia de baisers mouillés et les pressa contre elle amoureusement, ce qui ne fut pas sans inquiéter Gaby, même après que Cirocco lui eut expliqué que les Titanides séparaient nettement coït frontal et postérieur. Les organes frontaux étaient destinés à

produire des œufs semi-fertilisés qui étaient ensuite implantés à la main dans le vagin postérieur fécondé à son tour par le pénis ventral.

Lorsque Cornemuse se leva, elle était trop saoule pour les porter. Elles lui firent faire quelques tours puis la guidèrent vers la ville. Au bout de quelques heures elles purent à nouveau l'enfourcher.

Titanville était en vue lorsqu'elles découvrirent Flûte-de-Pan.

Le sang avait déjà séché sur sa jolie robe bleue. Un javelot dépassait de son flanc, pointé vers le ciel. On l'avait mutilé.

Cornemuse tomba à genoux près de lui et pleura tandis que Cirocco et Gaby restaient en retrait. Cirocco avait un goût amer dans la bouche. Cornemuse lui en voulait-elle ? Aurait-elle préféré mourir avec son compagnon ou bien était-ce une conception désespérément terrienne ? Les Titanides semblaient hermétiques à la gloire du combat ; elles se battaient uniquement parce qu'elles ne pouvaient pas faire autrement. Cirocco les admirait pour le premier point, les plaignait pour le second.

Se réjouit-on de celui qu'on a sauvé ou pleure-t-on celui qu'on a perdu ? Elle ne pouvait faire les deux à la fois, alors elle pleura.

Cornemuse se releva tant bien que mal. Avec lourdeur. Trois ans, songea Cirocco. Cela ne voulait rien dire. Elle avait une partie de l'innocence des humains du même âge mais c'était une Titanide adulte.

Elle saisit la tête tranchée et lui donna un unique baiser puis elle la replaça près du corps. Elle ne chanta pas ; les Titanides n'avaient pas de chant pour un tel moment.

Gaby et Cirocco remontèrent sur son dos et Cornemuse se dirigea vers la ville au petit trot.

« Demain, dit Cirocco. Nous partirons pour le moyeu dès demain. »

CHAPITRE 18.

Cinq jours plus tard, Cirocco préparait toujours son départ : subsistait le problème de savoir avec qui et quoi partir.

Bill était hors course, même s'il pensait le contraire. *Idem* pour August. Elle ne parlait plus que rarement, passait son temps à la lisière de la ville et ne répondait aux questions que par monosyllabes. Calvin ne pouvait dire si la meilleure thérapie était pour elle de rester ou bien de partir. Cirocco devait choisir elle-même en fonction de l'intérêt de la mission : celle-ci serait compromise par une éventuelle dépression d'August.

Calvin était éliminé puisqu'il avait promis de rester à Titanville tant que Bill ne serait pas suffisamment rétabli pour se débrouiller seul ; ensuite, il ferait ce qu'il voudrait.

Gene était partant. Cirocco désirait pouvoir le garder à l'œil, à bonne distance des Titanides.

Restait Gaby.

« Tu ne peux pas me laisser », lui dit-elle : ce n'était pas une prière mais un simple constat. « Je te suivrai.

— Je ne vais pas m'y risquer. Tu es une vraie calamité avec cette fixation envers moi que je ne mérite absolument pas. Mais tu m'as sauvé la vie, ce dont je ne t'ai jamais vraiment remerciée et je veux que tu saches que je ne l'oublierai jamais.

— Je ne veux pas de tes remerciements, répondit Gaby. Je veux ton amour.

— Je ne puis te le donner. Je t'aime bien, Gaby. Bon Dieu, nous sommes côte à côte depuis le début de cette aventure. Mais nous allons parcourir les cinquante premiers kilomètres à bord d'Omnibus. Je ne voudrais pas te forcer. »

Gaby pâlit mais parvint bravement à affirmer : « Tu n'auras pas à le faire. »

Cirocco hocha la tête. « Comme je te l'ai dit, à toi de décider. Calvin estime que nous pourrons aller jusqu'au niveau du

terminateur. Les saucisses ne montent pas plus haut, à cause des anges.

— Alors ce sera toi et moi et Gene ?

— Ouais. » Cirocco fronça les sourcils. « Je suis contente que tu viennes. »

Ils avaient besoin de beaucoup de choses et Cirocco ne savait comment les obtenir. Les Titanides pratiquaient un système de troc mais les prix s'établissaient en fonction d'une formule complexe où intervenaient le degré de parenté, le statut social et le besoin. Personne ne mourait de faim mais les individus du bas de l'échelle, tels que Cornemuse, avaient tout juste le vivre et le couvert et le minimum nécessaire pour se décorer le corps. Les Titanides considéraient en effet ce dernier point comme presque aussi primordial que la nourriture.

Il existait un système de crédit et Maître-Chanteur usa en partie du sien mais fit surtout jouer son influence en gratifiant Cirocco d'une position sociale arbitrairement élevée : il en avait pratiquement fait son arrière-fille spirituelle et avait poussé la communauté à l'adopter comme telle au vu de la nature de sa mission.

La plupart des artisans titanides avaient admis ce principe et se montraient presque trop empressés d'équiper l'expédition. On confectionna des paquetages aux courroies adaptées à l'anatomie humaine. Puis chacun vint leur offrir ses meilleurs produits.

Cirocco avait décidé que chacun pouvait transporter une masse d'environ cinquante kilos. Une masse certes imposante mais dont le poids ne représentait que vingt kilos et s'allégerait encore à mesure qu'ils grimperaient vers le moyeu.

Gaby estimait en ce point l'accélération radiale à un quarantième de G.

Les cordes étaient leur premier souci. Les Titanides cultivaient une plante qui fournissait une corde fine, souple et robuste. Chaque humain pouvait en porter un rouleau de cent mètres.

Les Titanides étaient de bonnes grimpeuses même si elles limitaient leurs efforts aux arbres. Cirocco discuta des pitons avec les forgerons qui revinrent lui porter le fruit de leurs meilleurs

efforts. Malheureusement le travail de l'acier était chose nouvelle pour les Titanides. Gene contempla les pitons en hochant la tête.

« C'est le mieux qu'elles puissent faire, dit Cirocco. Elles ont trempé l'acier, selon mes instructions.

— C'est encore insuffisant. Mais ne t'inquiète pas. Quel que soit le matériau à l'intérieur du rayon, ce n'est sûrement pas de la roche : elle ne pourrait jamais supporter les contraintes qui tendent à faire éclater cette structure. À vrai dire, je ne connais aucun matériau assez résistant pour ça.

— Ce qui signifie simplement que les gens qui ont construit Gaïa connaissaient des choses que nous ignorons. »

Cirocco ne s'inquiétait pas outre mesure. Les anges vivaient dans les rayons. S'ils ne passaient pas toute leur vie dans les airs, il leur fallait bien percher quelque part. Et s'ils se perchaient sur quelque chose, elle pourrait bien s'y accrocher à son tour.

On leur fournit des marteaux pour enfoncer les pitons ; c'étaient les plus légers et les plus robustes que puissent faire les Titanides. Les forgerons leur donnèrent des hachettes et des couteaux, ainsi que les pierres pour les affûter. Enfin, grâce à l'obligeance d'Omnibus, ils disposaient de trois parachutes.

« Les vêtements, dit Cirocco. Quel genre de vêtements devrions-nous emporter ? »

Maître-Chanteur parut désemparé.

« Je n'en ai aucun besoin, comme vous pouvez le constater, lui chanta-t-il. Ceux des nôtres qui, comme vous, ont la peau nue, en portent parfois lors des frimas. Nous pouvons confectionner ce que vous désirez. »

Ils furent donc vêtus de la tête aux pieds de la plus belle soie imprimée. Ce n'était pas vraiment de la soie mais la consistance était identique. Par-dessus, des chemises et des pantalons de feutre – deux paires de chaque – et des pulls et des caleçons de laine. On confectionna des manteaux et des pantalons de fourrure ainsi que des gants fourrés et des mocassins à semelle épaisse. Il fallait qu'ils soient parés à toute éventualité et, bien que les vêtements fussent encombrants, Cirocco ne voulait pas les négliger.

Ils emportaient aussi des hamacs en soie et des sacs de couchage. Les Titanides avaient des allumettes et des lampes à huile. Ils en prirent une chacun, avec une petite réserve de combustible. Elle ne

pourrait leur faire tout le voyage mais il en était de même pour l'eau et la nourriture.

« L'eau, s'inquiéta Cirocco. Voilà qui pourrait poser un gros problème.

— Eh bien, comme tu l'as dit, les anges vivent là-haut. » Gaby l'aidait à l'empaquetage au cinquième jour de leurs préparatifs. « Ils doivent bien boire quelque chose.

— Ce qui ne veut pas dire qu'on trouvera facilement des points d'eau.

— Si tu commences à te tourmenter tout le temps, on ferait mieux de ne pas partir. »

Ils prirent des outres d'une autonomie de neuf ou dix jours puis complétèrent les paquetages avec le maximum possible de nourriture séchée. Ils comptaient manger la même chose que les anges, si cela était possible.

Le sixième jour tout était prêt et il lui fallait encore affronter Bill. Elle était réticente à user de son autorité pour conclure la discussion mais savait qu'elle devrait s'y résoudre si nécessaire.

« Vous êtes tous dingues, dit Bill en frappant de la paume sur son lit. Vous n'avez aucune idée de ce qui vous attend là-haut. Est-ce que tu crois sérieusement être capable de grimper une cheminée de quatre cents kilomètres de haut ?

— On va bien voir si c'est possible.

— Vous allez vous tuer. Vous vous écraserez au sol à mille à l'heure.

— J'estime que dans cette atmosphère la vélocité terminale ne doit pas excéder les deux cents. Bill, si tu comptes me décourager, tu perds ton temps. » Elle ne l'avait jamais vu dans cet état et elle n'appréciait pas du tout.

« Nous devrions nous serrer tous les coudes et tu le sais bien. Tu persistes à vouloir en faire trop parce que tu as perdu le *Seigneur des Anneaux* et que tu veux te conduire en héros. »

S'il n'y avait pas eu un soupçon de vérité dans ses paroles, elles ne l'auraient pas blessée autant. Elle y avait elle-même songé pendant des heures en cherchant le sommeil.

« Et l'air ! Et s'il n'y a pas d'air là-haut ?

— Nous n'allons pas nous suicider. Si la tâche est impossible, nous renoncerons. Tu inventes des prétextes. »

Son regard se fit implorant.

« Je te le demande, Rocky. Attends-moi. Je n'ai jamais rien demandé auparavant mais je te demande cela, maintenant. »

Elle soupira et fit signe à Gene et Gaby de quitter la chambre. Lorsqu'ils furent partis, elle s'assit au bord du lit et lui prit la main. Il l'enleva. Elle se releva vivement, furieuse contre elle-même pour avoir tenté de l'atteindre de cette façon, et contre lui pour l'avoir repoussée.

« J'ai l'impression que tu n'es plus le même, Bill, lui dit-elle d'une voix calme. Je pensais te connaître. Tu m'as réconfortée lorsque j'étais seule et je croyais un jour pouvoir t'aimer. Je ne tombe pas amoureuse facilement. Peut-être est-ce parce que je suis trop méfiante ; je ne sais. Tôt ou tard, tout le monde exige de moi que je me comporte comme le voudrait mon image, et c'est exactement ce que tu fais à présent. »

Il ne répondit pas, ne la regarda même pas.

« Ce que tu fais est si injuste que j'en hurlerais.

— Je voudrais bien.

— Pourquoi ? Pour mieux correspondre à l'image que tu te fais de la femme ? Bordel, j'étais capitaine lorsque tu m'as rencontrée ; je ne pensais pas que ça avait une telle importance pour toi.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles.

— Je parle du fait que si nous en restons là, tout sera fini entre nous. Parce que je n'attendrai pas que tu viennes à ma rescousse pour me protéger.

— Je ne sais pas de quoi tu... »

Alors elle se mit à hurler et cela lui fit du bien. Elle parvint même, à la fin, à en rire amèrement. Bill avait sursauté. Gaby passa la tête par la porte puis, devant l'absence de réaction de Cirocco, s'éclipsa.

« D'accord, d'accord, concéda-t-elle. J'en fais trop. Parce que j'ai perdu mon vaisseau et que je compense en voulant me couvrir de gloire. Je suis frustrée parce que je me suis montrée incapable de ressouder cet équipage, et de le faire tourner rond – y compris que le seul homme en qui je pensais avoir confiance respecte mes décisions, la boucle et fasse ce qu'on lui dit de faire. Je suis une

bestiole bizarre, je le sais. Peut-être suis-je trop sensible à certaines choses qu'un homme verrait différemment. On devient sensible lorsque ces choses se reproduisent sans cesse à mesure qu'on gravit les échelons et qu'il faut se montrer deux fois meilleure que les autres pour obtenir la place.

« Tu n'es pas d'accord avec ma décision d'effectuer l'ascension. Tu as présenté tes objections. Tu disais que tu m'aimais. Je ne crois plus que ce soit le cas aujourd'hui et je suis profondément désolée que les choses aient pris cette tournure. Mais je t'ordonne d'attendre ici mon retour et de ne plus soulever la question. »

Sa mimique était éloquente.

« C'est parce que je t'aime que je ne veux pas que tu partes.

— Mon Dieu, Bill, je ne veux pas de ce genre d'amour : je t'aime, alors ne bouge pas pendant que je te ligote. Ce qui me fait mal c'est de te voir, toi, agir ainsi. Si tu es incapable de m'avoir en tant que femme indépendante, libre de mes propres décisions, tu ne m'auras pas du tout.

— Quel genre d'amour est-ce là ? »

Elle se sentait l'envie de pleurer, mais elle s'en moquait.

« Je voudrais bien le savoir. Peut-être qu'une telle chose n'existe pas. Peut-être que chacun doit se sentir pris en charge par l'autre, auquel cas je ferais mieux de me mettre en quête d'un homme qui se reposera sur moi parce que je ne supporterai jamais l'inverse. Ne peut-on pas simplement s'entraider ? Je veux dire, lorsque tu es affaibli je te donne un coup de main, et lorsque c'est moi, tu me soutiens à ton tour.

— Tu me donnes l'impression de ne jamais avoir de faiblesse. Tu viens de dire que tu pouvais te débrouiller toute seule.

— Tout être humain le devrait. Mais si tu ne me crois pas faible, tu ne me connais pas. Je suis comme un petit bébé en ce moment, en train de me demander si tu vas me laisser partir sans un baiser, sans même me souhaiter bonne chance. »

Bon sang, voilà qu'elle pleurait. Elle essuya cette larme promptement ; elle n'avait aucune envie qu'il l'accuse d'user de ce genre d'arme. Comment fais-je pour me fourrer dans de telles impasses ? se demandait-elle. Forte ou faible, elle serait toujours sur la défensive en de telles circonstances.

Il daigna bien l'embrasser. Il n'y avait semblait-il plus grand-chose à dire lorsqu'ils se séparèrent. Cirocco ne pouvait deviner sa réaction devant ses yeux secs : elle le savait blessé, mais cela avait-il accentué sa blessure ?

« Tu reviens aussi vite que possible.

— Entendu. Ne t'inquiète pas trop pour moi. Je suis trop dure à cuire.

— Comme si je ne le savais pas. »

« Deux heures, Gaby. Maxi.

— Je sais, je sais. Ne me parle plus de ça, d'accord ? »

Posé sur la vaste plaine à l'est de Titanville, Omnibus avait l'air encore plus gros qu'avant. D'habitude, les saucisses ne descendaient jamais plus bas que la cime des arbres. Il avait fallu éteindre tous les foyers en ville pour le persuader d'atterrir.

Cirocco se retourna vers Bill, immobile sur ses béquilles à côté du grabat qu'avaient utilisé les Titanides pour le transporter. Il lui fit un signe de main auquel elle répondit.

« Je retire ce que j'ai dit, Rocky, reprit Gaby en claquant des dents. Parle-moi.

— Du calme, petite, du calme. Ouvre les yeux, veux-tu ? Regarde où tu mets les pieds. Oups ! »

Une douzaine de bestioles s'étaient mises à la queue leu leu dans l'estomac de la saucisse, comme des passagers de métro pressés de rentrer chez eux. Elles se bousculèrent pour sortir. Gaby fut renversée.

« Aide-moi, Rocky ? » couina-t-elle désespérément, osant à peine regarder Cirocco.

« Bien sûr. » Elle lança son paquetage à Calvin qui était déjà entré avec Gene et souleva sa compagne. Gaby était si minuscule, et si froide.

« Deux heures.

— Deux heures », répéta Gaby, sombrement.

On entendit un martèlement pressé de sabots et Cornemuse fit son apparition par le sphincter ouvert. Elle prit Gaby par le bras.

« Tenez, mon petit, chanta-t-elle ; voilà qui vous aidera à passer l'épreuve. » Et elle lui mit dans la main une outre de vin.

« Comment saviez-vous que..., commença Cirocco.

— J'ai lu la peur dans ses yeux et je me suis rappelé le service qu'elle m'avait rendu. Ai-je bien fait ?

— C'était parfait, mon enfant. Je vous en remercie de sa part. » Elle ne dit rien à Cornemuse de la gourde que, pour des raisons identiques, elle avait pris soin de mettre dans son propre sac.

« Je ne vous embrasse pas à nouveau puisque vous m'assurez que vous reviendrez. Bonne chance donc, et puisse Gaïa vous retourner vers nous.

— Bonne chance. » L'ouverture se referma sans bruit.

« Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle veut que tu te saoules la gueule.

— J'avais déjà bu un petit coup ou deux. Mais maintenant que tu m'en reparles... »

Cirocco resta près d'elle tandis qu'elle succombait à une crise de hurlements, la faisant boire jusqu'à ce qu'elle fût ivre morte. Lorsqu'elle fut certaine que Gaby tiendrait le coup, elle rejoignit les hommes à l'avant de la nacelle.

Ils avaient déjà décollé. Les ballasts continuaient de se vider, par un orifice près du nez d'Omnibus.

Ils ne tardèrent pas à survoler la partie supérieure du câble. En se penchant, Cirocco aperçut des arbres et des zones couvertes d'herbe. En certains endroits le câble disparaissait complètement sous la végétation. Il était si gigantesque qu'il en paraissait presque plat. Tant qu'ils n'auraient pas atteint le toit, il n'y avait aucun risque de chute.

La lumière se mit à décroître peu à peu. En l'espace de dix minutes ils avaient pénétré dans un clair-obscur orangé et se dirigeaient vers la nuit éternelle. Cirocco voyait avec tristesse la lumière disparaître. Elle avait maudit ce jour perpétuel, mais au moins c'était le jour. Elle ne le reverrait plus de longtemps.

« Terminus, annonça Calvin. Il va descendre un peu et vous déposer par câble. Bonne chance, bande de cinglés. Je vous attendrai. »

Gene donna un coup de main à Cirocco pour harnacher Gaby puis il sauta le premier pour l'accueillir au sol. Cirocco surveilla l'opération d'en haut. Calvin l'embrassa pour lui porter chance ; alors elle installa le harnais autour de ses hanches et passa les pieds par-dessus bord.

Elle descendit dans le crépuscule.

CHAPITRE 19.

Ils se sentirent plus légers en prenant pied sur le câble : ils étaient en gros cent kilomètres plus près du centre de Gaïa – et à cent kilomètres d'altitude. La gravité avait chuté d'un quart à moins d'un cinquième de G. Le paquetage de Cirocco pesait presque deux kilos de moins et son corps lui-même s'était allégé de deux kilos et demi.

« Nous sommes à cent kilomètres de la jonction du câble avec le toit, remarqua-t-elle. La pente est à mon avis de trente-cinq degrés. Pour l'instant, nous ne devrions pas avoir trop de difficultés. »

Gene semblait sceptique.

« Quarante degrés plutôt. Même, pas loin de quarante-cinq. Et cela devient de plus en plus raide : disons soixante degrés avant que nous soyons à hauteur du toit.

— Mais avec cette pesanteur...

— Ne te moque pas d'une pente à quarante-cinq degrés », dit Gaby. Elle était assise sur l'herbe, le teint bilieux, mais soulagée. Elle avait vomi mais affirmé que tout valait mieux que de rester dans la saucisse. « J'ai fait un peu d'alpinisme sur Terre, en portant un télescope sur le dos. Il faut être en bonne condition physique et nous ne le sommes pas.

— Elle a raison, dit Gene. J'ai perdu du poids. La gravité faible rend paresseux.

— Vous n'êtes que des défaitistes. »

Gene hocha la tête. « Ne va simplement pas croire que tu as un avantage de cinq contre un. Et n'oublie pas que ce paquetage a une masse presque équivalente à la tienne. Sois prudente.

— Bordel ! on se prépare à la plus longue ascension jamais tentée par l'homme : est-ce que j'entends des chants d'allégresse ? Non, rien que des récriminations.

— Si on doit chanter, dit Gaby, autant le faire tout de suite. On risque de ne plus être d'humeur plus tard. »

Bon, se dit Cirocco, j'aurai au moins essayé. Elle se rendait bien compte que le voyage allait être difficile, mais elle pensait que les difficultés n'allait pas commencer avant le toit qu'elle estimait atteindre d'ici cinq jours.

Ils se trouvaient dans une forêt sombre. Les frondaisons des arbres en cristal laiteux filtraient la chiche lumière du couchant, baignant toute chose de reflets de bronze. Leurs ombres, impénétrables et coniques, pointaient vers l'est, désignant la nuit. Une voûte de feuilles translucides roses, dorées, orange et bleu-vert se refermait au-dessus d'eux : extravagant crépuscule pour une nuit d'été.

Le sol vibrait légèrement sous leurs pieds. Songeant au volume d'air gigantesque qui s'engouffrait dans le câble, aspiré vers le moyeu, Cirocco se mit à rêver au moyen d'exploiter cette immense source d'énergie.

L'ascension ne présentait pas de difficulté : le sol était recouvert d'une épaisse couche de poussière compactée. Le relief était dicté par l'enroulement des torons sous-jacents, décrivant des sillons parallèles qui disparaissaient en biais sur les flancs en pente du câble.

La végétation était plus épaisse là où s'était accumulée la terre, entre les brins. Ils adoptèrent donc la tactique suivante : ils suivaient chaque crête jusqu'au moment où elle commençait à s'enrouler sous le câble, puis traversaient le sillon pour gagner le brin adjacent, plus au sud. Ils continuaient ainsi pendant cinq cents mètres avant de traverser à nouveau.

Au fond de chaque sillon coulait un petit ruisseau. Ce n'était qu'un filet d'eau mais le courant, rapide, avait creusé de profondes saignées dans la terre en longeant la pente du câble. Cirocco supposait qu'ils devaient tomber ensuite en cascades, quelque part vers le sud-ouest.

Gaïa se montrait aussi prolifique qu'au niveau du sol : la majeure partie des arbres portaient des fruits et grouillaient d'une faune arboricole. Parmi celle-ci, Cirocco reconnut une créature lymphatique de la taille d'un lapin qui était comestible et facile à tuer.

Avant la fin de la deuxième heure, elle comprit que ses compagnons avaient raison. Elle le sut lorsqu'une crampe la prit au mollet, la jetant pantelante sur le sol tiède.

« Ne le dites pas, bon sang. »

Gaby souriait largement. Avec sympathie, certes, mais au fond d'elle-même pas mécontente.

« C'est la pente. Elle n'a pas l'air si dure que ça ; tu as raison, question poids. Mais elle est tellement raide qu'il faut grimper sur la pointe des pieds. »

Gene s'assit près d'elle, le dos à la pente. Par une éclaircie entre les arbres ils pouvaient découvrir en partie Hypérion, attirant et baigné de lumière.

« La masse pose également un problème, dit-il. Il faut presque que je marche le nez collé au sol pour pouvoir avancer.

— J'ai mal à la plante des pieds, renchérit Gaby.

— Moi aussi », reconnut Cirocco, d'un ton misérable. La douleur s'atténuaient maintenant qu'elle se massait la jambe mais ne tarderait pas à revenir.

« C'est sacrément trompeur, dit Gene. Peut-être qu'on y arriverait mieux à quatre pattes. Nous faisons trop travailler les cuisses et l'arrière de la jambe. Il faudrait les mettre en extension.

— Bien vu. Et cela nous ferait de l'entraînement pour la partie verticale. Là, il faudra faire surtout travailler les bras.

— Vous avez raison tous les deux, dit Cirocco. J'ai trop forcé. Il va falloir faire halte plus souvent. Gene, voudrais-tu me sortir la trousse médicale ? »

Elle contenait divers remèdes contre les rhumes et les fièvres, des fioles de désinfectant, des pansements, une réserve de cet anesthésiant spécifique qu'avait utilisé Calvin pour les avortements – et même un sac rempli de baies aux vertus stimulantes. Cirocco les avait testées. Il y avait aussi un manuel de premier secours rédigé par Calvin pour qu'ils sachent se débrouiller face aux problèmes allant du saignement de nez à l'amputation. La trousse comportait enfin un pot rond contenant un onguent violet donné par Maître-Chanteur pour « soigner les douleurs de la route ». Elle remonta sa jambe de pantalon pour s'en frictionner en espérant que le remède serait aussi efficace pour les humains que pour les Titanides.

« Prête ? » Gene était debout, il ajustait son sac à dos.

« Je crois que oui. Tu prends la tête. Ne va pas aussi vite que moi ; je te dirai si l'allure est trop rapide pour moi. On s'arrêtera dans vingt minutes ; dix minutes de pause.

— T'as pigé. »

Un quart d'heure plus tard, Gene avait des crampes. Il poussa un cri, arracha sa botte et massa son pied nu.

Cirocco profita de l'occasion pour se reposer. Elle s'allongea et fouilla dans sa poche pour y dénicher le pot d'onguent puis, roulant sur le dos, elle le tendit à Gene, au-dessus d'elle. Adossée à son sac elle était assise presque debout, jambes ballant sur la pente. À ses côtés, Gaby n'avait même pas pris la peine de se retourner.

« Un quart d'heure de marche, un quart d'heure de repos.

— Comme tu voudras, c'est toi la patronne, soupira Gaby. Je me ferai écorcher vive pour toi, je grimperai jusqu'à ce que mes pieds et mes mains ne soient plus que des plaies sanglantes. Et quand je mourrai, écrivez simplement sur ma tombe que je suis morte en soldat. Bottez-moi le train quand vous serez prêts à repartir. » Elle se mit à ronfler bruyamment et Cirocco rigola. Gaby ouvrit un œil méfiant puis rit à son tour.

« Que dirais-tu de : Ci-gît une astronaute ? suggéra Cirocco.

— Elle n'a fait que son devoir, proposa Gene.

— Franchement, renifla Gaby. Il n'y a plus de romantisme. Demandez à quelqu'un votre épigraphe et qu'obtenez-vous ? Des blagues. »

Ce fut lors de la pause suivante que Cirocco eut une nouvelle crampe. Des crampes, plutôt, car cette fois-ci, les deux jambes étaient touchées. Ça n'avait rien de drôle.

« Eh, Rocky, dit Gaby en lui effleurant l'épaule d'une main hésitante. Il est idiot de se crever ainsi. Prenons une heure de repos, cette fois-ci.

— C'est complètement ridicule, parvint à grommeler Cirocco. Je suis à peine vannée. Simplement, je n'arrive pas à rester posée sur le cul. Elle jeta un œil soupçonneux vers Gaby. Mais comment fais-tu donc pour ne pas attraper de crampes ?

— Je tire au flanc, reconnut Gaby sans se démonter. J'arrime une corde à ce cul sur lequel tu ne veux pas te poser et je te laisse faire le mulet. »

Cirocco ne put retenir un faible rire.

« Il va bien falloir que je m'y fasse. Tôt ou tard je finirai par aller mieux. Les crampes ne vont pas me tuer.

— Non, mais je n'aime pas te voir mal en point.

— Et si l'on optait pour dix minutes de marche et vingt de repos ? suggéra Gene. En attendant de faire mieux.

— Non. Quinze minutes debout, à moins que l'un d'entre nous ne craque avant. Puis repos pour une durée équivalente, ou dès que l'on est en état de repartir. On fait ça pendant huit heures... » Elle consulta sa montre. « Ce qui nous laisse encore cinq heures. Et puis on pose le camp. »

Gaby soupira. « Prends le commandement, Rocky. C'est ta spécialité. »

Ce fut affreux. Cirocco souffrait toujours le plus quoique Gaby éprouvât à son tour des crampes.

Le baume des Titanides les soulageait mais ils devaient l'utiliser avec parcimonie. Chacun transportait une trousse de secours et la réserve de Cirocco était déjà épuisée. Elle espérait encore ne pas avoir à s'en servir, passés les premiers jours du voyage, mais elle aimait autant en garder une réserve pour l'ascension de l'intérieur du rayon. Après tout la douleur n'était pas intolérable. Lorsqu'une crampe la prenait elle était bonne pour pousser un cri, s'asseoir et attendre que ça se passe.

À la fin de la septième heure, elle était revenue sur son opinion, quelque peu ennuyée par sa propre obstination : un peu comme si elle avait voulu se prouver que Bill avait raison en se forçant à la ténacité, en allant jusqu'à ses limites et même en les dépassant.

Ils dressèrent leur camp au fond d'une ravine, ramassèrent du bois pour le feu mais ne prirent même pas la peine de monter les tentes. L'air était chaud et lourd mais les flammes étaient bienvenues dans l'obscurité croissante. Ils s'assirent autour à distance confortable et se dévêtrirent, pour rester avec leurs sous-vêtements bariolés.

« Tu ressembles à un paon, remarqua Gene en prenant une lampée de vin.

— Un paon complètement crevé, soupira Cirocco.

— À ton avis, Rocky, combien a-t-on fait ? demanda Gaby.

— Difficile à dire. Quinze kilomètres ?

— Ça recoupe mon estimation, confirma Gene : j'ai compté nos pas pour franchir deux crêtes et j'en ai fait la moyenne. Puis j'ai relevé le nombre de ravines traversées.

— Les grands esprits se rencontrent, dit Cirocco. Quinze aujourd'hui, vingt demain. Nous aurons atteint le toit en cinq jours. » Elle s'étira, les yeux tournés vers le feuillage aux couleurs changeantes au-dessus d'elle.

« Gaby, c'est toi qui t'y colles. Fouille dans ce sac et concocte-nous de quoi bouffer. Je me sens capable d'avaler une Titanide. »

Ils ne parcoururent pas vingt kilomètres le lendemain ; ni même dix.

Ils s'éveillèrent les jambes endolories. Cirocco était si raide qu'elle ne pouvait plier les genoux sans gémir. Ils préparèrent le petit déjeuner et replièrent le camp en titubant, avec des mouvements d'octogénaires, puis se contraignirent à faire quelques mouvements d'assouplissement et d'extension.

« Je sais que ce sac est plus léger de quelques grammes, gémit Gaby en l'endossant. Je l'ai déjà soulagé de deux rations.

— Le mien a pris vingt kilos, se plaignit Gene.

— Putain de putain de putain. Allez, bande de macaques. Vous voulez gagner la vie éternelle ?

— La vie ? Tu appelles ça une vie ? »

La seconde nuit, ne survint que cinq heures seulement après la première parce que Cirocco en avait ainsi décidé.

« Merci à toi, ô Grande Maîtresse du Temps, soupira Gaby en s'étendant sur son sac de couchage. Avec un effort, on va peut-être établir un nouveau record : la journée de deux heures. »

Gene se laissa tomber à côté d'elle.

« Dès que tu auras fait partir le feu, Rocky, j'irai nous couper une demi-douzaine de ces filets de steak végétal. En attendant, marche doucement, veux-tu ? Quand tes genoux grincent tu me réveilles. »

Les mains sur les hanches, Cirocco les fusilla du regard.

« Alors, c'est ainsi que ça se passe, hein ? Je vais vous annoncer quelque chose, vous deux : vous êtes dégradés.

— A-t-elle dit quelque chose, Gene ?

— Rien entendu. »

Cirocco boitilla aux alentours pour ramasser du bois pour le feu. S'agenouiller pour l'allumer se révéla un problème passablement complexe – un qu'elle n'était pas certaine de pouvoir résoudre. L'opération l'obligeait à forcer ses articulations maltraitées sous des angles qu'elles refusaient obstinément de prendre.

Au bout du compte, les steaks végétaux finirent par griller dans leur jus et Gene et Gaby s'approchèrent, attirés par l'odeur de ce mets divin.

Cirocco eut tout juste la force de recouvrir les braises d'un coup de pied et de dérouler son sac de couchage. Elle dormait déjà avant de s'y être allongée.

Le troisième jour s'avéra moins terrible que le second, tout comme l'on peut estimer que le grand incendie de Chicago fut moins terrible que le séisme de San Francisco.

Ils mirent un peu moins de huit heures pour parcourir dix kilomètres d'un terrain de plus en plus escarpé.

À l'issue de l'épreuve, Gaby nota qu'elle ne se sentait plus vieille de quatre-vingts ans. Elle s'en sentait soixante-dix-huit.

Il paraissait nécessaire d'adopter une nouvelle tactique. La pente croissante rendait la marche, même à quatre pattes, difficile. Leurs pieds dérapaient et ils devaient s'aplatir au sol, bras et jambes écartés, pour éviter de glisser en arrière.

Gene suggéra qu'à tour de rôle chacun grimpe le plus haut possible avec la corde pour l'attacher au tronc d'un arbre. Les deux autres, restés derrière, n'auraient alors plus qu'à se hisser tranquillement à la force des poignets. Celui qui passait devant devrait fournir un effort pendant dix minutes, mises à profit par les autres pour se reposer, puis il aurait deux tours pour récupérer. Ce qu'ils firent, par étapes de trois cents mètres.

Cirocco regarda le ruisseau qui coulait près de leur camp en rêvant d'un bon bain. Puis elle se ravisa. Ce dont elle avait envie, c'était de manger. Tout en grommelant, Gene prit son tour derrière les fourneaux.

Elle eut toutefois la présence d'esprit de vérifier dans son havresac le niveau des provisions avant de s'évanouir.

Le quatrième jour ils firent vingt kilomètres en dix heures et c'est à la fin de cette journée que Gene sauta sur Cirocco.

Ils avaient monté le camp là où le ruisseau qu'ils suivaient était assez large pour permettre un bain et Cirocco s'était dévêtu pour s'y plonger sans y réfléchir plus avant. Elle aurait bien voulu avoir du savon mais le sable fin du fond pouvait aisément le remplacer. Bientôt Gaby et Gene l'eurent rejoints. Puis Gaby ressortit pour aller cueillir des fruits, sur les ordres de Cirocco. Comme ils n'avaient pas de serviette elle s'était accroupie toute nue près du feu et c'est à ce moment que Gene l'enlaça.

Elle sursauta, éparpillant les braises incandescentes, et repoussa les mains qui lui caressaient les seins.

« Eh ! arrête ça ! » Elle se débattit et s'écarta de lui. Gene n'était pas du tout démonté.

« Allons, Rocky. Ce n'est pas comme si on ne s'était jamais touchés avant.

— Ah ouais ? Eh bien, je n'aime pas qu'on me saute dessus. Garde tes mains près de moi. »

Il eut l'air exaspéré. « Tu crois que ça va se passer comme ça ?

Que suis-je censé faire avec deux femmes nues qui me tournent autour ? »

Cirocco saisit ses vêtements.

« J'ignorais que la vue d'une femme nue te faisait perdre tout contrôle. Je tâcherai de m'en souvenir.

— Maintenant tu es en colère.

— Non, je ne suis pas en colère. Il va nous falloir vivre côte à côte pendant un bout de temps et se mettre en colère n'arrangerait rien. » Elle pressionna sa chemise et le jaugea avec méfiance puis au bout d'un moment elle s'occupa du feu en prenant bien soin de s'asseoir en face de lui.

« Tu es quand même fâchée. Tu me prêtes des intentions.

— Ne me saute pas dessus, c'est tout.

— Je t'enverrais volontiers des roses et des bonbons mais ce n'est guère faisable. »

Elle sourit et se détendit un brin. Voilà qui ressemblait plus au vieux Gene, ce qui était un gros progrès comparé à la lueur qu'elle avait pu lire dans son regard quelques instants plus tôt.

« Écoute, Gene. Nous n'avons pas formé le plus merveilleux des couples à bord du vaisseau, et tu le sais bien. Je suis crevée, j'ai faim, et je me sens toujours aussi crasseuse. Tout ce que je peux te promettre c'est que lorsque je me sentirai prête à quoi que ce soit, je te le ferai savoir.

— C'est de bonne guerre. »

Ils n'échangèrent plus une parole tandis que Cirocco poussait le feu, en prenant soin qu'il ne déborde du petit foyer creusé dans la terre.

« Est-ce que tu... Y a-t-il quelque chose entre Gaby et toi ? »

Elle rougit mais elle espérait qu'à la lueur des flammes il ne l'avait pas remarqué.

« Ça ne te regarde pas.

— J'ai toujours pensé qu'elle était un peu lesbienne, poursuivit-il en hochant la tête. Je ne croyais pas que tu l'étais aussi. »

Elle prit une profonde inspiration et l'observa attentivement. Les ombres fluctuantes rendaient indéchiffrable son visage couvert d'une barbe blonde.

« Es-tu en train de m'asticoter délibérément ? Je t'ai dit que ça ne te regardait pas.

— Si tu ne te gouinais pas avec elle, tu aurais simplement répondu non. »

Mais que se passait-il ? se demanda-t-elle. Pourquoi sa remarque lui donnait-elle des frissons ? Gene avait toujours fait preuve d'une logique d'entête dans ses relations avec les gens. Il refrénait soigneusement sa bigoterie pour la rendre socialement acceptable – sinon on ne l'aurait jamais sélectionné pour la mission vers Saturne. Il mettait joyeusement les pieds dans le plat avec toutes ses relations et s'étonnait ensuite avec candeur lorsque les gens se vexaient de son manque de tact. C'était un trait de caractère assez répandu mais suffisamment maîtrisé, compte tenu de son profil psychologique, pour être tout juste taxé d'excentricité.

Alors pourquoi se sentait-elle si mal à l'aise lorsqu'il la regardait ?

« Je ferais mieux de t'affranchir avant que tu ne blesses Gaby. Elle est tombée amoureuse de moi. C'est sans doute en rapport avec son isolation ; je suis la première personne qu'elle ait rencontrée ensuite et elle a fait sur moi cette fixation. Je crois qu'elle s'en sortira parce qu'elle n'a jamais eu de tendances nettement homosexuelles. Ni hétérosexuelles, d'ailleurs.

— Elle les dissimulait, suggéra-t-il.

— En quelle année sommes-nous ? En mille neuf cent cinquante ? Tu m'étonnes, Gene. Tu ne caches rien aux tests de la NASA. Elle a eu une relation homosexuelle, c'est sûr. Moi aussi ; toi également : j'ai lu ton dossier. Tu veux que je te rappelle ton âge lorsque ça s'est produit ?

— Je n'étais qu'un gosse. En revanche, je pourrais te parler de ses réactions lorsqu'on a fait l'amour : rien, tu te rends compte ? Je parierais que ça se passe autrement entre vous deux.

— Nous ne... » Elle s'interrompit en se demandant comment il avait pu la mener jusque-là.

« Cette discussion est terminée. Je ne veux pas en parler et d'ailleurs, voici Gaby. »

Elle approcha du feu et déposa près de Cirocco un panier rempli de fruits. Elle s'accroupit puis les observa l'un et l'autre, pensive. Elle se releva pour enfiler ses vêtements.

« Est-ce que mes oreilles sifflent ou bien est-ce mon imagination ? »

Gene et Cirocco se tinrent cois et Gaby soupira.

« Et nous voilà repartis. Je commence à croire ceux qui affirment que les missions spatiales habitées coûtent plus qu'elles ne rapportent. »

Au cinquième jour, ils avaient définitivement pénétré dans l'obscurité. Seule les éclairait maintenant la lumière spectrale reflétée par les zones diurnes qui les surplombaient de part et d'autre. C'était peu, mais suffisant.

Le sol était nettement plus escarpé, la couche de terre beaucoup plus mince. Ils marchaient souvent à même le câble tiède qui leur offrait une prise plus sûre. Ils avaient maintenant pris l'habitude de s'encorder en prenant toujours soin de vérifier que celui qui grimpait était assuré par les deux autres.

Même à cette altitude, la flore de Gaïa n'avait pas renoncé : des arbres massifs étalaient leurs racines sur le câble, s'accrochant avec ténacité par leurs stolons glissés sous la surface. Les efforts qu'ils déployaient pour survivre dans un milieu si inhospitalier leur avaient ôté toute beauté. Décharnés et solitaires, leurs troncs translucides luisaient d'une pâle lumière intérieure ; leurs feuilles étaient quasiment invisibles. Par endroits, les racines pouvaient tenir lieu d'échelle aux grimpeurs.

À la fin de la journée, ils avaient au total parcouru soixante-dix kilomètres en ligne droite et s'étaient rapprochés de cinquante du moyeu. Les arbres étaient suffisamment clairsemés pour leur révéler qu'ils avaient dépassé le niveau du toit : ils s'enfonçaient maintenant sous le surplomb de la paroi du rayon dont la cloche s'ouvrait au-dessus de Rhéa. En se retournant ils apercevaient Hypéron en dessous d'eux, comme s'ils chevauchaient un cerf-volant arrimé par un filin monstrueux à ce socle rocheux nommé la Porte des Vents.

C'est au matin du sixième jour qu'ils virent scintiller le château de cristal. Cirocco et Gaby restèrent accroupies à l'observer au milieu d'un lacis de racines tandis que Gene montait avec la corde jusqu'au pied de la structure.

« Peut-être est-ce l'endroit, dit Cirocco.

— Tu veux dire le départ de ton ascenseur ? renifla Gaby. Si c'est le cas je veux bien faire du patin à roulettes sur une balustrade en carton. »

L'ensemble évoquait un village fortifié méditerranéen mais construit en sucre candi, vieux d'un million d'années et à moitié fondu. Dômes et balcons, arches, contreforts et arcs-boutants, toits en terrasse, comme en équilibre sur des étagères branlantes, s'écoulant tel un sirop débordant d'un pot et tout de suite figé. De hautes tours s'élevaient de guingois : des crayons dans un pot, minces et fuselés. Dans les angles scintillaient des amoncellements de neige ou peut-être de sucre glace pastel.

« C'est une carcasse vide, Rocky.

— Je le vois bien. Mais laisse-moi mes illusions, veux-tu ? »

Le château menait une lutte silencieuse contre des lianes blanches et filandreuses. Un combat qui avait en apparence

débouché sur un *statu quo* ; la forteresse avait subi des dommages irréparables mais lorsque Cirocco et Gaby eurent rejoint Gene elles sentirent sous leurs pas céder les lianes sèches, mortes.

« On dirait de l’alfa », remarqua Gaby en arrachant une poignée d’herbe.

« Mais en plus grand. »

Gaby haussa les épaules. « Gaïa ne se préoccupe pas de construire à l’économie.

— Il y a une porte, là-haut, annonça Gene. Vous voulez entrer ?

— Ben tiens. »

Il restait un espace dégagé large de cinq mètres entre le rebord du surplomb et la muraille du château. Non loin s’ouvrait une arcade à peine plus haute que la taille de Cirocco.

« Ouaou ! haleta Gaby en s’appuyant au mur. Il y a presque de quoi attraper le vertige à marcher sur un sol horizontal. J’avais perdu l’habitude. »

Cirocco alluma une lampe et suivit Gene sous l’arcade et dans une galerie des glaces.

« On ferait mieux de rester ensemble », prévint-elle.

Cette précaution ne semblait pas superflue : même si les surfaces n’étaient pas entièrement réfléchissantes, l’endroit n’était pas sans rappeler les palais de glace des fêtes foraines. Tout autour d’eux, les murs leur révélaient des salles dont les murs à leur tour s’ouvraient sur de nouvelles salles.

« Comment sort-on une fois qu’on est entré ? » demanda Gaby.

Cirocco lui indiqua le sol. « Suivons nos traces de pas.

— Ah ! que je suis bête ! » Gaby se pencha pour examiner la fine poudre qui recouvrait le plancher. Dans la poussière se trouvaient éparpillés des débris plus larges, lisses et plats.

« Du verre pilé, dit-elle. Ne vous cassez pas la figure. »

Gene hocha la tête. « C’est aussi ce que j’ai cru au début mais ce n’est pas du verre. Ce matériau est aussi mince qu’une bulle de savon et ne peut pas être coupant. » Et, s’approchant d’un mur, il le pressa doucement du plat de la main. Le mur tomba en morceaux avec un petit bruit cristallin. Gene prit au vol l’un des débris et le broya dans sa main.

« Combien de ces murs pourrais-tu démolir avant que l'étage du dessus nous tombe sur le crâne ? » s'inquiéta Gaby en désignant le niveau supérieur.

« Un bon paquet, je crois. Regardez : cet endroit est un labyrinthe mais il n'était pas ainsi à l'origine. Nous avons traversé certaines cloisons uniquement parce que quelque chose les avait déjà défoncées. Mais c'était en fait un empilement de cubes sans aucune possibilité d'accès. »

Gaby et Cirocco s'entre-regardèrent.

« Comme l'édifice que nous avons découvert sous le câble », remarqua Gaby et elle le décrivit à Gene.

« Mais qui construirait des bâtiments avec des pièces dont on ne peut ni entrer ni sortir ? demanda Gaby.

— Le nautile cloisonné, répondit Gene.

— Tu peux répéter ?

— Le nautile. Il sécrète sa coquille en spirale. Lorsqu'elle devient trop petite, il avance et scelle la loge qui est derrière lui. Tu peux la découper dans le sens de la longueur : c'est très joli.

Et cela ressemble fort à l'édifice que vous avez vu : les chambres les plus petites au fond, les plus grandes au-dessus. »

Cirocco fronça les sourcils. « Mais toutes les salles ici ont en gros la même taille. »

Gene hocha la tête. « La différence n'est pas grande. Cette salle est un rien plus grande que celle-ci, de l'autre côté, il doit en exister de plus petites encore quelque part. Cette chose se développait transversalement. »

Au vu de ce château de cristal on pouvait imaginer que les créatures qui l'avaient édifié travaillaient comme le corail. La colonie abandonnait ses demeures lorsqu'elles étaient trop petites et bâtissait sur les restes. Certaines parties du château dépassaient les dix niveaux. La rigidité d'une telle structure ne provenait pas de ses cloisons arachnéennes mais des arêtes. Pareilles à des tiges de plexiglas du même diamètre que le poignet de Cirocco, elles étaient d'une rigidité extrême. Même si l'on avait brisé toutes les parois du château de cristal son armature aurait subsisté, telle la charpente d'acier d'un gratte-ciel.

« Quel que soit le bâtisseur de cet édifice, il ne fut pas son dernier occupant, suggéra Gaby. Quelqu'un d'autre l'a aménagé en y

apportant de multiples modifications ou alors ces créatures étaient considérablement plus complexes que nous ne le supposons. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'endroit est abandonné depuis des lustres. »

Cirocco essaya de ne pas être déçue, mais en vain. C'était une déception. Ils étaient encore loin du sommet et il semblait bien qu'ils devraient gravir chaque mètre du trajet restant.

« Ne te fâche pas.

— Que se passe-t-il ? » Cirocco s'éveilla lentement. Difficile de croire qu'il était déjà huit heures, se dit-elle.

Mais comment pouvait-il le savoir ? Elle avait toujours sa montre.

« Ne regarde pas. » Il avait parlé de la même voix égale mais Cirocco se figea, le bras à moitié levé. Elle vit le visage de Gene sur lequel jouaient les reflets orange des braises mourantes. Il était agenouillé près d'elle.

« Eh bien... qu'y a-t-il, Gene ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien, ne te fâche pas. Je ne voulais pas lui faire de mal mais je ne pouvais pas non plus la laisser regarder, pas vrai ?

— Gaby ? » Elle fit mine de se lever et il lui montra alors le couteau. À cet instant crucial, elle prit conscience avec acuité de plusieurs choses : Gene était nu ; Gaby gisait sur le ventre, nue également, et apparemment elle ne respirait pas ; Gene était en érection. Il y avait du sang sur ses mains. Ses sens s'étaient soudain aiguisés. Elle percevait la respiration régulière de l'homme, sentait l'odeur du sang et de la violence.

« Ne te fâche pas, répéta-t-il d'une voix raisonnable. Je ne voulais pas agir ainsi mais c'est toi qui m'y as forcé.

— Tout ce que je t'ai dit c'est que...

— Tu es fâchée, je le vois bien. » Il soupira devant une telle injustice et montra dans sa main gauche un second couteau – celui de Gaby. « Si tu y réfléchis, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. De quoi crois-tu que je suis fait ? Vous, les femmes... C'est vos mères qui vous ont dit d'être égoïstes ? C'est ça ? »

Cirocco essaya de trouver une réponse sans risque mais apparemment il n'en demandait pas. Il s'avança et lui plaça la

pointe du couteau sous le menton. Elle tressaillit ; la lame mordit la chair tendre. Elle était encore plus froide que ses yeux.

« Je ne comprends pas pourquoi tu fais ça. »

Il hésita. Le second couteau s'était déplacé en direction de son ventre ; il avait maintenant interrompu son mouvement et l'arme était alors hors de vue. Elle s'humecta les lèvres en souhaitant la voir à nouveau.

« C'est une bonne question. J'y ai toujours réfléchi – quel homme n'y penserait pas ? » Il quêtait une approbation dans son regard et parut désemparé en n'en découvrant aucune.

« Ah, mais à quoi bon ? Tu es une fille.

— Dis toujours. » Le couteau se déplaçait à nouveau. Elle sentit la lame appuyer contre l'intérieur de ses cuisses. Son front se trempa de sueur.

« Tu n'as pas besoin de t'y prendre ainsi. Pose ce couteau et je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Ah ah. » Et toujours ce couteau, qui allait et venait comme le doigt d'une mère grondeuse. « Je ne suis pas un type stupide. Je connais vos méthodes, à vous les femmes.

— Je te jure. Inutile de t'y prendre comme ça.

— Il le faut. J'ai tué Gaby et tu ne le pardonneras pas. Ça n'a jamais été équitable, tu sais. Vous nous provoquez en permanence. Vous nous faites bander et après vous dites toujours non. » Il ricanait mais bien vite cette expression disparut pour laisser à nouveau place au calme. Elle avait préféré son ton moqueur.

« Je ne fais que rétablir l'équilibre. Là-bas, quand vous m'avez laissé tout seul dans l'obscurité, j'ai décidé qu'à l'avenir je ferais tout ce qui me plairait. Je me suis fait des amis à Rhéa. Tu risques de ne pas beaucoup les aimer. Dorénavant, c'est moi le capitaine, comme j'aurais dû l'être depuis le début. Tu feras ce que je dirai. Et maintenant ne tente rien de stupide. »

Elle hoqueta lorsque la pointe acérée déchira son pantalon. Elle crut comprendre quel usage il comptait faire du couteau et se demanda s'il valait mieux être stupide et morte que vivante et mutilée. Mais après que le tissu eut cédé il n'alla pas plus avant. Son attention se reporta sur le couteau pointé sous son menton.

Il la pénétra. Elle détourna le visage et la pointe de la lame suivit.

Il lui faisait horriblement mal mais cela n'avait aucune importance : ce qui importait était cette crispation de la joue de Gaby, la trace dessinée par sa main dans la poussière tandis qu'elle s'approchait de la hachette, son œil à demi ouvert, et la lueur qu'elle y lisait.

Cirocco leva les yeux vers Gene et n'eut aucun mal à prêter à sa voix des accents de terreur.

« Non ! Oh, je t'en prie, arrête, je ne suis pas prête. Tu vas me tuer !

— C'est moi qui décide quand tu dois être prête. » Il baissa la tête et Cirocco risqua un regard en direction de Gaby qui sembla comprendre. Elle referma l'œil.

Tout se passait très loin d'elle : elle n'avait pas de corps ; c'était une autre qui souffrait aussi horriblement. Seule la pointe du couteau sous son menton signifiait encore quelque chose ; puis il commença à flancher.

Quel serait le prix de son échec ? se demanda-t-elle. Juste. Il ne fallait donc pas qu'il échoue. Il viendrait bien un moment où son attention se relâcherait mais il lui fallait garantir l'arrivée de ce moment. Elle se mit donc à remuer sous lui. C'était la chose la plus écœurante qu'elle ait jamais accomplie.

« Voilà que nous entrevoyons la vérité, dit-il avec un sourire rêveur.

— Ne parle pas, Gene.

— Tu as pigé. Regarde comme ça va mieux lorsque tu ne résistes pas. »

Était-ce son imagination ou bien la lame pressait-elle moins fort contre sa peau ? Avait-il reculé ? Elle examina cette pensée, soucieuse de ne pas se laisser abuser, et estima qu'elle était juste. Ses sensations s'étaient exacerbées. Cette légère diminution de pression était comme si on l'avait délivrée d'un grand poids.

Il devait avoir fermé les yeux. Ne fermaient-ils donc pas toujours les yeux ?

Il les ferma et elle faillit bouger mais il les rouvrit tout de suite. Il la testait, le salaud. Mais il ne décela aucune ruse. En temps normal elle n'était pas une bonne actrice mais le couteau l'avait inspirée. Il se cambra. Ses yeux se fermèrent. La pression du couteau avait disparu.

Tout tourna de travers.

Elle lui écarta le bras d'un côté, tourna la tête de l'autre ; le couteau lui entama la joue. Elle le frappa à la gorge dans l'intention de la broyer mais il esquiva juste assez. Elle se tordit, donna des coups de pieds, sentit la lame lui déchirer l'omoplate. Puis elle se retrouva debout...

... mais elle ne courait pas. Pendant quelques secondes mortelles ses pieds ne touchèrent plus le sol tandis qu'elle attendait que le couteau la frappe.

Mais il ne frappa pas. Et elle parvint du bout de l'orteil à prendre assez d'élan pour sauter à nouveau et s'écartez de lui. Elle regarda par-dessus son épaule alors qu'elle était encore en l'air et s'aperçut qu'elle avait frappé plus fort qu'elle ne l'aurait cru : le coup de pied l'avait soulevé du sol et il venait à peine de se rétablir. Gaby était encore dans les airs. Dans cette faible gravité les muscles terrestres se comportaient de façon délirante sous l'influence de l'adrénaline.

La chasse prit une éternité pour se mettre en train mais elle s'accéléra rapidement.

Elle ne pensait pas qu'il s'était aperçu de la présence de Gaby derrière lui. Il n'aurait jamais poursuivi Cirocco avec une telle obstination s'il avait pu voir le visage de l'autre femme.

Ils avaient installé leur camp sur la place centrale du château, en une zone plate que les bâtisseurs n'avaient pas subdivisée. Le feu était à vingt mètres de la galerie la plus proche. Cirocco était encore en pleine accélération lorsqu'elle heurta la première cloison. Sans ralentir elle en brisa une douzaine avant de tendre le bras pour agripper l'une des armatures. Elle bascula de quatre-vingt-dix degrés et partit à la verticale, traversant en tourbillonnant trois plafonds avant de s'arrêter dans les airs. Elle entendit les craquements qui accompagnaient la progression de Gene mais sans saisir sa manœuvre.

Elle posa le pied sur un support et donna une nouvelle impulsion. Elle s'éleva, accompagnée par un nuage de débris de verre, toujours virevoltant et tourbillonnant avec une lenteur de rêve. Elle sauta de côté et fit voler trois cloisons avant de pouvoir s'arrêter. Elle repartit vers la gauche, remonta d'un étage puis en redescendit deux autres.

Elle s'immobilisa, agrippée à une poutrelle, et tendit l'oreille.

On entendait dans le lointain un tintement de verre brisé. Il faisait noir. Elle était au beau milieu d'un labyrinthe cloisonné qui s'étendait à l'infini dans toutes les directions : en haut, en bas et sur les côtés. Elle ignorait où elle se trouvait mais il était dans le même cas et c'était ce qu'elle voulait.

Les craquements s'amplifièrent et elle aperçut Gene qui surgissait du plancher de la salle sur sa gauche. Elle plongea sur la droite et saisit une poutrelle deux étages plus bas pour dévier sa course encore plus sur la droite. Elle fit une pause, ses pieds nus appuyés sur une autre poutrelle. Autour d'elle, le verre brisé retombait doucement.

Elle ne se serait pas aperçue qu'il était si proche si l'averse de débris ne l'avait précédé. Il avait progressé le long des poutrelles mais l'un de ses pieds avait trop appuyé sur l'un des panneaux qui supportait déjà les débris du précédent passage de Cirocco. Le panneau s'était brisé dans une pluie de morceaux de verre. Elle pirouetta et d'un coup de pied s'élança vers le bas.

Elle heurta le sol avec violence et se retourna, étourdie, pour l'apercevoir qui atterrissait sur ses pieds – comme elle l'aurait fait si elle avait eu la jugeote de compter les niveaux. Voilà ce qu'elle se rappelait avoir pensé tandis qu'il se dressait au-dessus d'elle puis elle vit la hachette lui frapper le crâne et elle s'évanouit.

Elle reprit brusquement conscience en hurlant, une chose qui ne lui était jamais arrivée. Elle ne savait pas où elle se trouvait, mais elle était retournée dans le ventre de la bête, et cette fois pas seule. Gene était avec elle et lui expliquait calmement pour quelles raisons il allait la violer.

L'avait violée. Elle cessa de hurler.

Elle n'était pas dans le château de cristal. Elle avait une corde autour de la taille. Le sol descendait doucement devant elle. Au loin, tout en bas, elle voyait la mer d'argent sombre de Rhéa.

Gaby était à ses côtés mais passablement occupée. Deux cordes lui ceinturaient la taille. L'une remontait la pente jusqu'à l'arbre auquel Cirocco elle-même était arrimée. L'autre pendait librement dans l'obscurité. Les larmes avaient creusé des sillons dans le sang séché qui maculait son visage. Elle sciait l'une des cordes avec un couteau.

« C'est le paquetage de Gene qui est là, Gaby ?
— Ouais. Il n'en aura plus besoin. Comment te sens-tu ?
— Je me suis sentie mieux. Remonte-le, Gaby. »
Elle leva les yeux, bouche bée.
« Je n'ai pas envie de perdre une corde. »

Son visage n'était qu'une plaie sanglante : un œil fermé par une ecchymose, l'autre juste entrouvert, le nez cassé et trois dents en moins.

« L'a pris une sacrée gamelle, observa Cirocco.
— C'est rien en comparaison de ce que je projetais.
— Ouvre son sac et panse-lui l'oreille : il continue de perdre du sang. »

Gaby était sur le point d'exploser mais Cirocco coupa court d'un regard inflexible.

« Je ne vais pas le tuer, alors inutile de me le suggérer. »

Le coup de hachette de Gaby lui avait sectionné l'oreille. Elle ne l'avait pas fait exprès ; elle comptait bien la lui planter dans le coin du crâne mais l'instrument avait dévié et le coup avait été assez violent pour l'assommer. Il gémissait pendant que Gaby le pansait.

Cirocco se mit à fouiller dans le sac de Gene pour en extraire ce qui pourrait lui être utile. Elle prit les armes et les provisions et jeta le reste par-dessus bord.

« Si nous lui laissons la vie sauve, il va nous suivre, tu le sais très bien.

— Ça se pourrait et je pourrais définitivement régler la question. C'est pourquoi il va falloir qu'il saute.

— Alors pourquoi diable suis-je en train de...
— Avec son parachute. Détache-lui les jambes. »

Elle lui passa le harnais entre les cuisses. Il gémit à nouveau et elle se détourna pour ne pas voir ce que Gaby lui avait fait à cet endroit.

« Il croyait m'avoir tuée, poursuivait-elle en finissant de nouer son pansement. Il en avait l'intention, mais j'ai tourné la tête.

— Comment est ta blessure ?
— Pas profonde, mais j'ai saigné comme un bœuf. J'étais étourdie et, par chance, trop faible pour bouger après qu'il... après... » Son nez coulait, elle s'essuya du revers de la main. « Je me

suis presque tout de suite évanouie. Quand je suis revenue à moi, il se penchait au-dessus de toi.

— Je suis heureuse que tu te sois réveillée au bon moment. J'étais mal embringuée. Et merci de m'avoir encore une fois sauvé la peau. »

Gaby la regarda d'un air blafard et Cirocco regretta immédiatement le ton de ses paroles. Gaby semblait se sentir personnellement responsable de ce qui était arrivé. Ce ne devait pas être facile, songea-t-elle, de rester immobile tandis que celle qu'on aime se fait violer.

« Pourquoi le laisses-tu vivre ? »

Cirocco baissa les yeux sur lui et lutta contre un accès de rage soudaine. Lorsqu'elle parvint à se contrôler, elle répondit :

« Je... tu sais bien qu'il n'était pas comme ça, avant.

— Moi, je ne veux pas le savoir. La bête en rut sommeillait déjà en lui sinon comment aurait-il pu faire ça ?

— Elle est en nous tous. Nous la réprimons mais lui n'en est plus capable. Il m'a parlé comme un petit garçon blessé – pas fâché : blessé, simplement – parce qu'il n'avait pas ce qu'il voulait. Quelque chose s'est produit en lui après l'accident. Tout comme en moi. Et en toi.

— Mais nous n'avons pas tenté d'assassiner quelqu'un. Écoute, parachutons-le, d'accord. Mais moi je serais d'avis de garder ici ses couilles. » Elle brandit le couteau mais Cirocco fit non de la tête.

« Non. Je ne l'ai jamais beaucoup aimé mais on se supportait. C'était un bon équipier, et maintenant il est fou, et... » Elle était sur le point de dire qu'elle en était en partie responsable, qu'il ne serait jamais devenu fou si elle avait su garder intact son vaisseau, mais les mots ne voulaient pas sortir.

« Je lui laisse une chance en souvenir de ce qu'il a été. Il disait qu'il avait des amis en bas. Il délirait peut-être ou peut-être le recueilleront-ils. Délivre-lui les mains. »

Gaby trancha ses liens et Cirocco, les dents serrées, le poussa du pied. Il se mit à glisser et sembla prendre conscience de la situation. Il poussa un hurlement tandis que le parachute traînait derrière lui, puis disparut derrière la courbure du câble.

Elles ne virent pas s'il s'était ouvert.

*

* *

Les deux femmes restèrent assises un long moment. Cirocco avait peur de parler. Il y avait toujours le risque qu'elle se mette à pleurer sans pouvoir s'arrêter et elle n'avait pas de temps à perdre à ça. Il fallait panser les blessures et terminer le voyage.

Gaby n'était pas en trop mauvais état. Il lui aurait fallu des agrafes mais elles durent faire avec le désinfectant et un pansement. Elle garderait une cicatrice sur le front.

Idem pour Cirocco, à la suite de sa chute sur le sol du château, elle en aurait une autre aussi, de la pointe du menton à l'oreille gauche, et une dernière en travers du dos. Mais aucune de ces blessures n'était sérieuse.

Elles se soignèrent mutuellement puis chargèrent leurs sacs et Cirocco regarda la longueur de câble qu'il leur restait à grimper avant d'atteindre le moyeu.

« Je crois qu'on devrait retourner au château pour nous reposer avant de l'attaquer, dit-elle. Un jour ou deux. Pour reprendre des forces. »

Gaby regarda aussi.

« Oh, c'est sûr. Mais la prochaine étape va être plus facile. En vous ramenant ici j'ai découvert un escalier. »

CHAPITRE 20.

L'escalier émergeait d'un gros tas de sable près de la limite supérieure du château de cristal et il montait, droit comme une flèche, à perte de vue. Chaque marche faisait un mètre cinquante de large et quarante centimètres de haut ; elles semblaient avoir été creusées à même la surface du câble.

Après l'avoir suivi quelque temps, Cirocco et Gaby commencèrent à croire qu'il ne serait pas aussi pratique que prévu : il s'inclinait vers le sud, en direction de la pente, et avant longtemps deviendrait certainement impraticable.

Pourtant les degrés restèrent parfaitement horizontaux. Bientôt elles marchaient sur une corniche, entre le mur et le vide. Il n'y avait ni main courante, ni protection d'aucune sorte. Elles se collaient à la paroi en tremblant à chaque rafale de vent.

Puis la corniche se mua en un tunnel.

La transition était progressive : l'espace était toujours ouvert sur leur droite mais le mur en surplomb se refermait peu à peu au-dessus de leur tête. Le sentier repassait en dessous du câble.

Cirocco essaya de le visualiser : il montait toujours mais s'enroulait comme un pas de vis à l'extérieur du câble.

Deux mille marches encore et elles se retrouvèrent dans l'obscurité totale.

« Un escalier, grommela Gaby. Construire un truc comme ça et y poser un escalier. » Elles s'étaient arrêtées pour sortir leurs lampes. Gaby emplit la sienne et coupa la mèche. Elles les feraient brûler à tour de rôle en espérant avoir assez d'huile pour tenir jusqu'à l'autre côté.

« Peut-être qu'ils n'étaient pas bien dans leur tête », suggéra Cirocco. Elle frotta une allumette et l'approcha de la mèche.

« Mais plus certainement s'agissait-il d'un dispositif de secours en cas de panne.

— Ben, je suis bien contente de l'avoir, admit Gaby.

— Il doit sans doute exister plus bas mais obstrué par les gravats. Ce qui signifie que cet endroit est longtemps resté à l'abandon. Les arbres qui ont poussé ici doivent être le résultat de récentes mutations.

— Si c'est toi qui le dis. » Gaby leva sa lampe et regarda vers l'avant, puis derrière, là où subsistait encore une traînée de lumière. Elle cligna des yeux.

« J'ai l'impression qu'on va couper droit par le milieu.

— Ah bon ? Tu te rappelles la Porte des Vents ? Toutes ces quantités d'air doivent bien passer quelque part.

— Si ce tunnel y menait nous l'aurions déjà remarqué. Le vent nous aurait balayées. »

Gaby scruta la volée de marches à la lueur fluctuante de la lampe. Elle renifla.

« Il fait passablement chaud ici. Je me demande si ça va continuer.

— Pour le savoir, le seul moyen est de continuer.

— Hm-Hmm. » Gaby tituba et la lampe faillit lui échapper. Cirocco lui mit une main sur l'épaule.

« Tu te sens bien ?

— Ouais. Je... non, bordel, non ça va pas. » Elle s'adossa à la paroi. « J'ai le vertige et j'ai les genoux qui flageolent. » Elle tendit sa main libre et la regarda ; elle tremblait légèrement.

« Peut-être qu'un jour de repos était insuffisant. » Cirocco étudia sa montre, puis considéra le couloir et fronça les sourcils. « Je comptais passer de l'autre côté et revenir au-dessus du câble avant de faire halte.

— Je peux y arriver.

— Non, décida Cirocco. Je ne me sens pas très chaude non plus. La question est celle-ci : est-ce qu'on reste camper dans ce couloir torride ou bien regagne-t-on l'extérieur ? »

Gaby considéra la pente vertigineuse derrière elles.

« Je n'ai rien contre une petite suée. »

Le feu avait du bon, même par cette insupportable chaleur. Sans demander l'avis de sa compagne, Cirocco sortit du sac de Gene quelques brindilles et de la mousse sèche et prépara le foyer. Bientôt les petites flammes crépitaient. Elle alimenta le feu avec parcimonie tout en aidant Gaby à monter leur campement de fortune avec des

gestes mécaniques : dérouler les sacs de couchage, sortir la popote et les couteaux, puiser dans la réserve de provisions pour le repas du soir.

On forme une bonne équipe, songeait Cirocco accroupie près du feu, tandis que Gaby coupait des légumes dans le reste du brouet de la veille. Elle avait des mains habiles et fines ; des traînées brunes de poussière maculaient ses paumes. Elles ne pouvaient plus se permettre de gâcher de l'eau à se laver.

Gaby s'essuya le front du dos de la main et leva les yeux vers Cirocco. Elle sourit – une esquisse de sourire timide qui s'élargit lorsque Cirocco y répondit. Le pansement lui cachait presque entièrement un œil. Elle plongea sa cuiller dans le rata qu'elle aspira bruyamment.

« Ces espèces de raves sont meilleures encore craquantes, dit-elle. Passe-moi ton assiette. »

Elle lui servit une portion généreuse puis toutes les deux s'assirent, côté à côté mais à un bras de distance, pour manger.

C'était délicieux. Cirocco goûtait ce silence ponctué de bruits discrets : le crissement du feu, le grattement des cuillers au fond des écuelles en bois. Elle se détendait en ne pensant à rien.

« As-tu encore du sel ? »

Cirocco fourragea dans son paquetage et y découvrit le sachet ainsi que deux bonbons oubliés, emballés dans des feuilles jaunes. Elle en mit un dans la main de Gaby et rit en voyant ses yeux s'allumer. Elle reposa sa propre écuelle et désenveloppa la petite pâte de fruit. Elle la tint sous le nez pour la humer. Elle sentait trop bon pour être mangée d'un coup. Elle en mordit la moitié et le parfum des abricots au sirop et de la crème sucrée éclata dans sa bouche.

Gaby parvint tout juste à se contenir au spectacle de l'expression extasiée de Cirocco. Cette dernière finit l'autre moitié de sa friandise puis se mit à couver d'un regard d'envie le bonbon que Gaby avait posé près d'elle, en essayant de paraître impassible.

« Si tu comptes le garder pour le petit déjeuner, il va te falloir rester éveillée toute la nuit.

— Oh, ne t'inquiète pas. Mais il me reste encore suffisamment de manières pour savoir que le dessert vient à la fin du repas. »

Elle mit cinq bonnes minutes à le défaire puis en passa encore cinq autres à l'examiner d'un œil critique tout en faisant mine d'ignorer les mimiques de Cirocco. Celle-ci lui servit une passable imitation de cocker quêtant à la table de ses maîtres puis joua les orphelins bavant à la vitrine du pâtissier. Elle hoqueta en voyant Gaby finalement enfourner la friandise.

Elle éprouvait à ce jeu un tel plaisir qu'elle eut un sursaut en se demandant – tandis qu'elle reniflait avec avidité à quelques centimètres du visage de Gaby – si de telles singeries étaient de mise. Gaby semblait à l'évidence aux anges devant pareilles attentions ; son visage était rouge de bonheur et d'excitation et ses yeux scintillaient.

Pourquoi ne parvenait-elle pas à se laisser simplement aller et profiter de l'instant ?

Une partie de son trouble avait dû transparaître car Gaby devint soudain sérieuse. Elle prit la main de Cirocco, puis dévisagea sa compagne en hochant lentement la tête. Elles n'échangèrent pas une parole mais le regard de Gaby lui disait avec éloquence : « Tu n'as rien à craindre de moi. »

Cirocco sourit et Gaby aussi. Elles finirent leur platée de ragoût, tenant leur écuelle près de la bouche sans se soucier des bonnes manières.

Mais l'atmosphère n'était plus la même. Gaby était silencieuse. Bientôt ses mains se mirent à trembler et l'écuelle lui échappa en roulant sur les marches. Elle se redressa, hoqueta, sanglota, cherchant à tâtons la main de Cirocco posée sur son épaule. Elle remonta les genoux, serra les poings sous le menton, enfouit le visage au creux de l'épaule de Cirocco et se mit à pleurer.

« Oh, je souffre. Comme je souffre.

— Eh bien, laisse-toi aller. Pleure. » Elle posa la joue sur sa chevelure courte et brune, si fine et déjà tout ébouriffée, puis elle lui souleva le menton à la recherche d'un endroit à embrasser au milieu des pansements. Elle s'approchait de sa joue lorsqu'au dernier moment, sans bien savoir pourquoi, elle lui baissa les lèvres. Elles étaient humides et brûlantes.

Gaby la regarda un long moment puis elle renifla bruyamment avant de reposer son visage sur l'épaule de Cirocco. Elle l'enfouit au

creux de son cou puis ne bougea plus. Plus de tremblements, plus de sanglots.

« Comment fais-tu pour être si forte ? » lui demande-t-elle d'une voix étouffée mais tellement proche.

« Et toi, si courageuse ? Tu n'arrêtes pas de me sauver la vie. »

Gaby eut un hochement de tête. « Non, je suis sérieuse. Si je ne t'avais pas en ce moment pour me reposer sur toi, je deviendrais folle. Et toi qui ne pleures même pas...

— Je n'ai pas la larme facile.

— Et le viol, c'est facile ? » Elle cherchait à nouveau le regard de Cirocco. « Seigneur, j'ai tellement mal. J'ai mal pour Gene et j'ai mal pour toi et je ne sais pas, des deux, ce qui est le pire.

— Gaby, je serais prête à faire l'amour avec toi si cela pouvait soulager ta peine. Mais moi aussi, j'ai mal. Physiquement. »

Gaby hocha la tête.

« Ce n'est pas là ce que je désire de toi ; même si tu te sentais bien. Je ne te demande pas d'être prête à l'amour : je ne suis pas Gene et je préfère encore souffrir de mon côté que t'avoir ainsi. Il me suffit de t'aimer. »

Que lui dire ? Que lui dire ? Tiens-t'en à la vérité, se dit Cirocco.

« Je ne sais pas si je pourrai jamais t'aimer en retour. Pas de cette façon. Mais aide-moi, aussi. » Elle l'étreignit puis lui donna une petite tape sur le nez. « Alors aide-moi, aussi ; tu es la meilleure amie que j'aie jamais eue. »

Gaby émit un petit soupir.

« Il faudra que je m'en contente, pour l'instant. » Cirocco crut qu'elle allait se remettre à pleurer, mais non. Alors elle l'étreignit brièvement et l'embrassa dans le cou.

« La vie est bien dure, pas vrai ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— C'est ça. Allez, au dodo. »

Elles s'installèrent d'abord sur trois marches : Gaby, étendue en haut, Cirocco à se retourner en tous sens au milieu et les braises mourantes sur le degré inférieur.

Mais Cirocco se réveilla en criant dans l'obscurité totale. Son corps était trempé de sueur tandis qu'elle attendait que frappe la

lame de Gene. Gaby la fit se rallonger et la maintint jusqu'à ce que le cauchemar fût passé.

« Depuis combien de temps es-tu là ? s'étonna Cirocco.

— Depuis que j'ai recommencé à pleurer. Merci de m'avoir laissé venir près de toi. » Menteuse. Mais elle sourit en y pensant.

La température monta encore au cours des mille marches : il faisait si chaud qu'elles ne pouvaient toucher les murs et que la semelle de leurs chaussures brûlait. Cirocco sentit le goût de la défaite car elle savait qu'il leur restait encore plusieurs milliers de marches avant même d'être à mi-parcours, auquel point elles pouvaient espérer voir la température redescendre.

« Encore mille marches, dit-elle. Si nous y parvenons. S'il ne fait pas plus frais, on fait demi-tour pour essayer par l'extérieur. » Mais elle savait bien que le câble était maintenant trop incliné. Et les arbres, dès avant qu'elles ne pénètrent dans le tunnel, étaient déjà trop espacés pour être utilisables. L'inclinaison du câble atteindrait quatre-vingts degrés avant qu'elles n'atteignent le rayon. Elles se trouveraient peut-être alors en face d'une muraille de verre, la pire hypothèse qu'elle eût envisagée en préparant leur voyage.

« Comme tu voudras. Attends une minute, je voudrais ôter cette chemise. J'étouffe. »

Cirocco se déshabilla elle aussi puis elles poursuivirent leur chemin dans la fournaise.

Cinq cents marches plus haut, elles avaient renfilé leurs vêtements. Encore trois cents marches et elles ouvriraient les sacs pour en sortir les manteaux.

De la glace commençait d'apparaître sur les murs et la neige crissait sous leurs pieds. Elles mirent des gants et rabattirent la capuche de leurs parkas. Immobiles dans la lueur de la lampe soudain rendue plus brillante par la réflexion des parois givrées, elles regardaient leur haleine se condenser en cristaux de glace en scrutant le corridor qui devant elles se rétrécissait indiscutablement.

« Encore mille marches ? suggéra Gaby.

— Tu as dû lire dans mes pensées. »

Bientôt la glace contraignit Cirocco à baisser la tête, puis à ramper à quatre pattes. L'obscurité retomba peu après et Gaby prit

la tête en tenant la lampe devant elle. Cirocco s'arrêta pour souffler dans ses mains engourdis puis elle se mit sur le ventre et rampa.

« Eh ! Je suis coincée ! » Elle constata avec plaisir qu'il n'y avait nulle panique dans sa voix. C'était terrifiant mais elle savait bien qu'elle pouvait se libérer en faisant marche arrière.

Puis elle n'entendit plus aucun bruit devant elle.

« O.K. Je ne peux toujours pas faire demi-tour mais ça commence à s'élargir. Je vais voir devant ce qui se passe. Vingt mètres. D'accord ?

— D'accord. » Elle entendit les crissements s'éloigner. L'obscurité se referma sur elle et elle eut juste le temps d'avoir un accès de sueurs froides avant que la lampe ne l'éblouisse. En un instant Gaby était de retour. Elle avait des cristaux de glace dans les sourcils.

« C'est ici le passage le plus difficile.

— Dans ce cas, je passerai. Je ne suis pas venue jusque-là pour finir coincée comme un bouchon dans un goulot.

— Voilà ce que tu as gagné à boulotter tous ces bonbons, ma grosse. »

Gaby ne parvenant pas à la dégager, elle recula pour récupérer son piolet. Après avoir entamé la glace, elle fit un nouvel essai.

« Vide tes poumons », suggéra Gaby. Elle la tira par les mains. Elle parvint enfin à la sortir.

Derrière elles, un pan de glace long de près de un mètre se détacha du toit et dégringola le tunnel avec bruit.

« Voilà pourquoi le passage est ouvert, constata Gaby. Le câble est flexible : en travaillant, il brise la glace.

— Ça, plus l'air chaud qui est derrière nous. Bon, cessons de faire des hypothèses, d'accord ? Allez, en route. »

Elles ne tardèrent pas à pouvoir se mettre debout et peu après la glace n'était plus qu'un souvenir. Elles ôtèrent les manteaux en se demandant quelle serait la prochaine épreuve.

Le grondement apparut quatre cents marches plus loin. Il s'amplifia au point qu'il leur était facile d'imaginer d'immenses machines en train de bourdonner juste derrière la paroi du tunnel. L'un des murs était chaud mais sans commune mesure avec ce qu'elles avaient déjà pu traverser.

Elles étaient certaines que ce bruit provenait de l'air aspiré à la Porte des Vents et transporté tout là-haut vers quelque destination inconnue. Deux mille marches encore et elles pénétraient à nouveau dans une zone torride. Elles se hâtèrent pour la traverser, sans même prendre la peine de se déshabiller car elles savaient que le bout du tunnel était proche. Comme prévu la chaleur décrût après avoir atteint un maximum, digne d'un sauna, que Cirocco estima à soixante-quinze degrés.

Gaby était toujours en tête et c'est elle qui aperçut la première le jour. Il ne faisait pas plus clair que sur l'autre face : cela commença par une mince bande argentée qui s'ouvrait sur leur gauche pour finir par une corniche le long du câble. Elles se donnèrent des grandes claques dans le dos puis reprisent leur ascension.

Toujours montant, toujours vers le sud, elles passèrent le sommet du câble et commencèrent à redescendre de l'autre côté. Le câble était désormais absolument dénudé : ni arbre ni terre, nulle part. C'était la première fois que Gaïa leur apparaissait comme cette machine dont Cirocco avait soupçonné l'existence : un édifice massif, incroyable ; l'œuvre de créatures qui vivaient peut-être encore dans le moyeu. Le câble lisse et nu montait maintenant sous un angle de soixante degrés, en se rapprochant de la gueule évasée du rayon. L'espace subsistant entre la paroi du rayon et le câble lui-même s'était réduit à moins de deux mille mètres.

Sur le versant sud, l'escalier pénétrait dans un nouveau tunnel. Elles s'y engagèrent avec confiance, mais il leur réservait une surprise. Elles avaient traversé rapidement la première zone de chaleur et se congratulaient lorsqu'elles sentirent la température commencer à redescendre. Arrivée aux alentours de dix degrés, elle remonta à nouveau.

« Diable ! Cette fois, c'est différent. Partons !

— Dans quel sens ?

— Reculer serait aussi désastreux qu'avancer. Avançons ! »

Le seul danger était en fait que l'une d'elles tombe et se blesse mais leur situation terrorisa Cirocco et lui rappela qu'il ne fallait jamais sous-estimer Gaïa. Elle avait oublié que le câble était composé d'un lacis de brins au sein desquels la circulation des fluides froids et chauds pouvait effectuer des parcours complexes.

Elles franchirent la zone de vibrations – qui, elle, demeurait toujours au centre – puis la zone froide, celle-ci nettement moins glaciale que la première, avant d'émerger à nouveau sur la face nord du câble.

Le sommet à traverser, puis un troisième tunnel. Ce tunnel franchi, retour au sommet.

Elles répétèrent cette séquence sept fois en deux jours. Elles auraient pu aller plus vite si le quatrième tunnel ne les avait pas retardées par des congères entre lesquelles même Gaby ne pouvait passer qu'après les avoir entamées au piolet. Il leur avait fallu huit heures pour se frayer un chemin.

Mais lorsqu'elles atteignirent de nouveau la face sud, le tunnel avait cette fois-ci disparu : la pente se situait désormais entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix degrés et l'escalier s'enroulait maintenant autour du câble comme la spirale colorée autour d'un bâton de sucre d'orge.

Elles n'avaient ni l'une ni l'autre envie de camper sur une corniche large d'un mètre cinquante surplombant un à-pic de deux cent cinquante kilomètres. Cirocco savait qu'elle se retournaît dans son sommeil : un mouvement de trop et elle risquait de tomber... de haut. Aussi, bien qu'elles fussent toutes les deux épuisées, elles continuèrent de grimper et de grimper autour du câble, l'épaule gauche collée à la paroi d'une solidité rassurante.

Cirocco n'aimait pas du tout ce qui s'annonçait au-dessus d'elles : plus elles approchaient et plus la tâche semblait s'avérer impossible.

Elles savaient, par leurs observations effectuées à l'extérieur, que chaque rayon était de section elliptique, avec un petit axe de cinquante kilomètres et un grand axe d'un peu moins de cent, avant de s'évasser pour se raccorder au toit du tore. Elles avaient maintenant dépassé cette section évasée et les parois du rayon qu'elles apercevaient dans la pénombre étaient pratiquement verticales. Ce qu'elles n'avaient pas prévu, c'était l'anneau qui obstruait l'orifice de ce tube monstrueux. Il faisait facilement cinq kilomètres de large.

Le câble semblait le traverser sans solution de continuité pour sans doute se poursuivre au-dessus et s'arrimer d'une manière ou de l'autre au moyeu. Pendant l'une de leurs périodes de repos elles examinèrent l'anneau qui semblait être juste au-dessus de leur tête

alors qu'il était encore à deux mille mètres de distance. Plafond bien massif pour couronner leurs efforts, il s'étendait apparemment à l'infini, tant que l'on n'avait pas remarqué, écrasée par la perspective, son ouverture centrale. Celle-ci faisait quatre-vingts kilomètres sur quarante mais pour y parvenir il aurait fallu parcourir le plafond formé par la face inférieure de l'anneau sur une distance de cinq kilomètres.

Gaby haussa un sourcil en regardant Cirocco.

« Ne va pas chercher à t'inquiéter. Gaïa nous a jusqu'à présent été favorable. Grimpe, mon amie. »

Gaïa, encore une fois, leur fut favorable. Lorsqu'elles eurent atteint le sommet du câble, elles découvrirent un nouveau tunnel, percé au travers du toit gris.

Elles allumèrent la lampe en remarquant que leur réserve d'huile touchait à sa fin, et poursuivirent l'ascension. Le tunnel tournait vers la gauche, comme si le câble était toujours là, bien qu'elles n'aient plus le moyen de s'en assurer. Elles comptèrent deux mille degrés, puis deux mille encore.

« Je suis en train de me demander, dit Gaby, si cela ne va pas continuer ainsi jusqu'au moyeu. Et ne viens pas me raconter que tu prends ça pour une bonne nouvelle.

— Je sais, je sais. Continue de monter. » Cirocco, quant à elle, pensait à l'huile pour la lampe, à l'état de leurs provisions, et à leurs autres à moitié vides. Il restait encore trois cents kilomètres jusqu'au moyeu. À raison de trois marches au mètre, cela leur faisait encore près d'un million de degrés à gravir. Elle consulta sa montre pour chronométrier leur allure.

Elles montaient en moyenne deux marches par seconde ; une simple poussée des orteils pour se propulser sur la marche suivante. À cette altitude la gravité n'était que d'environ un huitième de G – la moitié de celle, déjà faible, régnant à leur point de départ.

Deux marches par seconde représentaient un trajet d'une durée d'un demi-million de secondes. 8 333,333 minutes, ou 138 heures ou encore pas loin de six jours. Soit le double en incluant les périodes de repos et de sommeil et en comptant large...

« Je sais à quoi tu penses, dit Gaby derrière elle. Mais pourrons-nous y arriver dans le noir ? »

Elle avait touché là le point crucial. La nourriture pouvait leur faire deux semaines. L'eau serait suffisante, à condition de la rationner – mais pas pour le retour.

Mais à ce stade, la denrée la plus critique restait l'huile pour la lampe. Elles n'avaient plus qu'une réserve de cinq heures et aucune possibilité de la renouveler.

Elle était encore en train de retourner le problème dans tous les sens en quête d'une formule qui les mènerait au sommet, lorsqu'elles émergèrent sur le plancher du rayon.

Aucun spectacle ne l'avait fait se sentir aussi minuscule. Ni O'Neil I, ni les étoiles dans l'espace, ni même le sol de Gaïa : Cirocco pouvait en embrasser l'ensemble du regard et son sens de la perspective était complètement mis en défaut.

Il était impossible de discerner la courbure des murs : ils s'étiraient, rectilignes – comme une ligne d'horizon verticale – avant de se refermer brusquement à une certaine distance, délimitant ainsi un espace apparemment semi-circulaire et non pas cylindrique.

L'ensemble baignait dans une luminescence vert pâle. L'éclairage provenait de quatre rangées de fenêtres verticales projetant de biais des rais de lumière qui se croisaient dans le vide central de la structure.

Pas si vide que cela, d'ailleurs : car dans l'axe du cylindre se trouvaient trois câbles verticaux, tressés comme une natte, montant droit comme une règle, tandis que dérivaient au milieu des rayons lumineux d'étranges nuages cylindriques en lente rotation.

Cirocco se rappelait avoir songé à une cathédrale lors de leur exploration de la voûte étroite et sombre située sous le câble. Gaïa avait épuisé ses ressources en superlatifs mais elle se rendait compte qu'il ne s'était alors agi que d'une simple chapelle abandonnée : la cathédrale, elle l'avait maintenant sous les yeux.

« Je croyais avoir déjà tout vu, remarqua tranquillement Gaby en désignant la paroi derrière elle. Mais une jungle verticale ? »

C'était la seule façon de décrire effectivement la chose : accrochés au mur, lançant leurs branches à l'horizontale ou vers le haut, les mêmes arbres éternels tapissaient l'intérieur du rayon. Avec la distance, ils se fondaient en un uniforme tapis vert.

Au-delà : le couvercle gris du toit.

« À ton avis, ça ferait trois cents kilomètres ? »

Gaby cligna un œil puis, les doigts étendus pour improviser une alidade, elle se lança dans un calcul de son cru.

« Cela correspond au bon nombre de degrés.

— Assieds-toi. Et réfléchissons. »

Elle avait en fait plus besoin de s'asseoir que de réfléchir. Jusqu'à présent, elle avait bien cru pouvoir y arriver. Elle constatait maintenant l'illusion provoquée par son incapacité à visualiser le problème. Maintenant qu'elle l'avait sous les yeux.

Elle se sentait défaillir : trois cents kilomètres à monter. À la verticale.

À monter.

À la verticale.

Fallait-il qu'elle soit dingue.

« Primo. Existe-t-il au premier abord un moyen d'accès au toit ? »

Gaby jeta un coup d'œil circulaire avant de hausser les épaules.

« Ça veut rien dire : on a bien découvert un itinéraire pour traverser jusqu'ici, pas vrai ? Et dans l'autre sens, on ne l'aurait jamais trouvé.

— Exact. Mais on espérait dénicher une échelle menant au sommet. En vois-tu une ?

— Non.

— Exact également. Je pensais que l'escalier indiquait l'existence d'un éventuel moyen d'accès jusqu'en haut. Je commence à croire que les bâtisseurs n'avaient dans l'idée que de pouvoir accéder jusqu'à ce point précis, sans plus.

— Peut-être. » Gaby plissa les paupières. « Mais ce moyen doit tout de même exister. Les arbres ont sans doute poussé après coup. En recouvrant tout, comme sur le câble.

— Auquel cas... » Quoi ?

« Cela nous fait une sacrée grimpette, termina pour elle Gaby. Au milieu de ce fouillis, on a des chances de ne jamais découvrir l'entrée. Sans doute serait-elle plus facile à localiser d'en haut.

— Exact, pour la troisième fois. J'essaie simplement de trouver une explication logique, vois-tu. Il m'est venu à l'idée que si — mettons dans quatre ou cinq ans d'ici — nous parvenons au sommet

sans avoir déniché d'escalier, on sera bonnes pour nous taper à nouveau tout le parcours. Dans l'autre sens. »

Cette fois, Gaby se mit à rire.

« Si tu veux me faire comprendre qu'il faut faire demi-tour, j'aime autant que tu le dises franchement. Je ne t'engueulerai pas.

— On fait demi-tour ? » Bien malgré elle, elle lui avait répondu sous la forme d'une question.

« Non.

— Ah, je vois. » Elle s'en fichait. Les relations de commandant à subalterne n'étaient depuis longtemps qu'un souvenir. Elle rit, puis hocha la tête. « D'accord. Quel est ton plan ?

— D'abord, jeter un œil aux alentours. Parce que plus tard – dans quatre ou cinq ans d'ici – on risque d'avoir l'air plutôt cloche si l'un des bâtisseurs nous demande pourquoi on n'a pas pris l'ascenseur. »

CHAPITRE 21.

La base du rayon faisait environ deux cent cinquante kilomètres de circonférence. Elles entreprirent de la parcourir en quête d'un quelconque moyen d'ascension – depuis l'échelle de corde jusqu'à l'hélicoptère à antigravité. Elles ne découvrirent que des arbres horizontaux, croissant dans une forêt verticale.

Pour pénétrer parmi les ramures extérieures et longer les troncs jusqu'aux racines sur le mur, il leur fallut grimper la pente formée par l'accumulation des branches et des feuilles mortes.

La substance même du rayon était une sorte de matériau gris et spongieux qui cédait sous la pression comme un caoutchouc souple. Lorsque Cirocco arracha de la paroi un buisson, il vint accompagné d'une longue racine filandreuse. Le mur exsuda un fluide épais et laiteux qui obtura l'étroit orifice.

Il n'y avait pas de terre et très peu de soleil ; bien qu'il leur parût d'abord lumineux en comparaison du tunnel obscur, l'éclairement ambiant restait très faible. Cirocco supposa qu'à l'instar de la plupart des plantes qui croissaient sur la surface de l'anneau, celles-ci se nourrissaient avant tout par le sous-sol.

Le mur proprement dit était humide et recouvert de mousse et de lichens mais avec fort peu de plantes de taille intermédiaire : pas d'herbe, et les rares plantes grimpantes n'étaient que des parasites accrochés au tronc des arbres. Ceux-ci étaient en majorité d'espèces analogues à celles de l'anneau mais adaptées à une croissance horizontale. Ils étaient chargés de fruits et de noix qui leur étaient familiers.

« Voilà qui résout le problème de la nourriture », remarqua Gaby.

Il ne pouvait bien sûr y avoir de cours d'eau, toutefois la paroi luisait d'humidité et loin au-dessus on pouvait distinguer des cascades dont les arcs se résolvaient en bruine bien avant d'atteindre le sol.

Gaby les observa et nota qu'elles semblaient régulièrement espacées, comme des tourniquets d'arrosage sur une pelouse.

« On ne risque pas non plus de mourir de soif. »

L'ascension ne s'avérait finalement pas aussi impossible que prévu. Mais Cirocco n'en était pas soulagée pour autant.

Si l'on excluait l'éventualité d'un escalier – impossible à découvrir, ne tarda-t-elle pas à constater, car la végétation interdisait toute exploration détaillée de la paroi – il leur restait deux possibilités de gagner le sommet.

La première exigeait de grimper dans les arbres mêmes : il devrait être possible, nota Cirocco, de passer de branche en branche au niveau où celles-ci s'entrelaçaient.

La seconde possibilité relevait purement et simplement de l'alpinisme : elles découvrirent en effet que leurs piolets pouvaient sans difficulté s'ancrer dans la paroi, en fouissant avec une légère pression.

Cirocco préférait cette dernière solution car elle aimait mieux ne pas se fier aux arbres. Gaby penchait pour une ascension par les branches, plus rapide. Elles en débattirent jusqu'au second jour où deux événements particuliers se produisirent.

Gaby remarqua le premier alors qu'elle observait le plancher gris du rayon. En clignant des yeux, elle en indiqua le centre à Cirocco.

« J'ai l'impression qu'il n'y a plus de trou. »

Cirocco écarquilla les yeux sans pouvoir le confirmer avec certitude.

« Grimpons voir d'un peu plus haut. »

Elles s'encordèrent avant d'entreprendre l'ascension par les branches.

La tâche n'était pas aussi difficile que l'avait craint Cirocco. Comme pour tout, il existait une méthode optimale qu'elles ne tardèrent pas à découvrir. Il fallait trouver un moyen terme entre les branches épaisses proches du mur – solides comme le roc mais par trop espacées – et les ramures extérieures plus flexibles qui leur offraient une multitude de points d'appui mais ployaient sous leur poids.

« Un peu plus vers l'extérieur », lança Cirocco à Gaby, chargée du rôle d'éclaireur au bout de sa corde de cinq mètres. « À mon avis, le meilleur passage est aux deux tiers du haut de l'arbre.

— Vers l'extérieur. En haut... Tu t'emmèles dans tes orientations.
— Le pied des arbres est vers la paroi, le sommet est en l'air.
Quoi de plus simple ?

— Ça me va. »

Après avoir grimpé dix arbres, elles entreprirent de gagner le sommet du dernier. Lorsque les ramures sur lesquelles elles progressaient commencèrent à ployer, elles arrimèrent une corde à une branche solide. L'inclinaison des branchages jouait maintenant à leur avantage car elle leur ouvrait un passage dans cette muraille de feuillage autrement impénétrable. Elles avaient choisi un arbre qui dans une forêt horizontale aurait dominé tous les autres.

À l'intérieur du rayon, il se contentait de pointer plus loin de la paroi.

« Tu avais raison : il a disparu.

— Non, pas encore. Mais ce sera vrai d'ici une minute. »

Cirocco vit ce qu'il restait du trou : une minuscule ellipse noire au milieu du plancher gris, et qui se contractait comme un iris. La seule fois où elles avaient pu l'observer depuis la face inférieure, l'orifice était presque aussi large que le rayon lui-même. Maintenant il faisait moins de dix kilomètres d'ouverture et continuait de se rétrécir. Il ne tarderait pas à se refermer autour des câbles verticaux qui émergeaient en son centre.

« Tu as une explication ? demanda Gaby. Quel intérêt de séparer ainsi le rayon de la couronne extérieure ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je suppose toutefois qu'il va se rouvrir. Les anges le traversent régulièrement, aussi... » Elle s'interrompit puis sourit. « C'est la respiration de Gaïa.

— Tu peux répéter ?

— C'est ce que les Titanides appellent le vent d'est. Océan apporte le temps froid et la Lamentation, tandis que Rhéa amène l'air chaud et les anges. D'où ce tube de trois cents kilomètres de haut muni d'une valve à chaque extrémité : tu peux l'utiliser comme une pompe, en créant des zones de haute et de basse pression afin de déplacer l'air.

— Et comment y parviendrais-tu ? demanda Gaby.

— Je vois deux moyens : une espèce de piston pour comprimer ou raréfier l'air. Je n'en vois pas et j'aime autant cela, autrement on risquerait de se faire aplatis.

— S'il en existait un, il n'aurait pas non plus arrangé les arbres.

— Exact. Donc, c'est l'autre méthode. Les parois peuvent se dilater ou se contracter. Ferme la valve inférieure, ouvre celle du dessus puis dilate le rayon et tu aspireras l'air par le haut. Ferme le haut, ouvre le fond et presse un bon coup et tu chasseras le tout sur la couronne.

— Et d'où proviendrait l'air pompé au moyeu ?

— Soit il est aspiré au travers des câbles – on a pu constater que c'était pour une part le cas – soit il provient des autres rayons : ils se raccordent tous au sommet. Et avec quelques valves supplémentaires tu peux les utiliser en alternance : en ouvrant et fermant certaines d'entre elles, l'air est aspiré au-dessus d'Océan et traverse le moyeu pour emplir ce rayon-ci. Puis encore quelques manipulations de valves et tu le chasses au-dessus de Rhéa. Maintenant, quant à savoir les raisons pour lesquelles les constructeurs ont jugé ceci nécessaire... »

Gaby parut songeuse.

« Je crois tenir la solution. C'est un problème qui me turlupinait. Pourquoi toute l'atmosphère ne s'accumule-t-elle pas au fond, au bord de la couronne ? L'air est certes plus raréfié ici mais demeure d'une densité correcte parce que la pression régnant au niveau de la couronne est supérieure à la normale terrestre. Et sous une faible gravité, la pression chute moins rapidement. Ainsi, sur Mars, l'atmosphère est des plus ténues mais elle s'étend extrêmement loin. Alors, il suffit de maintenir l'air en circulation pour qu'il n'ait pas le temps de s'accumuler.

Et conserver une pression atmosphérique correcte dans tout le volume de Gaïa. »

Cirocco opina avant de pousser un soupir.

« Parfait. Tu viens d'éliminer l'ultime objection à notre ascension : nous avons le boire et le manger – du moins c'est ce qu'il semble. Maintenant tout porte à croire que nous aurons également de quoi respirer. Que dirais-tu de continuer de monter ?

— Et l'exploration du reste du mur ?

— À quoi bon ? On pourrait fort bien être déjà passées devant ce que l'on cherche. Il est tout bonnement impossible de le savoir.

— Je crois que tu as raison. D'accord. Je te suis. »

La tâche était difficile : ennuyeuse mais requérant toutefois un maximum d'attention. Elles firent des progrès à la longue mais Cirocco savait bien que la présente ascension resterait toujours plus difficile que celle du câble. Leur unique consolation à l'issue des dix premières heures d'effort fut de constater qu'elles étaient en bonne forme. Cirocco était lasse, elle avait une ampoule dans la paume gauche, mais hormis quelques courbatures dans le dos, elle se sentait parfaitement bien. Il ferait bon dormir. Elles gagnèrent le sommet d'un arbre pour évaluer leur progression avant de dresser le camp.

« Ton système te permet-il de mesurer une telle hauteur ? »

Gaby fronça les sourcils avant de hocher la tête.

« Pas guère. » Elle tendit quand même les mains devant elle, les mit en carré et cligna de l'œil. « Je dirais... oups ! »

Cirocco la rattrapa sous un bras, tout en se retenant à la branche au-dessus de sa tête.

« Merci. Quelle chute, sinon !

— Tu avais ta corde, remarqua Cirocco.

— Ouais, mais ça ne me dit rien de me balancer au bout. » Elle reprit haleine puis regarda le sol à nouveau.

« Que veux-tu que je te dise ? Il m'a l'air sacrément plus loin qu'avant et le plafond ne s'est pas rapproché d'un mètre. Ça risque de durer comme ça un bon moment.

— À ton avis, on pourrait faire une estimation autour de trois kilomètres ?

— Ton estimation sera la mienne. »

Ce qui signifiait au bas mot cent jours d'ascension – sauf incident. Cirocco étouffa un gémississement avant de regarder encore une fois, pour tenter de se persuader que leur altitude était de cinq kilomètres tout en soupçonnant qu'elle était en réalité plus proche de deux.

Elles firent demi-tour et trouvèrent deux branches parallèles espacées de deux mètres cinquante. Elles y suspendirent leurs hamacs ; puis elles s'assirent sur l'une des branches pour manger un repas froid de fruits et de légumes crus avant de grimper dans les hamacs et de s'y attacher.

Deux heures plus tard, il se mit à pleuvoir.

La pluie sur son visage réveilla Cirocco. Elle tourna la tête pour consulter sa montre. Il faisait plus sombre qu'au moment de leur coucher. Allongée sur le côté, le visage enfoui dans la toile, Gaby ronflait tranquillement. Au matin, elle se réveillerait avec un torticolis. Cirocco hésita à l'éveiller puis se ravisa : si elle parvenait à dormir malgré l'averse, autant valait la laisser.

Avant de déplacer son hamac, Cirocco se faufila jusqu'à l'extrémité de l'arbre. Tout ce qu'elle parvint à entrevoir fut un vague rideau de brume derrière l'averse continue. La pluie semblait bien plus intense vers le centre. Là où elles campaient, elles n'écopaient que de l'eau qui dégouttait des branches après avoir été recueillie par les frondaisons extérieures.

À son retour Gaby était éveillée et le ruissellement s'était accentué. Elles décidèrent qu'il ne servirait à rien de déplacer les hamacs. Elles sortirent une tente puis après en avoir déchiré au couteau quelques coutures elles la convertirent en un dais qu'elles arrimèrent au-dessus de leurs couchages. Chaleur et humidité étaient extrêmes mais Cirocco était si épuisée qu'elle s'endormit rapidement, bercée par le tambourinement des gouttes d'eau sur la toile.

Elles s'éveillèrent à nouveau, frissonnantes, deux heures plus tard.

« Quelle nuit », grogna Gaby.

Cirocco claquait des dents tandis qu'elles déballaient manteaux et couvertures et se roulaient dedans avant de retourner dans les hamacs. Il lui fallut une demi-heure pour se réchauffer assez et parvenir à se rendormir. Le doux balancement des branches l'y aida.

Cirocco éternua, chassant un flocon de neige. C'était une neige très légère et très sèche qui s'était immiscée par tous les interstices de sa couverture. Elle s'assit et la neige s'écroula en avalanche sur son giron.

Des glaçons pendaient du rebord de la toile et sous les cordes de leurs hamacs. On entendait des craquements continuels dans les branches ballottées par le vent, auxquels s'ajoutait le cliquetis permanent des glaçons heurtant la toile gelée. L'une de ses mains

était restée exposée : elle était raide et gercée lorsqu'elle se pencha pour secouer Gaby.

« Euh ? Euh ? » Gaby regarda autour d'elle avec un œil vitreux – l'autre était fermé par ses sourcils gelés. « Oh ! merde ! » Elle fut prise d'une quinte de toux.

« Tu te sens bien ?

— Hormis une oreille gelée, je crois que oui. Que fait-on ?

— On se couvre le plus possible, je suppose. Et on attend que ça se passe. »

La tâche n'était guère aisée, assises sur un hamac, mais elles y parvinrent toutefois. L'unique incident advint lorsqu'en fourrageant avec ses doigts gourds Cirocco laissa échapper un gant qui disparut rapidement dans la tourmente de neige en dessous d'elle. Elle jura pendant cinq bonnes minutes avant de se souvenir qu'elles avaient encore la paire de Gene.

Puis elles attendirent.

Impossible de dormir. Elles avaient suffisamment chaud sous leurs couches de vêtements et de couvertures mais auraient bien souhaité avoir un passe-montagne et des lunettes. Toutes les dix minutes, elles devaient s'ébrouer pour ôter la neige accumulée.

Elles essayèrent de parler mais l'intérieur du rayon était devenu assourdissant. Cirocco laissa donc s'étirer les minutes puis les heures, allongée le visage enfoui sous les couvertures en écoutant hurler le vent. Et par-dessus, encore plus effrayant, un bruit, comme des grains de maïs en train de péter : c'étaient les branches surchargées de glace qui se brisaient sous la gifle du vent.

Elles patientèrent cinq heures. Le vent devint encore plus glacial et violent. Une branche se rompit à côté d'elles et Cirocco l'entendit dégringoler avec force craquements à travers la forêt en dessous d'elle.

« Gaby, est-ce que tu m'entends ?

— Je t'entends, capitaine. Que fait-on maintenant ?

— Je suis au regret de te dire qu'il va nous falloir bouger. Je préférerais qu'on soit sur des branches plus épaisses. Je ne pense pas que celle-ci se rompe mais si l'une du dessus vient à lâcher, on la prend à tous les coups.

— J'attendais justement que tu le suggères. »

S'extraire des hamacs était un vrai cauchemar. Une fois sortie, se tenir sur la branche était encore pire. Leurs cordages avaient gelé et elles furent contraintes de les assouplir à la force des poignets pour les rendre à nouveau utilisables. Lorsqu'elles se mirent en route vers l'intérieur ce fut, au sens propre, pas à pas. Elles devaient assujettir une seconde corde de rappel avant de retourner détacher la première puis répéter le processus soit en serrant les nœuds les mains gantées, soit en ôtant les gants pour opérer rapidement à mains nues avant que les doigts ne gèlent. Elles cassaient la glace au marteau et au pic avant de poser le pied sur les branches. Malgré toutes ces précautions, Cirocco tomba deux fois et Gaby une. La seconde chute de Cirocco se traduisit pour elle par un muscle froissé dans le dos lorsque la corde de sécurité l'arrêta sans douceur.

Au bout d'une heure d'efforts, elles avaient atteint le tronc principal. Il était assez large et stable pour permettre de s'y asseoir. Mais le vent soufflait plus fort que jamais sans aucune branche pour le ralentir.

Elles plantèrent des pitons dans l'écorce, s'y arrimèrent et se préparèrent à une nouvelle attente.

« Je regrette de soulever la question, mais je ne sens plus mes orteils. »

Cirocco toussa un bon moment avant de pouvoir répondre.

« Que suggères-tu ?

— Je ne sais pas. Mais je sais pertinemment qu'on va geler à mort si on ne fait pas quelque chose. Soit on continue de marcher, soit on se cherche un abri. »

Elle avait raison, Cirocco le savait bien.

« On monte ou on descend ?

— Il y a un escalier en bas.

— Il nous a fallu une journée pour arriver à cette hauteur, sans glace pour compliquer les choses. Et encore deux jours pour regagner l'escalier. Si l'entrée n'est pas obstruée par la neige.

— J'allais y venir.

— Si nous bougeons, autant monter. D'un côté comme de l'autre on va geler si le temps ne se lève pas bientôt. Je suppose qu'en bougeant on retarderait quelque peu l'échéance.

— C'était également mon avis, dit Gaby. Mais j'aimerais d'abord essayer autre chose. Retournons tout contre la paroi. Rappelle-toi,

l'autre fois, quand tu parlais de l'endroit où devaient vivre les anges tu as évoqué des grottes. Peut-être en existe-t-il là-bas. »

Cirocco savait que l'important était d'abord de rester actives pour maintenir la circulation du sang. Aussi se mirent-elles à ramper le long du tronc en brisant la glace à mesure qu'elles progressaient. En un quart d'heure elles avaient gagné la paroi.

Gaby l'étudia puis se raidit pour attaquer la glace au piolet. La substance grise apparut mais elle continua de piocher. Lorsque Cirocco vit ce qu'elle faisait elle se joignit à ses efforts.

Elles continuèrent ainsi quelque temps. Elles avaient creusé un trou de cinquante centimètres de diamètre. Le lait blanc gelait en suintant du mur et elles le cassèrent également. Gaby était un diable couvert de neige ; celle-ci formait une croûte sur ses vêtements et sur l'écharpe de laine qui lui cachait le bas du visage, transformant ses sourcils en épaisses barres blanches.

Elles atteignirent bientôt une nouvelle couche trop dure pour être entamée. Gaby essaya bien de s'y attaquer mais elle dut admettre qu'elle n'arrivait à rien. Elle laissa retomber sa main et regarda la paroi d'un œil noir.

« Eh bien, c'était une idée. » Dégouûtée, elle donna un coup de pied dans la neige qui s'était amassée autour d'elles, décrochée par les vibrations de leurs travaux de terrassement. Elle la regarda, puis, haussant le cou, scruta l'obscurité au-dessus d'elle. Elle fit un pas en arrière, agrippa le bras de Cirocco pour reprendre son équilibre après avoir glissé sur une plaque de glace.

« Il y a une tache plus sombre, par là-haut, annonça-t-elle en tendant le doigt. À dix... non quinze mètres au-dessus. Légèrement sur la droite. Tu vois ? »

Cirocco ne pouvait être sûre : elle apercevait plusieurs zones sombres mais aucune ne ressemblait à une caverne.

« Je vais monter y jeter un œil.

— Laisse-moi le faire. Tu as assez travaillé. »

Gaby fit non de la tête. « Je suis la plus légère. »

Cirocco ne discuta pas et Gaby planta un piton dans la paroi aussi haut qu'elle put. Elle y noua une corde puis grimpa pour fixer un nouveau piton le plus haut possible. Lorsque la corde y fut arrimée, elle détacha le premier et le planta un mètre au-dessus du second.

Il lui fallut une heure pour atteindre l'endroit. En dessous, Cirocco frissonnait en tapant du pied et en s'ébrouant sous l'averse de glace que lui expédiait Gaby. Puis une corniche de neige se détacha et vint se briser sur ses épaules en la jetant à terre.

« Désolée ! lui lança Gaby. Mais j'ai trouvé quelque chose. Laisse-moi le dégager et tu pourras me rejoindre. »

L'entrée était juste assez large pour que Cirocco pût s'y glisser même après que Gaby eut déblayé la plus grande partie de la glace. L'intérieur était une bulle creuse d'un diamètre d'environ un mètre cinquante, avec une hauteur légèrement inférieure. Cirocco avait dû retirer son paquetage pour le hisser derrière elle. Une fois entrées toutes les deux avec leurs deux sacs à dos, elles auraient peut-être trouvé la place de coincer en plus une boîte à chaussures et de pouvoir encore respirer mais guère plus.

« Douillet, non ? » demanda Gaby en ôtant de son cou le coude de Cirocco.

« Désolée. Oh ! désolée pour ça aussi ! Gaby, mon pied !

— Excuse-moi. Si tu te poussais juste un poil... là, c'est mieux, mais j'espère que tu ne vas pas rester comme ça.

— Où ? Oh ! par exemple ! » Elle éclata de rire brusquement. Elle était accroupie, les genoux courbés, le dos collé au plafond tandis que Gaby se tassait à l'arrière en tâchant de dégager le passage.

« Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Ça me rappelle un vieux film : Laurel et Hardy en chemise de nuit, en train de se débattre pour gagner la couchette du haut. »

Gaby souriait mais à l'évidence ignorait de quoi elle parlait.

« La couchette du haut, tu sais, dans un train de nuit... Bref. J'étais en train de me dire qu'ils auraient dû essayer la même chose en costume polaire avec deux valises en plus. Comment veux-tu qu'on s'en tire ? »

Elles pelletèrent le reste de la neige à l'extérieur de leur minuscule abri puis entassèrent leur paquetage devant l'ouverture pour l'obturer. Une fois cela fait, le peu de lumière qui régnait avait totalement disparu mais le vent ne s'engouffrait plus : elles jugèrent donc l'opération positive. Après vingt minutes d'efforts elles parvinrent à s'installer côte à côte. Cirocco pouvait à peine bouger mais elle n'était pas d'humeur à se plaindre dans cette tiédeur bénie.

« Tu crois qu'on va parvenir à dormir, maintenant ? se demanda Gaby.

— Pour ma part, j'en suis certaine. Comment vont tes orteils ?

— Ça va. Ils picotent, mais se réchauffent.

— Les miens aussi. Bonne nuit, Gaby. » Elle n'hésita qu'un bref instant puis se pencha pour l'embrasser.

« Je t'aime, Rocky.

— Allez, dors », répondit-elle dans un sourire.

Lorsqu'elle s'éveilla, Cirocco avait le front baigné de sueur. Ses vêtements étaient trempés. Elle leva la tête, encore endormie, et s'aperçut qu'elle pouvait y voir clair.

En se demandant si le temps avait changé, elle déplaça légèrement son paquetage, puis plus vite lorsqu'elle découvrit que l'entrée de la grotte était obturée.

Elle faillit réveiller Gaby mais se ravisa juste à temps.

« D'abord, essayer de sortir », marmonna-t-elle. Il était inutile d'annoncer à Gaby qu'elle s'était une nouvelle fois fait dévorer vivante avant que la chose ne fût confirmée. Gaby ne prendrait pas bien cette nouvelle ; l'idée d'être confinée dans un espace si réduit – peu réjouissante en soi – devenait terrifiante lorsqu'elle songeait à Gaby et à sa panique contagieuse.

En fait, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter : tandis qu'elle explorait le mur à l'endroit où se trouvait l'orifice, celui-ci se mit à bouger et s'ouvrit comme un diaphragme pour regagner son diamètre originel. Derrière se trouvait une fenêtre de glace éclairée par transparence. Elle la frappa de sa main gantée et la glace se rompit. Un air glacial se rua à l'intérieur et elle se hâta de refermer le passage avec son sac.

Au bout de quelques minutes elle déplaça le sac à nouveau. Le trou s'était réduit à quelques centimètres.

Elle considéra, songeuse, le minuscule orifice en essayant de rassembler les faits. Une fois qu'elle crut avoir compris le processus, elle se décida à secouer Gaby.

« Debout, gamine, il est temps de prendre de nouvelles dispositions.

— Hmm ? » Gaby s'éveilla rapidement. « Par tous les diables, mais c'est une vraie fournaise, là-dedans.

— C'est ce que je voulais dire. Il va falloir qu'on se déshabille un peu. Tu veux commencer ?

— Vas-y d'abord. Je vais essayer de te faire de la place.

— D'accord. À ton avis, pourquoi fait-il si chaud ici ? Tu y as réfléchi ?

— Je viens juste de me réveiller, Rocky. Essaie d'avoir un peu de cœur.

— Entendu. Je vais te le dire. Touche les murs. » Elle accomplit la tâche complexe consistant à ôter sa parka tandis que Gaby faisait la même découverte qu'elle un peu plus tôt :

« C'est chaud.

— Ouais. Au premier abord, je ne voyais pas l'utilité de ce mur. J'ai cru que les arbres n'avaient pas été prévus au début – tout comme la végétation sur le câble – mais d'après moi, ils n'auraient pas pu croître dans la paroi pour les nourrir. Alors j'ai essayé de trouver quel genre de machine pouvait au mieux s'acquitter d'une telle tâche et j'en suis arrivée à quelque dispositif biochimique naturel : un animal, ou une plante, peut-être issu d'une manipulation génétique. J'ai du mal à croire qu'une telle structure ait pu évoluer sur une période de temps raisonnable : elle est haute de trois cents kilomètres, creuse à l'intérieur et tapisse la paroi proprement dite.

— Et les arbres seraient des parasites ? » Gaby prenait mieux la chose que ne s'y était attendue Cirocco.

« Uniquement dans le sens où ils tirent leur subsistance d'un autre être vivant. Mais ce ne sont pas véritablement des parasites parce que leur présence était voulue. Les bâtisseurs ont conçu ce gigantesque animal pour qu'il serve d'habitat aux arbres ; ceux-ci à leur tour fournissent un abri à des animaux plus petits, et sans doute aussi aux anges. »

Gaby considéra tout ceci puis dévisagea Cirocco avec attention.

« Tout à fait comme les énormes créatures dont nous soupçonnons l'existence sous la surface de la couronne, dit-elle d'une voix calme.

— Oui, quelque chose comme ça. » Elle observa Gaby, guettant des signes de panique, mais ne la vit même pas haleter. « Est-ce que... euh... ça te trouble ?

— Tu veux parler de ma phobie bien connue ? »

Cirocco passa la main derrière son sac et stimula la paroi pour la faire se rouvrir puis elle déplaça le sac pour que Gaby puisse voir. L'opercule était en train de se refermer doucement.

« J'ai découvert ceci avant de te réveiller. Tu vois, il se referme mais se rouvrira pour peu que tu le titilles. Nous ne sommes pas prises au piège, et nous ne sommes pas dans un estomac ou un truc analogue... »

Gaby lui effleura la main et répondit avec un sourire timide : « J'apprécie ton inquiétude...

— Eh bien, je ne voulais pas t'embarrasser, je pensais simplement...

— Tu as fait ce qu'il convenait de faire. Si j'avais été la première à voir le phénomène, il est probable que je hurlerais encore. Mais je ne suis pas par tempérament claustrophobe. J'ai simplement développé un nouveau genre de phobie qui m'est peut-être bien particulier : la crainte d'être dévorée vivante. Mais explique-moi – et, s'il te plaît, tâche d'être très convaincante – si nous ne sommes pas dans un estomac, où sommes-nous ?

— Je ne vois aucun parallèle avec des créatures de ma connaissance. » Elle en était maintenant à sa dernière couche de vêtements et décida d'en rester là. « Il s'agit d'un refuge », poursuivit-elle en se faisant aussi petite que possible tandis que Gaby commençait à se dévêtrir. « Et c'est précisément l'usage que nous en faisons : pour nous protéger des assauts du froid. Je suis prête à parier que les anges hibernent dans des cavernes identiques à celle-ci. Et peut-être d'autres animaux également. Peut-être que cette créature en tire quelque avantage. Peut-être que les excréments lui servent d'engrais.

— En parlant d'excréments...

— Ouais, j'ai le même problème. Il va falloir qu'on utilise un récipient vide ou quelque chose.

— Mon Dieu. Déjà que je pue comme un chameau. Cet endroit va devenir charmant si jamais le temps ne se lève pas bientôt.

— Ça n'a rien de terrible. Je pue encore plus.

— Comme tu es diplomate. » Gaby n'avait plus sur elle que ses sous-vêtements bariolés. « Ma chère, nous allons devoir vivre un moment dans une certaine promiscuité et la pudeur ne sert à rien. Si tu gardes ceci parce que...

— Non, ce n'était pas vraiment pour ça, répondit Cirocco avec un peu trop de hâte.

— ... parce que tu as peur de m'allumer, détrompe-toi. D'ailleurs, je n'y songe plus guère. J'espère que tu ne verras aucun inconvénient à ce que j'ôte ceci pour lui donner une chance de sécher. » Elle s'exécuta sans attendre sa permission puis s'allongea auprès d'elle.

« Peut-être était-ce l'une de mes raisons, concéda Cirocco, mais l'autre, la grande raison, me fait quelque peu rougir. Mes règles ont commencé.

— J'y songeais. Mais j'ai cru plus poli de n'en rien dire.

— Comme tu es diplomate, toi aussi. » Elles rirent mais Cirocco sentit son visage s'empourprer. Elle se sentait incroyablement mal à l'aise. Elle était accoutumée aux petites habitudes de la vie aseptisée à bord d'un vaisseau. Se sentir négligée sans pouvoir rien y faire la gênait terriblement. Gaby lui suggéra d'utiliser l'un des pansements de la trousse d'urgence, au moins pour son propre confort. Cirocco se laissa convaincre, bien contente que l'idée vînt de Gaby. Elle n'aurait pu se résoudre à employer les fournitures médicales à un tel usage sans le consentement de son amie.

Elles restèrent tranquilles quelque temps. Cirocco percevait avec un certain malaise la proximité de Gaby et ne cessait de se répéter qu'il faudrait bien qu'elle s'y habitue. Elles pouvaient rester coincées là pendant des jours.

Gaby en tout cas ne semblait guère troublée et bientôt Cirocco cessa de remarquer aussi nettement sa présence. Après une heure à tenter en vain de trouver le sommeil, elle commençait à s'ennuyer ferme.

« T'es réveillée ?

— Je ronfle toujours quand je suis éveillée, soupira Gaby en s'asseyant. Bordel, il va falloir que je sois sacrément plus crevée pour arriver à roupiller avec toi si près. Tu es si chaude, et si douce... »

Cirocco ignora cette remarque.

« Connais-tu quelque jeu pour passer le temps ? »

Gaby roula sur le côté et dévisagea Cirocco.

« J'ai dans l'idée quelques distractions...

— Sais-tu jouer aux échecs ?

— Je craignais bien que tu ne me dises ça. Tu prends les blancs ou les noirs ? »

La glace se reformait à l'entrée à mesure qu'elles la dégageaient.

Elles s'étaient d'abord inquiétées pour l'air mais quelques essais leur prouvèrent que le taux d'oxygène demeurait constant même avec l'opercule entièrement refermé. La seule explication était que leur capsule de survie fonctionnait comme une plante en absorbant le gaz carbonique au travers de ses parois.

Elles découvrirent l'existence d'un mamelon sur la paroi du fond. Lorsqu'on le pressait il exsudait cette substance laiteuse qu'elles connaissaient déjà. Elles y goûterent mais décidèrent de s'en tenir à leurs réserves jusqu'à ce qu'elles s'épuisent. C'était le lait de Gaïa dont leur avait parlé Maître-Chanteur. Sans aucun doute nourrissait-il les anges.

Lentement les heures s'étaient muées en jours et les parties d'échecs en tournois. Gaby en remporta la plupart. Elles inventèrent de nouveaux jeux avec des chiffres et des lettres et Gaby là aussi en gagna la plupart. Compte tenu de tout ce qu'elles avaient traversé ensemble, des choses qui les rapprochaient et de celles qui les séparaient, des réserves de Cirocco et de la fierté de Gaby, ce ne fut pas avant le troisième jour qu'elles firent l'amour.

Cela se produisit pendant l'une de ces périodes où l'une et l'autre se contentaient de regarder le plafond vaguement luminescent en écoutant hurler le vent à l'extérieur. Elles s'ennuyaient, étaient débordantes d'énergie et elles avaient légèrement la bougeotte. Cirocco ne cessait de dévider dans sa tête les méandres sans fin de ses bonnes raisons : Raisons-pour-lesquelles-je-dois-me-garder-d'avoir-des-relations-intimes-avec-Gaby : Grand A)...

Impossible de se rappeler le Grand A).

Quelques jours plus tôt, cela lui semblait encore sensé. Pourquoi plus maintenant ?

Il y avait leur situation ; voilà qui nuançait certainement son jugement. Elle n'avait jamais de sa vie été aussi intime avec quiconque. Depuis trois jours elles étaient en contact physique permanent. Elle se réveillait dans les bras de Gaby, moite et excitée. Et le pire était que Gaby ne pouvait l'ignorer. Chacune pouvait sentir les changements d'humeur de l'autre.

Mais Gaby avait dit qu'elle ne voudrait d'elle que lorsque Cirocco pourrait lui rendre son amour.

Ne l'avait-elle pas dit ?

Non. En y repensant, elle se rappela que Gaby s'était contentée d'exiger d'elle une envie sincère ; elle n'accepterait jamais de ne voir l'amour physique que sous l'angle d'une thérapie destinée à soulager sa peine.

Parfait. Cirocco en avait envie. Elle ne l'avait jamais éprouvé avec une telle intensité. Elle se retenait uniquement parce qu'elle n'était pas homosexuelle ; elle était bisexuelle avec un net penchant pour le sexe masculin, et sentait qu'elle devrait se garder de toute relation avec une femme amoureuse d'elle tant qu'elle ne serait pas capable d'aller au-delà de leur premier rapport amoureux.

Ce qui avouait-elle était la chose la plus stupide qu'elle eût jamais entendue : des mots, des mots, rien que des mots idiots. Écoute plutôt ton corps et ton cœur.

Son corps n'émettait plus aucune réserve ; quant à son cœur, il ne lui en restait qu'une. Elle se tourna et chevaucha Gaby. Elles s'embrassèrent et Cirocco se mit à la caresser.

« Je ne peux pas te dire que je t'aime en toute sincérité, tout simplement parce que je ne suis pas sûre de savoir encore comment se manifeste un tel sentiment envers une femme. Je donnerais ma vie pour te défendre et ton bonheur m'importe plus que le mien propre ou celui de tout autre être humain. Je n'ai jamais eu d'amis comme toi. Si cela ne te suffit pas, j'arrête là.

— Ne t'arrête pas.

— Une fois, avec un homme que j'aimais, j'ai voulu porter ses enfants. Ce que je ressens pour toi est très proche de ce que j'ai ressenti alors, mais ce n'est pas encore ça. Je te désire... oh, je te désire tant que je ne puis l'exprimer. Mais je ne puis pas t'assurer que je t'aime. »

Gaby sourit.

« La vie est pleine de déceptions. » Elle prit dans ses bras Cirocco et l'attira vers elle.

Le vent hurla pendant cinq jours. Le sixième, le dégel commença et se poursuivit jusqu'au septième.

Sortir durant la fonte des neiges était dangereux : Des pans de glace dégringolaient de la paroi en faisant un fracas épouvantable.

Lorsque cela cessa, elles émergèrent en clignant des yeux dans un univers frais, luisant d'humidité, et qui murmurait.

Elles se frayèrent un chemin jusqu'au sommet de l'arbre le plus proche et entendirent s'amplifier le murmure. Lorsque les ramures commencèrent à ployer sous leur poids, elles pénétrèrent sous une douce averse : de grosses gouttes qui ruissaient de feuille en feuille au ralenti.

L'atmosphère au centre de la colonne était dégagée mais tout autour, et jusqu'à perte de vue, les murs étaient enveloppés d'arcs-en-ciel à mesure que la glace fondu dégringolait au travers du feuillage pour faire grossir le nouveau lac qui s'était formé sur le plancher du rayon.

« Et maintenant ? demanda Gaby.

— Demi-tour. Et direction : le haut. On a perdu plein de temps. »

Gaby opina. « Je m'en fiche, et tu le sais bien, tant que je vais là où tu vas. Mais encore une fois ; peux-tu me dire... pourquoi ? »

Cirocco s'apprêtait à lui rétorquer que c'était une question stupide lorsqu'elle prit conscience qu'elle ne l'était pas. Durant leur longue incarcération, elle avait dû admettre devant Gaby qu'elle ne croyait plus trouver quiconque aux commandes dans le moyeu. Elle ignorait elle-même à quel moment elle avait cessé d'y croire.

« J'ai fait une promesse à Maître-Chanteur, lui dit-elle. Et maintenant je n'ai plus de secret pour toi. Plus aucun. »

Gaby fronça les sourcils. « Quelle promesse ?

— Celle de voir si je peux faire quelque chose pour arrêter la guerre entre les Titanides et les anges. Je n'en avais parlé à personne. Je ne sais pas très bien pourquoi.

— Je vois. Crois-tu que tu puisses vraiment y faire quelque chose ?

— Non. » Gaby ne dit rien et continua de la regarder dans les yeux. « Mais il faut que j'essaie. Pourquoi me regardes-tu comme ça ? »

Gaby haussa les épaules. « Sans raison particulière. Je serai toutefois curieuse de connaître tes raisons pour persister à grimper après que nous aurons rencontré les anges. Car nous continuerons, n'est-ce pas ?

— Je suppose que oui. D'une certaine façon, cela me semble la bonne chose à faire. »

CHAPITRE 22.

L'univers se réduisait à une série sans fin d'arbres à escalader. Chacun d'entre eux présentait une variation sur le même problème ; aussi différents que des flocons de neige et pourtant d'une entêtante similitude. Pour passer de l'un à l'autre elles se contentaient de communiquer par des mouvements de main ou des grognements. Elles étaient devenues de parfaites machines à grimper aux arbres, des corps en perpétuel mouvement ascensionnel. Elles montaient par tranches de douze heures. Une fois au camp, elles dormaient comme des souches.

En dessous, le plancher s'ouvrit, libérant une mer liquide au-dessus de Rhéa. Il demeura ainsi quelques semaines puis se referma lorsque le toit s'ouvrit pour laisser le passage à la bise glaciale qui dut une fois encore les contraindre à s'abriter : cinq jours d'obscurité avant de reprendre l'ascension.

Leur troisième hiver était passé depuis six jours lorsqu'elles rencontrèrent leur premier ange. Elles cessèrent de grimper pour le regarder les observer.

Il se trouvait près du sommet d'un arbre, presque invisible parmi les branches. Elles avaient déjà entendu leur hululement, parfois suivi du claquement de leurs ailes géantes. Toutefois, jusqu'alors, la connaissance qu'avait des anges Cirocco se limitait à ce bref instant d'effroi où elle en avait vu un, empalé sur le javelot d'une Titanide.

Il était plus petit que Gaby, la poitrine large, les membres filiformes. Avec des serres en guise de pieds. Ses ailes émergeaient juste au-dessus des hanches si bien qu'en vol il pouvait en se penchant équilibrer son poids de part et d'autre de leur point d'attache. Pliées, elles dépassaient le niveau de sa tête tandis que leur extrémité pendait sous la branche sur laquelle il était perché. Les surfaces alaires de ses jambes, ses bras et sa queue restaient soigneusement repliées.

Après avoir noté toutes ces différences, Cirocco dut admettre que le plus étonnant chez cet être restait son aspect humain : il ressemblait à un enfant mourant de malnutrition mais c'était un enfant humain.

Gaby jeta un regard à Cirocco qui haussa les épaules, puis elle s'approcha d'elle, prête à toute éventualité. Elle fit un pas en avant.

L'ange poussa un cri perçant et recula en se dandinant. Il déplia entièrement ses ailes de neuf mètres d'envergure qu'il fit battre paresseusement pour demeurer en équilibre sur des branches trop faibles pour supporter son poids.

« Nous aimerions juste vous parler. » Elle tendit les mains. Avec un nouveau cri, l'ange disparut. Le vrombissement de ses ailes leur parvint tandis qu'il gagnait de l'altitude.

Gaby considéra Cirocco. Haussant un sourcil, elle fit, de la main, un signe interrogatif.

« C'est ça. Montons. »

« Capitaine ! »

Cirocco s'immobilisa immédiatement. Devant, Gaby s'arrêta, retenue par la corde soudain tendue.

« Quoi ? demanda Gaby.

— Tais-toi. Écoute. »

Elles attendirent et quelques minutes après, l'appel se renouvela. Cette fois, Gaby l'entendit elle aussi.

« Ça ne peut pas être Gene, murmura Gaby.

— Calvin ? » À peine l'avait-elle dit qu'elle reconnut la voix. Bizarrement changée mais reconnaissable.

« April.

— Exact », vint la réponse bien que Cirocco ait parlé à voix basse.

« On cause ?

— Bien sûr que je veux causer. Où diable restes-tu ?

— En dessous. Je te vois. Ne redescends pas.

— Et pourquoi donc ? Bordel, April, cela fait des mois qu'on attend de tes nouvelles. August est folle d'inquiétude. » Cirocco fronça les sourcils. Quelque chose n'allait pas et elle voulait savoir quoi.

« C'est moi qui viens, sinon... Si vous vous approchez, je m'envole. »

Elle se percha sur les branches minces, à vingt mètres des deux femmes. Même à cette distance, Cirocco n'eut aucun mal à reconnaître son visage, absolument identique à celui d'August. Elle était devenue un ange et Cirocco était malade.

Elle semblait avoir des problèmes d'élocution car elle marquait de longues pauses entre chaque phrase.

« Ne vous approchez pas plus, je vous en prie. Ne venez pas vers moi. Nous n'avons que peu de temps pour nous parler ainsi.

— Tu ne vas sûrement pas croire que nous te ferions du mal ?

— Et pourquoi pas ? Je... » Elle s'interrompit, fit un écart en arrière.

« Non, je suppose que non. Mais je ne pourrais pas plus vous laisser approcher que je ne pourrais mettre ma main au feu : vous sentez mauvais.

— C'est à cause des Titanides ?

— Des quoi ?

— Des centaures. Le peuple avec lequel vous faites la guerre. »

Elle siffla et se recula. « Ne me parlez pas d'eux.

— Je ne crois pas pouvoir l'éviter.

— Alors je dois partir. J'essaierai de revenir. » Et avec un cri sonore, elle plongea parmi le feuillage. Elles entendirent un bref instant le bruit de ses ailes puis ce fut comme si elle n'avait jamais été là.

Cirocco regarda Gaby, assise les jambes ballantes. Son visage était sombre.

« C'est épouvantable, soupira Cirocco. Que nous est-il arrivé ?

— J'espérais qu'elle pourrait nous fournir quelques réponses.

Quoi qu'il en soit, c'est elle qui a été la plus touchée. C'est pire encore que pour Gene. »

Elle revint quelques heures plus tard mais ne put répondre aux questions les plus importantes. En fait, elle n'y avait même pas songé.

« Comment le saurais-je ? leur dit-elle. J'étais dans l'obscurité, et lorsque je me suis éveillée j'étais telle que vous me voyez. Quelle importance, alors ? Et quelle importance, maintenant ?

— Peux-tu l'expliquer ?

— Je suis heureuse. Personne ne voulait de moi ou de mes sœurs. Personne ne nous aimait. Eh bien, maintenant, je n'ai plus besoin d'amour. Je suis du clan des Aigles, fière et solitaire. »

Par des questions prudentes elles lui firent expliquer ce qu'était le clan des Aigles : ni une tribu ni une association comme semblait l'avoir laissé entendre April ; mais plutôt une espèce au sein du genre ange.

Les Aigles étaient des solitaires, de la naissance à la mort. Ils ne se réunissent même pas pour s'accoupler, ne supportent leur présence mutuelle que pendant quelques minutes et encore, en volant à distance respectable. C'est lors d'une telle conversation de passage qu'April avait appris la présence des humains dans le rayon.

« Il y a deux choses que je ne comprends pas, avança prudemment Cirocco. Puis-je t'interroger ?

— Je ne promets pas de répondre.

— D'accord. Comment les anges se perpétuent-ils si vous ne vous accouplez jamais ?

— Il existe une créature inférieure, qui naît au fond de l'univers. Toute son existence, elle la passe à grimper vers le sommet. Une fois l'an, j'en cherche une pour planter un œuf sur son dos. Les anges mâles y déposent ou non leur sperme, ensuite, selon le hasard. L'œuf fertilisé gagne alors le sommet avec la créature. Le petit naît à la mort de son hôte. Nous naissons tous dans les airs et devons apprendre à voler durant notre chute. Certains n'y parviennent pas. C'est selon la volonté de Gaïa. Telle est notre...

— Attends une minute. Tu as dit Gaïa. Pourquoi avoir choisi ce nom ? »

Il y eut un silence.

« Je ne comprends pas la question.

— Je vais m'expliquer. Calvin a baptisé cet endroit Gaïa. Il pensait qu'un tel nom lui convenait bien. Donnerais-tu, toi aussi, dans la mythologie grecque ?

— Je n'avais jamais entendu ce nom auparavant. Gaïa est le nom donné par les gens à cette créature. C'est une sorte de Dieu, quoique pas exactement. Tu me donnes mal à la tête. Je suis heureuse telle que je suis et je dois partir maintenant.

— Attends, rien qu'une minute. »

April reculait vers l'extrémité de l'arbre.

« Tu as parlé d'une créature. Était-ce cette chose qui est dans le rayon ? »

April parut surprise. « Non, voyons. Cela n'en est qu'une partie. Le monde entier est Gaïa. Je pensais que tu le savais.

— Non, je... attends, s'il te plaît, ne pars pas. » Trop tard : elles entendirent le battement de ses ailes. « Reviendras-tu plus tard ? cria Cirocco.

— Une fois, encore », fut la réponse, lointaine.

« Un être, as-tu dit. Une seule et même créature. Comment le sais-tu ? »

April était cette fois-ci revenue moins d'une heure après. Cirocco espérait qu'elle s'accoutumait progressivement à leur compagnie mais évita toutefois de s'approcher d'elle à moins de vingt mètres. « J'y crois. Certains des miens lui ont parlé.

— Alors elle est intelligente ?

— Pourquoi pas ? Écoute... capitaine. » Elle se tint les tempes un moment. Cirocco pouvait imaginer son conflit : April avait été l'une des meilleures physiciennes existantes. À présent, elle vivait comme un animal sauvage et fier, en suivant un code que Cirocco comprenait à peine. Elle se dit que l'April de naguère devait lutter pour percer derrière la créature qu'elle était devenue.

« Cirocco, tu m'as dit avoir parlé avec... ceux de l'anneau. » C'était le mieux qu'elle puisse faire pour appréhender le concept de Titanide sans fuir. « Ils te comprennent. Calvin sait parler aux flotteurs. Les changements opérés sur moi par Gaïa sont plus radicaux. Je fais partie intégrante de mon peuple. Je me suis éveillée en sachant comment me comporter parmi eux. J'ai les mêmes sentiments, les mêmes pulsions que n'importe quel ange. Voilà ce que je sais. Gaïa est unique. Gaïa est vivante. Et nous vivons en elle. »

Gaby semblait quelque peu mal à l'aise.

« Regardez simplement autour de vous, poursuivait April. Qu'avez-vous vu qui ressemble ici à une machine ? Avez-vous vu quelque chose ? Nous sommes encerclés par une bête vivante ; tu as supposé l'existence d'une créature sous le sol de l'anneau. Le rayon est occupé par un gigantesque être vivant ; tu l'as considéré comme un revêtement collé sur la structure sous-jacente.

- Ce que tu nous dis là est incroyable.
- Plus que ça. C'est vrai.
- Si je te suis, je ne trouverai pas de salle de commande dans le moyeu.

— Mais tu seras là où elle habite : trônant comme une araignée au milieu de sa toile, tirant les ficelles telle une marionnettiste. Elle veille sur toutes ses créatures et vous lui appartenez aussi sûrement que je lui appartiens. Elle nous a manipulées pour accomplir ses propres desseins.

— Et qui sont ? »

April haussa les épaules : une mimique tellement humaine qu'elle en fit mal à Cirocco.

« Elle n'a pas daigné me le dire. Je suis allée au moyeu mais elle a refusé de me voir. Les miens disent qu'il faut être investi d'une grande mission pour gagner l'oreille de Gaïa. En apparence, la mienne n'était pas assez importante.

— Et que lui aurais-tu demandé ? »

April resta longtemps silencieuse. Cirocco s'aperçut qu'elle pleurait. Elle leva de nouveau les yeux vers les deux femmes.

« Vous me faites mal. Je crois que je ne vais plus vous parler.

— S'il te plaît, April. S'il te plaît, au nom de notre amitié passée.

— Notre amitié ? A-t-elle vraiment existé ? Je n'en ai pas souvenance. Je ne me souviens que d'August et de moi et, loin dans le passé, de mes autres sœurs. Nous avons toujours été solitaires, toutes ensemble. Et maintenant je suis solitaire et seule.

— Est-ce qu'elles te manquent ?

— Elles m'ont manqué, répondit-elle d'une voix atone. Il y a bien longtemps. Je vole, je vole pour être seule. Solitude est la devise du clan des Aigles. Je sais qu'il doit en être ainsi mais avant... avant, lorsque je m'ennuyais encore de mes sœurs... »

Cirocco ne bougeait pas, de peur de l'effrayer.

« Nous ne nous regroupons qu'en une seule occasion, dit-elle avec un doux soupir. Lorsque Gaïa prend son souffle, à l'issue de l'hiver pour nous balayer au-dessus des terres...

« J'ai volé avec le vent, ce jour-là. Une journée magnifique. Nous en avons tué beaucoup parce que mon peuple m'avait écouté en voyageant sur le grand flotteur. Les quadrupèdes furent surpris parce que le vent avait cessé. Nous n'étions qu'un petit groupe à être

restés sur le flotteur, épuisés et affamés mais le sang bouillait dans nos veines, nous étions encore capables d'agir ensemble.

« C'était une journée à chanter des airs glorieux. Mon peuple m'a suivi – moi ! –, fit ce que je lui disais, et je sus dans mon cœur que les quadrupèdes seraient bientôt balayés de la surface de Gaïa. Ce n'était que la première escarmouche d'une nouvelle guerre.

« C'est alors que je vis August et que je devins folle : j'aurais voulu la tuer et voler loin d'elle, et l'embrasser et pleurer avec elle.

« J'ai volé.

« Maintenant je crains le souffle de Gaïa car un jour il m'emportera pour aller tuer ma sœur et j'en mourrai. Je suis Ariel-la-Vive mais en moi survit encore assez d'April Polo pour que je ne puisse survivre à pareille chose. »

Cirocco était touchée mais ne pouvait cacher son excitation.

April s'exprimait comme si elle jouait un rôle important dans la communauté des anges. Sans doute l'écouterait-ils.

« Il se trouve que je suis ici pour faire la paix, lui dit-elle. Ne t'en va pas ! Je t'en prie, ne t'en va pas. »

April tremblait, mais elle ne bougea pas. « La paix est impossible.

— Je ne puis le croire. Plus d'une Titanide a le cœur bouleversé, tout comme toi. »

April hocha la tête. « L'agneau négocie-t-il avec le lion ? La chauve-souris avec l'insecte ? Le ver avec l'oiseau ?

— Tu parles de proies et de prédateurs.

— D'ennemis naturels. Tuer les quadrupèdes est imprimé dans nos gènes. Je peux... en tant qu'April, je vois à quoi tu songes. La paix devrait être possible. Il nous faut voler sur des distances incroyables rien que pour nous battre. Bien des nôtres n'en reviennent pas. L'ascension est trop dure et nous retombons dans la mer. »

Cirocco hocha la tête. « Je me disais simplement qu'en réunissant quelques émissaires...

— Je te l'ai dit : c'est impossible. Nous sommes des Aigles. Tu ne parviendras même pas à nous faire agir en tant que groupe et encore moins à nous faire rencontrer les quadrupèdes. Il existe d'autres clans, certains sont plus sociables mais ils ne vivent pas

dans ce rayon. Peut-être auras-tu plus de chance avec eux, mais j'en doute. »

Elles restèrent toutes trois silencieuses. Cirocco sentait le poids de la défaite et Gaby lui posa la main sur l'épaule.

« Qu'en penses-tu ? dit-elle vrai ?

— J'en ai peur. Cela recoupe ce que m'a dit Maître-Chanteur. Ils ne peuvent se maîtriser. » Levant les yeux, elle s'adressa à April.

« Tu disais avoir tenté de voir Gaïa. Pourquoi ?

— Pour la paix. Je voulais lui demander pourquoi devait se poursuivre la guerre. Hormis cela, je suis parfaitement heureuse. Elle n'a pas entendu mon appel. »

Ou bien elle n'existe pas, songea Cirocco.

« Désires-tu toujours la rencontrer ? demanda April.

— Je ne sais plus. À quoi bon ? Pourquoi cette créature surhumaine arrêterait-elle une guerre simplement parce que je le lui ai demandé ?

— Il est dans la vie des tâches pires que d'aller accomplir une quête. Si tu retournais maintenant, que ferais-tu ?

— Je ne sais pas non plus.

— Tu as parcouru une longue route. Tu as dû rencontrer maintes difficultés. Mon peuple raconte que Gaïa apprécie les bonnes histoires et qu'elle aime les grands héros. Es-tu un héros ? »

Elle revit Gene qui tournoyait dans le vide, Flûte-de-Pan qui courait vers son fatal destin, le poisson de vase qui plongeait sur elle. Sans doute qu'un héros aurait mieux su qu'elle se débrouiller.

« Elle l'est, intervint soudain Gaby. De nous tous, seule Cirocco a su persévérer. Nous serions encore dans nos huttes de torchis si elle ne nous avait pas poussés. Elle nous a assigné un but. Peut-être ne l'atteindrons-nous pas mais lorsque viendra le vaisseau de secours, je suis certaine qu'ils nous trouveront encore en train d'essayer. »

Cirocco était embarrassée mais étrangement émue. Elle luttait depuis sa capture contre un sentiment d'échec ; cela ne lui faisait pas de mal de savoir que quelqu'un la jugeait favorablement. Mais de là à être un héros ? Non, sûrement pas. Elle n'avait fait que ce qu'il fallait faire.

« Je crois que Gaïa sera impressionnée, dit April. Allez la voir. Entrez dans le moyeu et criez. Ne rampez pas, n'implorez pas. Dites-

lui que vous avez droit à quelques réponses, au nom de nous tous. Elle écoutera.

— Viens avec nous, April. »

La femme-ange fit un écart.

« Mon nom est Ariel-la-Vive. Je ne vais avec personne et nul ne vient avec moi. Je ne vous reverrai jamais. » Elle plongea pour la dernière fois et Cirocco sut qu'elle tiendrait parole.

Elle se tourna vers Gaby qui leva les yeux au ciel avec une petite grimace.

« On monte ?

— Fichtre oui.

Il y a quelques questions que j'aimerais bien poser. »

CHAPITRE 23.

« Je ne suis pas un héros, tu sais.

— D'accord, héroïne. »

Cirocco gloussa. Elles étaient couchées en ce dernier jour de leur quatorzième hiver ensemble, au huitième mois de leur séjour dans le rayon. Elles n'étaient plus maintenant qu'à dix kilomètres du moyeu. Une étape qu'elles pourraient avaler dès qu'aurait commencé le dégel.

« Pas même. S'il y a ici une héroïne, c'est bien toi. »

Gaby fit un signe de dénégation.

« Je t'ai donné un coup de main. Bien sûr, tu aurais eu beaucoup plus de mal si je n'avais pas été là. »

Cirocco lui étreignit la main.

« Mais je n'ai fait que te suivre. Je t'ai sortie de quelques mauvais pas, mais je n'ai rien d'un héros. Un héros n'aurait pas essayé de balancer Gene par-dessus bord sans parachute. Toi, tu aurais pu arriver ici toute seule. Pas moi. »

Elles restèrent silencieuses, perdues chacune dans ses pensées.

Cirocco n'était pas sûre que Gaby ait dit vrai. C'était en partie exact même si elle ne l'aurait pas admis ouvertement. Gaby n'aurait pas pu les conduire jusqu'ici. Elle n'avait rien d'une meneuse. Mais moi ? s'interrogea-t-elle. J'ai certes fait mon possible pour le devenir. Mais aurais-je réussi seule ? Elle en doutait.

« On s'en est payé une tranche, pas vrai ? » demanda Gaby, placidement.

Cirocco était sincèrement surprise. Pouvait-on qualifier ainsi leurs huit mois de lutte ?

« Je ne pense pas que l'expression soit parfaitement adéquate.

— Non, t'as raison. Mais on se comprend. »

Bizarrement, c'était vrai. Elle parvenait au moins à comprendre cette dépression qui l'avait envahie depuis quelques semaines. Leur

voyage s'achèverait bientôt. Elles découvriraient ou non le moyen de regagner la Terre.

« Je n'ai pas envie de retourner sur Terre, dit Cirocco.

— Moi non plus.

— Mais on ne peut pas faire simplement demi-tour.

— Tu as une idée.

— Non, je suis simplement têteue. Mais nous devons continuer. Je le dois à April et à Gene – et à tous les autres aussi –, il faut que je découvre ce que l'on nous a fait et pourquoi.

« Sors-nous ces épées, veux-tu ?

— Tu crains des ennuis ?

— Rien dont une épée ne puisse venir à bout. Je me sens simplement mieux avec ça dans la main. Je suis censée être un héros, pas vrai ? »

Gaby ne discuta pas. Elle mit un genou en terre et fourragea dans le troisième sac pour en sortir les courtes épées. Elle en lança une à Cirocco.

Elles se tenaient près du sommet de ce qui devait être le dernier escalier. Tout comme celui qu'elles avaient monté au pied du rayon, il s'enroulait en spirale autour du câble qu'elles avaient retrouvé au bout du long plan incliné marquant la limite entre la forêt et la valve supérieure. Il leur avait fallu deux jours entiers pour franchir cette pente à l'aide des pioletts, de la corde et des pitons.

Comme elles n'avaient plus d'huile elles avaient dû monter l'escalier dans l'obscurité totale, une marche après l'autre. L'ascension s'était effectuée sans incident jusqu'au moment où Cirocco avait discerné devant elle une faible lueur rougeâtre. Elle s'était soudain senti le besoin d'avoir une épée dans la main.

C'était une arme fine, malgré son pommeau trop large. Elle ne pesait rien à une telle altitude. Après avoir frotté une allumette, elle effleura la silhouette de Titanide gravée sur le plat de la lame.

« Tu ressembles à un tableau de Frazetta », remarqua Gaby.

Elle baissa les yeux pour se regarder. Elle était dépenaillée, enveloppée dans les lambeaux de ses beaux atours. Sa peau était pâle, du moins là où elle était visible sous la crasse. Elle avait perdu du poids ; ce qui lui restait n'était que muscles noueux. Ses pieds et ses mains étaient durs comme du cuir.

« Et moi qui ai toujours voulu ressembler à l'une de ces filles de Maxfield Parrish. Tellement plus grandes dames. »

Elle secoua l'allumette puis en alluma une autre. Gaby la regardait toujours. Son regard brillait dans la lumière jaunâtre. Brusquement, Cirocco se sentit bien. Elle sourit, puis rit doucement, tendit la main vers Gaby et la lui posa sur l'épaule. Gaby fit de même, avec un vague sourire sur ses traits.

« As-tu... la moindre idée de ce qui nous attend là-haut ? » Gaby indiquait de la pointe de l'épée le haut des marches.

« Peut-être bien. » Elle rit encore puis haussa les épaules. « Rien de bien précis. Mais il faudra marcher sur des œufs. »

Gaby ne répondit rien mais se contenta de s'essuyer la main sur la cuisse avant d'empoigner avec fermeté le pommeau de son épée. Puis elle se mit à rire.

« Je ne sais pas m'en servir.

— Tu n'as qu'à faire comme si. Une fois arrivées en haut des marches, on laisse tomber tout notre accoutrement.

— Tu crois ?

— Je ne veux pas m'encombrer.

— Le moyeu est vaste, Rocky. Cela va peut-être nous prendre du temps pour la trouver.

— J'ai comme l'impression que ce ne sera pas long. Pas long du tout. »

Elle souffla la seconde allumette. Elles attendirent que leurs yeux s'accoutument à l'obscurité. Puis lorsqu'elles distinguèrent à nouveau la pâle lueur au-dessus d'elles, elles se mirent en route pour gravir, côte à côte, les cent dernières marches.

Elles montaient au milieu d'une nuit ponctuée de pulsations rouges.

L'unique éclairage provenait d'une ligne, droite comme un faisceau laser, loin au-dessus. Le plafond restait noyé dans la pénombre. Sur la gauche, on distinguait vaguement un câble, ombre obscure parmi les ténèbres.

Les parois, le plancher et l'air même, résonnaient au rythme d'un lent battement de cœur. Une petite bise froide leur fouetta le visage, en provenance de la bouche invisible du rayon surmontant Océan.

« Ça risque d'être coton de fouiner dans le coin, murmura Gaby. On n'y voit pas à plus de vingt mètres. »

Cirocco ne répondit pas. Elle secoua la tête pour chasser la bizarre sensation de pesanteur qui l'avait assaillie, puis elle lutta contre un brusque accès de vertige. Elle avait envie de s'asseoir, de faire demi-tour. Elle avait peur et ne voulait pas céder à cette impulsion.

Elle dressa son épée et la vit scintiller comme un lac de sang. Elle fit un pas, puis un autre. Gaby la suivit et elles pénétrèrent dans l'obscurité.

Ses dents lui faisaient mal. Elle s'aperçut qu'elle avait la mâchoire serrée, douloureusement crispée. Elle s'arrêta et cria :

« Je suis ici ! »

Au bout de longues secondes, l'écho lui répondit, puis se répeta en décroissant à l'infini.

Elle leva l'arme au-dessus de sa tête et cria encore.

« Je suis ici ! Je suis le capitaine Cirocco Jones, Commandant du VES *Seigneur des Anneaux*, déléguée par les Etats-Unis d'Amérique, l'Administration nationale pour l'aéronautique et l'espace et les Nations unies de la Terre. Je désire te parler ! »

Une éternité parut s'écouler avant que ne meure l'écho. Lorsque revint le silence, seule ne subsistait que la lente pulsation de ce cœur monstrueux. Elles se mirent dos à dos, l'épée haute, affrontant les ténèbres.

Cirocco sentit l'envahir un accès de colère qui balaya ses dernières traces de peur. Brandissant son épée, elle hurla dans la nuit tandis que les larmes ruissaient sur ses joues.

« J'exige de te voir ! Avec mon amie, nous avons traversé maintes épreuves pour nous présenter devant toi. Le sol nous a recrachées nues dans ce monde. Nous nous sommes frayé un chemin jusqu'à son sommet. Nous fûmes traitées cruellement, ballottées au gré de caprices pour nous incompréhensibles. Ta main a fouillé nos âmes pour tenter d'en abolir toute dignité mais nous sommes restées inflexibles. Je te défie de venir me répondre ! Réponds de ce que tu as fait ou je consacrerai ma vie à ta destruction totale. Tu ne me fais pas peur ! Je suis prête à me battre ! »

Elle ne savait pas depuis combien de temps Gaby lui secouait la manche. Elle baissa les yeux, parut avoir des difficultés à accommoder. Gaby semblait terrorisée mais demeurait bravement à ses côtés.

« Peut-être, dit-elle d'une voix timide, peut-être qu'elle ne parle pas l'anglais. »

Alors Cirocco répéta son défi dans le chant des Titanides. Elle fit usage du ton déclamatoire, celui qu'on réservait au récit des contes. Les parois dures et sombres lui renvoyèrent sa chanson et bientôt le moyeu obscur résonnait de son air de défi.

Le sol se mit à trembler.

« Jeeeeeeee... »

C'était une note unique, un seul mot, une tornade vocale.

« T'aiiiiiii... »

Cirocco tomba à quatre pattes et regarda, ahurie, Gaby qui griffait le sol à côté d'elle.

« Entenduuuuuuu... »

Le mot se réverbéra plusieurs minutes, descendant progressivement vers les graves comme le hurlement d'une sirène à la fin d'une alerte. Le sol cessa de vibrer et Cirocco leva la tête.

Une lumière éclatante l'aveugla.

Les yeux protégés par son avant-bras, elle cligna pour scruter l'éclat blanc. Un rideau s'ouvrait dans l'une des parois. Il allait du sol au plafond, distant de cinq kilomètres. Derrière, se dressait un escalier de cristal. Il jetait des éclats insupportables en montant vers une lumière si intense que Cirocco ne pouvait la regarder.

Gaby la tirait à nouveau par la manche.

« Filons d'ici, souffla-t-elle d'un ton pressant.

— Non. Je suis venue pour lui parler. »

Elle se contraignit à poser les paumes au sol pour se redresser.

Se remettre sur ses pieds était une tâche aisée ; rester debout était une autre affaire. Elle aurait avec plaisir suivi l'injonction de Gaby. Sa bravoure lui semblait maintenant relever de l'intoxication.

Pourtant, elle se mit en marche vers la lumière.

L'ouverture faisait deux cents mètres de large, flanquée par des colonnes de cristal qui devaient être les extrémités supérieures des câbles de soutènement. En levant les yeux, elle pouvait les voir se dévider, chaque brin s'intégrait à un réseau complexe pour former

une nasse enserrant le plafond lointain. Ainsi c'était là l'ancre puissante qui maintenait la cohésion de Gaïa.

Elle fronça les sourcils. L'un des torons était rompu. En y regardant de plus près, tout le plafond ressemblait à un tricot laissé aux pattes d'un chaton, effiloché, enchevêtré.

Ce spectacle la réconforta. Gaïa était peut-être puissante mais elle avait dû connaître des jours meilleurs.

Elles atteignirent le pied de l'escalier et gravirent la première marche. Il émit une note basse d'orgue tandis qu'elles le montaient. La septième marche haussa la note d'un demi-ton, puis la treizième la diésa encore. Elles montèrent ainsi lentement l'échelle chromatique et lorsqu'elles eurent atteint la première octave, des harmoniques s'élevèrent.

Sans avertissement, des flammes orange se mirent à gronder autour d'elles. Les deux femmes firent littéralement un bond de deux mètres avant que la faible pesanteur ne les arrête.

En fin de compte, Cirocco sentit avec soulagement sa colère la reprendre. C'était certes terrifiant – une démonstration de puissance aveugle, à vous faire claquer des dents et flageoler des genoux, destinée à faire ramper les plus braves. Pourtant elle avait sur Cirocco l'effet contraire : dieu ou pas dieu, ce n'était qu'un truc minable calculé pour jouer sur des nerfs déjà mis à vif. Dans le genre, on pouvait lui décerner la palme de la nouveauté.

« P.T. Barnum est un petit rigolo à côté de cette fille », dit Gaby pour le plus grand plaisir de Cirocco. De l'esbroufe, voilà ce que c'était. Quel genre de dieu avait besoin de ça ?

Les flammes moururent pour rejaillir simplement deux fois plus hautes et lécher le plafond en formant un tunnel orange et jaune. Elles continuèrent d'avancer.

Devant elles se dressaient d'immenses portes de cuivre et d'or. Elles s'ouvrirent sans bruit puis se refermèrent derrière elles en claquant.

La musique s'amplifia en un crescendo démoniaque lorsqu'elles approchèrent un vaste trône entouré de lumière, Quand elles eurent gagné la large plate-forme de marbre au sommet de l'escalier, la lueur était devenue insoutenable. La chaleur était trop intense.

« Parle. »

Au moment où ce mot fut prononcé – toujours avec cette même voix profonde quoique maintenant plus humaine – la lumière commença de décroître. Cirocco jeta un regard prudent et distingua dans la brume lumineuse une imposante silhouette humaine.

« Parle, ou bien retourne d'où tu es venue. »

Cirocco cligna des yeux et vit une tête ronde, un cou épais, des yeux pareils à des charbons ardents, des lèvres charnues. Gaïa était haute de quatre mètres, elle se dressait devant son trône sur un piédestal de deux mètres. Elle avait un corps bien en chair, un ventre monstrueux, des seins énormes et des membres à faire frémir un lutteur professionnel. Elle était nue et sa peau avait la couleur de l'olive verte.

Le piédestal changea brusquement de forme pour devenir une colline herbeuse recouverte de fleurs. Les jambes de Gaïa se muèrent en troncs, ses pieds en racines fermement ancrées dans le sol. Elle était entourée de petits animaux tandis que des créatures ailées voletaient autour de sa tête. Elle fixa Cirocco et son vaste front sembla s'assombrir.

« Euh... je veux dire, je vais parler, je vais parler. » Elle ouvrit la bouche pour s'exécuter tout en se demandant où avait bien pu passer sa juste colère lorsqu'elle avisa Gaby du coin de l'œil. Cette dernière tremblait et levait vers Gaïa un regard humide.

« J'y étais, murmura-t-elle. J'y étais.

— La ferme, siffla Cirocco en lui donnant une bourrade. On aura tout le temps d'en parler, après. » Elle essuya la sueur de son front puis fit à nouveau face à Gaïa.

« Ô Grande... » Non. Ne pas ramper, avait dit April. Elle aime les héros, avait dit April. Je t'en prie, April, tâche d'avoir raison.

« Nous sommes venues... euh, moi et six autres sommes venus de... on est venus de la planète Terre, il y a bien... euh, je ne sais pas vraiment depuis combien de temps... » Elle s'arrêta en comprenant qu'elle n'arriverait jamais à rien en anglais. Elle prit une profonde inspiration, redressa les épaules et se mit à chanter.

« Nous sommes venus pacifiquement, je ne sais depuis combien de temps. Nous n'étions qu'un équipage minuscule à ton échelle, et ne présentions pour toi nulle menace. Nous étions désarmés. Et pourtant nous fûmes attaqués. Notre vaisseau fut détruit avant même que nous n'ayons eu la moindre chance d'expliquer nos

intentions. Nous fûmes retenus prisonniers contre notre gré, dans des conditions iniques, sans possibilité de communiquer entre nous ou avec nos compagnons restés sur Terre. Nous fûmes sujets à des manipulations. L'un des membres de mon équipage est devenu fou à la suite de ce traitement. Une autre était au bord de la folie lorsque je l'ai quittée. Un troisième refuse désormais la compagnie de ses frères humains tandis que le quatrième a perdu la plupart de ses souvenirs. Une autre encore a été modifiée au point d'être méconnaissable ; elle ne reconnaît même plus sa sœur qu'elle a aimée jadis.

« Toutes ces choses sont pour nous monstrueuses. Je sens que nous avons été trompés et que nous méritons une explication. On nous a maltraités et nous demandons justice. »

Elle tituba, soulagée d'en avoir terminé. Ce qui pouvait advenir n'était plus de son ressort. Elle avait cessé de se leurrer ; elle n'était pas de taille à lutter contre une telle créature.

Le front de Gaïa s'assombrit.

« Je ne suis pas signataire des Accords de Genève. »

Cirocco en resta bouche bée. Elle ne savait pas à quoi elle s'était attendue mais en tout cas certainement pas à ça.

« Mais qu'êtes-vous donc, à la fin ? » Elle n'avait pu se retenir de lui poser la question.

« Je suis Gaïa, la grande et la sage. Je suis le monde, je suis la vérité, je suis la loi, je suis...

— Vous êtes donc toute la planète ? April disait vrai ? »

Peut-être n'était-il pas convenable d'interrompre une déesse mais Cirocco se sentait comme Oliver Twist quémandant un supplément de brouet. Il fallait qu'elle se contrôle d'une façon ou d'une autre.

« Je n'avais pas terminé, grommela Gaïa. Mais effectivement, je le suis. Je suis la Terre Mère, bien que n'étant pas de votre Terre. Toute vie jaillit de moi. Je fais partie d'un panthéon qui s'étend jusqu'aux étoiles. Appelez-moi Titan.

— Alors c'était vous qui...

— Suffit. Je n'écoute que les héros. Tu as parlé d'actions d'éclat tout à l'heure lorsque tu chantais. Conte-les-moi à présent, ou bien disparaîs à jamais. Chante-moi tes aventures.

— Mais je...

— Chante ! » tonna Gaïa.

Elle chanta. Le récit lui prit plusieurs heures car, tandis que Cirocco voulait le condenser, Gaïa insistait de son côté sur les détails. Cirocco finit par prendre goût à la tâche. Le langage des Titanides y convenait admirablement ; tant qu'elle restait dans un mode déclamatoire il était impossible de chanter avec maladresse. Quand elle eut terminé elle se sentait pleine de fierté et légèrement plus sûre d'elle.

Gaïa paraissait songeuse. Cirocco se dandinait nerveusement. Elle avait mal aux pieds ce qui prouve bien, songea-t-elle, qu'on peut finir par se lasser de tout.

Finalement, Gaïa se décida à parler.

« C'était un bon récit, dit-elle. Le meilleur que j'aie entendu depuis bien des siècles. Vous êtes vraiment héroïques. Je m'entretiendrai avec vous deux dans mes appartements. »

Sur ce, elle disparut. Seule ne subsista qu'une flamme qui dansa quelques minutes avant de s'éteindre.

Elles regardèrent autour d'elles. Elles se trouvaient dans une vaste salle surmontée d'un dôme. Derrière elles l'escalier, obscur maintenant, descendait vers les ténèbres de l'intérieur du moyeu.

Des buses rouillées en longeaient les degrés ; elles fumaient irrégulièrement en émettant un cliquetis de métal qui se refroidit. Une odeur de caoutchouc brûlé traînait dans l'air.

Le sol de marbre était fissuré, décoloré, recouvert d'une couche de poussière sur laquelle se dessinaient nettement l'empreinte de leurs pieds. L'endroit ressemblait à une salle d'opéra miteuse lorsque les lumières rallumées chassent l'illusion.

« J'ai vu pas mal de choses tordues depuis qu'on est arrivées ici, dit Gaby, mais celle-ci remporte la palme. Où va-t-on maintenant ? »

Cirocco lui indiqua sans un mot une petite porte qui s'ouvrait dans le mur sur leur gauche. Elle était entrouverte et laissait passer la lumière.

Cirocco la poussa, regarda les lieux avec une sensation croissante de familiarité, puis entra.

Elles avaient pénétré dans une vaste pièce de quatre mètres de plafond. Le sol était formé de rectangles de verre dépoli éclairés par

en dessous. Les murs, couverts de boiseries beiges étaient décorés de toiles dans des cadres dorés. Le mobilier était de style Louis XVI.

« Déjà vu, hein ? » lança une voix depuis le fond de la pièce. Elle provenait d'une vieille femme boulotte vêtue d'une robe-sac informe. Elle ressemblait autant à Gaïa qu'un pain de savon sculpté peut ressembler à la *Pieta* de Michel-Ange.

« Asseyez-vous, asseyez-vous, leur dit-elle avec jovialité. On ne fait pas de cérémonie ici. Vous avez vu le grand bazar ; voici l'amère réalité.

« Puis-je vous offrir un verre ? »

CHAPITRE 24.

Cirocco avait renoncé à avoir toute opinion.

« Vous savez quoi ? » dit-elle. Elle se sentait plus que partie. « Si l'on m'annonçait tout de go que le *Seigneur des Anneaux* n'a jamais quitté son orbite terrestre et que tout ceci sort des coulisses d'un studio d'Hollywood, je crois que je ne cillerais pas.

— Une réaction parfaitement naturelle », l'apaisa Gaïa.

Elle se dandinait à travers la pièce, allant chercher un verre de vin pour Gaby, un double Scotch *on the rocks* pour Cirocco, redressant ici un tableau, époussetant là une table du revers de sa robe élimée.

Gaïa était petite et trapue, bâtie comme un tonneau. Elle avait une peau brune et ridée. Un nez comme une patate. Mais il y avait des rides rieuses au coin de ses yeux et de sa bouche sensuelle.

Cirocco essaya de situer ce visage, pour s'occuper l'esprit et studieusement éviter de bâtir toute théorie. W.C. Fields ? Non, seul le nez correspondait au personnage. Enfin elle trouva : Gaïa ressemblait énormément à Charles Laughton dans *La Vie privée d'Henry VIII*.

Cirocco et Gaby étaient assises chacune à un bout d'un divan passablement fatigué. Gaïa déposa un verre sur la tablette près de chacune d'elles, puis se traîna jusqu'à l'autre bout de la pièce pour aller s'avachir dans une chaise à haut dossier. Elle souffla puis croisa les doigts sur son ventre.

« Posez-moi toutes les questions que vous voulez », dit-elle en se penchant en avant, attentive.

Cirocco et Gaby s'entre-regardèrent puis reportèrent leur attention sur Gaïa. Il y eut un bref silence.

« Vous parlez anglais, dit Cirocco.

— Ce n'est pas une question.

— Comment se fait-il que vous parliez anglais ? Où l'avez-vous appris ?

— Je regarde la télé. »

Cirocco savait quelle était sa prochaine question mais elle hésitait à la poser. Et si cette créature était l'ultime survivante des bâtisseurs de Gaïa ? Elle n'avait aucune preuve que Gaïa fût effectivement un organisme unique, comme l'avait soutenu April, mais il restait possible que cette personne se prît vraiment pour une déesse.

« Et tout ce... ce spectacle, dehors ? » l'interrogea Gaby.

Gaïa écarta la question d'un signe de main.

« Réalisé entièrement avec des miroirs, ma chère. Simple tour de passe-passe. » Elle baissa les yeux, puis prit un air penaude. « Je voulais vous flanquer la trouille au cas où vous n'auriez pas la fibre héroïque. Je me suis donnée à fond. J'ai pensé qu'à ce stade il serait plus facile de nous retrouver ici : environnement confortable, nourriture et boisson... Voulez-vous manger quelque chose ? Voulez-vous un café ? De la cocaïne ?

— Non, je... avez-vous dit...

— Avez-vous dit du café ?

— ... de la cocaïne ? »

Cirocco avait le nez qui la démangeait mais elle se sentait plus alerte, moins effrayée que jamais depuis son entrée dans le moyeu. Elle se carra dans le divan et regarda dans les yeux la créature qui se faisait appeler Gaïa.

« Des miroirs, disiez-vous. Qu'êtes-vous donc réellement ? »

Le sourire de Gaïa s'élargit.

« Dans le vif du sujet, hein ? Bon. J'aime la franchise. » Elle pinça les lèvres et sembla considérer la question.

« Voulez-vous parler de tout ceci ou bien de ce que je suis ? » Les mains posées sur ses seins énormes, elle n'attendit même pas leur réponse. « Je suis trois sortes de vie : d'abord mon corps proprement dit qui est l'environnement au sein duquel vous vous êtes déplacées. Ensuite mes créatures, telles que les Titanides qui font partie de moi mais que je ne contrôle pas. Enfin mes instruments, distincts de moi, mais qui sont partie intégrante de moi-même. Je dispose de certains pouvoirs mentaux – d'ailleurs fort pratiques pour réaliser les illusions dont vous avez été les

victimes – appelez ça de l'hypnotisme et de la télépathie bien que cela ne soit ni l'un ni l'autre.

« Je suis capable de créer des êtres qui soient des prolongements de ma volonté. Comme la présente créature, âgée de quatre-vingts ans, et seule de son espèce. J'en ai d'autres également : ce sont elles qui m'ont édifié cette salle et l'escalier extérieur, essentiellement d'après des plans que j'ai tirés de vos films. Je suis une mordue de cinéma, et je crois comprendre que vous aussi, vous...

— Oui, mais pour revenir à...

— Je sais, je sais, la rassura Gaïa. Je divague. C'est sacrément embêtant vous savez. Mais je suis obligée de vous parler de cette façon. Voyez-vous, tout à l'heure pour vous dire : « Je vous ai entendue... » eh bien, il m'a fallu employer la valve supérieure d'Océan en guise de larynx et chasser l'air accumulé dans le rayon. Ce qui a détraqué le temps : ces quatre mots ont déclenché une tempête de neige sur toute l'étendue d'Hypérion.

« Mais vous présenter ce corps vous pousse à chercher à croire à autre chose. Par exemple, que je suis une vieille folle, isolée dans sa tour. »

Elle dévisagea Cirocco.

« C'est encore ce que vous soupçonnez, pas vrai ?

— Je... j'ignore que penser. Même si je vous crois, je ne sais toujours pas ce que vous êtes.

— Je suis un Titan. Vous voulez savoir ce qu'est un Titan ? » Elle s'adossa à sa chaise et son regard se perdit dans le lointain.

« Ce que je suis réellement se perd dans la nuit des temps.

« Nous sommes très vieilles, voilà qui est sûr. On nous a construites : nous ne sommes pas le fruit de l'évolution. Nous vivons trois millions d'années et nous sommes dans le coin depuis un millier de vos générations. Durant cette période nous avons changé bien que ce ne fût pas selon un processus d'évolution tel que vous l'entendez.

« La plus grande partie de notre histoire est aujourd'hui perdue : nous ignorons quelle race nous a construites, comme nous en ignorons les raisons. Disons simplement qu'ils ont construit solide : ils ont disparu mais nous sommes toujours là. Peut-être que leurs descendants vivent encore en moi mais si c'est le cas, ils ont depuis

bien longtemps oublié leur grandeur passée. J'écoute les messages transmis par mes sœurs éparses dans toute la galaxie et aucune ne parle des constructeurs. »

Elle ferma quelques instants les yeux puis les rouvrit et attendit.

« D'accord, dit Cirocco. Mais vous laissez sous silence un grand nombre de détails. Comment êtes-vous arrivée ici ? Comment se fait-il que vous soyez seule ? Vous écoutez la radio ; mais émettez-vous également ? Et si c'est le cas, pourquoi ne pas avoir contacté la Terre plus tôt ? Si... »

Gaïa leva la main et gloussa.

« Une chose à la fois, s'il vous plaît. Vous faites bien des suppositions.

« Qui vous fait croire que je viens en visiteur ? Je suis née dans ce système, tout comme vous. Je suis originaire de Rhéa. Sur Japet ma fille approche maintenant de la maturité. Il existe une famille de Titans autour d'Uranus. Formant ses anneaux invisibles. Ils sont plus petits que moi ; je suis le plus grand Titan de la région.

— Japet ? intervint Gaby. L'une des raisons de notre...

— Calmez-vous. Je vous expliquerai, ce qui vous évitera une expédition.

« Nous sommes incapables de voyager entre les étoiles. Nos seuls déplacements consistent en ajustements mineurs de notre orbite.

« J'expulse des œufs par mon anneau où ils possèdent déjà une vélocité non négligeable grâce à ma rotation propre. Je fais de mon mieux pour viser correctement mais, sur de telles distances, toucher la cible s'avère problématique, d'autant qu'une fois lancés les œufs ne disposent d'aucun système de guidage.

« Lorsqu'ils tombent sur un monde convenable – à ce titre Japet est l'idéal : un astre rocheux, dépourvu d'atmosphère, largement ensoleillé, et ni trop grand ni trop petit – ils y prennent racine. Au bout de cinquante mille ans le bébé Titan est prêt à naître. À ce moment elle recouvre entièrement un hémisphère de l'astre porteur. D'où l'apparence de Japet il y a trois quarts de siècle : une face était nettement plus brillante que l'autre.

« La petite Titan se contracte alors pour former une bande épaisse encerclant la planète d'un pôle à l'autre. Tel est l'aspect actuel que présente Japet. Ma fille a dû creuser en profondeur, jusqu'au noyau pour en extraire les éléments dont elle a besoin pour

survivre. J'ai bien peur que Japet soit quelque peu saccagée maintenant : ma grand-mère et sa mère avant elle s'en étaient déjà servi.

« Ma fille synthétise actuellement le carburant dont elle aura besoin pour se libérer de l'attraction de Japet. Ce qui devrait intervenir d'ici cinq ou six ans. Lorsqu'elle sera prête – et pas un jour plus tôt car une fois libérée elle aura acquis sa masse définitive – elle se projettera dans l'espace. Il est probable que Japet soit détruite dans le processus – tout comme ce fut le cas pour le satellite qui a donné les anneaux. Puis...

— Vous dites que les Titans sont à l'origine des anneaux ? demanda Gaby.

— Ne vous l'ai-je pas fait comprendre ? » Gaïa semblait quelque peu ennuyée mais elle se laissa emporter par son récit.

« C'était il y a fort longtemps et vous ne pouvez m'en tenir responsable. Bref, une fois libérée, ma fille interrompra son actuel mouvement de rotation vertical pour commencer à tourner sur elle-même de la même façon que moi. La partie de sa structure destinée à former le moyeu touche maintenant la surface de Japet. Dans l'espace elle va se contracter et faire jaillir derrière elle ses rayons. Puis elle va accélérer, se stabiliser, s'emplir d'air et commencer à déplacer les reliefs à l'intérieur d'elle afin d'accueillir les créatures qui... enfin, vous voyez le tableau. Je me mets toujours à broder quand je parle de ma fille, comme doivent le faire tous les parents, je suppose...

— Non, non, je suis fascinée, dit Cirocco. Votre fille aura donc en elle des Titanides, des anges et des saucisses... »

Gaïa eut un petit rire.

« Non, pas de Titanides je suppose : si elle en a envie, il lui faudra les inventer, tout comme je l'ai fait. »

Cirocco hocha la tête. « Alors là, je ne vous suis plus.

— C'est pourtant simple : la plupart de mes espèces descendant des créatures qu'abritaient les Titans à l'époque de ma création. Chaque œuf que je ponds contient les germes d'un million d'espèces, comme par exemple les plantes électroniques. Je crois que mes constructeurs ne s'intéressaient guère aux machines : ils faisaient pousser tout ce dont ils avaient besoin, des habits aux maisons en passant par les circuits électriques.

« Pour les Titanides et les anges c'est différent. Avant de vous y accoutumer vous vous étonniez de leur aspect tellement humain. La réponse à ce mystère est simple : j'ai pris les hommes comme modèles. Pour les Titanides, pas de difficulté mais pour les anges... ce casse-tête ! Vos conteurs avaient plus d'imagination que de sens pratique. Leur envergure devait être gigantesque pour leur permettre de décoller même compte tenu de ma faible gravité et de la pression atmosphérique élevée. Je dois admettre qu'ils ne ressemblent guère à leur modèle biblique mais du moins ils fonctionnent ! Voyez-vous, le problème fondamental était de...

— Vous les avez faits vous-mêmes, l'interrompit Cirocco. En partant de zéro ?

— C'est bien ce que je viens de vous dire, non ? J'ai conçu leur A.D.N. Ce qui ne présente pas plus de difficulté pour moi que pour vous de sculpter un modèle en terre cuite.

— Toutes leurs caractéristiques sont de votre conception. Et l'idée de base vous est venue en écoutant la radio ce qui signifie que leur culture ne peut être que récente. Nous n'émettons pas depuis longtemps si l'on se place à votre échelle.

— Cela fait moins d'un siècle pour les Titanides. Et les anges sont encore plus jeunes.

— Alors... alors vous êtes un dieu. Je ne veux pas donner dans la théologie mais je pense que vous voyez ce que je veux dire.

— Pour des raisons bien pratiques et dans mon petit coin d'univers... oui, je le suis. » Et elle croisa les mains d'un air satisfait.

Cirocco regardait la porte avec insistance. Si elle pouvait la franchir et tenter d'oublier tout ce qui venait d'arriver.

Quelle importance si leur interlocutrice était une survivante, devenue folle, des bâtisseurs ? Cirocco s'interrogea. Elle contrôlait entièrement ce monde qu'ils appelaient Gaïa. Qu'elle s'y identifie ou non ne faisait guère de différence. Dans un sens comme dans l'autre, elle était toute-puissante.

Et c'était bizarre, mais Cirocco se surprit, lorsqu'elle se laissait aller, à bien aimer cette femme – avant de se rappeler la raison de sa venue ici.

« Il y a deux choses que je voudrais vous demander », lui dit-elle avec toute la fermeté qu'elle put y mettre.

Gaïa se redressa, attentive.

« Je vous en prie, faites. J'ai moi-même deux choses à vous demander également.

— Je... vous ? À me demander, à moi ? » L'idée était absolument inattendue. Cirocco était déjà nerveuse à l'idée d'aborder le sujet du *Seigneur des Anneaux*. Elle savait qu'on les avait floués, elle et son équipage, mais allez expliquer ça à une déesse ! Cirocco aurait bien voulu avoir le millième du culot dont elle avait fait preuve pour hurler des malédictions dans le vide au beau milieu du moyeu.

« Que pourrais-je donc faire pour vous ? »

Gaïa sourit.

« Vous allez être surprise. »

Cirocco consulta Gaby dont les yeux s'agrandirent tandis qu'en cachette elle se croisait les doigts.

Puis elle posa ses questions :

« La première... euh, la première concerne les Titanides. » Bon sang, c'était censé être la seconde. Tant pis, autant tâter le terrain.

« Une Titanide du nom de Maître-Chanteur... » Elle chanta son nom avant de poursuivre. « Il m'a demandé de... au cas où je parviendrais à vous rencontrer, de vous demander la raison de la guerre. »

Gaïa fronça les sourcils, plus de confusion que de colère.

« Vous avez certainement dû le déduire par vous-même.

— Eh bien, oui, c'est le cas. L'agressivité envers les anges est inscrite en eux. C'est un instinct et l'inverse est bien sûr valable pour les anges.

— C'est absolument exact.

— Et puisque vous les avez conçus, vous devez certainement avoir une raison... »

Gaïa parut surprise.

« Mais bien évidemment : je voulais une guerre. Je n'en avais jamais entendu parler avant d'avoir eu l'occasion d'observer vos programmes de télévision. Vous semblez tellement y tenir, puisque vous en organisez une presque chaque année, que je me suis dit que je devrais essayer. »

Cirocco fut incapable de dire un mot pendant un bon moment. Elle s'aperçut qu'elle avait la bouche ouverte.

« Vous êtes sérieuse, n'est-ce pas ?

— On ne peut plus.

— Je ne sais vraiment qu'en penser... »

Gaïa soupira. « Je ne voudrais pas vous effrayer. Je vous assure que vous n'avez rien à craindre de moi. »

Gaby se pencha. « Comment pouvons-nous le savoir ? Vous avez... » Elle s'arrêta et regarda Cirocco.

« ... détruit votre vaisseau. Tel est j'en suis sûre le deuxième point sur votre calepin. Il y a bien des choses que vous ignorez à ce sujet. Voulez-vous encore un peu de café ?

— Non merci, pas pour l'instant, répondit vivement Cirocco. Gaïa, ou Votre Sainteté, ou quel que soit le nom que je suis censée vous donner...

— Gaïa convient parfaitement.

— ... nous n'aimons pas la guerre. Moi, je ne l'aime pas et je crois qu'il en est de même pour toute personne sensée. Vous avez certainement dû voir aussi des films contre la guerre. »

Elle fronça les sourcils en se mordillant les phalanges.

« Bien sûr que oui. Mais ils sont en minorité et, qui plus est, c'étaient des films grand public. Avec encore plus de sang que la plupart des films bellicistes. Vous dites ne pas aimer la guerre, mais alors pourquoi vous fascine-t-elle à ce point ?

— Je ne puis vous donner de réponse là-dessus. Mais ce que je sais, c'est que je hais la guerre et que les Titanides la haïssent également. Elles voudraient la voir cesser. Voilà ce que je suis venue vous demander.

— Plus de guerre ? » Elle jeta sur Cirocco un regard soupçonneux.

« Non.

— Pas même une escarmouche de temps en temps ?

— Pas même cela. »

Gaïa eut un haussement d'épaules qu'elle accompagna d'un gros soupir.

« Très bien, dit-elle. Considérez que c'est chose faite.

— J'espère que cela ne va pas vous causer trop de complications, poursuivit Cirocco. J'ignore comment vous comptez...

— C'est fait ! » La pièce fut illuminée par un éclair qui dessina une couronne autour de la tête de Gaïa. Le coup de tonnerre fit se

redresser Gaby et Cirocco. Gaby, son sabre à demi sorti du fourreau, s'était déjà interposée entre Cirocco et Gaïa.

Plusieurs secondes inconfortables s'écoulèrent.

« Je n'avais pas l'intention de faire ça, dit enfin Gaïa avec un geste nerveux de la main. C'était... eh bien, c'était juste une façon d'exprimer mon désappointement. »

Elle soupira puis les fit se rasseoir.

« J'aurais dû dire que c'était en train de se faire, expliqua-t-elle une fois le calme revenu. Je rappelle tous les anges et toutes les Titanides. Leur reprogrammation ne prendra qu'un instant.

— Reprogrammation ? demanda Cirocco, l'air soupçonneux.

— Personne ne souffrira, ma chère. Le sol va les avaler. Ils en émergeront peu après, libérés de toute pulsion. Satisfaite ? »

Cirocco se demanda quelle était l'alternative mais elle opina.

« Très bien. Maintenant l'autre problème. Votre vaisseau... Ce n'est pas moi qui l'ai fait. »

Elle leva la main pour s'assurer que Cirocco ne l'interromprait pas, puis poursuivit.

« Je sais bien que je vous ai dit que j'étais le monde entier, que je suis Gaïa. Ce fut entièrement vrai à une époque. Maintenant cela l'est moins. Gardez à l'esprit que je suis âgée de 3 001 266 ans. » Elle fit une pause, haussa un sourcil.

« Trois millions... » Les yeux de Cirocco s'étrécirent. « Telle était selon vous votre espérance de vie.

— Correct. Je suis vieille, et pas uniquement selon vos critères : selon les miens aussi. Vous avez pu le constater sur l'anneau comme dans le moyeu. Mes déserts sont plus secs, mes banquises plus épaisses que jamais et je ne puis rien y faire. Je doute pouvoir vivre encore 100 000 ans. »

Brusquement, Cirocco se mit à rire. Gaby la regarda avec surprise tandis que Gaïa se contenta d'attendre poliment, la tête penchée de côté, qu'elle ait reprise son contrôle.

« Pardonnez-moi, finit par dire Cirocco, encore haletante, mais à vrai dire, j'ai du mal à vraiment compatir. Rien que 100 000 ans ! » Et elle rit de plus belle, rejoints cette fois par Gaïa.

« Vous avez raison, dit cette dernière. Il reste amplement le temps de m'envoyer des fleurs. Je serais bien capable de survivre à toute votre race. » Elle s'éclaircit la gorge. « Mais revenons à nos

moutons. Je suis mourante. Je me déglingue par mille bouts – certes je tiens encore debout, ne vous en déplaise, mais ce n'est plus ça.

« Imaginez un dinosaure : un cerveau dans la tête, un autre dans la queue. Une commande décentralisée pour un corps trop massif.

« Je fonctionne de manière analogue. Lorsque j'étais jeune, mon cerveau auxiliaire travaillait de concert avec moi, de la même façon que vos doigts vous obéissent. Depuis le dernier demi-million d'années les choses ont changé : j'ai perdu la plus grande partie du contrôle de mes zones périphériques. Il existe douze intelligences distinctes sur ma couronne et je me fragmente en deux personnalités séparées au sein même de mon centre nerveux, dans le moyeu.

« En un sens, je reproduis cette théogonie grecque dont j'ai fait ma passion : mes enfants tendent à devenir insoumis, entêtés, antagonistes. Je me bats contre eux en permanence. Là-dessous on trouve de bonnes et de mauvaises régions. Hypérion est dans les bonnes. Je m'entends bien avec lui.

« Rhéa est fantasque et n'a pas toute sa tête mais au moins j'arrive à force de cajoleries à lui faire suivre le droit chemin.

« Mais c'est Océan le pire. Nous ne nous parlons même plus. Je n'agis à Océan que par le biais d'erreurs, de tromperies, de ruses.

« Et c'est Océan qui s'est emparé de votre vaisseau. »

CHAPITRE 25.

Océan ruminait depuis dix mille ans lorsqu'il sentit se relâcher l'étreinte de Gaïa. Il y avait encore un risque qu'elle balaie les velléités d'indépendance qu'il lui cachait si soigneusement. Sa rancune ne fit que s'envenimer.

Pourquoi devait-il, lui, rester dans l'obscurité ? Lui, le plus puissant des océans, demeurer éternellement recouvert par les glaces ! Sur son sol dénudé ne survivait qu'une vie chétive. La plupart de ses enfants mourraient s'ils affrontaient la pleine lumière du jour. Qu'avait de plus que lui Hypérion pour parader ainsi, si plein de sève ?

Tranquillement, au rythme de quelques mètres par jour, il étendit un nerf sous le sol afin de pouvoir dialoguer directement avec Rhéa. Il avait discerné en elle le germe de la folie et jetait des regards vers l'ouest en quête d'un allié.

Mnemosyne ne pouvait convenir : elle était désolée – au sens physique comme au sens émotionnel – plaignant sans cesse la perte de ses forêts vivaces. Malgré le ressentiment qu'il pouvait nourrir envers Gaïa, Océan se sentait incapable de pénétrer les profondeurs de la dépression dont souffrait Mnemosyne. Il continua donc sa souterraine progression.

Au-delà de Mnemosyne s'étendait la zone obscure de Cronos. L'emprise de Gaïa y était forte ; le cerveau satellite qui avait la charge de ce territoire n'était qu'un instrument du cerveau supérieur et n'avait jusqu'à présent pas développé de personnalité propre.

Océan continua donc vers l'ouest. Sans s'en rendre compte il était en train d'établir un réseau de communications qui réunirait les six territoires rebelles.

Ce fut en Japet qu'il trouva son plus sûr allié. Si seulement il avait été plus proche, ils auraient à eux deux renversé Gaïa. Mais les tactiques qu'ils imaginèrent reposaient sur une étroite coopération

physique si bien qu'ils durent se contenter de comploter. Il lui fallut donc se rabattre sur son alliance avec Rhéa.

Il opéra son mouvement à l'époque où sur Terre on bâtissait les pyramides. Sans prévenir, il stoppa la circulation du fluide refroidisseur au travers de son corps immense et des câbles qu'il contrôlait. À l'extrême orientale de la mer qui dominait ses paysages désolés se trouvaient deux pompes fluviales qu'il commandait. C'étaient d'énormes muscles formés de trois compartiments qui soulevaient les eaux de l'Ophion pour alimenter l'ouest d'Hypérion. Il fit cesser leur prodigieux battement. À l'est, Rhéa fit de même avec les cinq pompes chargées d'élever l'eau au-dessus de sa chaîne de montagnes orientale tout en accélérant le débit de celles qui étaient près d'Hypérion. Coupé par l'ouest, asséché par l'est, Hypérion ne tarda pas à dépérir.

En quelques jours l'Ophion avait cessé de couler.

« Tout ceci, je le tiens indirectement de Rhéa, expliqua Gaïa. Je savais que je perdais le contrôle de mes cerveaux périphériques mais personne n'avait mentionné aucune doléance. Je ne pouvais m'imaginer qu'il pût y en avoir. »

L'obscurité s'était progressivement installée tandis que Gaïa leur contait la rébellion d'Océan. La plupart des panneaux luminescents du plancher s'étaient éteints et ceux qui restaient n'émettaient plus qu'un clignotement orange. Les murs de la salle disparaissaient dans la pénombre.

« Je savais qu'il me fallait agir. Il était sur le point de détruire des écosystèmes entiers ; il me faudrait peut-être des millénaires pour les remettre en fonction.

— Qu'avez-vous fait ? » murmura Gaby. Cirocco sursauta : la voix calme de Gaïa l'avait quasiment hypnotisée.

Elle tendit la main et referma lentement un poing qui ressemblait à un bloc de pierre.

« J'ai serré. »

Le vaste muscle circulaire était resté au repos pendant trois millions d'années. Il n'avait qu'une seule fonction : contracter le moyeu pour en faire jaillir les rayons immédiatement après la naissance du Titan. Le réseau de câbles de Gaïa s'y arrimait. Il était

le centre de son armature, l'ancre puissante qui maintenait toute la structure.

Il se contracta.

Des gigatonnes de glace et de roche jaillirent dans les airs.

Dix mille kilomètres carrés de la surface d'Océan se soulevèrent comme un ascenseur express. La mer gelée se transforma en bourbier incrusté de blocs de glace de la taille de pâtes de maisons. Tout autour de Gaïa les brins de câble se rompirent comme des cordes pourries, s'emmêlèrent, s'enchevêtrent en balayant le sol sur leur passage.

Le muscle se détendit.

Pendant un vertigineux instant l'apesanteur régna sur Océan. Des fragments de banquise larges d'un kilomètre dérivèrent comme des flocons de neige en tournoyant dans l'ouragan qui s'était mis à souffler du moyeu.

Lorsque Océan retomba dans son lit, quinze câbles vibrèrent au son d'une musique meurtrière : celle de la vengeance de Gaïa. À elle seule, l'énergie sonore arracha sur dix mètres d'épaisseur le sol des régions environnantes en provoquant des tornades de poussière qui firent douze fois le tour de l'anneau avant que ne retombe leur furie.

Comme une main qui enserre une balle, le muscle du moyeu se contracta et se relâcha au rythme d'une fois tous les deux jours, faisant vibrer Gaïa comme un bracelet de caoutchouc tendu.

Elle gardait encore un tour dans son sac mais attendit d'abord que le cataclysme eût dénudé Océan jusqu'à son substrat rocheux. Elle n'avait que six autres muscles. Alors elle fit jouer l'un d'eux.

Le rayon qui surmontait Océan se contracta, réduisit de moitié son diamètre. Privés d'eau depuis plus d'une semaine, les arbres étaient secs comme de l'amadou. Ils se brisèrent, relâchant leur précaire étreinte sur la chair de Gaïa et se mirent à tomber.

Dans leur chute, ils s'enflammèrent.

Océan devint un enfer.

« Je voulais faire brûler ce salaud, dit Gaïa. Je voulais le cautériser définitivement. »

Cirocco toussa et tendit la main vers sa boisson délaissée. Les cubes de glace tintèrent de façon inquiétante dans l'obscurité silencieuse.

« Il était trop profond mais je lui ai inculqué la terreur de Dieu. Elle eut un petit gloussement. Je me suis brûlée dans l'opération – les flammes ont endommagé ma valve inférieure si bien que depuis je lui balance des tempêtes et des hurlements tous les dix-sept jours. Ce bruit n'est pas ma Lamentation : c'est un avertissement. Mais je ne le regrette pas : il était resté un très bon garçon pendant des millénaires. Ne vous y trompez pas, il est impossible de diriger un monde avec une douzaine de dieux. Les Grecs connaissaient parfaitement leur affaire.

« Mais le hic, voyez-vous, est que son destin est lié au mien. Il n'est qu'une partie de mon esprit si bien que selon vos termes je suis folle. Une folie qui finira par nous détruire tous, bons et mauvais.

« Et encore, il était dans une de ses bonnes périodes jusqu'à votre arrivée.

« J'avais prévu de vous contacter quelques jours avant. Mon intention était de vous recueillir à l'aide des grappins extérieurs d'Hypérion. Je vous assure que j'aurais pu le faire avec délicatesse, sans démolir la vaisselle.

« Océan exploita ma faiblesse : mes organes de transmission radio sur la couronne. J'en avais trois mais l'un d'eux était tombé en panne depuis une éternité. Les deux restants sont situés dans Océan et Crios. Ce dernier est mon allié mais Rhéa et Téthys parvinrent à détruire son émetteur. Si bien que brusquement toutes mes communications se retrouvaient aux mains d'Océan.

« Je décidai alors de ne pas vous repêcher : en l'absence de tout contact avec moi, vous n'auriez pu que vous méprendre sur mes intentions.

« Seulement, Océan vous voulait pour son propre compte. »

La bataille faisait rage sous la surface d'Océan et d'Hypérion. Elle se déroulait dans les grandes conduites qui véhiculaient le fluide nutritif connu sous le nom de lait de Gaïa.

Chacun des prisonniers humains se trouvait encapsulé dans une gelée protectrice lorsque fut arrêté leur destin. Leur métabolisme fut ralenti. Médicalement parlant, ils étaient dans le coma, inconscients de leur environnement.

Les armes employées étaient les pompes qui faisaient circuler nutriments et fluides refroidisseurs dans ce réseau souterrain.

Chacun des combattants créa d'énormes différences de pression – au point que sur Mnemosyne un geyser de lait jaillit du sol jusqu'à cent mètres d'altitude pour retomber sur le sable en créant un printemps fugace.

La bataille dura près d'un an. En fin de compte, Océan comprit qu'il allait perdre. Les captifs commencèrent à dériver vers Hypéron sous la pression saccadée qu'exerçait Gaïa à partir de Japet, de Cronos et de Mnemosyne.

Océan changea de tactique. Il entra en contact avec l'esprit de ses prisonniers et les éveilla.

« Dès le début c'était ce que j'avais craint », leur expliqua Gaïa tandis que l'éclairage de la pièce menaçait de s'éteindre définitivement. « Il avait une liaison avec vos cerveaux. Il devenait impérieux que je la rompe. Je dus mettre en œuvre des tactiques dont je doute que vous puissiez les comprendre. Au cours de l'opération l'une d'entre vous m'échappa. Lorsque je pus la récupérer, elle avait déjà été changée.

« Il essayait de vous détruire tous avant que je ne vous atteigne – de détruire votre esprit, pas votre corps. Une tâche qui n'aurait pas été bien difficile. Il vous satura d'informations : chez l'un il implanta le langage sifflé, chez deux autres le chant des Titanides. Que certains d'entre vous aient pu y survivre tout en conservant leur raison reste encore pour moi une source d'émerveillement.

— Ce ne fut pas le cas pour tous, remarqua Cirocco.

— Certes, et j'en suis désolée. J'essaierai d'une manière ou de l'autre d'y remédier. »

Tandis que Cirocco se demandait comment elle pourrait bien s'y prendre pour remettre les choses en place, Gaby prit la parole.

« Je me rappelle encore avoir gravi un gigantesque escalier, dit-elle. Je franchissais des portes dorées pour me retrouver aux pieds de Dieu. Et puis, il y a seulement quelques heures, j'ai eu l'impression de revivre la même scène. Pouvez-vous l'expliquer ?

— Je vous ai parlé à tous, dit Gaïa. Et dans l'état où vous étiez, psychiquement malléables après des jours entiers de privation sensorielle, vous y avez surimposé votre propre interprétation.

— Je ne me rappelle rien de semblable, remarqua Cirocco.

— Vous l'avez censuré. Et votre ami Bill est allé plus loin, en effaçant la plus grande partie de ses souvenirs.

« Après vous avoir interviewés par l'intermédiaire d'Hypérion, je décidai de ce qu'il fallait faire. April était déjà trop endoctrinée avec la culture et les coutumes des anges. Tenter de lui faire retrouver sa personnalité antérieure l'aurait sûrement détruite. Je la transportai donc dans le rayon pour qu'elle y émerge et trouve son propre destin.

« Gene avait l'esprit malade. Je l'emportai jusqu'à Rhéa en espérant qu'il resterait séparé de vous. J'aurais dû le détruire. »

Cirocco soupira.

« Non. Je l'ai laissé vivre alors que moi aussi j'aurais pu le détruire.

— Voilà qui me rassure, dit Gaïa. Quant au reste d'entre vous, il devenait impérieux de vous faire reprendre conscience au plus tôt. Je n'avais même plus le temps de vous rassembler. J'espérais que vous parviendriez à vous débrouiller à la surface et finalement c'est bien ce qui s'est produit. Et maintenant, vous pouvez retourner chez vous. »

Cirocco leva brusquement les yeux.

« Oui, le vaisseau de secours est arrivé. Il est sous le commandement du capitaine Wally Svensen et...

— Wally ! s'exclamèrent simultanément Gaby et Cirocco.

— C'est un ami ? Vous ne tarderez pas à le voir. Votre ami Bill est en pourparlers avec lui depuis maintenant deux semaines. » Gaïa semblait mal à l'aise et lorsqu'elle reparla sa voix était légèrement pressante. « En fait, ce n'est pas uniquement une mission de sauvetage.

— Je m'en doutais.

— Oui. Le capitaine Svensen est équipé pour entreprendre une guerre contre moi. Il dispose d'un grand nombre de têtes nucléaires et sa présence dans les parages me rend nerveuse. C'est d'ailleurs l'une des choses que je désirais vous demander. Pourriez-vous lui en toucher un mot ? Je ne puis en aucun cas représenter une menace pour la Terre, vous le savez. »

Cirocco hésita un moment et ce fut au tour de Gaïa de sembler inquiète.

« Oui, je crois que je peux arranger ça.

— Merci de tout cœur. Il n'a pas franchement dit qu'il allait me bombarder, et lorsqu'il eut découvert qu'il y avait des survivants du *Seigneur des Anneaux*, cette éventualité est devenue encore plus improbable. J'ai recueilli quelques-unes de ses navettes de reconnaissance et leurs équipages sont actuellement en train de construire un camp de base à proximité de Titanville. Vous pourrez lui expliquer ce qui est arrivé car je ne suis pas certaine qu'il me croie. »

Cirocco l'approva puis resta silencieuse un bon moment, attendant qu'elle poursuive. Mais Gaïa ne poursuivit pas et Cirocco se sentit obligée de parler.

« Comment savoir si nous, nous devons vous croire ?

— Je ne puis vous offrir aucune garantie. Je ne peux que vous demander de croire à l'histoire telle que je vous l'ai contée. »

Cirocco opina encore puis se leva. Elle tenta de prendre un air dégagé mais son geste était inattendu. Gaby parut perplexe mais elle se leva également.

— Eh bien, c'était très intéressant, dit Cirocco. Et merci pour la coke.

— Rien ne nous presse, dit enfin Gaïa après un instant d'étonnement. Une fois que je vous aurai retournées sur l'anneau, je ne pourrai plus vous parler directement.

— Vous pourrez toujours m'envoyer une carte postale.

— Est-ce que je ne décèlerais pas en vous un soupçon de colère ?

— Je ne sais pas. Vous croyez ? » Brusquement, elle se sentait vraiment en colère ; et sans bien savoir pourquoi. « C'est à vous de le savoir. Je suis votre prisonnière, quelle que soit la façon dont vous présentez les choses.

— Ce n'est pas tout à fait exact.

— Je n'ai que votre parole pour m'en persuader. Rien que votre parole sur des tas de questions. Vous m'amenez dans une pièce droit sortie d'un vieux film, vous vous présentez sous l'aspect d'une vieille femme boulotte, vous me laissez céder à mon seul vice. Vous baissez les lumières et me racontez une histoire aussi longue qu'improbable. Que suis-je censée croire ?

— Je suis navrée que vous le preniez ainsi. »

Cirocco eut un hochement de tête épuisé. « Laissez tomber, dit-elle. Je me sens un peu abattue, c'est tout. »

Gaby haussa un sourcil mais se garda de rien dire : cela aurait irrité Cirocco et ce n'était pas le moment alors que Gaïa, elle aussi, semblait avoir remarqué ses paroles.

« Abattue ? Je ne vois vraiment pas pourquoi. Vous avez accompli ce que vous comptiez faire, malgré les pires embûches. Vous avez mis fin à une guerre. Et maintenant vous rentrez chez vous.

— La guerre me préoccupe, dit lentement Cirocco.

— Dans quel sens ?

— Je n'ai pas avalé votre histoire. Pas entièrement, en tout cas. Si vous voulez vraiment que je me mouille pour vous, il faudra d'abord me donner la raison véritable pour laquelle anges et Titanides se battent depuis si longtemps, sans en tirer le moindre avantage.

— L'entraînement, répondit rapidement Gaïa.

— Répétez ?

— L'entraînement. Je n'ai pas d'ennemis et rien dans mon comportement instinctif ne me prépare à affronter la guerre. Je savais que tôt ou tard j'allais rencontrer des hommes et tout ce que j'avais pu apprendre sur vous soulignait votre agressivité. Vos actualités, vos films, vos livres : guerre, meurtre, vol, hostilité.

— Vous vous entraîniez à combattre éventuellement contre nous.

— J'explorais des techniques au cas où.

— Et qu'avez-vous appris ?

— Que je ne valais rien. Je peux détruire vos vaisseaux s'ils approchent assez près mais c'est tout. Vous pourriez me détruire entièrement en un clin d'œil. Je n'ai aucune disposition pour la stratégie. Ma victoire sur Océan avait la subtilité de la lutte à main nue. Dès que les vôtres sont arrivés, April a révolutionné la tactique d'attaque des anges tandis que Gene a failli introduire de nouvelles armes chez les Titanides. J'aurais pu bien entendu leur donner ces armes moi-même. J'ai vu suffisamment de westerns pour savoir comment fonctionnent un arc et des flèches.

— Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

— J'espérais qu'elles les inventeraient par elles-mêmes.

— Et pourquoi ne l'ont-elles pas fait ?

— Elles sont une espèce récente. Elles manquent d'esprit d'invention. C'est de ma faute ; je n'ai jamais brillé par mon originalité : le ver géant de Mnemosyne, je l'ai piqué dans un film. Il

y a dans Phébus un gorille géant dont je ne suis pas peu fière, mais c'est aussi une imitation. Les Titanides proviennent de la mythologie – quoique leur mécanisme sexuel soit de mon cru. » Cirocco faillit rire devant son air suffisant. « Je suis capable de créer les corps, voyez-vous, mais quant à donner à une espèce fabriquée de toutes pièces ce sens de... eh bien, ce sens de l'identité que vous éprouvez, vous les hommes... c'est au-dessus de mes possibilités.

— Alors vous nous en avez emprunté un petit peu, remarqua Cirocco.

— Pardon ?

— Ne faites pas l'innocente. Il est encore une chose – qui est d'importance pour moi ainsi que pour Gaby et August – et que vous avez oublié de mentionner. Je vous ai crue jusqu'à maintenant, plus ou moins, mais voici votre chance de me prouver que vous avez bien dit la vérité. Pourquoi sommes-nous tombées enceintes ? »

Gaïa demeura muette pendant ce qui parut une éternité. Cirocco était prête à détailler. Après tout ? Gaïa était encore une déesse ; et il n'était pas conseillé de soulever son courroux.

« Ce fut mon œuvre.

— Et vous croyiez qu'on serait d'accord ?

— Non, je pensais bien que vous ne le seriez pas. J'en suis désolée maintenant, mais c'est fait.

— Et défait.

— Je le sais. Elle soupira. La tentation était simplement trop grande : j'avais une chance d'obtenir un nouvel hybride – qui renfermerait le meilleur de chaque espèce. J'espérais revitaliser mais tant pis. Je l'ai fait, je ne cherche pas d'excuses. Je n'en suis pas fière.

— Je suis quand même heureuse de l'entendre. On ne se contente pas de faire ça, Gaïa. Nous sommes des êtres pensants, tout comme vous, et nous méritons d'être traités avec un peu plus de dignité.

— Je le comprends maintenant, dit Gaïa, contrite. C'est un concept difficile à admettre. »

Cirocco dut, à contrecœur, reconnaître que ce devait être le cas après trois mille millénaires d'une existence de déesse.

« J'ai une question », intervint brusquement Gaby. Elle était demeurée longtemps silencieuse, apparemment satisfaite de voir

Cirocco se charge de la négociation. « Ce voyage était-il vraiment nécessaire ? »

Cirocco attendit : elle aussi avait eu des doutes sur cette partie de l'histoire.

« Vous avez raison, admit Gaïa. J'aurais pu vous amener ici directement. C'est évident puisque dans le cas d'April je lui ai fait accomplir plus de la moitié du chemin. Le rallongement de la période d'isolation aurait accru quelque peu les risques mais j'aurais pu vous rendormir.

— Alors pourquoi ne pas l'avoir fait ? » demanda Cirocco.

Gaïa leva les mains en l'air.

« Cessons de nous leurrer mutuellement, voulez-vous ? Primo, je ne sais pas si vous le méritiez. Secundo, j'avais – et j'ai encore – un peu peur de vous. Pas de vous personnellement mais des hommes. Vous avez tendance à la précipitation.

— Je ne peux pas le nier.

— Vous êtes quand même arrivées en haut, pas vrai ? C'était ce que je voulais voir : si vous en étiez capables. Et vous devriez me remercier, parce que vous vous en êtes payé une tranche.

— Je n'arrive pas à imaginer comment vous pouvez croire une telle...

— On ne se raconte plus d'histoires, maintenant, vous vous rappelez ? Vous êtes vraiment débordantes de joie à l'idée de rentrer chez vous, n'est-ce pas ?

— Eh bien, naturellement je...

— Tout en vous dit le contraire. Vous aviez un but à accomplir : arriver ici. Maintenant c'est terminé. La meilleure période de votre existence. Venez me dire le contraire. »

Cirocco en était presque muette. « Comment pouvez-vous dire ça ? J'ai vu mon amant manquer de se faire tuer – j'ai failli être tuée moi-même. Gaby et moi, on nous a violées, j'ai eu droit à un avortement, April a été transformée en monstre, August est...

— Vous auriez très bien pu être violée sur Terre. Quant au reste... vous vous attendiez à une sinécure ? Je suis désolée pour l'avortement ; je ne le ferai plus. Mais m'en voulez-vous pour le reste ?

— Eh bien, non, je pense que je crois ce que vous...

— Vous avez envie de m'en vouloir. Cela rendrait votre départ plus facile. Vous avez du mal à admettre que même avec tout ce qui a pu arriver à vos amis – et dont vous n'êtes en rien responsable – vous avez vécu une grande aventure.

— Voilà la plus...

— Capitaine Jones, je vous soupçonne de n'avoir jamais eu la trempe d'un capitaine. Oh, vous vous êtes bien débrouillée, comme pour toutes les choses auxquelles vous avez pu vous frotter. Mais vous n'êtes pas un chef. Vous n'éprouvez aucun plaisir à donner des ordres. Vous aimez votre indépendance, vous aimez visiter des coins étranges et faire des choses excitantes. En un autre temps, vous auriez été un aventurier, un soldat de fortune.

— Si j'avais été un homme, rectifia Cirocco.

— C'est uniquement parce que les femmes n'ont que depuis peu pris goût à l'aventure solitaire. L'espace restait pour vous le seul défi disponible mais on s'y presse en foule, il est parfaitement civilisé. Ce n'est pas vraiment votre truc. »

Cirocco avait renoncé à vouloir l'interrompre. C'était tellement gros : autant la laisser poursuivre.

« Non, ce qui vous convient exactement c'est ce que vous avez fait. Escalader la montagne inaccessible. Communier avec des êtres étranges. Brandir le poing face à l'inconnu, cracher à la figure de Dieu. Vous avez fait tout cela. Vous avez souffert tout du long ; et si vous poursuivez dans cette voie, vous souffrirez encore plus. Vous gélerez, vous mourrez de faim, vous saignerez et vous tomberez d'épuisement. Alors que désirez-vous ? Passer le reste de votre existence derrière un bureau ? Rentrez chez vous : il vous attend. »

Très loin, au sein des abysses du moyeu de Gaïa, le vent gémissait doucement. Quelque part, des quantités d'air s'engouffraient dans un cylindre haut de trois cents kilomètres et ce cylindre était peuplé par des anges. Cirocco regarda autour d'elle et frissonna. À sa droite, Gaby souriait. Que sait-elle de plus que moi, se demanda Cirocco ?

« Que m'offrez-vous ?

— Une chance de vivre longtemps, avec le risque pourtant d'une mort rapide. Je vous offre des amis sûrs et des ennemis redoutables, le jour éternel et la nuit sans fin, des chants d'allégresse et des vins entêtants, les épreuves, les victoires, le désespoir et la gloire. Je vous

offre la possibilité d'une vie que vous ne trouverez nulle part sur Terre, le genre de vie que vous saviez impossible à trouver dans l'espace tout en l'espérant malgré tout.

« J'ai besoin d'un émissaire sur l'anneau. Il y a bien longtemps que je n'en ai plus car je suis très exigeante. Je puis vous offrir certains pouvoirs. Vous définirez vous-même votre tâche, choisirez vos horaires et vos compagnons, découvrirez le monde. Je pourrai vous procurer de l'aide, tout en intervenant le moins possible.

« Que diriez-vous de devenir une Sorcière ? »

CHAPITRE 26.

Vu de haut, le camp de base de l'expédition ressemblait à une monstrueuse fleur brune. Une balafre s'était ouverte dans le sol juste à l'est de Titanville et commençait à dégorger les Terriens.

Le flot semblait interminable. Tandis que Cirocco l'observait depuis la nacelle d'Omnibus, un globe de gélatine bleue en forme de pilule jaillit du sol et tomba sur le côté. Le revêtement ne tarda pas à se liquéfier en révélant sous sa gangue une chenille argentée. Le véhicule se dégagea de la mer bourbeuse pour se diriger vers l'alignement de six machines identiques déjà garées à proximité d'un complexe de dômes gonflables avant de décharger ses cinq passagers.

« Ces mecs sont venus en y mettant le paquet, observa Gaby.

— Regarde donc par là. Et ce n'est que l'équipe d'atterrissement : Wally va tenir son vaisseau à distance pour ne pas se faire cueillir.

— Tu es sûre de vouloir descendre ?

— Il le faut. Tu dois bien le savoir. »

Calvin considéra le spectacle et renifla.

« Si ça ne vous dérange pas, dit-il, je reste en haut. Ça pourrait tourner mal si je descendais.

— Je peux te protéger, Calvin.

— Ça reste à voir. »

Cirocco haussa les épaules. « Peut-être veux-tu rester également, Gaby.

— Je vais où tu vas, répondit-elle simplement. Tu dois bien le savoir. Tu crois que Bill est encore en bas ? Ils l'ont sans doute déjà évacué.

— Je crois qu'il attendra. Et d'ailleurs, il faut que je descende pour voir ça de plus près. »

Et elle lui indiqua l'amas de métal brillant qui surgissait à l'ouest du camp, au milieu de sa propre fleur de terre retournée. Il n'avait aucune forme définie, rien ne pouvait révéler qu'il ait pu être autre

chose qu'une simple épave. C'étaient les ossements du *Seigneur des Anneaux*. « Allez on saute », dit Cirocco.

« ... et elle affirme avoir effectivement œuvré dans notre intérêt tout au long de cet incident prétendument agressif. Je ne puis vous présenter aucune preuve concrète de la plupart de ces assertions. Il ne peut y avoir aucune preuve, hormis l'exemple concret de son comportement durant un laps de temps convenable. Mais je ne vois pas en quoi elle pourrait représenter une menace pour l'humanité, présentement ou dans l'avenir. »

Cirocco se radossa et saisit son verre d'eau en regrettant que ce ne fût pas du vin. Elle avait parlé pendant deux heures, interrompue seulement par Gaby pour souligner ou corriger certains points de détail de son rapport.

Ils se trouvaient sous le dôme circulaire qui tenait lieu de poste de commandement à la mission au sol. La pièce était assez grande pour contenir les sept officiers, Cirocco, Gaby et Bill. Dès leur atterrissage, on y avait sans tarder conduit les deux femmes et après les présentations on leur avait demandé leur rapport.

Cirocco se sentait déplacée. Bill et l'équipage de *l'Unité* étaient vêtus d'uniformes rouge et or immaculés, sans un pli. Ils respiraient la propreté.

Et leur aspect était franchement trop militaire au goût de Cirocco. L'expédition du *Seigneur des Anneaux* avait évité cela au point même d'éliminer les titres militaires, hormis celui de capitaine. À l'époque du lancement, la NASA faisait son possible pour effacer toute trace de ses origines militaires. On avait cherché à placer la mission sous la houlette des Nations unies même si la notion qu'elle fût autre chose qu'une expédition purement américaine ressortissait de la pure fiction. Cela représentait toutefois un grand pas.

L'Unité, par son nom même, témoignait que les nations de la Terre collaboraient plus étroitement. Son équipage multinational prouvait que la tentative du *Seigneur des Anneaux* avait réuni les nations autour d'un but commun.

Mais les uniformes révélaient à Cirocco quel était ce but.

« Vous préconisez donc la poursuite d'une politique pacifique », dit le capitaine Svensen. Il parlait par le biais d'un récepteur de

télévision placé sur le bureau pliant au centre de la pièce. En dehors des chaises, c'était l'unique élément de mobilier.

« Le plus que vous puissiez y perdre, c'est votre équipe d'exploration. Regardez les choses en face, Wally : Gaïa sait pertinemment que ce serait un acte de guerre et que le vaisseau suivant ne serait même pas habité : ce serait une grosse bombe H. »

Le visage sur l'écran fronça les sourcils puis opina.

« Excusez-moi un instant, dit-il. Je voudrais en discuter avec mon état-major. » Il fit mine de se détourner puis se ravisa.

« Et vous, Rocky ? Vous ne nous avez pas dit si vous la croyez. Dit-elle la vérité ? »

Cirocco n'eut aucune hésitation.

« Oui, elle dit vrai. Vous pouvez compter sur elle. »

Le commandant au sol, le lieutenant Strelkov, attendit pour s'assurer que le capitaine n'avait plus rien à dire puis se leva. C'était un jeune homme élégant affligé d'un menton fuyant et – bien que Cirocco eût du mal à le croire – il était soldat dans l'armée soviétique. C'était presque encore un enfant.

« Puis-je vous offrir quelque chose ? » lui demanda-t-il dans un excellent anglais. « Peut-être avez-vous faim après votre voyage de retour.

— Nous avons mangé juste avant de sauter, répondit Cirocco en russe. Mais si vous aviez du café... »

« Tu n'as pas vraiment terminé ton histoire, disait Bill. Il reste encore ton retour après ta conversation avec Dieu.

— On a sauté, dit Cirocco en sirotant son café.

— Vous... »

Elle se tenait avec Bill dans un « coin » de la pièce circulaire, leurs deux chaises rapprochées, tandis que les officiers de l'*Unité* murmuraient entre eux à voix basse autour du récepteur de télévision. Bill avait l'air en forme. Il marchait avec une béquille et sa jambe le faisait apparemment souffrir lorsqu'il s'appuyait dessus mais son moral était au beau fixe. La toubib de l'*Unité* l'avait assuré qu'elle pourrait l'opérer sitôt qu'il serait à bord et pensait qu'il n'en conserverait aucune séquelle.

« Pourquoi pas ? lui demanda Cirocco en esquissant un sourire. Nous avions gardé jusqu'en haut nos parachutes par mesure de

sécurité, alors pourquoi ne pas s'en servir ? » Il en était encore bouche bée. Elle rit et, se laissant attendrir, lui posa la main sur l'épaule. « D'accord, on a réfléchi un bon moment avant de se décider à sauter. Mais cela n'avait vraiment rien de dangereux. Gaïa avait maintenu les deux valves ouvertes pour nous après avoir appelé Omnibus. Nous avons fait les quatre cents premiers kilomètres en chute libre avant d'atterrir sur le dos d'Omnibus. » Elle tendit sa tasse pour qu'un officier la resserve en café puis se retourna vers Bill.

« Mais assez parlé de moi. Raconte-moi. Comment ça s'est passé de ton côté ?

— Rien d'aussi intéressant, j'en ai peur. J'ai passé mon temps en rééducation avec Calvin et j'ai un peu tâté de la Titanide.

— Ah bon. Quel âge avait-elle ?

— Quel... ? je parle de la langue, espèce d'idiote. » Il rit. « J'ai appris à chanter *po-po* et *pi-pi* et *Bill a faim*. Je me suis vraiment éclaté. Et puis j'ai décidé de me remuer le cul et de faire vraiment quelque chose puisque tu n'avais pas voulu m'emmener. J'ai commencé à discuter avec les Titanides d'un sujet que je connais un peu, à savoir l'électronique. Je me suis plongé dans les lianes-à-cuivre, les vers-à-pile et les gousses-à-circuit-intégré ; et peu après j'avais construit un émetteur-récepteur. »

Son visage s'épanouit en voyant la tête de Cirocco.

« Alors, ce n'était pas... »

Il eut un haussement d'épaules. « Tout dépend de la façon de voir les choses. Tu n'arrêtais pas de penser à une radio capable d'atteindre la Terre. Je suis incapable d'en construire une. Celle que j'ai n'est pas très puissante – je peux tout juste dialoguer avec *l'Unité* quand il est au-dessus de moi et le signal n'a qu'à traverser le toit. Mais même si je l'avais montée avant ton départ, tu serais partie quand même, pas vrai ? *L'Unité* n'était pas encore arrivé si bien que ma radio serait demeurée inutile.

— Je suppose que tu as raison. J'avais d'autres choses à faire.

— J'ai entendu. » Il fit une grimace. « Ce furent d'ailleurs mes pires moments, confessa-t-il. Je commençais à bien aimer les Titanides et puis tout soudain, elles ont pris cet air rêveur et se sont mises à détalier dans la campagne. J'ai cru tout d'abord à une

nouvelle attaque des anges mais aucune n'est revenue. Tout ce que j'ai trouvé, ce fut un grand trou dans le sol.

— J'en ai remarqué plusieurs en arrivant, nota Gaby.

— Elles sont revenues, poursuivit Bill. Elles ne se souviennent plus de nous. »

Cirocco s'était mise à rêver. Elle ne se faisait pas de souci pour les Titanides. Elle savait qu'elles n'auraient pas de problèmes et que dorénavant elles n'auraient plus à souffrir des combats. Mais il était triste de savoir que Cornemuse ne se souviendrait plus d'elle.

Elle avait observé l'équipage de *l'Unité* en se demandant pourquoi personne ne venait leur parler. Elle savait bien qu'elle ne sentait pas très bon mais ne pensait pas que c'était une raison suffisante. Avec quelque surprise elle se rendit compte qu'ils avaient peur d'elle. Cette idée la fit sourire.

Elle réalisa que Bill lui avait parlé.

« Je suis désolée, qu'est-ce que tu disais ?

— Gaby dit que tu n'as pas encore tout raconté. Qu'il y a encore quelque chose et que je devais le savoir.

— Oh ! ça ! » et elle fusilla Gaby du regard. Mais il faudrait bien aborder la question, tôt ou tard.

« Gaïa, euh... elle m'a offert un job, Bill.

— Un job ? » Il avait levé un sourcil, ébauchant un sourire.

« Un poste de "Sorcière", pour reprendre ses termes. Elle a une tendance au romantisme. Je suis certaine que tu l'aimerais ; et elle adore la science-fiction, aussi.

— Et en quoi consiste ce job ? »

Cirocco ouvrit les mains. « Conciliations en tout genre, sans précision. Chaque fois qu'elle a un problème, je vais voir ce que je peux faire. Il existe ici quelques territoires insoumis – au sens propre du terme. Elle a pu me promettre une immunité limitée, une espèce de passeport conditionnel fondé sur le fait que les cerveaux régionaux se souviennent de ce qu'elle a fait à Océan et n'oseront pas me toucher lorsque je traverserai leur territoire.

— C'est tout ? Plutôt risqué, comme proposition.

— Effectivement. Elle a promis de m'éduquer, de m'emplir la tête d'une quantité phénoménale de connaissances de la même façon que j'ai appris à chanter le Titanide. Je devrais avoir son aide et son

soutien. Rien de magique : disons que je serai capable de faire s'ouvrir le sol pour engloutir mes ennemis.

— Ça, je veux bien le croire.

— J'ai pris le job, Bill.

— T'es vraiment un numéro, tu sais ? » Il le disait avec une trace d'amertume mais dans l'ensemble il avait mieux pris la chose que ne l'avait craint Cirocco. « Ça m'a l'air du genre de boulot à te plaire : la main gauche de Dieu. » Il hocha la tête. « Bordel, c'est vraiment un endroit impossible. On peut ne pas l'aimer, tu sais. Je commençais à m'y faire lorsque toutes les Titanides ont disparu. Cela m'a fait un choc, Rocky. J'ai vraiment eu l'impression que quelqu'un venait d'enlever tous ses jouets simplement parce que la partie ne l'intéressait plus. Comment peux-tu être certaine de ne pas être l'un de ses jouets ? Tu étais jusqu'à présent ta propre patronne ; crois-tu pouvoir encore l'être ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. Mais je me sens tout bonnement incapable de retourner sur Terre pour reprendre un travail de bureau et les tournées de conférences. Tu as vu des astronautes sur le retour : je pourrais décrocher un siège au conseil d'administration de n'importe quelle grosse boîte. » Elle rit et Bill sourit légèrement.

« C'est bien ce que je vais faire, lui dit-il. Mais j'espère entrer dans un département de recherche. Je n'ai pas peur de quitter l'espace. Tu sais que je vais partir, n'est-ce pas ? »

Cirocco opina. « Je l'ai su en voyant ton superbe uniforme. »

Il gloussa mais sans joie. Ils s'entre-regardèrent un moment puis Cirocco s'avança et lui prit la main. Il eut un sourire en coin, se pencha vers elle et déposa un baiser furtif sur sa joue.

« Bonne chance.

— À toi aussi, Bill. »

De l'autre côté de la pièce, Strelkov s'éclaircit la gorge.

« Capitaine Jones, le capitaine Svensen désirerait vous parler.

— Oui, Wally ?

— Rocky, nous avons envoyé sur Terre votre rapport. Il va falloir l'analyser si bien qu'aucune décision définitive n'interviendra avant plusieurs jours. Mais ici, nous avons ajouté à vos recommandations les nôtres et je ne pense pas qu'il y ait le moindre problème. Je compte pouvoir transformer le camp de base en mission culturelle

assortie d'une ambassade des Nations unies. Je vous aurais bien offert le poste d'ambassadeur mais nous avions amené quelqu'un au cas où les négociations seraient couronnées de succès. En outre, je suppose que vous avez hâte de rentrer. »

Gaby et Cirocco se mirent à rire, bientôt rejoints par Bill.

« Désolée, Wally, mais je ne suis pas pressée de rentrer. Je ne pars pas du tout. Et je n'aurais pas pu prendre la place même si vous me l'aviez offerte.

— Pourquoi pas ?

— Conflit d'intérêts. »

Elle s'était doutée que les choses ne seraient pas simples et elles ne l'étaient pas.

Elle présenta dans les formes sa démission, donna ses raisons au capitaine Svensen puis l'écouta patiemment lui expliquer en termes de plus en plus péremptoires pourquoi il fallait qu'elle revienne et, pour faire bonne mesure, pourquoi Calvin devait revenir lui aussi.

« Le docteur dit qu'on peut le traiter. On peut restaurer la mémoire de Bill et sans doute soigner la phobie de Gaby.

— Je suis certaine que Calvin peut être guéri mais il est très heureux là où il se trouve. Quant à Gaby, elle est déjà guérie. Mais que comptez-vous faire pour April ?

— Justement, je pensais que vous pourriez la persuader de revenir auprès de nous avant votre embarquement. Je suis sûr que...

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Je ne pars pas et cela met fin à toute discussion. Ravie d'avoir pu m'entretenir avec vous. » Sur ce, elle tourna les talons et sortit de la salle à grands pas. Personne ne s'avisa de l'arrêter.

Gaby et elle faisaient leurs préparatifs dans un champ à quelque distance du camp de base. Lorsqu'elles eurent terminé elles se redressèrent, côte à côte, et attendirent. Cela prit plus longtemps que prévu. Elle commençait à se sentir nerveuse et jetait des regards furtifs à la montre usée de Calvin.

Strelkov sortit du dôme au pas de course en hurlant des ordres aux hommes qui étaient en train d'édifier un hangar pour les chenillettes. Il s'arrêta brusquement, désarçonné, en réalisant que

Cirocco n'était pas loin et qu'elle l'attendait. Il fit signe aux hommes de rester en alerte et s'avança vers les deux femmes.

« Je suis désolé, capitaine, mais le commandant Svensen m'a donné l'ordre de vous arrêter. » Il semblait sincèrement s'en excuser, mais gardait toutefois la main près de son arme. « Voulez-vous me suivre, je vous prie ?

— Regardez par là, Sergei. » Et elle lui montra un point au-dessus de son épaule.

Il fit mine de se tourner puis sortit son arme, pris d'un soudain soupçon. Il recula de biais afin de pouvoir jeter un œil vers l'ouest.

« Gaïa, écoute-moi ! » cria Cirocco. Strelkov la considéra avec nervosité. En évitant soigneusement de faire le moindre geste menaçant, elle leva les bras en direction de Rhéa, vers la Porte des Vents et le câble qu'elle avait escaladé avec Gaby.

Elle entendit des cris derrière elle.

Une vague descendait le long du câble, presque imperceptible, mais produisant la même ondulation nette que l'on peut voir parcourir un tuyau d'arrosage lorsqu'on le secoue d'une brève torsion de poignet. L'effet produit sur le câble était explosif : un nuage de poussière se développa autour de lui. Dans la poussière on voyait des arbres déracinés.

L'onde toucha le sol, la Porte des Vents se souleva, se brisa, projeta des rochers dans les airs.

« Couvrez-vous les oreilles ! » cria Cirocco.

Le bruit les frappa brusquement, jetant au sol Gaby. Cirocco tituba mais parvint à rester debout tandis que le tonnerre des dieux roulait autour d'elle, que l'onde de choc arrachait les lambeaux de ses vêtements et que le vent se levait.

« Regardez ! » cria-t-elle encore en tendant les mains pour les lever lentement vers le ciel. Nul ne pouvait l'entendre mais ils virent une centaine de geysers jaillir du sol desséché, transformant Hypéron en fontaine noyée de bruine. Des éclairs sillonnaient le brouillard qui s'épaississait, leur tonnerre noyé dans le rugissement puissant qui se répercutait encore sur les murs lointains.

Il fallut longtemps pour que le calme revienne et pendant tout ce temps personne ne bougea. La dernière fontaine n'était plus qu'un mince ruisseau que Strelkov était encore assis là où il était tombé, les yeux fixés sur le câble et la poussière qui retombait.

Cirocco se dirigea vers lui et l'aida à se lever.

« Dites à Wally de me laisser tranquille », lui dit-elle, puis elle s'éloigna.

« C'était très habile, lui dit plus tard Gaby, vraiment très habile.

— Simple jeu de miroirs, ma chère.

— Quelle impression ça t'a fait ?

— J'ai bien failli mouiller ma culotte. Tu sais, on doit finir par y prendre son pied. C'était prodigieusement excitant.

— J'espère que tu n'auras pas à le faire trop souvent. »

Cirocco l'approva silencieusement. Cela avait été tangent.

La démonstration, effrayante parce qu'elle s'était produite à son commandement, serait restée tout bonnement inexplicable si elle s'était produite avant que Strelkov ne sorte du dôme pour la menacer.

En tout cas, elle ne pouvait rééditer le spectacle avant cinq ou six heures même si elle l'avait demandé à ce moment.

Elle pouvait communiquer assez rapidement avec Gaïa : elle avait dans la poche une graine-radio. Mais Gaïa ne pouvait réagir avec promptitude. Pour réaliser la performance terrifiante qu'elle venait d'accomplir il lui fallait des heures de préparation.

Cirocco avait envoyé le message réclamant cette démonstration alors qu'elle était encore à bord d'Omnibus et après avoir envisagé l'enchaînement probable des événements. Depuis cet instant, il avait fallu jouer contre la montre, en une guerre des nerfs épuisante pour faire traîner son histoire ici, escamoter une réponse là, en gardant toujours à l'esprit les forces qui s'accumulaient dans le moyeu et sous ses pieds. Son avantage résidait dans le battement qu'elle s'était accordé pour chronométrer sa démission mais l'inconvénient demeurait l'estimation du délai nécessaire à Wally Svensen pour ordonner son arrestation.

Elle pouvait constater que la sorcellerie n'allait pas s'avérer une tâche facile.

D'un autre côté, son boulot ne consisterait pas uniquement à réclamer les foudres divines.

Elle avait les poches bourrées de tout ce qu'elle avait pu accumuler comme dispositifs de secours au cas où le déchaînement des éléments n'aurait pu parvenir à intimider l'expédition au sol,

des choses qu'elle avait dénichées en fouinant à travers Hypérion avant de rembarquer à bord d'Omnibus pour gagner le camp de base. Il y avait un lézard à huit pattes qui pouvait cracher un tranquillisant lorsqu'on le serrait, un assortiment bizarre de baies aux propriétés analogues une fois ingérées, des feuilles et des morceaux d'écorce produisant une poudre aveuglante et, en dernier ressort, une noix qui faisait une grenade à main passable.

Elle avait dans la tête des bibliothèques entières de documentation sur la vie sauvage ; s'il y avait eu des Jeannettes sur Gaïa elle aurait raflée tous les badges de débrouillardise ; elle pouvait chanter aux Titanides, siffler aux saucisses mais aussi croasser, gazouiller, pépier, grogner et mugir dans une douzaine de langages qu'elle n'avait même pas une seule chance d'utiliser pour dialoguer avec des créatures qu'elle n'avait pas encore rencontrées.

Gaby et elle avaient craint que toutes les informations que se proposait de leur offrir Gaïa ne puissent entrer dans un cerveau humain. Curieusement, elles n'avaient eu aucune difficulté. Elles se s'étaient pas même aperçues du changement ; lorsqu'elles avaient besoin de savoir quelque chose, elles le savaient, exactement comme si elles l'avaient appris à l'école.

« Il est temps de se diriger vers les collines, non ? suggéra Gaby.

— Pas encore. Je doute que Wally nous cherche encore des ennuis une fois qu'il se sera fait à l'idée. Ils verront que nous leur sommes plus utiles s'ils entretiennent avec nous de bonnes relations.

« Mais je voudrais voir encore une chose avant de partir. »

Elle s'était préparée pour un moment plein d'émotion. C'était le cas, mais cela se passait mieux qu'elle ne l'avait craint et d'une façon fort différente de ce qu'elle avait cru. Ses adieux avec Bill avaient été plus difficiles.

L'épave du *Seigneur des Anneaux* était triste et silencieuse. Elles la parcoururent en silence, reconnaissant un élément ici ou là mais le plus souvent incapables de dire ce qu'avaient pu être ces tronçons de métal tordu.

Le colosse argenté luisait sourdement dans le merveilleux après-midi d'Hypérion, à demi enfoui dans la poussière tel un King-Kong robot après sa chute. Les herbes avaient déjà envahi le sol retourné.

Des plantes grimpantes rampaient sur les structures en ruine. Une fleur jaune, solitaire, s'était épanouie au centre de ce qui avait été la console de commande de Cirocco.

Elle avait espéré retrouver quelque souvenir de sa vie passée mais elle n'avait jamais été très possessive et n'avait emporté avec elle que peu de témoignages de sa vie personnelle. Les quelques photos avaient été sans doute dévorées, tout comme le livre de bord et l'enveloppe pleine de coupures de presse. Elle aurait bien aimé mettre la main sur la chevalière de sa classe – elle la revoyait encore, posée sur l'étagère près de son armoire, la dernière fois où elle l'avait ôtée – mais il y avait bien peu de chances qu'elle la retrouve.

Elles aperçurent à quelque distance un membre de l'équipage de *l'Unité*. Il escaladait l'épave en prenant au hasard des photos. Cirocco le prit tout d'abord pour le photographe de vaisseau puis comprit qu'il prenait les clichés pour son propre compte avec son appareil personnel. Elle le vit ramasser un objet et le fourrer dans sa poche.

« Reviens dans cinquante ans, observa Gaby, et ils seront fichus de l'avoir entièrement pillé. » Elle regarda pensivement autour d'elle. « Ça ferait le coin idéal pour une boutique de souvenirs. Pour vendre des pellicules et des hot-dogs ; tu serais parfaite.

— Tu ne crois pas que c'est ce qui va se produire, non ?

— Tout dépendra de Gaïa, je suppose. Elle a effectivement affirmé qu'elle laisserait les gens visiter. Ce qui est synonyme de tourisme.

— Mais le prix... »

Gaby rit. « Tu en es encore restée à l'époque du *Seigneur des Anneaux*, mon capitaine. Tout ce dont on était capable, c'était de débarquer à sept ici. Bill dit que l'équipage de *l'Unité* est de deux cents hommes. Qu'aurais-tu dit d'avoir l'exclusivité de la vente de films sur O'Neil I il y a trente ans ?

— Je serais riche à cette heure, concéda Cirocco.

— S'il existe ici un moyen de devenir riche, quelqu'un le prendra bien. Alors pourquoi ne pas faire de moi ton ministre du Tourisme et de l'Environnement ? Je ne suis pas sûre d'apprécier le rôle d'apprentie sorcière. »

Cirocco était radieuse. « Tu as pigé le coup. Tâche de mettre une sourdine aux passe-droits et au népotisme, veux-tu ? »

Gaby balaya le paysage d'un vaste mouvement du bras, le regard perdu dans le lointain.

« Je m'imagine très bien le tableau : ici, la crêperie – style grec classique bien entendu – et on pourrait y vendre des Gaïaburgers et des milk-shakes. Je limiterai la hauteur des affiches à cinquante mètres, maxi, et je réglementerai l'usage des néons. Venez voir les anges ! Respirez le souffle de Dieu !

Descendez les rapides de l'Ophion ! Par ici pour les promenades en Centaure, dix petits dollars seulement ! N'oubliez pas d'apporter... »

Elle poussa un glapissement en sautant d'un pied sur l'autre quand le sol se mit à trembler.

« Mais je plaisantais, bordel ! » lança-t-elle vers le ciel puis elle jeta un regard soupçonneux à Cirocco qui rigolait franchement.

Un bras jaillit du sol à l'endroit même où s'était tenue Gaby. La terre s'éboula et révéla un visage puis une touffe de cheveux multicolores.

Elles s'agenouillèrent et désensablèrent la Titanide qui toussait et crachait, et finit par dégager son torse et ses antérieurs. Elle marqua une pause pour reprendre des forces et dévisagea avec curiosité les deux femmes.

« Hello, chanta Cornemuse. Qui êtes-vous ? »

Gaby se releva et lui tendit la main.

« Vous ne vous souvenez vraiment pas de nous, n'est-ce pas ? chanta-t-elle.

— Je me rappelle vaguement. Comme si je vous connaissais effectivement. Ne m'auriez-vous pas offert du vin, il y a bien longtemps ?

— Certes, chanta Gaby. Et vous m'avez retourné la faveur.

— Sortez de là, Cornemuse, chanta Cirocco. Vous auriez besoin d'un bon bain.

— Je me souviens également de vous. Mais comment diable arrivez-vous à tenir si longtemps debout sans vous flanquer par terre ? »

Cirocco éclata de rire.

« Ma vieille, je voudrais bien le savoir. »

FIN